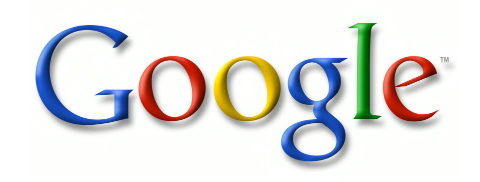


BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

PHILIPPE-AUGUSTE.

Front. P. 214.



E. Girardet del. P. Girardet sc.

« Je te pardonne ma mort, » lui dit le roi.

Berthiault imp.

PHILIPPE-AUGUSTE

PAR M. TODIÈRE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ,
ANCIEN MAITRE DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE AU LYCÉE SAINT-LOUIS A PARIS,
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE DE TOURS,
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

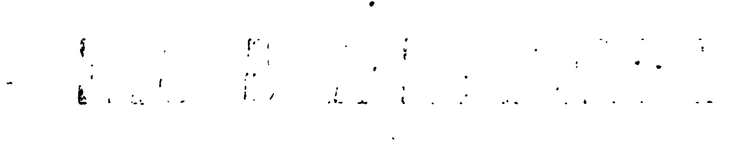
> Comme puissance morale et dans la pensée commune du temps, la royauté avait déjà reconquis sous Louis le Gros et Louis le Jeune beaucoup de grandeur et de force; mais la grandeur, la force matérielle lui manquaient. Philippe-Auguste s'appliqua sans relâche à les lui donner.
>
> GUIZOT, *Hist. de la civilis. en France*, XIIIe leç., t. II

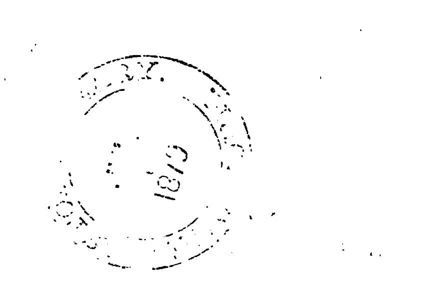


TOURS

A^{D} MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LIII





AVERTISSEMENT

Le règne de Philippe-Auguste est une des époques les plus importantes et les plus dramatiques de l'histoire de France pendant le moyen âge. Avec ce prince la royauté qui, sous Louis le Gros et son successeur, n'avait prévalu que comme magistrature, prend une allure plus libre, une forme politique certaine, acquiert une suzeraineté réelle et devient héréditaire. Pendant cette longue période nous assistons à une lutte acharnée entre deux grandes institutions, entre la monarchie qui veut dompter la féodalité, et la féodalité qui résiste de toute la puissance de ses forces

aux efforts de la monarchie. C'est alors que se montre avec énergie le mouvement communal, ce réveil de la bourgeoisie marchant à la conquête de ses priviléges; que l'intervention des hauts barons, constitués en assemblée, en cour des pairs, habilement invoquée dans les circonstances les plus graves, donne naissance aux premiers essais d'une législation générale; que l'unité territoriale est préparée par la conquête et la confiscation des fiefs anglais; enfin que le principe d'une armée permanente est consacré comme une habitude dans les guerres interminables des Plantagenêts avec le fils de Louis VII.

Ces immenses résultats, dont les successeurs de Philippe-Auguste recueilleront surtout les avantages, s'opèrent au milieu des scènes animées de la chevalerie, des croisades entraînant les populations chrétiennes dans la Palestine, de la fondation de l'empire latin sur les ruines de l'empire grec subitement effacé de la carte de l'Europe, de l'importante conquête de la Normandie, de l'Anjou et du Poitou, de la mémorable bataille de Bouvines et de l'infructueuse

expédition d'Angleterre. Tous les spectacles du moyen âge semblent s'être réunis sous ce règne : des rois essayant, mais en vain, de braver les anathèmes de l'Église ; des populations frappées d'interdit, et dont la vie se trouve pour ainsi dire suspendue au gré du pontife de Rome, à côté des pompes brillantes, des fêtes et des tournois ; l'Université dans son enfance, et déjà fière de ses nombreuses écoles où renaissent les disputes philosophiques de la Grèce ; les révoltes des serfs incendiant les manoirs, les dévastations des routiers, et les effroyables catastrophes qui bouleversent les contrées méridionales de la France.

Pour traiter un sujet si vaste dans ses détails, toutes les scènes de ce règne si fécond en événements, mon premier soin a été de remonter aux sources ; j'ai consulté les chartes et les diplômes, les romans de chevalerie, les chants des trouvères et des troubadours, dont la merveilleuse poésie est empreinte des idées locales. J'ai surtout étudié la vieille chronique, simple expression des faits et des opinions du temps, l'historien Rigord, religieux de Saint-Denis, Roger de Hoveden,

Matthieu Pâris, dans les ouvrages desquels on aperçoit quelque chose du mouvement intellectuel qui commençait à se produire en France, et Guillaume le Breton, qui décrit avec un rare talent les mœurs des différents peuples, la situation des lieux, la forme des armes et des machines de guerre, les phénomènes de la nature. Heureux si, guidé par ces puissants auxiliaires, j'avais pu donner à cet ouvrage la couleur de l'époque à laquelle il appartient !

PHILIPPE-AUGUSTE

CHAPITRE Ier

NAISSANCE, ÉDUCATION ET MINORITÉ DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Naissance de Philippe-Auguste. — Son baptême. — Éducation du jeune prince. — Ses premières armes. — Louis VII associe son fils à la couronne. — Sacre à Reims. — Mort de Louis VII. — Princes contemporains de Philippe-Auguste. — Le pape Alexandre III. — Rois chrétiens d'Espagne. — Henri II, roi d'Angleterre. — Waldemar Ier. — Frédéric Ier (Barberousse). — Manuel Comnène. — Grands vassaux de la couronne de France. — Philippe, comte de Flandre. — Comte de Champagne. — Duc de Bourgogne. — Duché d'Aquitaine. — Comte de Toulouse. — Premiers actes de Philippe-Auguste. — Rivalité des maisons de Flandre et de Champagne. — Mariage du roi avec Isabelle de Hainaut. — Couronnement de la jeune reine à Saint-Denis.

Louis VII, dit le Jeune, était parvenu à l'âge de cinquante-quatre ans sans obtenir d'enfants mâles. Quoique la succession héréditaire et le droit de primogéniture ne fussent pas encore établis sur des principes certains, ce roi désirait ardemment un fils, afin de l'associer de son vivant à la couronne, avec le concours des puissants barons de France. Il avait eu trois femmes : la première, Éléonore de Guienne, héritière du vaste duché d'Aquitaine, lui avait donné deux filles, Alix et Marie de France. Les mœurs élégantes et relâchées de cette princesse, sa légèreté dédaigneuse envers un époux « simple comme une colombe et humble comme un moine (1), » exci-

(1) *Chronique de Saint-Denis.*

tèrent les soupçons et les plaintes du roi, et engendrèrent une querelle domestique, dont les suites devaient être funestes à la France. Le concile national de Beaugency-sur-Loire prononça, le 18 mars 1152, à la requête de Louis et d'Éléonore, la nullité de leur mariage ***pour cause de parenté***, et la duchesse d'Aquitaine accorda ses riches domaines et sa main à Henri, fils de Geoffroy Plantagenèt, comte d'Anjou, de Touraine et du Maine, duc de Normandie et seigneur suzerain de Bretagne. Le roi prit en secondes noces Constance, fille d'Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, qui mourut en devenant mère, laissant aussi deux filles, Marguerite et Alix ou Adèle. Dans l'espoir qu'une troisième femme comblerait enfin ses vœux, Louis VII épousa, quinze jours après, Alix, fille de Thibaud le Grand, sœur des trois comtes de Champagne, de Blois et de Sancerre.

Cette union durait depuis cinq ans, et toute la France adressait avec son roi des prières au ciel pour la naissance d'un héritier de la couronne, lorsque le samedi de l'octave de l'Assomption (22 août 1165), la reine Adèle donna le jour à un fils. Un messager chargé de porter cette heureuse nouvelle au couvent de Saint-Germain-des-Prés, arriva au moment où les moines entonnaient le cantique du prophète : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il nous a visités et a racheté son peuple ! » Cet enfant, que le Ciel accordait aux vœux de la France et de son roi, fut surnommé Dieudonné et devait être ce ***Philippe-Auguste***, si fatal à la maison des Plantagenèts. Sa naissance fut saluée par un cri d'allégresse générale et vivement sentie. Dans cette occasion solennelle, Louis accorda aux habitants de Paris l'affranchissement de plusieurs coutumes onéreuses. Parmi les évêques et les

barons qui partageaient sa joie ; quelques-uns firent de pieuses fondations, et le noble rejeton fut l'objet des prédictions d'un grand nombre de sages de l'époque. Louis VII lui-même raconta au comte de Champagne son beau-père, ainsi qu'à l'évêque d'Albano, légat du saint-siége, que son fils tant désiré lui était apparu au milieu d'un sommeil profond, tenant en sa main droite une coupe d'or pleine de sang humain. Il lui sembla qu'il la présentait à tous les seigneurs de sa cour, et que tous buvaient de ce sang l'un après l'autre. Les confidents de ce songe mystérieux jugèrent que le roi ne devait point le révéler, « car cet enfant serait un vaillant homme, qui réprimerait les barons et les vassaux (1). »

Le troisième jour de sa naissance, le jeune prince fut baptisé dans l'église de Saint-Michel-de-Laplace, par Maurice, évêque de Paris. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, fut son parrain d'épée, et Constance, femme de Raymond, comte de Toulouse, et sœur du roi, sa marraine. Mais comme ce fils avait été accordé par la pure bonté de Dieu aux prières de tout le royaume, le monarque choisit les plus vénérables ecclésiastiques de France pour ses véritables parrains ; car l'Église en admettait alors plusieurs. Ainsi Hervé, abbé de Saint-Victor, et Odon, autrefois abbé de Sainte-Geneviève, le tinrent sur les fonts baptismaux, avec deux veuves de bourgeois de Paris. L'éducation du nouveau-né fut confiée à Robert Clément de Metz, l'un des hommes les plus considérables et les plus vertueux de la cour. En même temps les maîtres les plus habiles furent chargés de l'initier et de le perfectionner dans tous les arts et dans toutes les sciences. Ils apprirent à leur royal élève tout ce que la

(1) Rigord, *De gest. Phil. Aug.*

valeur a de plus héroïque, la vertu de plus pur, la fidélité de plus admirable, le dévouement de plus désintéressé. Philippe reçut toutes les leçons qui formaient les enfants des puissants barons de cette époque; il se livra sans relâche à ces pénibles exercices où le corps acquiert la souplesse, l'agilité et la vigueur nécessaires dans les combats. Des courses de chevaux et de lances le disposèrent heureusement aux luttes des tournois, dans lesquels il devait bientôt se mesurer avec les plus illustres chevaliers. Le temps consacré à l'étude était rempli par la lecture des livres saints, de quelques chroniques, et des romans prônant les exploits de Charlemagne, les aventures extraordinaires du paladin Roland et de ses guerriers, ou de ces poésies, filles de l'imagination normande, que chantaient les trouvères à la cour d'Angleterre et à celle de France.

Au sortir de l'enfance, le jeune prince s'instruisit aussi par les scènes qu'il avait sous les yeux et qui firent sur lui une impression profonde. Il vit les sanglants démêlés de son père avec son puissant vassal, Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre, l'ambition et les capricieuses passions du monarque anglais, la résistance énergique et nationale de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, intrépide défenseur des priviléges de l'Église et de la liberté des Saxons. Il vit les fureurs homicides d'Éléonore de Guienne, de cette reine faisant entrer ses trois fils aînés Henri, Richard et Geoffroy, dans ses complots de vengeance contre son époux; la lutte impie de ces princes contre leur père, lutte qu'animaient encore les sirventes hardis et impétueux, les chants de douleur et de colère de Bertrand de Born, le plus célèbre des troubadours; enfin les pillages et les désordres commis par les Brabançons et les

cottereaux, troupes de bandits qui parcouraient les provinces, et portaient partout le fer et la flamme. Il était âgé de treize ans lorsqu'il marcha avec Louis VII au secours des églises de Clermont, sans cesse exposées aux dévastations des seigneurs du Puy et de Polignac. Il suivit encore le roi dans deux autres expéditions dirigées, l'une contre le comte de Châlons, surnommé *le destructeur des églises*, dont les excès envers les moines de Cluny demandaient vengeance; l'autre contre le fougueux et violent comte de Nevers, qui, après avoir attaqué de vive force l'abbaye de Vézelay, avait cherché à soulever les habitants de la ville et à les réunir en *commune*, au préjudice de l'abbé, leur seigneur. Les forces, l'adresse et l'agilité que Philippe déploya dans ces exercices militaires, et les tournois où il ne craignait pas de se mesurer avec les chevaliers les plus expérimentés, firent présager « un prince très-accompli pour le fait des batailles et prouesses. »

Ravi de voir les progrès de son fils, depuis longtemps le roi Louis songeait à l'associer à la couronne, précaution qui avait paru indispensable à tous ses prédécesseurs. Il avait d'ailleurs près de soixante ans d'âge, et comme il était *aggrégié d'une maladie que les physiciens* (les médecins) *nomment paralysie*, il ne soupirait plus qu'après le repos. Il convoqua donc à Paris une assemblée générale de tous les archevêques, évêques, abbés et barons de son royaume. Il leur exposa son âge, ses fatigues et ses infirmités; il leur annonça qu'à la fête de l'Assomption prochaine, il avait l'intention de couronner son fils dans la ville de Reims; que sa jeunesse ne devait pas être un obstacle, parce qu'ils le formeraient eux-mêmes aux lois et aux coutumes du royaume. *Bien dites, sire roi*, répondirent les seigneurs et les prélats, *ainsi soit*

fait! ainsi soit fait! Leur consentement préliminaire obtenu, le roi les combla de présents et les congédia en les invitant à ne point manquer à la prochaine assemblée.

Quand le jour désigné pour le couronnement du jeune suzerain fut proche, le roi et son fils vinrent à Compiègne (1179); mais les préparatifs de la grande solennité de l'association furent suspendus par un événement funeste. Là, tandis que le roi séjournait en la ville, l'enfant, accompagné d'un grand nombre de veneurs et de jeunes gens de son âge, alla chasser dans la forêt, avec la permission de son père. Au milieu des taillis épais il vit un sanglier qui fuyait les chiens et les chasseurs. Monté sur un cheval fort et agile, *Philippe l'enfant*, laissant tous ses serviteurs, poursuivit *moult* longuement la bête dans la profondeur des bois. Comme il se trouvait déjà bien loin de ses compagnons et n'entendait plus ni leurs cris, ni les cors, ni les aboiements des limiers, il regarda derrière lui, n'aperçut aucun de ses gens, et voulut retourner auprès d'eux, sans savoir de quel côté il devait diriger ses pas. Il errait çà et là où son cheval le portait, et pendant ce temps le jour baissait et la nuit approchait. Seul dans cette vaste forêt, alors une des retraites les plus sauvages des environs de Paris, il fut épouvanté, et, avec grands soupirs et grands gémissements, il fit le signe de la croix, se recommanda ensuite à Dieu, à la benoîte vierge Marie, et invoqua les reliques du glorieux martyr saint Denis, le patron des rois et du royaume de France. Il avait à peine fini sa prière, lorsqu'il rencontra un homme de haute stature, d'un aspect horrible, noir, contrefait, tout souillé de la vapeur du charbon, tenant d'une main une énorme cognée sur l'épaule, et de l'autre un brasier ardent qu'il soufflait. A la vue de cet

homme, Philippe sentit redoubler sa peur; toutefois il s'efforça de la surmonter, s'approcha du vilain et le salua d'une manière affable. « Dieu te garde; où vas-tu à cette heure, enfant? lui dit ce dernier avec une voix forte. — Sire, je suis un gentilhomme qui vient de chasser en la forêt; j'ai perdu tous mes compagnons et ceux qui devaient me garder. C'est pourquoi, sire, je vous prie et vous requiers de me conduire en la ville; vous y aurez bonne récompense. — Soit fait ainsi que tu le dis, enfant, » répondit le vilain; puis il quitta sa besogne et ramena son seigneur à Compiègne, au grand plaisir de ses amis, qui l'avaient cherché vainement de tous côtés.

La faim, la peur et la fatigue réunies causèrent une grave maladie au jeune Philippe, et son association à la couronne fut retardée. La fièvre qui s'était emparée de lui devint si violente en peu de temps, que les médecins crurent ses jours en danger. Ses accès, accompagnés d'un affreux délire, achevèrent d'enlever toute espérance. La douleur et la consternation succédèrent alors dans cette cour à la joie et aux plaisirs. Louis VII, qui eût mieux aimé mourir que de voir son fils souffrir de la sorte, était plongé dans le désespoir; il passait le jour et la nuit à pleurer, et ne voulait recevoir aucune consolation. Une nuit cependant que le roi s'était endormi de lassitude, saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, tombé martyr de sa puissante résistance, et vénéré de l'Europe entière pour ses miracles, lui apparut en songe et lui ordonna d'aller à son tombeau, s'il voulait obtenir la prompte guérison du prince. Le pieux monarque avait d'autant plus de confiance dans les prières du bienheureux prélat qu'il l'avait connu particulièrement, et qu'il lui avait donné un asile contre la colère du vindicatif Henri II.

Il fit part de cette vision à ses fidèles serviteurs, qui lui conseillèrent d'abord de ne pas se mettre ainsi en la puissance d'un roi étranger. Mais le saint lui apparut une seconde et une troisième fois avec une figure menaçante, et dès ce moment Louis n'hésita plus.

Après avoir obtenu du roi d'Angleterre, auquel il ne pouvait pas trop se fier, le sauf-conduit qu'il lui avait demandé, tant pour aller que pour revenir, le roi se rendit en toute hâte au port de Wissant, sur la côte de Picardie, avec Robert, comte de Dreux, son frère, le comte Philippe de Flandre, Henri, duc de Brabant, Baudouin, comte de Guines, et plusieurs autres grands barons. Il débarqua le 22 août à Douvres, où le monarque anglais, entouré d'un brillant cortége, vint au-devant de lui, le reçut avec magnificence, et lui renouvela l'hommage pour les fiefs qu'il tenait de lui en France. Le lendemain Henri conduisit lui-même son royal hôte à Cantorbéry. Louis VII se prosterna devant le tombeau du bienheureux Thomas, et versant d'abondantes larmes, il le pria de prendre sous sa protection l'unique héritier de sa couronne, et de rendre la santé à son fils chéri. Puis il lui offrit, selon la coutume, une coupe d'or artistement ciselée et d'un grand prix, et octroya aux religieux de Cantorbéry, par une charte scellée de son anneau, cent muids de vin à prendre le 24 août de chaque année sur les revenus de la ferme royale de Poissy-sur-Seine. Le roi, ayant passé deux jours en oraison, agenouillé sur la pierre humide et froide du sépulcre, revint à Douvres avec Plantagenêt, qui lui rendit encore de grands honneurs, mit à la voile le même jour, et prit terre le 26 à Wissant. Là il apprit que ses prières avaient été exaucées par le saint martyr : Philippe était en convalescence.

A peine Louis VII était-il de retour à Compiègne, qu'il s'empressa de fixer l'époque du couronnement de son fils à la Toussaint de cette même année, et de convoquer dans l'antique cité de Reims, pour cette auguste cérémonie, tous les grands du royaume, clercs et laïques. Mais il ne put s'y rendre en personne. Il avait quitté Paris, malgré sa faiblesse et les progrès de sa maladie, et il se dirigeait vers Reims, lorsqu'à Saint-Denis, où il voulait faire ses dévotions au tombeau des saints martyrs, il lui prit dans tous les membres un frisson, bientôt suivi d'une violente attaque de paralysie. Ce nouvel accident ne retarda cependant pas le sacre du prince, et le 1er novembre 1179, l'onction sainte lui fut conférée par Guillaume, cardinal du titre de Sainte-Sabine, archevêque de Reims, frère des comtes de Champagne, de Chartres et de Sancerre, et son oncle maternel, assisté des archevêques de Tours, de Bourges, de Sens et de presque tous les évêques de France.

Les insignes royaux destinés à la cérémonie, la couronne, le sceptre, la main de justice en ivoire, l'épée, les éperons d'or, les sandales, la tunique, la dalmatique et le manteau de satin bleu azuré, parsemé de lis d'or, furent tirés du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, où ils étaient précieusement conservés. Les douze pairs de France, les princes et les seigneurs du royaume voulurent y assister, et remplir dans ce jour solennel les fonctions honorifiques auxquelles ils étaient obligés envers le suzerain, en raison de leur tenure et de leurs services. Un des fils du roi d'Angleterre, Henri au Court-Mantel, porta devant le jeune prince la couronne qu'on allait lui poser sur le front; le duc de Bourgogne, Hugues III, les éperons d'or; et Philippe, comte de Flandre,

la *bonne Joyeuse*, la vieille épée de Charlemagne. Le nouveau roi, entouré d'une foule de prélats et de barons revêtus des marques de leur dignité respective, se rendit, au bruit des cloches, à la métropole. Il y était attendu par l'archevêque et tout le clergé. On lui avait préparé un siége couvert de drap rouge; les principaux barons du royaume devaient occuper des bancs moins élevés. Lorsqu'il fut entré, au milieu des chants du clergé et des cris de joie du peuple, l'archevêque Guillaume, se tournant vers le jeune prince, lui dit d'une voix éclatante: « Philippe, nous te demandons que tu conserves à chacun de nous et à nos églises les priviléges canoniques, les droits de la juridiction dont nous sommes en possession, et que tu te charges de notre défense, comme un roi le doit dans son royaume à chaque évêque et à l'église qui est confiée à ses soins (1). — Je le promets, dit Philippe, comme un roi le doit. Je promets encore, au nom de Jésus-Christ, de maintenir la paix dans l'Église de Dieu; d'empêcher toute rapine et iniquités, de quelque nature qu'elles soient; de faire observer la justice et la miséricorde dans les jugements, afin que Dieu, qui est la source de la clémence, daigne en répandre sur vous et sur moi. Toutes les choses ainsi dites, je confirme par serment. » Philippe s'approcha ensuite de l'autel, et se revêtit des habits royaux. Son sénéchal lui chaussa les bottines de soie azurée, et le duc de Bourgogne les éperons d'or, tandis que l'archevêque, lui ceignant l'épée et la tirant du fourreau, lui disait: « Prends ce glaive pour combattre tes ennemis et ceux de l'Église. » Le comte de Flandre, qui remplissait les fonctions de connétable, la reçut des mains du roi, et la

(1) Dutillet, *Recueil des Rois*, p. 189.

porta nue devant lui durant toute la cérémonie. Après quoi le prélat oignit *Philippe-Dieudonné* en sept endroits avec l'huile sainte et lui donna l'anneau royal, le sceptre et la main de justice. Enfin la tunique de bleu azuré et le manteau insigne de sa dignité, lui furent présentés par le sénéchal. Les hérauts d'armes alors appelèrent par leur nom les barons convoqués; trois fois ils s'écrièrent: « *Venez prendre part à cet acte!* » Et l'archevêque, pénétré de respect, posa la couronne sur la tête du roi au milieu des applaudissements du clergé, des grands et du peuple.

Dès le jour de son sacre Philippe, âgé de quatorze ans et deux mois, se trouva seul chargé de l'administration du royaume; car Louis VII, pendant les dix mois qu'il vécut encore, ne fit que languir, en proie à une paralysie dont les progrès devenaient chaque jour plus rapides, et qui le privait de l'exercice de toutes ses facultés. Comme sa maladie ne laissait plus d'espoir, malgré les prières continuelles des abbayes et des monastères, le vieux monarque donna les derniers ordres pour le gouvernement de l'État, et abandonna les prérogatives de la royauté à son fils bien-aimé. Dès lors toutes les ambitions et toutes les espérances se tournèrent vers Philippe, et le pieux Louis mourut à Paris dans une obscurité complète, ne léguant à son successeur ni ses vertus de moine, ni ses défauts de roi (18 septembre 1180). Il fut pleuré de ses sujets, dont il avait été le père. La reine sa veuve voulût que ses restes fussent déposés dans l'église de l'abbaye de Barbeau, de l'ordre de Cîteaux; là elle lui fit élever un mausolée d'argent massif enrichi de pierreries.

A l'avénement de Philippe II au trône de France, Alexandre III, de la maison des Bandinelli, pontife

éloquent et profondément instruit des sciences divines et humaines, occupait la chaire de saint Pierre. Il avait été élu pour successeur d'Adrien IV, au milieu des divisions du conclave, et avec l'approbation du clergé et du peuple de Rome; et tandis que les cardinaux de son parti lui conféraient l'investiture, une autre fraction du collége pontifical lui opposait le cardinal Octavien sous le nom de Victor III, et l'intronisait tumultueusement, Le pape Alexandre, craignant la violence, s'était retiré, avec les cardinaux qui l'avaient élu, dans la forteresse de l'église Saint-Pierre. Ils y avaient été renfermés neuf jours sous la garde de gens armés, du consentement de quelques sénateurs gagnés par Octavien. Feignant ensuite de céder aux cris du peuple, les partisans de l'antipape les avaient tirés de la forteresse, mais pour les transférer dans une prison plus étroite. Ils y étaient depuis trois jours, lorsque le peuple se souleva et obligea les sénateurs de leur ouvrir les portes et de les mettre en liberté. Alexandre et ses cardinaux traversèrent la ville au milieu des acclamations de joie, et se retirèrent à quatre lieues de Rome. Vaincu par un rival heureux, le pape légitime se vit obligé d'abandonner l'Italie; il se retira en France. Louis VII et Henri II Plantagenêt, qui avaient reconnu publiquement son autorité pontificale, le reçurent ensemble à Coucy-sur-Loire, et lui rendirent tous les honneurs dus au chef de l'Église. Alexandre résida quelque temps à Clermont en Auvergne, à Tours où il tint un concile dans l'église Saint-Maurice, à Paris et à Sens, tandis que l'empereur Frédéric portait ses hommages à Octavien, et faisait publier, en Italie et en Allemagne, un édit par lequel il ordonnait à tous les évêques de se soumettre

au pape Victor, sous peine de bannissement perpétuel. Après Octavien, les antipapes Pascal III et Callixte III avaient longtemps disputé au vieil Alexandre la chaire de saint Pierre. Mais depuis une année Frédéric, dont l'armée avait éprouvé de grands désastres en Italie, avait abandonné le schisme, et s'était solennellement réconcilié avec Alexandre III à Venise. Sollicité de revenir à Rome, le pape avait été reçu dans cette ville par les sénateurs, les magistrats et un peuple innombrable, qui portaient des rameaux d'olivier, et poussaient des cris d'allégresse. Le vénérable pontife avait conservé pendant son exil la fermeté et l'énergie de son caractère, et n'avait point abandonné les vastes projets de Grégoire VII pour l'unité du monde catholique. Il avait lancé les foudres de l'Église contre l'empereur victorieux; et au moment où Philippe-Auguste prenait en main les rênes du gouvernement, Alexandre s'efforçait de remédier, dans le concile de Latran, aux abus qui s'étaient introduits et fortifiés pendant un si long schisme.

L'Espagne, où la dynastie des Ommiades avait fondé, dans la dernière moitié du VIIIe siècle, un empire devenu rival de celui de Charlemagne, avait été le théâtre des plus graves événements. En proie à de sanglantes révolutions, elle avait vu s'éteindre les khalifes, ennemis des Abassides; s'élever sur leurs ruines une foule de petits royaumes indépendants; la secte austère et fanatique des Almoravides couvrir son territoire de Berbères et des tribus errantes des vallées de l'Atlas; puis les Almohades descendre à leur tour dans ses riches plaines, pour y disputer l'empire. Au temps de Philippe-Auguste, la plus grande partie de la péninsule hispanique était encore occupée par les Maures. Cordoue, Grenade,

Tolède, Séville, Valence, jadis embellies par leurs palais embaumés, par leurs mosquées de différents marbres, symétriquement rangées, délicates et sveltes, et par leurs richesses scientifiques, obéissaient toujours à des princes musulmans. Mais, cachés dans les inaccessibles retraites des Asturies, dans les cavernes de Cabadonga, les nobles compagnons de Pélage, fidèles à leur prince, fidèles à leur foi, s'étaient soutenus dans leur périlleuse indépendance, et avaient peu à peu étendu leurs domaines par des conquêtes. Dans le XI[e] siècle s'étaient formés les royaumes de Castille et de Léon. La minorité du roi de Castille, Alphonse IX, surnommé *le Noble*, fils de Sanche III, avait été troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara; néanmoins il avait reconquis à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé sur ses États pendant son enfance, et aucun prince ne suivait aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures de l'Espagne. Le royaume de Léon, encore séparé de celui de Castille, reconnaissait pour roi Ferdinand II, qu'avaient rendu célèbre sa prudence, sa valeur et son affabilité. Il avait institué l'ordre militaire de Saint-Jacques, destiné à la défense des domaines des chrétiens, avait enlevé aux Infidèles plusieurs places importantes et reculé les limites de ses États. Sanche VI, fils aîné de Garcias V et de Marguerite de France, sœur de Louis VII, occupait le trône de Navarre. Dans l'impossibilité de s'agrandir aux dépens des musulmans qui ne se trouvaient pas en contact avec son territoire, ce prince ambitieux avait souvent cherché à secouer le joug odieux de la suzeraineté castillane. A l'avénement de Philippe-Auguste, un traité dû à la médiation du roi d'Angleterre, Henri II, mettait fin aux dissensions funestes de la Navarre et de

la Castille. Une expédition chevaleresque avait donné naissance au royaume de Portugal, à l'occident de la péninsule hispanique. Alphonse Henriquez, fils de Henri de Bourgogne, à qui ses hauts faits contre les Sarrasins méritèrent le titre de comte héréditaire de Portugal, avait succédé à la puissance de son père et continué la tâche qu'avait si heureusement commencée cet arrière-petit-fils de Robert de France. Attaqué par cinq rois ou émirs musulmans, alarmés de son humeur guerrière, le jeune Alphonse extermina ses ennemis à Ourique (1139), et fut proclamé roi de Portugal sur le champ de bataille par ses soldats victorieux. Au bout de quatre ans les cortès de Lamego sanctionnèrent son élection militaire, et une loi fondamentale régla l'ordre de la succession au trône.

Henri II, fils de Geoffroy Plantagenêt, régnait depuis trente ans sur l'Angleterre, que séparait déjà du royaume de France une rivalité qui devait être longue et sanglante, et dont notre patrie ne devait sortir victorieuse qu'après les plus terribles épreuves. Vassal de Philippe-Auguste, qu'il surpassait en puissance, Henri était pour son suzerain un redoutable adversaire. Il tenait la Normandie du chef de sa mère, et la mort de son père l'avait rendu maître des vastes possessions de la maison d'Anjou. Par son mariage avec Éléonore de Guienne, femme répudiée de Louis VII, et l'une des plus riches héritières de l'Europe, il avait réuni à ses domaines les belles provinces du midi de la France, c'est-à-dire le Poitou, le Limousin, le duché de Gascogne et les comtés de Bordeaux et d'Agen. Reconnu roi d'Angleterre à la mort d'Étienne de Boulogne, il avait fait la conquête de l'Irlande et étendu sa suzeraineté sur toute la Bretagne. Ses possessions en France seulement, comparées à celle de Philippe, com-

prenaient quarante-sept de nos départements actuels, et les États du successeur de Louis VII n'en renfermaient que vingt. Le maître de ce territoire était un prince habile, énergique, obstiné, redouté à la fois comme guerrier et comme politique. Avec tous les avantages que lui procuraient sa position et son expérience, Henri aurait pu facilement dominer son suzerain; mais la révolte de ses barons mécontents, la dévastation de ses frontières du nord par les sauvages Écossais, et la guerre contre l'Irlande qu'il soumit à sa puissance, avaient agité violemment sa longue administration. Ses démêlés avec Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, démêlés dont les esprits élevés furent occupés durant dix années, ce combat de l'autorité spirituelle contre la puissance temporelle, dans lequel Henri s'était montré plein de cruauté et de faiblesse, l'avaient exposé au mépris de ses chevaliers et aux foudres de l'Église. Après sa réconciliation avec le pape, il avait forcé ses barons révoltés à l'obéissance, vaincu et fait prisonnier le roi d'Écosse qui, au mépris de la foi jurée, avait envahi l'Angleterre, et n'avait obtenu la liberté qu'en se reconnaissant vassal de son redoutable ennemi. Cette prospérité de Plantagenêt avait cependant trouvé une cruelle compensation dans les chagrins domestiques qui lui étaient réservés par ses fils Henri au Court-Mantel, Geoffroy et Richard Cœur-de-Lion, auxquels il avait eu l'imprudence de confier de vastes fiefs. Soulevés contre leur père, à l'instigation de la jalouse Éléonore, ces princes ambitieux et turbulents agitaient sans cesse son règne par de nouveaux embarras et des guerres sacriléges. A la valeur, à la prudence, à la constance dans les entreprises et à beaucoup d'autres qualités vraiment royales, Henri II

joignait une ambition démesurée, un orgueil excessif et un caractère violent, ennemi de toute contradiction. Malheur à quiconque aurait osé s'opposer à sa volonté! Sa furie, dit Pierre de Blois, était celle du lion, et du lion irrité (1). Doué de connaissances étendues et d'un génie élevé, il montrait, comme tous ses aïeux les rois normands, une noble passion pour les lettres et leur accordait une protection signalée. Ce fut sous le règne de ce prince que parurent la plupart des trouvères de race normande. Sa cour fut pour les ménestrels du nord ce que les cours d'Arles et de Toulouse étaient pour les troubadours de la Provence et de l'Aquitaine.

Dans la péninsule scandinave, à l'autre extrémité de l'Europe chrétienne, se trouvait un royaume que les événements du règne de Philippe-Auguste mirent en relation avec la France: c'était le Danemark, dont les habitants poussaient jusqu'à l'excès l'amour des courses aventureuses et de la vie maritime. Sur ce peuple de braves et de pirates, déjà puissant par ses nombreux navires à voiles, régnait Waldemar Ier, fils de Canut le Saint. Convertis au christianisme, les Danois s'étaient transformés en guerriers civilisateurs, et faisaient une guerre implacable aux Slaves idolâtres qui infestaient la Baltique de leurs brigandages. Waldemar avait attaqué le foyer même du paganisme septentrional, l'île de Rugen, détruit l'idole révérée de Swantevit, brisé les fers des esclaves chrétiens et aboli les sacrifices de victimes humaines. Après avoir subjugué le prince de Julin et pillé sa ville, il s'était emparé de Stettin dans la Poméranie citérieure, et avait fondé le *fort des Danois* (Dantzick). Non content

(1) Est leo et leone truculentior dum vehementius excandescit. (*Bles. Epist.*)

de s'illustrer par ses conquêtes, ce prince donnait à ses peuples les premières lois écrites et faisait rédiger un code ecclésiastique.

Frédéric Ier Barberousse, renommé par ses exploits, magnifique dans sa conduite et avide de gloire, gouvernait alors l'empire, que lui avaient donné les suffrages unanimes de la diète de Francfort. A peine monté sur le trône, ce prince, décidant en arbitre, avait adjugé la couronne de Danemark à Suénon, auquel la disputait Canut, fils du roi Magnus. Par un acte de suprématie imposante, il avait accordé le titre de roi au duc de Bohème, Ladislas II, en récompense de ses services pour la paix publique, et forcé à l'hommage-lige Boleslas IV, roi des Polonais, qui avait porté ses ravages jusqu'aux rives de l'Oder. Enfin, la plupart des prétentions de ses rivaux une fois satisfaites, Frédéric s'était livré à tous les rèves de la puissance, rèves que se plaisaient à entretenir quelques jurisconsultes dont les décisions, appuyées des textes du Bas-Empire, consacraient servilement le despotisme impérial sur les ruines de l'Église et de la féodalité. Ses armées passaient les Alpes presque tous les ans, pour faire revivre les droits de la couronne sur la Lombardie, y comprimer les progrès chaque jour plus rapides de l'esprit démocratique et dompter la bourgeoisie féodale de Rome, qui avait rétabli le sénat et l'ordre équestre et se croyait revenue à la république des anciens jours. D'abord appelé par les papes dans l'espoir qu'il mettrait fin aux dissensions publiques, l'empereur avait bientôt pris à leur égard une attitude hautaine, et accablé sous le poids des impôts les Italiens asservis. Sans craindre les anathèmes de l'Église, il foulait aux pieds l'autorité pontifi-

cale et multipliait les antipapes. Mais son orgueil devait se briser contre la résistance d'Alexandre III, le zélé propugnateur de la liberté italienne. La désastreuse journée de Lignano, où Frédéric perdit son étendard et son bouclier, anéantit vingt ans de victoires. Obligé de se soumettre aux circonstances, le fier César ne songea plus qu'à traiter avec le pape, et la trêve de Venise porta un coup terrible à sa puissance au delà des monts. Les relations de l'empire avec la France étaient alors presque nulles. Frédéric venait de se faire couronner solennellement roi d'Arles; cependant il soutenait que cette principauté n'était plus soumise à la hiérarchie des fiefs depuis l'extinction de la maison impériale des Francs.

Manuel Comnène, que l'ivresse du pouvoir absolu avait rendu hautain, débauché, avide, mais que son indomptable courage faisait regarder des Grecs comme l'Alexandre de son siècle, finissait alors son règne sur l'empire d'Orient. Les croisés, détestant la perfidie de ce prince, l'avaient surnommé *le fils du diable;* ils l'accusaient d'avoir écrit au roi franc Louis VII, ainsi qu'à l'empereur d'Allemagne Conrad III, des lettres pleines de témoignages d'affection et des plus satisfaisantes promesses, tandis qu'il donnait avis au sultan d'Iconium du danger qui le menaçait. Les deux plus puissants monarques de l'Europe avaient échoué sur tous les points par sa trahison, et n'étaient revenus dans leurs États qu'avec de faibles débris de l'armée chrétienne. Le soin de ses droits, son intérêt et sa gloire, avaient inspiré à Manuel de généreux efforts pour rétablir l'ancienne majesté de l'empire, et recouvrer les provinces de l'Italie et de la Sicile. Dans l'espoir d'arracher la pourpre aux Césars qu'il traitait d'usurpateurs, il avait encouragé par

les discours, les largesses et les promesses sans bornes, la généreuse résistance des cités libres de Lombardie au despotisme de Frédéric Barberousse. Enfin, ses ambassadeurs reçus au Vatican avaient flatté la piété d'Alexandre III de l'union des deux Églises, depuis si longtemps désirée. Mais les conquêtes de l'empereur de Byzance en Italie et ce règne universel qu'il avait rêvé, étaient des chimères qui s'étaient bientôt évanouies. Les révolutions de palais se succédaient en Orient, l'empire marchait rapidement vers sa décadence, et il ne conservait quelque importance pour l'Europe que comme lieu de passage aux armées de croisés envoyées par l'Occident à la délivrance de la Terre-Sainte.

Ce n'était pas seulement avec des princes étrangers que les rois de France se trouvaient en rapport; une politique de tous les instants leur créait encore de nombreuses relations avec les grands vassaux de leur couronne. Les domaines du roi étaient comme entourés d'un réseau de fiefs où de puissants seigneurs, investis de tous les droits régaliens, exerçaient une domination indépendante. Tous ces vassaux oppresseurs de la liberté commune, ennemis du pouvoir royal, s'efforçaient d'usurper les plus nobles et les plus précieuses prérogatives du souverain dont ils reconnaissaient à peine la supériorité morale. Le comté de Flandre, l'un des plus grands fiefs de la monarchie, comprenait, outre les terres qui portent encore ce nom aujourd'hui, les villes d'Amiens, de Péronne, de Saint-Quentin et le Valois, passés sous la domination flamande à la mort de Raoul II, comte de Vermandois; il s'étendait ainsi de l'embouchure de l'Escaut jusque par delà la Somme et jusqu'aux rives de l'Oise. La Flandre était dès cette époque le pays le plus

riche, le plus peuplé et le mieux cultivé de l'Europe. Elle était couverte de cités qu'avait rendues florissantes une habitude générale d'industrie et de communes libres dans lesquelles l'esprit d'indépendance faisait chaque jour des progrès. Arras, Péronne, Hesdin, Gand, Bruges, Ypres, fières de leurs tours, de leurs trésors et de leur population, étaient dévouées à leur seigneur, mais encore plus jalouses de leurs libertés. Le comté de Flandre était alors gouverné par Philippe, fils de Thierry d'Alsace et de Sibille d'Anjou, parrain d'épée du jeune fils de Louis VII, et qui avait été chargé de diriger son éducation chevaleresque. Ce vassal actif, dur et farouche, était le modèle de ces seigneurs féodaux parmi lesquels nos vieux romanciers ont souvent choisi leurs héros ou leurs principaux personnages. Dans leurs sirventes chantés par les jongleurs et les ménestrels, les trouvères le maudissaient pour avoir fait pendre par les pieds le malheureux Gauthier des Fontaines, surpris aux genoux de sa comtesse, et livrer le corps du jeune chevalier aux oiseaux de proie sur la tourelle la plus élevée du château de Saint-Omer.

Le plus puissant feudataire, après Philippe de Flandre, était Henri Ier surnommé le Large (Libéral), beau-frère du jeune roi et noble représentant de la maison de Champagne. Lorsque Louis VII, excité par sa dévotion, ses remords et la voix éloquente de saint Bernard, entreprit la seconde croisade, Henri le suivit en Palestine et fut l'un des plus fidèles compagnons de son suzerain. Toutes les qualités qui font un digne souverain et toutes les vertus qui forment l'honnête homme, se trouvaient réunies dans le comte de Champagne. Nul chevalier ne le surpassait en bravoure. Sa générosité ne connaissait pas de

bornes; les églises et tous les vassaux vantaient ses prodigalités. Henri s'attachait surtout à rendre ses peuples heureux et à les enrichir. C'était par les soins de ce bon prince que la Seine avait été coupée en plusieurs canaux à Troyes, afin que le commerce de la Champagne trouvât une nouvelle source de prospérité dans les nombreuses voies qu'il se plaisait à lui ouvrir.

Le duc de Bourgogne, Hugues III, prince du sang royal de France, était le plus turbulent des vassaux dont les États touchaient à ceux de Philippe-Auguste. Suivant les mœurs du temps, il avait fait un voyage en Palestine; cependant les chroniques nous le représentent comme « un grand déprédateur des biens de l'Église... et un baron de grands chemins. » Lorsque, des tours élevées de son château, ses hommes d'armes apercevaient des marchands et des voyageurs, ils en prévenaient leur seigneur; et Hugues, routier ou cottereau, n'avait point honte d'aller en personne les détrousser. Si l'histoire lui reproche avec raison un orgueil excessif et des défauts tout contraires à ceux de ses prédécesseurs, elle accorde aussi des éloges à la pénétration de son esprit, à son rare courage, à la magnificence qu'il déployait à sa cour, dans les tournois et les carrousels où brillaient l'adresse et la valeur des chevaliers bourguignons. Il pouvait être pour le jeune roi un ennemi redoutable, car il régnait sur des domaines fort étendus; son mariage avec Béatrix d'Albon, héritière des dauphins ou comtes de Viennois, lui avait donné le Dauphiné de Viennois; et le comté de Nevers, le Bourbonnais, le Forez, etc., relevaient de sa couronne ducale. En un mot, dit Guillaume le Breton, « il était fort par son peuple, riche en trésors, et plus riche encore en armes et en hommes vaillants que lui

fournissaient le noble château de Dijon et la ville très-antique d'Autun (1). »

Henri, roi d'Angleterre, possédait, ainsi que nous l'avons dit, l'Aquitaine et la Normandie. Mais il avait donné le duché d'Aquitaine en apanage au second de ses fils, le fougueux et chevaleresque Richard, qui en avait fait hommage depuis neuf ans à Louis VII, son suzerain. A l'avénement de Philippe-Auguste, l'Aquitaine, que Richard avait jadis excitée à la révolte et livrée ensuite à la vengeance de son père, était soulevée, et la plupart des vassaux, réduits au désespoir, avaient formé contre ce prince impopulaire une ligue dont l'âme était l'habile et infatigable Bertrand de Born, seigneur de Haute-Fort, près de Périgueux. Cet homme extraordinaire, ce fougueux troubadour, aussi intrépide chevalier que grand poëte, ne rêvait que l'indépendance de son pays, et dans ses belliqueux sirventes il ne cessait de l'appeler aux armes. Dociles à sa voix, les populations de cette contrée avaient tenté un nouvel effort pour l'arracher aux Anglais, et d'un bout à l'autre de l'Aquitaine avait éclaté une guerre véritablement patriotique. Suivi des barons demeurés fidèles et d'une armée de Brabançons, Richard cherchait à comprimer l'insurrection, livrait bataille sur bataille, assiégeait les bourgs et les châteaux des seigneurs rebelles, dévastait leurs terres par l'incendie, et accablait d'impôts les villes qu'il faisait occuper militairement par ses troupes. Quant à la Normandie, toujours riche et florissante, elle formait « une des dépendances les mieux unies à la couronne des Plantagenêts (2). »

Le comté de Toulouse, l'un des grands fiefs de la

(1) *La Philippide*, chant I.

(2) Capefigue, *Philippe-Auguste.*

couronne et le plus éloigné des terres de France, jouissait d'une haute prospérité et d'une civilisation précoce. Il comprenait à cette époque les comtés d'Alby, de Rouergue, de Querci, le duché de Narbonne, les comtés de Nîmes, de Saint-Gilles, enfin le marquisat de Provence, qui embrassait tout le pays situé entre l'Isère, les Alpes et la Durance. Ses villes grandes, libres et industrieuses, se glorifiaient de leurs richesses et de leurs lumières. Raymond V, fils d'Alphonse Jourdain, s'était allié à la race des Capétiens par son mariage avec Constance, fille du roi Louis le Gros, qu'il répudia ensuite. Henri II, roi d'Angleterre, le célèbre comte Raymond Béranger, roi-régent d'Aragon, et les seigneurs de la Septimanie réunis sous la bannière de ce prince, attaquèrent le comte de Toulouse, qui sortit victorieux de ces différentes luttes. Renommé pour sa valeur, Raymond se distinguait encore par son amour des plaisirs et la pompe chevaleresque de sa cour où régnait le goût des arts et des jouissances délicates. Toute la chrétienté célébrait avec enthousiasme les tournois et les splendides fêtes de ce baron magnifique, et le luxe de sa table à laquelle venaient chaque jour s'asseoir de nombreux vassaux.

Tels étaient les souverains et les principaux barons avec lesquels Philippe-Auguste se trouvait obligé d'entretenir des relations. Tous avaient l'habitude du gouvernement, une grande expérience des affaires; et la féodalité française, alors en pleine vigueur, ne dissimulait point son mépris pour un roi de quinze ans que son âge plaçait sous la tutelle ou sous l'influence du comte de Flandre, et s'apprêtait à secouer le joug de son importune suzeraineté. Mais ce roi de quinze ans, précoce d'esprit et de corps, avide d'agir et de commander, laissait deviner

quelques-unes des qualités de son âge mûr. Dans ses conversations presque toujours sérieuses, utiles, et qui faisaient connaître de quoi il serait un jour capable. il déplorait les malheureux règnes des derniers rois de la seconde race, en opposant toujours à leur mollesse l'activité, l'énergie et la valeur de Charlemagne : c'était en effet le héros que le jeune monarque se proposait pour modèle. Il parlait de ses conquêtes avec un plaisir animé, et rappelait avec douleur les tristes époques où la monarchie française avait souffert de nombreux démembrements. S'il voyait déjà éclater les résistances des vassaux qui avaient tant exercé autrefois l'activité et la persévérance de son aïeul, il se promettait de les réprimer plus tard et de s'en venger selon ses désirs. Placé à l'entrée d'une vaste carrière, il en mesurait l'étendue et semblait pressentir les futures destinées de cette royauté qu'il devait tirer de l'état de faiblesse où il la trouvait, et laisser à son successeur pleine de force et de puissance.

Philippe-Auguste consacra les prémices de son règne par trois édits qui lui attirèrent les louanges et les bénédictions de ses peuples. Le premier ordonnait de rechercher au plus tôt et de saisir dans le domaine royal les hérétiques dont les dogmes remplis de faussetés séduisent les cœurs des simples. *Tous ceux donc qui prenaient goût à des doctrines contraires à la foi, étaient arrachés de leurs retraites ténébreuses, traduits au grand jour et envoyés des flammes terrestres aux flammes de la géhenne* (1). Le second défendait de blasphémer le nom de Dieu, et condamnait à une forte amende ou à être jetés vivants dans les eaux du fleuve, tous ceux qui ignominieusement, et avec opprobres, pour choses trop légères ou

(1) *La Philippide*, chant I.

frivoles, osaient l'appeler en témoignage. Le troisième bannissait de la cour et du royaume les joueurs d'instruments, les comédiens, les histrions et autres gens de cette espèce, ne servant qu'à corrompre la pureté des mœurs.

A la mort de Louis VII, deux grandes factions rivales divisèrent la cour du jeune souverain, et s'efforcèrent de s'emparer de son esprit et de régner sous son nom. D'un côté, la reine mère, le comte Henri de Champagne son neveu, et ses trois frères Thibaud de Chartres, Étienne de Sancerre, et Guillaume, archevêque de Reims, prélat d'un génie supérieur et auquel le nouveau monarque témoignait une extrême confiance; de l'autre part, le comte Philippe de Flandre, fier de la valeur de ses peuples, du nombre de ses alliances et de son titre de parrain du roi. Ce feudataire ne considérait sa puissance que comme un degré pour parvenir à une plus grande. Jaloux de l'ascendant que les comtes de Champagne exerçaient sur tous les anciens vassaux de la couronne, il voulait s'élever sur leurs ruines et semblait encore plus animé à cette entreprise par les difficultés qu'elle lui présentait. Afin de balancer le crédit de ses rivaux et d'assurer son influence sur l'esprit de son royal filleul, il résolut de lui donner une épouse de son choix. Il jeta donc les yeux sur sa nièce, Isabeau ou Isabelle de Hainaut, fille du comte Baudouin de Hainaut, alors âgée de treize ans et dans laquelle on voyait déjà les apparences de toutes les vertus.

Les intrigues du comte Philippe, appuyé de Robert Clément de Metz, maréchal du palais, l'emportèrent auprès du jeune roi, qui consentit à un mariage qui lui offrait de brillants avantages. En effet, Isabelle devait lui

donner pour dot tout le territoire voisin de la Lys, et le comte de Flandre, qui n'avait pas d'enfants, lui avait promis la succession éventuelle d'une partie de ses vastes possessions. La princesse apportait d'ailleurs un nouveau prestige à la couronne des Capétiens ; elle était du sang de Charlemagne, de cet héroïque empereur dont la poésie se plaisait encore à réveiller les souvenirs dans le cœur des Français ; elle descendait d'Ermengarde, épouse d'Albert, comte de Namur et fille de Charles de Lorraine, le malheureux compétiteur de Hugues Capet.

Après avoir obtenu le consentement de son filleul, le comte Philippe proposa cette alliance au conseil du roi où il tenait un des premiers rangs. Tous les seigneurs qui en faisaient partie applaudirent à un projet si avantageux au souverain en particulier, et au royaume en général. Mais les comtes de Champagne n'envisageaient que les intérêts de leur maison et l'ascendant que pourrait acquérir par ce mariage un prince qui leur était odieux. Dans la résolution de s'y opposer, ils s'unirent étroitement avec la reine mère, déjà fort mécontente de n'avoir pas été consultée. Toutes leurs tentatives échouèrent. Deux des plus braves et des plus illustres seigneurs du royaume, Bouchard V de Montmorency et Raoul I[er] de Coucy, firent résoudre presque tout d'une voix dans le conseil le mariage du roi avec Isabelle. Ils y étaient d'autant plus intéressés, que le premier avait épousé Laure, et le second Agnès de Hainaut, tantes de la jeune princesse. Au reste, leur vertu généralement connue fit croire que l'intérêt seul de l'État avait guidé leur conduite. La joie du peuple fut complète lorsqu'il apprit que le sang de Charlemagne allait s'unir à celui de Robert le Fort.

Le mariage fut célébré au Tronc, en Artois, près de Bapaume, le lendemain de la Quasimodo. Philippe-Auguste conduisit ensuite son épouse à Paris, où elle fit une entrée magnifique, aux acclamations unanimes des habitants de cette grande cité. Isabelle en devenait le plus bel ornement, et les Parisiens la regardaient avec admiration. Elle avait alors treize ans accomplis, son teint était éclatant et vif, son front petit, ses yeux doux, son nez bien fait. Elle avait seulement la bouche un peu grande. On ne pouvait encore juger de son esprit; mais son éducation et son extrême douceur en donnaient une idée avantageuse. Les grands du royaume furent convoqués le jour de la Pentecôte, afin d'assister au couronnement de la jeune reine, pour lequel Philippe et son conseil voulaient renouveler les pompes du sacre de Reims. Mais comme les bourgeois, dociles aux leçons de Guillaume, leur archevêque, semblaient peu disposés à permettre l'entrée de leur ville aux hommes du roi; comme l'irritation de la maison de Champagne faisait craindre qu'elle ne s'opposât de vive force à la cérémonie, on résolut de ne pas attendre la cour plénière de la Pentecôte et de procéder au couronnement dans l'abbaye de Saint-Denis.

Le jour de l'Ascension (29 mai 1180), une foule immense se pressait dans l'église du bienheureux martyr. Isabelle, montée sur un destrier blanc, et le roi sur son cheval de bataille, orné d'un riche caparaçon, de plumes et de banderoles, sortirent du Louvre au milieu des cris d'allégresse du peuple. Un brillant cortége de seigneurs les accompagnait. Ils traversèrent le bois qui séparait Paris de l'abbaye, et s'arrêtèrent devant le portail. La reine était vêtue d'une robe en drap

d'or, mi-parti de rouge et parsemé d'émeraude et de saphir; sa tête était couverte d'une coiffure oblongue, et un voile lui descendait jusqu'aux talons. « Le roi, revêtu d'un manteau bleu, portait en main une sorte de bâton de commandement, surmonté d'un ornement grossièrement travaillé, qu'on pouvait prendre ou pour une fleur de lis ou pour la pointe d'une pique (1). » L'abbé de Saint-Denis et ses religieux vinrent recevoir les deux époux. Afin de se conformer aux priviléges de l'abbaye, Philippe demanda la permission de franchir le seuil avec ses hommes d'armes; ce qui lui fut accordé. Quelques instants auparavant, ils n'avaient cependant pas voulu que l'archevêque de Sens officiât dans leur église sans avoir déclaré qu'il ne prétendait à aucune juridiction sur elle.

L'église, vaste et mystérieux édifice, était parée comme aux plus beaux jours de fête. Un nombre prodigieux de lustres et de cierges faisaient monter jusqu'à la voûte une lumière éclatante, à laquelle se mariait celle de ses rosaces incrustées de vitraux peints, qui ressemblaient à des soleils étincelants de mille couleurs, et provoquaient l'admiration et le respect. Au-dessus de la châsse des martyrs, exposée sur l'autel, était suspendue l'antique bannière de l'abbaye, l'oriflamme à la couleur rouge ou de feu et semée de flammes d'or. Le roi, devant lequel le comte de Flandre portait l'épée, s'avança en pompe vers le chœur avec la jeune reine. Déjà les deux époux fléchissaient le genou en face du maître-autel et courbaient humblement la tête pour recevoir la bénédiction de l'archevêque de Sens, lorsque, suivant Rigord,

(1) Capefigue, *Philippe-Auguste*, t. 1er.

un des témoins oculaires, il arriva un événement mémorable. Comme l'empressement de la foule des curieux troublait la cérémonie et ne permettait pas d'entendre le chant des prêtres, un chevalier de la maison du roi, tenant à la main une baguette, la faisait mouvoir çà et là dans les airs, afin d'imposer silence. Dans ce moment, d'un coup mal mesuré il atteignit et brisa en mille pièces trois lustres suspendus devant l'autel sur la tête de Philippe et d'Isabelle. Les deux époux furent couverts d'huile; les religieux et les assistants regardèrent cet événement comme un signe de l'abondance des dons que l'Esprit saint versait sur eux du haut du ciel. C'était, disaient-ils, un miracle que Dieu opérait pour étendre au loin la gloire et le nom du monarque et le bruit de sa renommée sur toute la face de la terre. Salomon semblait l'avoir prophétisé dans son cantique d'amour, lorsqu'il s'écrie : « Votre nom est comme une huile qu'on a répandue (1). »

(1) Rigord, *Gest. Philip.-Aug.*

CHAPITRE II

GUERRES CONTRE LES GRANDS VASSAUX.

Administration du comte de Flandre. — La reine-mère et les comtes de Champagne quittent la cour. — Intervention du roi d'Angleterre. — Révolution à la cour. — Le comte de Flandre se retire dans ses États. — Révolte des grands vassaux. — Guerre du roi. — Rébellion des fils du roi d'Angleterre. — Mort du prince Henri. — Bertrand de Born devant Henri II. — Paix de famille solennellement jurée. — Confrérie des Chaperons blancs. — Guerre des cottereaux. — Guerre du roi contre Philippe de Flandre. — Siége du château de Boves. — Traité de paix. — Expédition contre le duc de Bourgogne. — Prise de Châtillon-sur-Seine.

Le mariage du roi avec Isabelle de Hainaut fit passer toute l'influence dans les mains du comte de Flandre. Mais il usa de l'autorité avec trop peu de ménagement, et sa conduite hautaine offensa les chevaliers de la cour et souleva des jalousies. Les comtes de Champagne, souffrant impatiemment le crédit de leur rival, crédit augmenté encore par la qualité de régent que lui avait laissée Louis VII, murmurèrent tout haut, entraînèrent dans leur parti plusieurs barons mécontents, et n'attendirent plus qu'une occasion pour abandonner la résidence royale. Le prétexte de rupture qu'ils cherchaient ne tarda pas à se présenter. Après la mort de Louis VII, le comte de Flandre poussa les choses à l'extrême, et refusa à la mère du jeune monarque la disposition des villes et des châteaux compris dans son douaire, et même de leurs revenus.

Alix indignée se plaignit; ses frères l'engagèrent alors à rompre ouvertement et à s'opposer aux dernières volontés du roi. Malgré la douceur de son caractère exempt d'ambition, cette princesse écouta leurs conseils avec complaisance et entra dans tous leurs desseins. Elle publia que l'autorité lui appartenait à plus juste titre qu'à un étranger auquel les intérêts de son fils étaient indifférents, quitta la cour et passa en Normandie avec l'archevêque de Reims et les comtes de Chartres et de Sancerre.

Sollicité par Alix de lui accorder des secours contre l'usurpation du régent, le roi d'Angleterre l'accueillit avec tous les égards dus à son rang, et comme il n'aimait pas le comte de Flandre, il promit hautement sa protection à la reine-mère. Il se montra empressé d'accepter les offres d'Alix et des comtes de Champagne, et d'entrer dans une lutte dont le résultat devait nécessairement affaiblir la puissance naissante de son suzerain, auquel il n'avait pas encore rendu hommage pour les fiefs qu'il tenait de la couronne de France. Après s'être uni avec la princesse et l'archevêque Guillaume par un traité où il s'engageait à les faire rentrer dans la possession de leurs droits, et à placer entre les mains du prélat l'exercice de l'autorité souveraine, à condition qu'ils le dispenseraient de toute mouvance féodale, il convoqua les chevaliers de Normandie et d'Aquitaine, et réunit ses troupes mercenaires. Mais quelques seigneurs français, redoutant l'invasion que préparait Henri II, au moment où la fidélité des barons était incertaine, s'efforcèrent de prévenir le malheur qui menaçait le royaume. Montmorency, Raoul de Coucy, le comte de Clermont et le vieux Robert de Metz, aussi recommandables par leur probité que par leur naissance, s'unirent étroitement afin de

représenter au roi combien la guerre contre sa mère et l'Anglais son allié serait odieuse et funeste à sa couronne, et d'engager le régent à écouter des propositions d'accommodement. Henri lui-même envoya l'évêque d'Oxford à Philippe-Auguste, l'assurer qu'il avait reçu la reine-mère dans ses États non pour fomenter leur discorde, mais pour être le médiateur de leur réconciliation. Cette démarche ne l'empêcha pas d'armer puissamment, et il fallait accepter sa médiation ou se préparer à la guerre.

Par bonheur, un légat du saint-siége, le cardinal de Saint-Chrysogone, se trouvait alors en France. Ses exhortations firent consentir les deux monarques à une entrevue. Elle eut lieu à Fretteval, où Henri II se rendit avec le roi d'Écosse, Guillaume Ier, qui l'avait accompagné en Normandie. Philippe-Auguste s'y trouva avec le comte de Flandre et les seigneurs de son conseil. Le roi d'Angleterre entreprit de lui persuader d'accorder la régence à sa mère. On lui allégua comme un obstacle invincible la dernière volonté de Louis VII. Fier de sa puissance et se prévalant de la jeunesse de son suzerain, Plantagenêt insista et osa même se servir de quelques paroles menaçantes. Mais Philippe-Auguste lui répondit, avec une fermeté au-dessus de son âge, que rien ne serait changé à la disposition du roi son père. Enfin chacun abandonna un peu de ses intérêts. Les anciens traités furent confirmés, et les deux princes se promirent réciproquement d'être bons amis et alliés. Ils arrêtèrent aussi d'autres conventions par rapport aux prétentions de la reine Alix et des comtes de Champagne. Philippe-Auguste consentit à les recevoir dans son palais comme de fidèles vassaux, à payer à sa mère sept livres parisis par jour jusqu'au moment où lui seraient délivrés les châteaux et les terres

qui formaient son domaine, et à lui donner auprès de lui l'autorité et le rang qu'elle pouvait attendre de la jeunesse de son fils et de la nature. Le comte de Flandre resta en possession de la régence.

Mais ce traité devait bientôt opérer une véritable révolution à la cour. Le régent continuant de gouverner avec une autorité presque absolue, la maison de Champagne voyait encore avec douleur son élévation et sa puissance. La reine-mère, qui n'avait point abandonné les intérêts de ses frères, lui portait de temps à autre des coups dangereux. Enfin le sire de Coucy et le comte de Clermont, devenus les intimes favoris du roi, lui firent comprendre combien il lui serait difficile de renverser une autorité qui allait chaque jour croissant, et l'engagèrent à secouer un joug trop importun. Leur jeune maître parut bientôt changé à l'égard de son parrain, auquel il retira insensiblement sa confiance, et une grande partie de la suzeraineté royale fut exercée par la reine-mère sous l'influence de l'archevêque Guillaume, et surtout du vassal anglais son protecteur. Les deux rois, dont la bonne intelligence semblait solidement établie, eurent à cette époque une nouvelle entrevue au gué de Saint-Remi (27 avril 1191), et on y stipula même que « Philippe gouvernerait son royaume et sa personne d'après les avis et les conseils de Henri II, roi d'Angleterre. »

L'ambitieux comte de Flandre ne vit pas sans déplaisir l'alliance conclue entre les rois de France et d'Angleterre; il se brouilla mortellement avec son filleul et sortit à son tour de Paris, emmenant la reine Isabelle, sa nièce. Il répandit ensuite le bruit que Philippe avait l'intention de raser les tours fortifiées de ses barons, ou d'y envoyer ses chevaliers pour s'en emparer, pactisa contre lui avec ses

anciens adversaires, et organisa une ligue redoutable. Inquiets des dispositions dominatrices qu'annonçait le jeune suzerain, presque tous les grands vassaux du royaume prirent le parti de son adversaire. On comptait en effet sous ses bannières les princes champenois, Hugues III duc de Bourgogne, les comtes de Hainaut et de Namur, une foule d'autres seigneurs français qu'animait l'espoir de reconquérir toute leur indépendance politique, et de seigneurs belges étrangers au royaume. Effrayé de cette grande levée de boucliers, le roi s'en plaignit au pape Alexandre III, dont il implora l'appui. « Les barons de notre royaume, écrivit-il avec douleur au saint-père, nous attaquent pendant notre jeunesse et troublent les premiers jours de notre règne. Ceux qui, par tant de motifs, devraient nous rester fidèles, se soulèvent contre nous et font à notre royaume une guerre cruelle. »

Dans cette situation difficile, Philippe demanda des secours au roi d'Angleterre. Suivant le traité de l'année précédente, Henri II s'empressa de prêter à son jeune suzerain l'assistance la plus efficace. Il lui envoya ses trois fils: Henri au Court-Mantel, duc de Normandie; Richard, duc d'Aquitaine; et Geoffroy, comte de Bretagne; avec les barons des fiefs d'Angleterre et un corps de ces mercenaires appelés Brabançons, aussi braves et mieux disciplinés que la plupart des autres milices de cette époque. Ces trois princes, dont les passions fougueuses étaient mêlées d'une générosité chevaleresque, et auxquels l'âge de Philippe avait inspiré un vif intérêt, accoururent avec joie sous ses étendards. Alors les chevaliers de France, restés fidèles au jeune roi, se réunirent aux Anglais et envahirent d'abord les terres du comte Étienne, qui possédait les remparts de Sancerre et la plus grande partie des

riches campagnes du Berri. Ils trouvèrent de la résistance à Châtillon-sur-Cher, sorte de forteresse que protégeaient des tours élevées, des murailles, des fossés et une garnison composée d'hommes vaillants et de nombreux chevaliers. Elle semblait ne redouter aucune force humaine; mais le roi en forma le siége, s'en empara et la détruisit de fond en comble. Puis il ravagea le territoire voisin, enleva de riches dépouilles et répandit partout la terreur. Le comte de Sancerre, voyant que ses pertes étaient irréparables, vint s'humilier en suppliant aux pieds de Philippe, déposa les armes, et remit à sa disposition et sa personne et tous ses biens. Le roi, oubliant ses ressentiments, le reçut avec bienveillance et lui rendit sa première affection (1).

Tandis que le roi dévastait les possessions du comte de Sancerre, puis la Champagne et la Bourgogne, Philippe de Flandre de son côté saccageait les territoires de Noyon et de Senlis. La querelle se compliqua malheureusement encore par la mort de la comtesse son épouse. Elle était fille de Raoul Ier, comte de Vermandois, et avait hérité de Raoul II son frère les comtés de Vermandois, de Valois et d'Amiens, qu'elle avait portés en dot à son mari. Le comte de Flandre, dont elle n'avait pas eu d'enfants, en avait obtenu une donation du comté de Vermandois. Mais Aliénor, comtesse de Beaumont, la sœur et l'héritière de cette princesse, soutint qu'on ne pouvait la frustrer de la partie la plus considérable d'une succession que lui déféraient les lois et la nature. Elle demanda donc à Philippe de Flandre la restitution du Vermandois. Sur son refus, elle offrit au roi de l'instituer son héritier universel s'il voulait lui faire rendre justice, et celui-ci saisit avec joie l'occasion d'acquérir trois provinces.

(1) Guillaume le Breton, *Philippide*, chant 1er.

A peine le comte de Flandre avait-il rendu à Arras les honneurs funèbres à la princesse sa femme, qu'un héraut alla le sommer de la part du roi de lui restituer le Vermandois. Le comte prétendit que la succession lui appartenait en vertu de la donation qui lui avait été faite; et, confiant dans la justice de sa cause, il refusa avec fierté d'entendre à aucun accommodement. Un second héraut retourna lui déclarer la guerre s'il n'obéissait dans quarante jours. Les choses étaient en cet état, lorsque le roi d'Angleterre interposa de nouveau sa médiation. Dans un parlement convoqué à Senlis sous ses auspices, il fut convenu que le comte de Flandre remettrait l'Amiénois au roi et garderait viagèrement le reste des États de Vermandois. A cette même époque la maison de Champagne se réconcilia aussi avec le jeune monarque. Elle avait pour chef Henri II, fils de Henri Ier, mort l'année précédente d'une maladie de langueur qu'il avait contractée en Orient. La vie de cet excellent prince avait été glorieuse, et sa mort héroïque; elle avait répandu la consternation dans le cœur de tous ses sujets.

On ne voit pas sans étonnement la modération bienveillante du roi d'Angleterre envers le successeur de Louis VII, modération singulièrement opposée à sa politique antérieure : il détruisait lui-même les projets de toute sa vie, en soutenant le pouvoir suzerain que ses efforts avaient si longtemps cherché à renverser. Ce n'était pas que les années eussent diminué l'énergie du monarque angevin : il était encore dans la vigueur de l'âge, et l'ambition ne cessait pas de lui faire sentir ses puissants aiguillons; mais la conduite de ses fils lui causait les plus cruels chagrins. Loin d'être secondé par ses héritiers, loin de pouvoir leur léguer ses projets de gran-

deur, Henri ne voyait en eux que des enfants ingrats, des ennemis opiniâtres. Excités par la jalouse Éléonore, leur mère, et entourés de conseillers et de vassaux perfides, ces princes insensés étaient toujours prêts à lever contre leur père l'étendard de la révolte, à tourner contre eux-mêmes leurs armes sacriléges, et à ruiner de leurs propres mains la fortune des Plantagenêts. Dignes chefs des cottereaux et des Brabançons, ils se rangeaient sous la première bannière venue, et ne faisaient point la guerre pour conquérir, mais pour verser le sang et porter de tous côtés le pillage et l'incendie. Un démon funeste et désorganisateur semblait planer sur les États de la maison d'Anjou. Dans cette situation difficile, Henri II ne pouvait poursuivre ses rêves de grandeur aux dépens de la couronne de France; il ne s'occupait que de soutenir l'édifice chancelant de sa monarchie.

Les troubles d'Aquitaine continuaient, et au milieu des souffrances de son pays, l'infatigable Bertrand de Born soufflait toujours le feu de la discorde entre les princes anglais. Le monarque ayant ordonné à ses deux fils, Geoffroy et Richard, de prêter à Henri leur aîné le serment d'hommage pour les comtés de Poitou et de Bretagne, le premier y consentit, mais le second s'insurgea et mit toutes ses villes et ses châteaux en état de défense. Alors Henri le Jeune et Geoffroy son vassal, animés par leur père, réunirent leurs armes contre Richard. Leur entrée en Aquitaine souleva de nouveau le pays; elle fit naître une ligue formidable contre le comte de Poitou, et Philippe-Auguste se déclara l'allié du jeune roi et des Aquitains. Les proportions que prenait cette querelle de famille, dont le roi de France pouvait seul profiter, inspirèrent des inquiétudes sérieuses à

Henri II. Il rappela ses fils Henri et Geoffroy, qui ne voulurent point lui obéir. Il prit alors un parti décisif, et dans la crainte de voir triompher les prétentions ambitieuses de Philippe, il joignit ses forces à celles de Richard, et vint en personne mettre le siége devant Limoges, où s'étaient renfermés Henri le Jeune et Geoffroy.

Environ un mois après le renouvellement de cette guerre impie, Henri le Jeune, soit par appréhension des suites de la lutte inégale où il venait de s'engager, soit par un retour de tendresse filiale, abandonna encore les rebelles Poitevins, se présenta devant son père, et se soumit à lui avec des protestations de regret. Il fit ensuite le serment solennel, la main posée sur l'Évangile, de lui rester fidèle (1). Quant à Geoffroy, il n'imita point le changement de conduite de son frère. Vainement des messagers vinrent le trouver de la part du vieux roi et le pressèrent de mettre fin à ces dissensions, qui n'étaient avantageuses qu'aux ennemis communs de sa maison. Il resta sourd à toutes les exhortations, et ne déposa point les armes. Du reste l'exaltation des rebelles qu'il avait sous ses ordres était portée à un tel point, qu'ils massacrèrent plusieurs des parlementaires envoyés par Henri à son fils Geoffroy. Une autre fois que le roi était entré dans Limoges pour y conférer avec ce même Geoffroy, les Aquitains qui formaient la garnison du château reconnurent le vieux monarque à ses vêtements et à sa bannière, et lancèrent sur lui du haut de la citadelle une grêle de flèches, dont l'une perça sa cotte d'armes, et l'autre traversa l'oreille de son cheval (1183). Alors

(1) Roger de Hoveden, *Annal. pars poster., apud rer. Anglic. script.*, p. 619.

Henri ne put retenir ses larmes; il fit ramasser la flèche, et la présentant à Geoffroy: « Parle, mon fils, lui dit-il, que t'a fait ton malheureux père, pour mériter que tu fasses de lui un but pour tes archers? »

Henri le Jeune, à qui ses liaisons personnelles avec quelques-uns des conjurés avaient fait espérer de ramener les Aquitains au devoir, fit plusieurs démarches auprès des chefs de la ligue. Il jugea bientôt de l'inutilité de ses efforts, déclara que de sa vie il n'aurait plus ni paix ni trêve avec les rebelles Aquitains, et demeurerait toujours fidèle à son père; et pour garantie de ce serment, il remit à la garde du roi son cheval et ses armes. Il passa quelques jours auprès de lui, s'assit à la même table que son père, mit la main au même plat, et donna les preuves d'une rare tendresse filiale. Puis, malgré ses protestations de dévouement, il l'abandonna tout à coup et se rendit au grand quartier des insurgés, auxquels il promit derechef secours loyal et fidélité. Peu de jours après, ce prince, d'un esprit toujours flottant et incapable d'une décision ferme, les quitta pour retourner au camp du roi, où les soldats furent témoins de nouvelles scènes de tendresse (1).

Tandis qu'il trahissait son père et les barons aquitains par de faux serments et des promesses trompeuses, Henri le Jeune fut attaqué d'une violente dyssenterie à Château-Martel, près de Limoges. Les progrès de la maladie déconcertèrent bientôt l'habileté des médecins, qui durent annoncer au prince qu'il lui fallait mourir. Dans ses derniers moments il donna de grandes marques de contrition et de repentir. Il adora la justice divine, qui le punissait d'une manière si visible. Il ne montra aucun regret de

(1) Roger de Hoveden, *Annal.*

perdre à vingt-huit ans la vie, le trône et toutes les grandeurs auxquelles le destinait sa naissance. Il ne parut touché que de sa révolte contre son père ; il lui dépêcha un messager afin d'implorer son pardon et de lui témoigner combien il serait satisfait de jouir de sa vue encore un instant. Le vieux monarque désirait y aller ; mais ses favoris, soupçonnant dans cette demande un nouveau piége de la part des insurgés, le dissuadèrent, malgré les assurances du messager, de se rendre à Château-Martel. Otant alors un anneau de son doigt, il ordonna à l'archevêque de Bordeaux de le porter à son fils, comme un signe de réconciliation.

Le jeune Henri avoua qu'il ne méritait pas l'honneur qu'il avait sollicité de son père. Il pressa tendrement cet anneau sur ses lèvres, fit une confession publique de ses fautes, en reçut l'absolution, et donna à Guillaume Maréchal, son ami, la croix qu'il avait prise pour aller à Jérusalem, le chargeant d'accomplir son vœu. Puis il revêtit un cilice, voulut être traîné, la corde au cou, sur un lit de cendres préparé dans le milieu de la chambre, et dit aux évêques et autres ecclésiastiques qui se trouvaient près de lui en ce moment : « Je me livre, indigne pécheur que je suis, à vous qui êtes les ministres de Dieu ; je prie notre Seigneur Jésus-Christ, qui pardonna au larron à la croix, d'avoir pitié de ma malheureuse âme par vos prières et par son ineffable miséricorde. » Tous répondirent : *Amen*. Ses serviteurs éplorés le déposèrent selon ses désirs sur le lit de cendres, et mirent deux grosses pierres carrées, l'une à sa tête, l'autre à ses pieds. Alors il reçut le viatique, et mourut pénétré des plus vifs sentiments de piété (11 juin 1183). Bientôt après un nouveau messager vint annoncer au roi la mort de

son fils Henri. Cette perte imprévue lui causa une profonde affliction; dès ce moment il oublia les fautes du prince repentant, ne pensa qu'à ses belles qualités, et le pleura amèrement. Geoffroy lui-même, touché du deuil de son père, abandonna ses alliés, revint auprès de lui, et reçut son pardon. Le roi d'Angleterre fit célébrer avec une rare magnificence les obsèques de Henri au Court-Mantel (1), dont le corps fut déposé dans l'église Saint-Julien du Mans, pour être ensuite transporté à Notre-Dame de Rouen, comme il l'avait ordonné.

Le chagrin dont le roi Henri était accablé ne l'empêcha pas de pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais contre les rebelles. *Le lendemain même des funérailles* de son premier-né, il emporta d'assaut la ville et la forteresse de Limoges. Il prit et renversa de fond en comble les châteaux de plusieurs des confédérés; puis il mit le siége devant Hautefort, principal manoir de son mortel ennemi Bertrand de Born, qu'il regardait comme l'auteur de la guerre que lui avait faite le jeune Henri. Assailli par toutes les forces du roi, unies à celles de ses deux fils, Richard et Geoffroy de Bretagne, Bertrand ne put opposer une longue résistance, et fut bientôt forcé de se rendre à merci. Le vainqueur, dans la tente duquel on le conduisit, voulut goûter quelque temps le plaisir de la vengeance en traitant avec dérision ce prisonnier qui s'était vanté de ne pas le craindre. « Eh bien! Bertrand, lui dit le monarque, vous prétendiez

(1) Le surnom de Court-Mantel lui fut donné, suivant une chronique française manuscrite, parce qu'à la cour d'Angleterre il avait réformé l'usage des habits longs, et qu'à la mode de France il portait et faisait porter à ses officiers un manteau qui ne venait qu'à mi-jambes, au lieu du manteau à l'anglaise qui descendait jusqu'aux talons.

(*Art de vérifier les dates*, t. 1er, édit. in-fo.)

n'avoir en aucun temps besoin de la moitié de votre sens pour vous tirer du péril; mais sachez qu'aujourd'hui le tout ne vous ferait pas faute. — Seigneur, répondit le vaincu avec assurance, je l'ai dit et je maintiens mon dire. — Et moi je crois, dit le roi, que le sens vous a failli. — Oui, seigneur, répliqua Bertrand d'un ton grave, il m'a failli le jour où le vaillant jeune roi votre fils est mort; ce jour-là, j'ai perdu sens, savoir et connaissance (1)! » Au nom de son fils, qu'il ne s'attendait pas à entendre prononcer, le roi Henri fondit en larmes et s'évanouit. Ses chevaliers s'approchant l'entourèrent des soins les plus empressés. Quand il revint à lui, tous ses projets de vengeance avaient disparu. « Ah! Bertrand! Bertrand! reprit-il, vous avez bien droit et raison d'avoir perdu le sens pour mon fils; car il vous voulait plus de bien qu'à nul homme en ce monde; et moi, pour l'amour de lui, je vous donne la vie, votre avoir et votre château. Je vous rends mon amitié et mes bonnes grâces, et vous octroie cinq cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez reçus. »

Cette sensibilité touchante et cette action généreuse de Henri II contribuèrent plus que ses victoires à désarmer les rebelles et à calmer l'effervescence de l'Aquitaine. Ce pays ne put cependant jouir d'une paix complète qu'en 1185. A cette époque, le roi d'Angleterre, qui n'oubliait point le malheur dont sa maison avait été frappée, se réconcilia avec son épouse, et la rendit à la liberté après un emprisonnement de dix années.

(1) En perdi lo sen, e'l saber et la connoissenza.
(Raynouard, *Choix des poésies nationales des troubadours*, t. v.)

La paix de la famille fut solennellement jurée et confirmée par écrit et par serment, en présence de la reine Éléonore, entre le roi Henri et ses fils Richard, Geoffroy et Jean. Richard, devenu héritier présomptif de la couronne, conserva le gouvernement de la Guienne, et rendit le Poitou à sa mère. Jean, le dernier de ces princes, à qui son âge n'avait pas permis de jouer un rôle dans leurs intrigues, était tendrement aimé de son père. Les chagrins que lui avaient causés ses trois fils ingrats, toujours prêts à se révolter, avaient conduit le vieux monarque à reporter sur Jean sa plus grande affection, et cette préférence avait même contribué à troubler les instants de concorde.

Aux hostilités souvent renaissantes des princes anglais se joignait une guerre sans paix ni trêve, à laquelle étaient en proie toutes les belles provinces du Midi : des bandes féroces de Brabançons, de Navarrois, d'Aragonais et de Basques abandonnaient les bannières du roi et de ses fils quand ils cessaient de les solder, et parcouraient au loin le pays, ne respectant ni les églises ni les monastères, et n'épargnant ni veuves, ni orphelins, ni âge, ni sexe, mais pillant et désolant comme des païens. « Sur tout le territoire de la France, dit le chroniqueur Rigord, on ne rencontrait que *routiers* et *cottereaux*, gens mal avisés et sans crainte de Dieu aucune. Nul n'osait plus sortir des forteresses et châteaux, tant la campagne en était remplie. » Le troisième concile de Latran, convoqué par le pape Alexandre III en 1179, avait prononcé l'excommunication contre tous ces brigands et contre ceux qui les soudoyaient ou les protégeaient, et avait dégagé de tout hommage ou serment ceux qui s'étaient liés par quelque traité à ces larrons

maudits. Il avait même enjoint à tous les fidèles, pour la rémission de leurs péchés, de s'opposer courageusement à leurs ravages et de défendre les chrétiens contre ces malheureux qui vivaient sans discipline et sans religion, dont il désirait que les biens fussent confisqués, laissant aux seigneurs la liberté de les réduire en servitude. Une pieuse fraude, dit un historien, fit plus que les prescriptions du concile (1).

Il y avait au Puy-en-Velay un pauvre charpentier, nommé Durand, homme simple, mais dont la grande dévotion inspirait le respect à tous ceux qui le connaissaient. Une nuit qu'il était en oraison dans l'église Notre-Dame, il s'imagina qu'une personne vêtue comme on représente d'ordinaire la sainte Vierge, dirigeait ses pas vers lui. L'apparition lui adressa la parole, lui ordonna de prêcher une ligue chrétienne contre tous les larrons et *robeurs* du bien d'autrui qui troublaient la paix de Dieu, et lui *bailla* un *scel* où était gravée une petite image de Notre-Dame tenant dans ses bras l'enfant Jésus, avec la légende suivante: « Agneau de Dieu, qui effaces les péchés du monde, donne-nous la paix. » L'artisan publia aussitôt sa vision, montra le sceau miraculeux qu'il assurait avoir reçu de la Vierge, feignit d'être inspiré de Dieu, et s'érigeant en réformateur, il blâma avec énergie l'emportement des seigneurs de France, leur coutume injuste de prendre les armes les uns contre les autres, coutume que la raison et la religion avaient combattue, que le temps et les passions avaient ramenée. Chacun applaudit aux discours du pieux charpentier, et tous les esprits furent si bien disposés que personne ne douta de sa mission.

(1) Henri Martin.

Depuis longtemps l'église Notre-Dame du Puy était le but de nombreux pèlerinages; chaque année la fête de Notre-Dame, célébrée avec une magnificence extraordinaire, attirait dans la ville une foule de princes, de gentilshommes et de riches bourgeois, et une foire où de nombreux marchands venaient étaler leurs denrées, était une source de prospérité pour le pays. Maintenant les routes qui conduisaient à la cité étaient désertes, elle semblait menacée d'une prompte décadence ainsi que son église, tant était grande la peur qu'inspiraient les brigandages des routiers et des cottereaux. Mais au récit du nouveau miracle, « tous les princes, grands et petits, » et bientôt aussi tout le peuple des cantons voisins, « se rendirent, selon l'usage solennel, à la ville du Puy, le jour de l'Assomption. » L'évêque, à la tête du clergé et de la foule assemblée pour célébrer cette fête, voulut entendre le pauvre charpentier. Placé au milieu du peuple sur un lieu élevé, Durand fut écouté dans un profond recueillement. « Il se mit à leur annoncer hardiment les volontés de Dieu, et à leur prêcher l'oubli de leurs inimitiés et le rétablissement de la paix. » Il leur présenta ensuite le sceau où était gravée l'image de la bienheureuse vierge Marie. Alors tous les assistants, pleins d'admiration pour la bonté et la miséricorde du Seigneur, jurèrent devant Dieu, avec larmes et soupirs, la main sur les saints Évangiles, qu'ils étaient résolus à assurer désormais la paix, par quelque moyen que ce fût. Le sceau de Notre-Dame devint dès ce moment le gage de cette paix. « Ils le firent empreindre en étain et le suspendirent sur leur poitrine. » En mémoire de l'alliance qu'ils venaient de contracter, ils portaient aussi sur la tête des chaperons de toile blanche,

« taillés à la façon des scapulaires des moines. » Ainsi réunis par un serment commun, les *confrères de la Paix* ne devaient point jouer aux dés, ni se livrer aux excès de table, ni porter des vêtements déshonnêtes, ni jurer le nom de Dieu ou de Notre-Dame; ils s'engageaient à faire une guerre d'extermination à tous les ennemis de la paix, Brabançons, routiers et cottereaux. A son entrée dans la société, chacun payait douze deniers du Puy, et cette faible cotisation produisit une somme considérable, tant les paysans et les bourgeois montrèrent de zèle et d'empressement à s'enrôler (1).

Le clergé encouragea de tous ses efforts cette prise d'armes, car les cottereaux faisaient tomber plus particulièrement sur les couvents et les églises leur fureur sacrilége. Rigord raconte qu'ils emmenaient prisonniers les prêtres et les religieux, auxquels ils donnaient par dérision le nom de chanteurs. Ils insultaient leurs victimes au milieu même des tourments, en disant : « Chantez donc, chanteurs, chantez-nous donc quelque chose. » « En même temps ces brigands leur donnaient des soufflets et les frappaient honteusement avec de grosses verges, d'où il advint que aucuns rendirent à Dieu leurs âmes bienheureuses. Ils prenaient de leurs mains souillées et encore ensanglantées de sang humain la sainte Eucharistie, que l'on met dans les églises en vases d'or et d'argent; la jetaient à terre et la foulaient aux pieds. » Le mouvement imprimé au Puy ne tarda pas à gagner toutes les provinces du centre de la France; les habitants des villes et des campagnes s'empressèrent de s'enrôler sous la bannière de Notre-Dame, et d'entrer dans la confrérie de la Paix ou des *Chaperons blancs*.

(1) Rigord, *Vie de Philippe-Auguste*.

Après la mort de Henri au Court-Mantel, une armée entière de routiers et de cottereaux, se dirigeant de l'Aquitaine sur la Bourgogne, entra dans le Berri, qu'elle ravagea sans pitié. Mais la population de cette région se leva en masse, et les *Chaperons blancs*, dont le zèle sans expérience était guidé par quelques chevaliers et hommes d'armes du roi, tombèrent sur eux à l'improviste, *dans la contrée de Bourges*, et leur livrèrent un sanglant combat. Les brigands furent taillés en pièces; plus de sept mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, et beaucoup furent faits prisonniers (20 juillet 1183). Les *frères de la Paix* écrasèrent encore plusieurs de ces hordes vagabondes qui convertissaient en déserts tous les lieux par où elles passaient. Mais enflés de leurs victoires, ils voulurent réprimer violemment tous les abus, se laissèrent envahir par l'esprit démocratique, et inspirèrent bientôt aux princes et aux nobles plus de crainte et de haine que les bandes sauvages exterminées par leurs armes. Des troupes nombreuses de *Chaperons blancs*, excitées par la soif de l'indépendance, parcoururent les campagnes, défendirent aux seigneurs d'exiger aucune redevance de leurs sujets sans l'autorisation de la confrérie, prêchèrent l'égalité naturelle des hommes et se livrèrent ensuite aux mêmes fureurs et aux mêmes excès que les cottereaux. Le roi et les seigneurs, clercs ou laïques, employèrent tous les moyens pour dissoudre la confrérie qu'ils avaient d'abord soutenue, et bientôt leurs efforts furent couronnés d'un plein succès. Toujours armés contre les routiers, mais abandonnés par la chevalerie, les Chaperons finirent par succomber dans cette lutte qu'ils avaient entreprise sous les auspices les plus favorables. « Ils furent tellement défaits, disent les Chro-

niques de Saint-Denis, que personne n'osa dire ce qu'ils étaient devenus. » Mais fatigués de la résistance de leurs adversaires, les Brabançons et les cottereaux abandonnèrent les provinces de la France centrale et royale, se retirèrent vers la Septimanie et l'Aquitaine, et s'enrôlèrent presque tous sous les bannières du comte de Toulouse, du roi d'Angleterre et de ses fils, dont ils étaient honteusement protégés.

A peine la paix si nécessaire aux contrées méridionales avait-elle réconcilié le monarque anglais et ses fils, que la guerre se rallumait dans le nord entre le roi de France et son vassal le comte de Flandre. Philippe de Flandre avait épousé en secondes noces dona Thérèse, fille d'Alphonse Ier, roi de Portugal, princesse de mérite et de cœur, mais peu affectionnée à la France (1184). Dans la crainte que le comte, injuste et ambitieux, ne voulût transmettre aux enfants qu'il aurait de sa nouvelle femme les domaines du Vermandois et la dot promise à sa nièce, Philippe-Auguste les réclama immédiatement et employa les plus fortes raisons pour déterminer son parrain à les lui restituer sans combat et sans contestation. « Ton père m'a donné ce pays, lui répondit le « comte de Flandre, et toi-même tu as confirmé ce don « de ton sceau royal; ne cherche donc pas à troubler le « repos du royaume, afin que ceux qui sont tenus de « t'obéir ne deviennent pas tes ennemis. Il serait inconvenant que la promesse d'un roi fût si peu solide, que « sa parole pût être ainsi reprise. Quand même je n'aurais aucun droit sur ces choses, je les possède cependant par ton fait et celui de ton père. Ainsi la bonne « foi, ainsi un titre juste fondent mon droit et me disculpent de tout reproche. Il ne t'est pas permis d'ignorer

« qu'en justice nul ne doit perdre, s'il n'a point commis « de faute, la chose qui lui a été justement conférée. »

« — En peu de mots, comte, j'apporterai aussi beaucoup « d'arguments en faveur de mon droit. Ce que mon père « t'a cédé pour un temps, une si courte prescription ne « peut le perpétuer entre tes mains; et quant à ce que tu « te vantes que j'ai moi-même confirmé ce don, la pos- « session qui est concédée par un enfant n'est d'aucune « force. Ceci est suffisant pour moi; je puis cependant « ajouter encore quelques mots. Il y avait dernièrement « quelqu'un qui, de ton propre avis, demandait, par la « voie de la justice, la restitution du bien paternel. « L'accusé lui disait: « Il ne t'appartient pas, au cas « dont il s'agit, mon frère, d'intenter aucune action, « car la chose que tu me demandes maintenant m'a été « concédée par toi, quand tu étais enfant; maintenant « que tu as grandi, tu redemandes ce que tu as donné « volontairement, ce que j'ai déjà possédé sous tes yeux « depuis plusieurs années. Loin de nous que des paroles « si légères sortent à effet! » Je ne pense pas, ô comte, « que tu aies encore oublié quelle fut alors ton opi- « nion, lorsque tu dis que la première donation n'avait « aucune valeur en justice, et lorsque tous les autres « déclarèrent la même chose, en sorte que cet homme « s'en alla remis en possession de son bien. Vou- « drais-tu donc avoir deux règles : une pour toi, une « pour les autres? Non, il faut que tu supportes la loi « que tu as portée. Cesse donc de parler davantage, car, « si tu diffères encore de réintégrer mon domaine dans « ses biens, tu verras ce que la force unie au bon droit « peut donner de supériorité au suzerain qui demande « une chose juste. »

Irrité des prétentions du roi, Philippe de Flandre se rendit en toute hâte dans Arras, où il convoqua ses nombreux vassaux. Tous répondirent à l'appel du comte, et l'amour de la guerre fermenta dans tous les cœurs. « La commune de Gand, dit le chroniqueur, fière de ses maisons fortifiées de tours, de ses trésors et de sa grande population, mit sur pied à ses propres frais vingt mille hommes armés en guerre; la commune d'Ypres, non moins renommée, habile dans l'art de teindre les laines, fournit deux légions à cette guerre exécrable. La puissante Arras, ville antique, remplie de richesses, avide de gain et se complaisant dans l'usure, envoya des secours, avec d'autant plus d'ardeur qu'elle était la capitale de la Flandre. Au milieu de ce fracas d'armes, Bruges ne manqua pas non plus d'assister le comte de plusieurs milliers d'hommes vigoureux, Bruges qui fabrique des bottines pour couvrir les jambes des seigneurs puissants, Bruges riche de ses grains, de ses prairies et du port qui l'avoisine. Dam, aussi ville funeste, Dam qui devait par la suite être fatale aux vaisseaux des Français, aida leurs ennemis selon ses ressources. Avec la même ardeur s'arma Lille, riante cité, peuple subtil et ami du lucre; Lille qui se pare de ses marchands élégants, fait briller dans les royaumes étrangers ses draps de couleurs variées, et en rapporte les richesses dont elle s'enorgueillit. Saint-Omer, lié aussi par serment au parti du comte, lui envoya plusieurs milliers d'hommes, jeunes gens brillants de valeur. Hesdin, Gravelines, Bapaume, Douai, ville riche, puissante et remplie d'illustres citoyens, se levèrent toutes pour la même cause. Leurs anciennes querelles ne retiennent ni les Isengrins, ni les Belges, ni les Blavotins (1);

(1) Deux factions, les *Isengrins* (les loups) et les *Blavotins*, ou par-

les fureurs intestines qui les animent les uns contre les autres et les déchirent tour à tour ne les empêchent point de se réunir et de se précipiter ensemble vers la guerre ; c'est avec joie qu'ils suspendent leurs inimitiés pour combattre les enfants de la France. »

Le comte s'estima invincible lorsqu'il vit l'ardeur qui animait les Flamands, « gent opulente en toutes choses, mais fatale à elle-même par ses discordes intestines, race simple en nourriture, facile à la dépense, sobre de boisson, brillante par ses vêtements, d'une taille élevée, d'une grande beauté de forme, au visage coloré, à la peau blanche. » L'aspect de cette puissante armée bourgeoise, à la tête de laquelle il semblait le roi des communes, excita encore son orgueil, dont il pouvait à peine modérer les mouvements. « Ces masses d'hommes étaient couvertes d'armes resplendissantes, de richesses et d'ornements de couleurs diverses. Les bannières des chevaliers flottaient au gré des vents ; leurs casques et leurs cuirasses, frappés par les rayons du soleil, redoublaient l'éclat de sa lumière. Le terrible hennissement des chevaux porte l'effroi dans les oreilles ; sous leurs pieds ils broient la terre poudreuse, et les airs sont obscurcis des flots de poussière qu'ils soulèvent ; à peine les rênes suffisent-elles pour les contenir et les empêcher d'emporter au loin leurs cavaliers par une course vagabonde. Tandis que ses escadrons s'avancent ainsi d'une marche régulière, le farouche comte s'anime à la guerre et se croit déjà vainqueur, et déchirant de sa gueule de lion

tisans des Blavets, famille puissante de Furnes, divisaient les villes de Flandre. L'origine et le motif de cette querelle ne sont pas connus. Elle se perpétua de génération en génération, et fit souvent couler des flots de sang.

son ennemi avec fureur, il brûle de se mesurer avec le roi encore absent (1). »

La nouvelle que la ville d'Amiens avait chassé les officiers de Philippe-Auguste et reçu les hommes de Flandre, augmenta encore la confiance du comte. Il prit l'offensive, se dirigea d'abord sur Corbie et enleva de vive force le rempart qui formait la première ligne de fortification. La Somme, qui séparait les deux enceintes, l'empêcha d'entourer entièrement la place et rendit ses efforts impuissants. Tous les ponts avaient été rompus par des citoyens précautionneux, qui consentaient à de moindres dommages pour en épargner de plus grands à leur propre cité. La résistance opiniâtre des habitants donna le temps aux chevaliers du roi de France d'arriver au secours des assiégés, de fortifier le château, de le remplir d'armes et de provisions. Le comte de Flandre, laissant alors une partie de ses gens devant Corbie, franchit la Somme et l'Oise et se jeta sur l'Ile-de-France. Il ravagea sans pitié tout le pays sur son passage, réduisit les maisons en cendres, chargea de chaînes les captifs, et laissa partout des marques funestes de sa colère. Cette soudaine invasion ne permit pas aux fidèles barons du roi de prendre les mesures nécessaires pour leur défense. Le comte Albéric, seigneur de Dammartin, fut surpris à table dans son manoir, et n'eut que le temps de se sauver par une poterne. Les Flamands dévastèrent son château et livrèrent au fer et à la flamme la plaine si belle, si riche en productions et si peuplée, qui s'étendait au-dessous de ce magnifique château. « Il n'y a encore rien de « fait, s'écriait le comte tout fier de ce facile succès, si « je ne brise les portes de Paris avec les chevaliers de

(1) *Philippide*, chant IIe, p. 45.

« Flandre, si je ne plante ma bannière sur le Petit-Pont
« et dans la rue de la Calandre. »

Docile aux conseils des grands de son armée, le comte ne se dirigea point sur Paris, dont il n'était cependant qu'à neuf lieues, et alla mettre le siége devant Béthisy. A la nouvelle que le roi sortait de Senlis, accompagné de toutes ses forces, les Flamands se retirèrent par le Valois et par la fameuse forêt de Cuise. Puis, essayant bientôt une pointe en avant, ils assiégèrent Choisy-du-Bac. Mais suivis à la trace par l'armée royale qu'ils redoutaient, ils n'osèrent pas encore l'attendre et firent une prompte retraite. Cette conduite qui n'avait rien de l'habile capitaine, ces démarches toujours incertaines, où l'on ne voyait aucun projet formé, inspirent aux Français beaucoup de mépris pour le comte de Flandre. Le jeune Philippe-Auguste s'afflige de ce que son ennemi lui ait ainsi échappé; « il ne peut contenir dans le fond de son cœur les mouvements de la colère; la rougeur lui monte au visage et trahit ouvertement la vive indignation de son âme. Le roi enfant se passionne de fureur contre le comte et le poursuit d'une marche rapide (1). »

Le suzerain et ses chevaliers suivirent l'ennemi jusqu'à ses frontières; mais voyant que la fuite le protégeait bien plus sûrement que les armes, ils se dirigèrent sur Amiens, que Philippe de Flandre avait osé fortifier, ainsi que plusieurs châteaux qui l'enveloppaient de toutes parts, afin d'en rendre l'accès plus difficile. Parmi ces châteaux s'élevait celui de Boves, célèbre dans les romans de la chevalerie pour avoir vu naître l'enchanteur Maugis et plusieurs des fils de la race d'Aymond, et dans l'histoire, pour avoir été le berceau de la noble

(1) *Philippide*, chant II°.

maison de Coucy. Son heureuse situation, ses tours et ses murailles, ses fossés et ses retranchements, sa nombreuse garnison et l'abondance de ses provisions de toute espèce, en faisaient une citadelle presque imprenable. Il était alors au pouvoir du comte Raoul, seigneur enflé d'orgueil, uni par serment au comte de Flandre, et qui refusa de se soumettre au roi. Heureux de trouver enfin une occasion de déployer ses forces et de montrer sa valeur, Philippe-Auguste résolut de s'en rendre maître. A son ordre, les hommes de pied et les chevaliers, animés d'une égale ardeur, s'élancent vers les retranchements du château. « Leurs corps, protégés du côté gauche par les boucliers, sont mis à l'abri des pierres qu'on leur lance et des flèches messagères de la mort, tandis que dans leur main droite brillent étincelantes la hache simple ou la hache à deux tranchants, ou l'épée. » Sous leurs vigoureux efforts les portes sont renversées, « bientôt les premiers retranchements s'écroulent, et les guerriers français arrivent au sommet des fossés, qui seuls maintenant les empêchent d'ébranler les murailles dans leurs fondements. Pendant ce temps, tombant comme la pluie ou comme la grêle, les pierres et les projectiles de tout genre que les ennemis ne cessent de lancer du haut de leurs remparts, accablent et écrasent les chevaliers du roi. »

Philippe-Auguste comprit qu'il lui serait difficile d'emporter cette place sans un siége régulier, et il n'hésita point à l'entreprendre. Il fait aussitôt construire avec des claies, des cuirs et de forts madriers, un *chat*, sorte de machine de guerre, sous laquelle une jeunesse d'élite puisse se cacher en toute sûreté, tandis qu'elle travaillera sans relâche à combler les fossés. Lorsque ceux-ci

sont comblés, les chevaliers appliquent leurs petits boucliers contre les remparts, et sous l'abri de ces boucliers, les mineurs travaillent avec des poinçons et des piques à entailler les murailles dans leurs fondations. Puis, de crainte que le mur, venant à tomber fortuitement, n'écrase de son poids les travailleurs, on étançonne avec de petits troncs d'arbres et des pièces de bois rondes la portion de la muraille qui demeure comme suspendue et menace incessamment les ouvriers. Ainsi les fossoyeurs déchaussent sur tous les points le pied de la muraille, à plus de moitié de la profondeur des fondations, et lorsqu'ils jugent que c'est assez creusé, ils y mettent le feu et se retirent prudemment dans leur camp. « Bientôt la flamme devient furieuse; bientôt elle a consumé tous les supports; la muraille s'écroule par terre, et des flots de poussière et de fumée dérobent le soleil à tous les yeux. Les assiégés prennent alors la fuite, et une troupe de jeunes gens armés de fer s'élance à travers les débris, au milieu des flammes et des torrents de fumée. Un grand nombre d'ennemis sont massacrés, beaucoup faits prisonniers, et beaucoup d'autres, sous la conduite du seigneur de Boves, qui combattait vaillamment à la tête des siens, se retirent dans la citadelle, « dont un rocher escarpé, flanqué d'un double retranchement, fait un asile sûr. »

Aussitôt la redoutable machine est dressée contre cette citadelle, qu'elle attaque à coups redoublés. « Tantôt c'est un mangonneau qui, à la manière de ceux que les Turcs emploient, fait voler dans les airs de petites pierres; tantôt c'est une pierrière terrible qui, mise en mouvement par des cordes que l'on tire du côté de la plaine, à force de bras, et roulant ainsi en sens inverse sur un axe incliné, plus rapide que les plus grandes frondes,

lance des blocs de pierres énormes, tout bruts et d'un tel poids que deux fois quatre bras suffiraient à peine pour en soulever un seul. Déjà l'on voit paraître sur les murailles de nombreuses fentes; déjà la citadelle, fatiguée de tant de coups, s'entr'ouvre sur beaucoup de points (1). »

Cependant l'ennemi fatigué avait ralenti sa défense, et l'on ne voyait plus que quelques hommes encore debout sur le haut des remparts, lorsque le comte de Flandre, revenant sur ses pas avec ses hommes, s'approcha du camp des assiégeants, sonna du cor, puis s'écria: « Me « voici, je viens m'opposer à toi pour protéger les ci- « toyens. Permets aux assiégés de vivre; ose mesurer tes « forces avec les miennes. Quelle gloire y a-t-il pour une « multitude de triompher de quelques hommes? Ta vic- « toire sera bien plus grande et plus belle si tu réussis « à battre tant d'hommes tous ensemble dans la plaine. « Viens soutenir une épaisse mêlée; que le glaive termine « notre querelle en un seul coup de la fortune, et que « celui à qui le sort et sa valeur donneront de remporter « la victoire s'en retourne vainqueur. » Après cet arrogant défi, le comte osa planter son gonfanon en face du camp des Français.

L'insolence de son rebelle vassal remplit le roi d'indignation. Impatient d'engager la bataille, il saisit ses armes avec ardeur et sort de sa tente, suivi de ses chevaliers, qui brandissent leurs lances. Déjà les deux armées, rangées sous leurs bannières, l'une vis-à-vis de l'autre, n'attendaient plus que le signal, et dans la fureur des

(1) Les détails de ce siége sont tirés pour la plupart de *la Philippide*, poëme de Guillaume le Breton, dont nous suivrons encore souvent la traduction fidèle et conserverons le langage poétique.

deux chefs il y avait apparence qu'on allait verser beaucoup de sang. Alors Guillaume, archevêque de Reims, accourt entouré d'une foule de barons, se présente devant le monarque son neveu, et lui dit: « Illustre roi, ce moment « n'est point propre à un tel combat. Un roi si vaillant « ne doit pas ainsi se battre au temps de la nuit; il doit « d'abord disposer les escadrons, assigner des chefs aux « chevaliers et aux autres soldats, afin que chacun sache « quelle place il doit occuper et quel homme il doit « suivre. O roi très-bon, ne te conduis point de telle « sorte, ne va point exposer ta tête à de si grands périls, « au milieu d'un tel désordre. » Philippe bouillonnait de colère, et ce ne fut pas sans peine que l'archevêque et les barons obtinrent de lui qu'il attendrait au lendemain matin.

La contenance belliqueuse des Français inspira des sentiments de crainte au comte de Flandre. Il donna l'ordre à son armée de lever le camp et de passer de l'autre côté du fleuve. Il tint ensuite conseil, et dans la nuit il envoya prier le prince de la milice du roi, Thibaud, comte de Chartres, sénéchal de France, et l'archevêque de Reims, tous deux oncles du souverain et chargés de la direction des affaires, de lui obtenir une trêve de huit jours. Sur leurs pressantes sollicitations, le roi consentit à cette suspension d'armes, pendant laquelle les princes champenois engagèrent Henri II et le cardinal-évêque d'Albano, légat du saint-siége, à se porter médiateurs entre les deux partis. Le comte, renonçant enfin à son orgueil, vint se prosterner aux pieds de son suzerain; il implora sa clémence, et un traité de paix, dont les conditions étaient avantageuses aux Français, fut bientôt conclu. Philippe de Flandre lui

abandonna le comté d'Amiens et le Vermandois, à l'exception de ses deux plus fortes places, Péronne et Saint-Quentin; il en conserva l'usufruit, ainsi que celui de l'Artois (1185). La paix ainsi rétablie, le roi se hâta de reprendre le chemin de Paris, où il fut reçu au milieu des applaudissements de son peuple, qui chantait les louanges de Dieu et lui rendait grâces d'avoir accordé à son jeune souverain un triomphe si facile.

Encouragé par ses premiers succès, Philippe tourna ensuite ses armes contre le duc de Bourgogne, Hugues III, qui ne se plaisait que dans le désordre, opprimait les églises, troublait la paix des monastères et le repos du clergé. Le roi, toujours attentif à maintenir son autorité et à l'agrandir dans les occasions favorables, invita le duc à respecter davantage les églises et le patrimoine du Christ. Ses prières ne furent pas écoutées; loin de se désister de ses mauvais desseins, le duc « n'en devint que plus méchant. » Dans son orgueil, il méprisait les avertissements de son suzerain, dont il croyait égaler la puissance. En effet, outre Dijon et Autun qui pouvaient lui fournir de nombreux soldats, beaucoup d'autres villes, « Beaune-la-Vineuse, joyeuse de son sol fertile, Beaune, dont les vins rouges disposent les têtes à toutes les fureurs de la guerre, Chors, Semur, Flavigny, Mulsau, Avallon, et presque toute la riche Bourgogne, terre heureuse si ses enfants y pouvaient jouir de la paix, étaient soumises aux lois du noble duc. Il possédait encore Châtillon, bourg noble, l'honneur des Allobroges, le boulevard du royaume, que le fleuve de la Seine traverse et arrose de ses ondes limpides, et qui contient une population qui n'est inférieure à aucune autre du monde par la chevalerie, l'esprit, le savoir, la philosophie, les arts

libéraux, l'élégance, les vêtements, et la beauté. » Hugues, comme pour défier son suzerain, avait soigneusement approvisionné cette résidence de toutes les choses nécessaires à la guerre. « Il avait aussi fait garnir les tours et les remparts de claies en bois, étançonner les murailles et pratiquer des fenêtres longues et étroites, de telle sorte que les braves servants d'armes, cachés par derrière, pussent lancer de loin les traits messagers de la mort. En outre, il avait fait élargir et creuser plus profondément les fossés qui enveloppaient les remparts, afin que les combattants du dehors n'eussent aucun moyen de s'approcher, et que le château devînt ainsi inexpugnable sur tous les points. »

Tous ces préparatifs ne trompèrent point Philippe-Auguste, qui se souvenait encore du secours accordé par le duc de Bourgogne au comte de Flandre. D'ailleurs, bien décidé à ressaisir le rôle protecteur qu'avait pris la royauté de son aïeul, et qu'avait laissé échapper le faible Louis VII, il se hâta d'intervenir dans la querelle du duc avec le sire de Vergi. Hugues III, prétendant que ce seigneur, l'un de ses principaux feudataires, ne lui avait pas rendu l'hommage tel qu'il lui était dû, s'empara de toutes ses terres et l'assiégea dans son château. Le sire de Vergi implora l'autorité du roi et offrit de relever directement de la couronne. Philippe accepta cette proposition, vola au secours de ce vassal et força le duc à lever le siége. Il accueillit ensuite avec solennité les plaintes du clergé de Bourgogne contre les exactions de Hugues, auquel il adressa de nouvelles remontrances; mais elles ne servirent qu'à exciter ses ressentiments. Alors le roi, « indigné de se voir méprisé comme un enfant, entre en toute hâte sur le territoire de la Bourgogne,

accompagné seulement d'un petit nombre de chevaliers, car l'excès de sa colère ne lui permit pas d'attendre tous ceux qu'il avait convoqués. Déjà il laisse loin derrière lui les plaines de la Champagne, les champs de Brienne et la ville de Troyes. Il entre dans la vallée de Mulsau, où il attend ses troupes durant trois nuits, car ses soldats marchaient sur ses traces. Là, il apprend d'une manière certaine par ses éclaireurs les préparatifs du duc de Bourgogne à Châtillon-sur-Seine. Mais ni la position du lieu, ni ses nombreux moyens de défense ne peuvent effrayer le cœur de Philippe; il se décide à l'investir. Aux approches de la nuit, l'enfant intrépide enveloppe de ses bannières et de ses armes l'enceinte du château, qui contient dans son circuit plusieurs arpents de terre.

Le lendemain, à leur réveil, les guerriers du duc de Bourgogne se voient entourés de tous côtés. Ils montent sur les remparts, ils se précipitent en groupes confus pour barricader les portes; ils transportent sur leurs épaules des claies et des madriers. Partout, sur leurs murailles élevées, où ils peuvent découvrir quelques crevasses, ils s'empressent à l'envi de boucher toutes les fentes. Répandus pêle-mêle sur les murs, dans les rues et sur les places, ils s'étonnent que le roi ait pu si subitement investir le château et couvrir les champs de ses innombrables combattants. Mais Philippe, afin de ne perdre aucun temps à ce siége, presse sans relâche le jour et la nuit, et s'applique lui-même à échauffer le courage de ses soldats. Les mangonneaux lancent dans les airs de grosses pierres; les claies en bois dont les murailles sont recouvertes, frappées à coups redoublés, se brisent et tombent en pièces; les créneaux se fendent et s'entr'ouvrent de toutes parts. S'avançant

à l'abri de leurs claies entrelacées et de leurs boucliers rassemblés sur leurs têtes, les assiégeants, réunis par bandes, font pleuvoir une grêle de traits sur les ennemis. Bientôt les fossés sont comblés de terres relevées sur leurs bords, et les échelles dressées au pied des murailles. Tandis que le roi se montre lui-même à tout moment et sur tous les points, les Français escaladent les remparts (1). Déjà de hardis chevaliers, Manassé de Mauvoisin, et Guillaume des Barres, que son courage et sa capacité pour la guerre firent surnommer plus tard *l'Achille de son temps*, sont montés sur les échelles, et, déployant toute leur valeur, parviennent au sommet de la muraille. Bientôt ils forcèrent l'enceinte extérieure du château, et le roi distribua libéralement à ses gens d'armes les grandes richesses qu'il renfermait. Les Bourguignons vaincus s'étaient réfugiés dans la tour la plus élevée; mais elle fut renversée plus promptement qu'on ne l'avait espéré; car, s'écroulant tout à coup par les efforts des mineurs, elle ouvrit un large passage aux assaillants, et la garnison, à la tête de laquelle était Eudes, fils de Hugues, fut obligée de se rendre.

Le duc de Bourgogne ne vit pas sans crainte la ruine de sa forteresse, la captivité de son fils et l'irrésistible impétuosité de Philippe-Auguste. Il abandonna tous ses projets de résistance, s'humilia devant le jeune vainqueur, confessa combien il était coupable envers son seigneur et déclara qu'il avait failli contre le droit. Puis, fléchissant le genou, il se soumit à la peine que le roi voudrait déterminer. Philippe, satisfait d'avoir fait sentir au duc que la suzeraineté n'était plus un vain mot, ne

(1) Guillaume le Breton, *Philippide*, liv. 1er.

voulut point poursuivre à outrance son vassal repentant; il l'admit à son amitié, lui rendit sa bienveillance accoutumée et son fils sans rançon. Toutefois, il lui fit jurer de réparer tous les dommages qu'avaient soufferts les églises bourguignonnes, et livrer trois châteaux en garantie de ces réparations. Hugues s'empressa d'obéir, et le roi, après lui avoir remis l'amende et ses places, renonça même à l'hommage direct du sire de Vergi.

CHAPITRE III

SOINS DIVERS DE PHILIPPE-AUGUSTE. — PRÉPARATIFS POUR LA GUERRE SAINTE.

Bannissement des juifs. — Chartes de communes octroyées par le roi. — Chartes du roi sur les communes. — Embellissements de Paris. — Mort de Geoffroy Plantagenêt. — Regrets des Bretons. — Causes de guerre avec Henri II. — Les Français commencent les hostilités. — Siége de Châteauroux. — Trêve. — Naissance du prince Louis. — Mort du comte de Dreux. — Désolation de l'Occident à la nouvelle de la bataille de Tibériade et de la prise de Jérusalem par Saladin. — Chants sur la croisade. — Assemblée de Gisors. — Les rois de France et d'Angleterre prennent la croix. — Dîme saladine. — Priviléges des croisés. — Pierre de Blois.

Philippe-Auguste s'était hâté d'accorder une paix avantageuse au duc de Bourgogne, dans la prévision que plus tard il aurait besoin du secours de ce feudataire contre le roi Henri, le plus formidable des vassaux de la couronne de France. C'est pour ce motif que le jeune monarque s'efforçait de ménager les grands, tout en les dominant, et surtout de conserver l'ancienne alliance de sa maison avec le clergé. Avant d'attaquer Hugues III, il avait réprimé les violences du comte de Châlons, du seigneur de Charenton en Berri et du sire de Beaujeu, qui s'étaient emparés de quelques terres appartenant aux églises. Aussi les évêques, qui trouvaient en lui un zélé protecteur, publiaient-ils que Dieu ne mettrait point de bornes au bonheur d'un prince dont le règne commençait avec tant de piété et de justice.

Dès les premiers mois de son règne, Philippe avait rendu, ainsi que nous l'avons rapporté, quelques édits sévères contre les blasphémateurs et les hérétiques, et ces édits lui avaient déjà concilié l'Église. Mais l'intérêt fiscal n'avait pas eu moins de part que l'intérêt politique à la persécution qu'il exerça vers le même temps contre les juifs, odieux au clergé à cause de leurs croyances, à la noblesse et au peuple à cause de leurs richesses. On lui avait d'ailleurs inspiré dans son enfance la plus grande aversion pour cette classe d'hommes. « En icelui temps du bon roi Philippe, habitoient juifs à Paris et partout, en trop grande multitude ; les plus sages et les plus grands de la loi de Moïse étoient venus en France et principalement à Paris. Ils y demeurèrent si longuement et s'y enrichirent si bien, qu'ils achetèrent près de la moitié de la cité, et, contre les décrets et l'institution de la sainte Église, ils avoient *sergents* (serviteurs) et chambriers chrétiens vivant avec eux en leurs hôtels, qu'ils faisoient judaïser et départir de la foi chrétienne. Les bourgeois, les chevaliers et les paysans des villes voisines étoient en si grande sujétion vers eux par les *grands deniers* qu'ils leur devoient, que les Hébreux prenoient les meubles et possessions de ces pauvres chrétiens, ou les obligeoient à les vendre, ou enfin retenoient en leurs maisons les débiteurs comme captifs en *chartres*. De plus, lesdits juifs traitoient vilainement les ornements des églises qui leur étoient remis en gage pour les nécessités du peuple, comme texte d'or et calices, chapes, chasubles et autres, et si vilement les tenoient en la honte de la sainte Église, qu'ils faisoient soupes au vin à leurs *juitiaux* (petits juifs) en calices. Ils en avoient à Paris plusieurs garniments d'autel,

comme croix d'or et pierres précieuses; toutes ces choses étoient mises en tas dans leurs maisons, sans égard pour leur sainteté. Quand le bon roi sut que la foi de Jésus étoit ainsi déprisée, il fut moult ému de pitié et de compassion, et se ressouvint avoir ouï dire maintes fois, aux enfants nourris avec lui au palais, que les juifs de Paris prenoient chaque année un enfant chrétien, le jour du saint vendredi, le menoient en des grottes sous terre, et le crucifioient en haine de notre Seigneur. Le roi Philippe alla donc consulter un certain ermite, du nom de Bernard, très-saint homme, lequel étoit alors correcteur des *Bons-Hommes* du moutier de Grandmont, non loin du parc de Vincennes, dans la forêt de Saint-Mandé. « Frère, lui dit le roi, que me conseilles-tu à « l'égard de ces mécréants et pour le profit de l'Église et « des pauvres chrétiens? — Sire roi, je te conseille de « relâcher et quitter tous les chrétiens de ton royaume de « tout ce qu'ils doivent aux juifs, de *bouter* tous les juifs « hors dudit royaume, et de retenir pour ton usage la « cinquième partie des créances de ces infidèles.— Je crois, « dit Philippe à ses barons, que frère Bernard a raison. » Ses barons lui ayant répondu: « Beau sire, fais ce qu'il « te plaît, » en l'an de l'Incarnation 1181, le roi ordonna que tous les juifs s'appareillassent (s'apprêtassent) de quitter le royaume de France, et qu'ils fussent tous dehors à la fête de Saint-Jean-Baptiste de l'année suivante. Ils eurent la permission de vendre seulement leurs meubles; mais il retint les possessions qu'ils avoient achetées, comme maisons, champs, prés, vignes, granges et pressoirs. Aucuns alors se firent baptiser, et le roi leur rendit leur bien: ceux qui restèrent aveuglés des yeux du cœur allèrent trouver les prélats et barons,

et leur promirent bonne somme de deniers s'ils obtenoient du roi leur demeurance; mais la grâce du Saint-Esprit confirma si fermement le prud'homme Philippe en son bon propos, que les princes et les prélats furent éconduits. Quand les juifs virent qu'il ne pouvoit en être autrement et que le terme approchoit qu'ils devoient avoir la France vidée, ils commencèrent à vendre leurs meubles et garnisons à merveilleuse hâte (1). » Le roi ne se contenta pas de ce bannissement : il entra un jour de sabbat dans la synagogue de Paris, suivi d'un grand nombre de gardes, et fit arrêter tous les israélites qu'il y trouva réunis (1182). « Il les dépouilla de leur or et de leurs habits, comme au temps d'autrefois les Hébreux avoient fait aux Égyptiens, et leur recommanda de se racheter pour dix mille marcs d'argent. Quand les juifs s'en furent allés et que la France fut vidée de la corruption de telle canaille, le bon roi ordonna qu'on nettoyât leurs synagogues, afin qu'elles fussent *dédiées à églises*, et que l'on y consacrât autels pour le service de notre Seigneur. »

Tous les vassaux ne suivaient pas l'exemple du roi. « Il y avoit dans la terre de Brie un château nommé Bray, et sur cette même terre la comtesse de Brie possédoit beaucoup de juifs, qui, selon leur usage, prêtoient de l'argent à usure. Or il arriva qu'un certain paysan, confesseur de notre foi, devoit à ces juifs un grand nombre de sous, et comme il ne s'acquittoit pas de sa dette, la comtesse leur abandonna ce malheureux pour le punir à leur gré, principalement à raison de ce qu'il avoit fait de nombreux affronts à ces juifs, livrant ainsi dans sa barbarie un membre du Christ à ses ennemis,

(1) Rigord, *Chronique de Saint-Denis*, ann. 1181 et 1182.

avec une légèreté de femme et sans conserver aucune crainte de Dieu. Cet homme leur ayant donc été remis, les juifs le dépouillèrent à nu, placèrent sur sa tête une couronne d'épines, le conduisirent de village en village et dans les campagnes, l'accablèrent de soufflets et le frappèrent de verges, jusqu'à ce que, l'élevant sur une croix, ils lui percèrent le flanc d'une lance et ensanglantèrent avec des clous ses pieds et ses mains, afin de figurer complétement sur cet esclave la passion du Seigneur. A cette triste nouvelle le roi fut rempli d'une grande colère; il se rendit d'une course rapide sur les terres de la comtesse de Brie, et autant de juifs qu'il trouva à Bray, autant il en fit jeter dans les flammes. Quatre-vingt-dix-neuf furent brûlés (1). »

Philippe-Auguste employa des moyens plus légitimes pour se concilier l'affection de la bourgeoisie, et au milieu des développements rapides que prenaient les associations de défense mutuelle formées avec enthousiasme par les habitants des villes, il se laissa emporter par le mouvement, et ses premiers actes sont presque tous relatifs aux libertés communales. Ainsi nous le voyons confirmer et renouveler un certain nombre de chartes octroyées par son père et son aïeul, surtout celle de Soissons, dont l'histoire n'offre qu'une longue série de querelles entre la magistrature bourgeoise et les dignitaires des églises. Pour terminer quelques difficultés qui s'étaient élevées par rapport à la juridiction et aux priviléges de l'évêque, il rendit l'ordonnance suivante: « On veillera à ce que dans l'enceinte des murs et des tourelles de Soissons, chacun prête secours à l'autre comme dans une loyale commune. Les habitants seront tenus de faire crédit à

(1) *La Philippide*, chant 1er.

l'évêque pour le poisson et la viande, et pendant quinze jours : s'il ne paie pas après ce temps, ils pourront s'en prendre sur ses biens. Les hommes de la commune devront demander à leur seigneur la permission de se marier ; si le seigneur la refuse et qu'ils s'unissent néanmoins avec une bourgeoise, ils seront quittes moyennant huit sous d'amende. Les jurés ou magistrats de la commune se saisiront de tout homme qui a fait injure à un autre, pour tirer vengeance de son corps, à moins qu'il n'ait payé le dommage et la forfaiture. Si celui qui a fait le dommage se réfugie sur la terre d'un seigneur, les hommes de la commune doivent s'adresser à ce seigneur et dire : « Beau sire, rendez-nous celui qui a fait l'injure à « un de nos hommes ; » et si le seigneur la refuse, la commune pourra lui déclarer la guerre, et envoyer des archers sur ses terres. » — « Si un marchand vient dans la commune et qu'on lui fasse injure, il doit s'écrier : Aidez-moi ! de manière à ce que les maires et jurés l'entendent ; alors on lui donnera secours, à moins qu'il ne soit ennemi de la commune. S'il apporte son pain et son vin pour demeurer dans la ville, et qu'il s'élève une guerre entre son seigneur et la commune, il aura quinze jours pour vendre les denrées qu'il a dans sa maison, et pourra emporter son argent et ses autres effets. Si l'évêque vouloit maintenir dans la ville quelqu'un qui auroit forfait à la commune, les habitants pourront l'en expulser. Aucun citoyen ne pourra prêter de l'argent aux ennemis de la commune ; ils n'auront même de rapport avec eux que sur la permission des gardiens et magistrats. Les jurés promettront sur l'Évangile de ne jamais déporter personne hors de la cité par haine ou par ressentiment. Dans les murs de la ville, aucun citoyen ne pourra être

arrêté, si ce n'est de l'ordre du maire et des jurés (1). »

Dans la commune de Noyon, « ni l'évêque ni le châtelain ne pourront rien recevoir pour les fossés et fortifications de la ville, si ce n'est un peu de vin ou quelque chose de tel. Tous les habitants qui possèdent une terre et une maison devront le guet et la garde. Le châtelain ne pourra demander la cire que les habitants lui donnoient chaque samedi, ni le droit perçu sous le nom de *tonlieu* sur les marchandises dont la valeur n'excède pas huit deniers. Ceux qui sont dans la voie des saints (les religieux), les veuves qui n'ont pas de fils adulte et capable de porter les armes, les filles sans défenseurs, sont généralement dispensées des obligations de la commune. Les gens de Chaumont (en Vexin) seront exempts de toute taille et impôts injustes; il y aura commune en la ville et les faubourgs, et si quelqu'un (châtelain ou prélat) nuit aux bourgeois, ils pourront se rendre justice par les armes. Toutes les dépenses municipales, telles que le guet, les chaînes des ponts-levis, l'entretien des fossés, seront supportées en commun proportionnellement au besoin de chacun. »

Les citoyens de Bourges avaient conservé leur vieux corps municipal; Philippe leur accorda aussi quelques nouvelles franchises, ainsi qu'à ceux de Dun-le-Roi. « Tout citoyen de Bourges et de Dun-le-Roi qui sera arrêté, est-il dit dans l'ordonnance rendue à cet effet, pourra requérir sa mise en liberté, moyennant caution. Nous voulons que le prévôt royal ne puisse condamner les bourgeois que sur bon témoignage et sans jamais choisir pour témoins des hommes de sa table et de sa nourriture. Tout habitant sera libre de bâtir où bon lui

(1) *Recueil des Ordonnances des rois de France*, t. XI, p. 219.

semblera, même près des murs de la ville, pourvu qu'il ne les endommage en aucune manière. Personne, même les barons hauts justiciers, ne pourra chasser à cheval ni à pied au temps des fruits, sous peine, pour le manant, d'avoir l'oreille coupée, et pour le seigneur, de cinq sous d'amende, sans qu'il puisse recourir au combat singulier contre le maire ou le prud'homme. Par la même raison, si on les trouvoit ramassant des fruits, ils seroient l'un et l'autre soumis à une peine semblable. »

A Bois-Commun en Gâtinais, « tout homme qui aura maison en la ville, paiera six deniers de cens par année, moyennant quoi il sera exempt de tout impôt sur sa nourriture, sur le vin et le fourrage. Aucun d'eux ne sera requis pour le service militaire, à moins qu'il ne puisse revenir le soir même dans sa maison. Les marchands de Bois-Commun qui arriveront aux foires, ne pourront être inquiétés par les justiciers du roi, s'ils n'ont commis un forfait dans la même journée; ils ne seront traduits que devant les prud'hommes, même pour les crimes royaux. »

Philippe-Auguste, à son avénement, confirma la charte par laquelle son père avait affranchi en 1180 tous les serfs ou *gens de corps* d'Orléans et environs à cinq lieues à la ronde. Une autre ordonnance de 1183 déchargea de toute taxe et taille les habitants de cette ville et des alentours, promit de ne pas les mander dorénavant aux plaids du roi plus loin qu'Étampes, Yvri ou Lorris, et de ne saisir préalablement, en cas de procès, ni eux, ni leurs femmes, fils ou filles, et réduisit le maximum des amendes à soixante sous d'argent. Quelques mois après, le roi leur accorda de nouveaux priviléges, moyennant une taxe de deux deniers par mesure de blé ou de vin, dont la répartition fut confiée à dix bourgeois élus, qui

devaient agir de concert avec les sergents royaux. Fontainebleau obtint la même année une constitution de commune, et cinq ans plus tard les petites villes de Pontoise, de Poissy et de Montreuil-sur-Mer, jouirent de la même faveur. La commune de Sens, traitée jadis avec tant de rigueur par Louis VII, semblait destinée à périr. Mais Philippe la rétablit ou plutôt la reconnut après quarante ans, durant lesquels la guerre n'avait point cessé entre les bourgeois et le clergé de la ville. « Dans l'intention de conserver la paix dorénavant, est-il dit dans l'ordonnance royale, nous avons octroyé que, sauf notre fidélité, une commune fût établie à Sens. Elle sera jurée par tous ceux qui habitent soit dans l'enceinte des murs, soit dans le faubourg, et par ceux qui entreront dans la commune, à l'exception des hommes et des femmes que nous avons rendus à l'archevêque, aux églises et aux clercs de Sens (1). »

Outre ces concessions immédiates des libertés municipales, Philippe sanctionna plusieurs chartes octroyées par des barons et des abbayes à leurs vassaux, entre autres celle de Saint-Denis. « Les bourgeois de notre ville, » dit l'abbé Hugues dans l'*Institution* de Saint-Denis, « se sont présentés devant nous en nous suppliant dévotement de les exempter de toute rapine; car il y avoit de bien mauvaises coutumes, par l'existence desquelles ils étoient sans cesse exposés à se voir enlever leurs marchandises; de sorte que les gens du dehors craignoient de venir céans. Comme cela nous étoit aussi nuisible qu'à eux-mêmes, nous avons approuvé leur requête, et nous les exemptons, eux et leurs hoirs, de toute rapine, taille, prise, etc., moyennant le paiement annuel de cent

(1) *Recueil des Ordonnances des rois de France*, t. XI, p. 262.

vingt-huit livres de la monnaie de Paris à nous et à nos successeurs; plus de soixante livres pour la pitance des frères (les moines de Saint-Denis) aux calendes de janvier. Le cens fixé se recueillera de la manière suivante: l'abbé, d'après le conseil des bourgeois, choisira dix hommes de bon témoignage, qui, après avoir prêté serment, feront la répartition du cens en même temps qu'ils en imposeront la levée. S'il y a retard d'un seul jour, les bourgeois paieront soixante sous d'amende, sauf l'exemption de nos servants de corps. »

Louis VI et Louis VII étaient trop faibles pour intervenir entre les grands vassaux laïques et leurs sujets; mais sous Philippe-Auguste la monarchie était en progrès, et Guy, comte de Nevers, d'Auxerre et de Tonnerre, mentionne le consentement du roi dans la charte qu'il accorde à ses bourgeois de Tonnerre, et par laquelle il les exempte à perpétuité de la taille qu'il avait coutume de recevoir au prix de la dîme annuelle de leur blé et de leur vin. Il recevra leur blé en gerbe, s'il lui plaît, ou bien lorsqu'il aura été battu. Quant au vin, il le prendra à son choix dans les caves ou au cellier. « S'ils veulent construire une maison, ils paieront cinq sous; les étrangers lui donneront une somme pareille; mais les juifs en acquitteront vingt pour avoir la permission de séjourner. » Les habitants de Dijon renoncèrent en 1183 à leur ancien régime municipal, pour adopter la charte de Soissons, qui jouissait alors d'une grande célébrité. Quoique leur comte eût consenti à ce changement, ils requirent la garantie royale, et Philippe-Auguste fit droit à leur demande par l'acte suivant: « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, ainsi soit-il. Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, faisons savoir à tous présents et à venir,

que notre fidèle et parent Hugues, duc de Bourgogne, a donné et octroyé à perpétuité, à ses hommes de Dijon, une commune sur le modèle de celle de Soissons, sauf la liberté qu'ils possédoient auparavant. Le duc Hugues et son fils Eudes ont juré de maintenir et de conserver inviolablement ladite commune. C'est pourquoi, d'après leur demande et par leur volonté, nous en garantissons le maintien sous la forme susdite, de la manière qui s'ensuit: Si le duc ou l'un de ses héritiers veut dissoudre la commune ou s'écarter de ses règlements, nous l'engagerons de tout notre pouvoir à les observer; que s'il refuse d'accéder à notre requête, nous prendrons sous notre sauvegarde les personnes et les biens des bourgeois. Si une plainte est portée devant nous à cet égard, nous ferons dans les quarante jours, et d'après le jugement de notre cour, amender le dommage fait à la commune par la violation de sa charte. »

Paris, la capitale du royaume, ne jouissait pas des priviléges républicains accordés aux communes; mais, administré par un prévôt royal, il avait une juridiction de prud'hommes, et ses bourgeois formaient déjà de nombreuses corporations qui se groupaient autour de la plus puissante d'entre elles, la fameuse *hanse* ou *compagnie de la marchandise de l'eau*, c'est-à-dire du transit de la Seine. Cette ville fut redevable aux soins de Philippe-Auguste de grandes améliorations et de notables embellissements. Elle n'offrait encore que des masses de maisons irrégulièrement construites sur un dédale de rues tortueuses, infectes, et dans lesquelles les piétons ne pouvaient circuler qu'au milieu d'une boue noire et profonde. « Un jour que le bon roi Philippe alloit par son palais, raconte la chronique de Saint-Denis, pen-

sant à ses besognes, car il étoit moult curieux de son royaume maintenir et amender, il se mit à une des fenètres de la salle à laquelle il s'appuyoit aucune fois pour regarder la Seine couler et prendre l'air. Il advint en ce moment que des charrettes qu'on charrioit parmi les rues vinrent à mouvoir si bien la boue et l'ordure dont les rues étoient pleines, qu'une pueur (puanteur) en issit (sortit) si grande, qu'elle monta vers la fenètre où le roi étoit. Quand il sentit cette pueur si corrompue, il s'entourna de cette fenètre en grande abomination de cœur, et, pour cette raison, conçut-il en son courage une grande et somptueuse œuvre, mais moult nécessaire, que tous ses devanciers n'avoient osé entreprendre ni commencer pour les grands coùts (dépenses) qu'il faudroit. Il manda le prévôt et les bourgeois de Paris, et leur commanda que toutes les rues fussent pavées, bien et soigneusement, de grès gros et fort. »

Les intentions du roi ne furent cependant pas exécutées à l'égard des deux cent trente-six rues, obstruées de hideuses masures, que comptait la capitale. On pava seulement en grandes pierres carrées les deux principales rues qui, traversant la ville, se joignaient au centre, et que, pour ce motif, on appelait *la Croisée de Paris*. Une somme de onze mille marcs d'argent, donnée par un riche particulier, Gérard de Poissy, contribua beaucoup à ce travail, alors regardé comme prodigieux (1184). Vers le même temps Philippe avait fait bâtir deux grandes halles bien fournies et couvertes, « où les marchands pussent être quand il pleuvoit; il les fit clore et bien fermer pour que les marchandises qui demeuroient là pendant la nuit pussent être gardées. » La place des Innocents, qui servait à la fois de cimetière et de marché,

et qui n'avait été jusque alors qu'un cloaque infect, fut uniquement consacrée aux sépultures, et entourée de fortes et hautes murailles de grosses pierres.

Sous le règne de Philippe, l'aspect de Paris changeait sensiblement : des édifices de tout genre, des colléges, des hôpitaux, des aqueducs se construisaient. Au temps de Hugues Capet, la ville ne s'étendait pas au delà de la Cité, où s'élevait le palais du roi, exposé aux fréquentes dévastations des Normands. Le pieux Robert avait réparé ses ruines, ainsi que celles de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Germain-l'Auxerrois, les plus anciennes églises de Paris, et situées à cette époque hors de son enceinte crénelée. Une partie des deux faubourgs du nord et du sud avait été entourée de murailles par Louis le Gros. Outre plusieurs halles, le même prince avait fait construire, à la tête du Grand-Pont de la Cité et à celle du Petit-Pont, les deux tours du Châtelet, destinées à protéger les murs de la capitale, souvent exposée aux incursions des sires de Montmorency et de Montlhéry. En face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, Philippe commençait en ce moment, sur la rive droite de la Seine, le célèbre château du Louvre, pour servir de prison d'État; tandis qu'au dehors, comme à l'intérieur de la ville, s'élevaient des constructions importantes, telles que les églises Saint-Lazare, Saint-Latran, Saint-Médard et la vaste forteresse du *Temple*, située à peu de distance de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, monument de la puissance et de l'orgueil des Templiers, dont les richesses et la splendeur devaient exciter plus tard l'envie de la royauté. Puis la Cité voyait grandir chaque année un majestueux ornement qui semblait la protéger de son ombre, Notre-Dame de Paris, où l'art se plaisait

à prodiguer toutes ses magnificences, où se peignaient dans toute leur merveilleuse poésie les idées, les sentiments et la foi vive de cette époque. Les fondements de cet édifice gothique, l'un des plus anciens qui aient été élevés en deçà des Pyrénées, avaient été jetés vers 1163 par l'évêque Maurice de Sulli. Interrompue à plusieurs reprises, sa construction ne fut achevée que deux siècles après.

Au milieu de ces soins divers, Philippe ne perdait pas de vue son véritable adversaire, le roi des Anglo-Normands, et n'oubliait point les causes nombreuses de rivalités qui existaient entre la France et l'Angleterre. Des occasions de discorde se présentaient chaque jour, malgré le désir que manifestait Henri de vivre en bonne intelligence avec son suzerain. Le vieux roi ne pouvait voir en effet sans douleur et sans inquiétude pour l'avenir son jeune rival favoriser publiquement la révolte de ses fils et leur offrir, pendant la paix et pendant la guerre, un asile à sa cour. La réconciliation que la mort de Henri Court-Mantel avait opérée entre le monarque anglais et ses autres fils n'avait pas été de longue durée. Peu reconnaissant pour la douceur avec laquelle il était traité, Geoffroy demanda le comté d'Anjou, qu'il voulait réunir à son duché de Bretagne. Sur le refus du roi il passa en France, où, en attendant l'occasion de susciter de nouveaux ennemis à son père, il se livra, au milieu d'un brillant baronnage, à tous les amusements de la cour. Mais l'accueil plein de magnificence qu'il y trouva lui devint funeste. Renversé de son coursier dans le tumulte d'un tournoi, il fut foulé sous les pieds des chevaux des autres combattants. On l'emporta presque sans vie du milieu de l'arène. En proie à une fièvre violente et mau-

dissant sa fatale destinée, il mourut quelques jours après, à l'âge de vingt-huit ans, entre les bras du roi de France (19 août 1186). Philippe donna des larmes à ce prince, que regretta peu son père, et le fit inhumer avec une pompe extraordinaire (1).

Les Bretons pleurèrent amèrement Geoffroy; car ils l'aimaient sincèrement et attendaient de lui le rétablissement de la gloire de l'ancienne Bretagne. En 1177 il avait rendu une ordonnance qu'ils regardaient comme un grand bienfait pour les vassaux des terres seigneuriales. Elle interdisait sous des peines sévères aux créanciers des seigneurs la faculté, dont ils avaient joui jusque alors, de faire saisir les biens des sujets de leur débiteur, et leur accordait seulement la saisie des rentes que les sujets devaient au seigneur. Une autre loi, qui réglait qu'à l'avenir les héritages nobles seraient recueillis en totalité par les aînés, sous la condition imposée à ces derniers de faire une provision sortable à leurs cadets, n'avait pas moins contribué à lui concilier l'amour des Bretons. Cette loi remédiait au prompt affaiblissement de la noblesse de Bretagne, résultat du partage des propriétés. Elle avait été donnée un an avant la mort du prince, dans une assemblée de barons, dont la mémoire s'est conservée sous le nom d'*assise du comte Geoffroy*.

Privé d'un utile auxiliaire, le roi de France se tourna du côté de Richard Cœur-de-Lion, pour lequel il affecta encore plus d'amitié que Louis VII n'en avait autrefois témoigné à Henri Court-Mantel. Richard s'empressa de

(1) Patri quidem, cui minus officiosus exstiterat, modicum, Francis vero, quibus multum placuerat, ingentem luctum reliquit.

GUILLAUME DE NEUBRIGE, lib. III, chap. VII.

répondre aux avances de Philippe, et vint le visiter à Paris. Chaque jour l'amitié des deux princes semblait devenir plus étroite. Afin de prouver qu'ils se regardaient comme frères, « ils mangeaient à la même table et au même plat, et, la nuit, ils couchaient dans le même lit (1). » Cette intimité causait de vives alarmes au vieux Plantagenêt, dans un moment où de graves contestations s'élevaient entre lui et Philippe. En effet, ce dernier réclamait de Henri la restitution de Gisors et du Vexin normand, accordés en dot par Louis VII à sa fille Marguerite, épouse de Henri le Jeune, mort sans enfants, et qui devaient revenir à la France. Mais le roi d'Angleterre n'était pas d'humeur à s'en dessaisir. Pour être fondé à les retenir, il imagina l'expédient de les demander comme dot d'Alix, autre sœur de Philippe, fiancée dès l'an 1167, à l'âge de six ans, au prince Richard, son second fils, et envoyée en Angleterre, où elle devait être élevée auprès de son futur époux. Le roi de France y consentit, tout en pressant la conclusion du mariage de sa sœur Alix avec le comte de Poitiers. Maintenant Henri II ne voulait plus cette union, et paraissait vouloir garder la jeune princesse comme otage. Il la retenait captive dans un de ses châteaux d'Angleterre; elle était inaccessible pour tout le monde, même pour Richard. De là certains bruits que Philippe n'osait approfondir. Selon quelques historiens, le vieux monarque aimait éperdument Alix, et, dans le temps de la guerre contre ses fils, il avait résolu de l'épouser et de répudier Éléonore; mais la cour de Rome n'avait point voulu consentir au divorce sollicité avec les plus vives instances.

(1) Roger de Hoveden, p. 634 et 635.

Un autre objet de discussion divisait Philippe et Henri. La veuve de Geoffroy, Constance de Bretagne, était mère d'une fille du nom d'Éléonore et âgée de trois ans. Après la mort de son époux, elle rentra dans l'exercice de ses droits et de l'autorité en Bretagne, où Geoffroy lui-même n'avait régné qu'au nom de sa femme. Les rois de France et d'Angleterre prétendaient néanmoins tous deux au gouvernement de ce pays, sur lequel ils désiraient conserver leur influence, et se disputaient la tutelle de la jeune Éléonore. Mais Constance se déclara enceinte; dès lors les droits d'Éléonore à la succession de sa mère devinrent incertains, et le débat resta quelque temps suspendu.

Les Bretons se flattaient que Constance mettrait au monde un prince qui ferait revivre son père, qu'ils avaient tant aimé. Leurs espérances ne furent point trompées; car, le 30 avril 1187, Constance donna le jour à un fils, qu'attendait une destinée bien malheureuse. Sa naissance répandit parmi eux une joie universelle et patriotique. Le roi d'Angleterre, choisi pour être son parrain, vint à Nantes et voulut lui donner son nom. Mais les Bretons, s'imaginant que cet enfant était réservé à faire revivre la gloire de leur nation, le supplièrent de le nommer Arthur, en mémoire du fameux Arthur, le héros de toutes les légendes de la Table-Ronde et le compagnon de leur roi Hoel le Grand. La minorité du prince ne supprima pas tous les motifs du débat entre les rois de France et d'Angleterre. Le premier, se fondant sur ce que Henri lui-même avait placé le duc Geoffroy, sa femme et son pays, sous la protection de la France, s'empressa de réclamer la garde du duché. Le second prétendait qu'elle lui appartenait de plein droit, comme au tuteur naturel

de son petit-fils. Quant à Constance, elle soutenait que la tutelle de son fils devait lui être confiée, puisqu'elle était souveraine de la Bretagne et qu'elle y régnait de son propre chef. Une assemblée des seigneurs du pays décida en faveur de la mère d'Arthur et mit fin au différend. Cependant les deux rivaux ne purent s'entendre sur la reddition du Vexin, et bientôt les hostilités éclatèrent.

Philippe convoqua le ban de ses vassaux à Bourges, place importante du Berri. « A sa voix, dit Guillaume le Breton, les hommes se rassemblent pour le combat : les servants d'armes aussi bien que les chevaliers, les grands et les ducs s'élancent volontairement. Leur affection pour le roi et leur bravoure naturelle les poussent à se jeter au milieu des dangers, sans qu'il soit besoin d'aucune violence ni même d'aucun ordre pour les entraîner, tant ils sont pleins du désir de vaincre pour l'honneur du roi. » Philippe sut mettre à profit l'ardeur guerrière de ses cohortes. « Il part d'une marche rapide de la ville de Bourges, il entre sur le territoire de Châteauroux, réduit dès le premier choc le noble château d'Issoudun et soumet toute cette contrée riche et puissante, qui se suffit à elle-même et ne regrette aucun de ces avantages dont tant d'autres pays s'affligent d'être privés. Les trésors de Cérès l'enrichissent; Bacchus l'inonde de ses faveurs de telle sorte qu'on est forcé de transporter beaucoup de vins dans de lointains climats, et plus on le transporte, plus il se fortifie; et si l'on en boit imprudemment, il enivre tous ceux qui négligent de le mêler avec de l'eau. »

Après avoir enlevé en peu de jours aux hommes du roi anglais Graçay et plusieurs autres châteaux, dévasté

les campagnes et les bourgs remplis d'habitants et de richesses, Philippe arriva enfin devant Châteauroux, l'une des plus fortes places de cette contrée. « Les portes sont aussitôt fermées, et les jeunes gens s'élancent sur les remparts, disant qu'ils aiment mieux succomber, pour défendre leur patrie, que de se rendre vaincus et sans résistance. Le roi, de son côté, se prépare au combat, se dispose aux plus grands efforts, et ajoute à ses forces de nouvelles forces, afin de parvenir à expulser les assiégés de la place qui les enferme. »

Protégée par des tours, des murailles très-élevées et des fossés profonds, la ville semblait en sûreté contre tout ennemi et vraiment inexpugnable; car elle était puissante par ses armes et fière de ses nombreux citoyens, sans compter les troupes auxiliaires que le roi Henri lui avait envoyées. « Philippe cependant, ayant dressé ses bannières, ose l'investir de toutes parts avec ses chevaliers armés de casques. Ni le nombre des guerriers, défenseurs de la place, ni la position même du lieu, ni les traits lancés du haut des remparts, ni la nouvelle que le roi des Anglais accourt en toute hâte, ne peuvent effrayer Philippe, l'empêcher d'attaquer les ennemis et de les presser le jour et la nuit. Il fait élever des madriers et entrelacer une tortue, afin que, sous l'abri de ces machines, les mineurs puissent aborder le pied des murailles et les entailler dans leurs fondations, en dressant leurs boucliers au-dessus de leur tête. Un pierrier tournant à force de bras lance d'énormes blocs de pierre; un bélier frappant à coups redoublés attaque de front, pour briser les grandes portes toutes doublées de fer; des tours mobiles, formées de claies et de pièces de bois travaillées, s'élèvent plus haut que les murailles mêmes, afin

que de là les Français puissent lancer des traits de toutes sortes. Pendant ce temps, les balistes et les arcs ne cessent de jouer; ceux-ci lancent une pluie de flèches, les autres des carreaux. La fronde aussi jette de petites pierres et des balles rondes. Les échelles sont dressées contre les murs; les servants d'armes s'élancent d'une course légère; mais tandis qu'ils se précipitent imprudemment, beaucoup d'entre eux sont renversés; d'autres se tiennent encore de leurs mains fortement accrochés au sommet des remparts; mais l'ennemi leur résiste avec beaucoup de valeur, combattant ainsi pour son salut et pour sa patrie. L'un est frappé à la tête d'une lance ou d'une massue; à l'autre une hache à deux tranchants fait jaillir la cervelle loin de la tête; mais ni la hache, ni l'épieu, ni la lance, ni le glaive ne produisent aucun résultat décisif; les jeunes gens du dehors et ceux de l'intérieur sont animés d'une égale fureur; rien ne peut les arrêter lorsqu'ils s'élancent pour accomplir leurs destinées (1). »

La défense vigoureuse des assiégés donna le temps au roi d'Angleterre et à son fils Richard de venir à leur secours. Tous deux étaient accompagnés de nombreux chevaliers, dont les bannières brillaient dans la plaine. Ils dressèrent leurs tentes non loin du camp des Français. Aussitôt des trompettes sonnent, et les messagers de Henri, introduits en présence du suzerain, lui remettent des lettres conçues en ces termes: « Ou tu nous abandonneras en entier notre patrimoine et te retireras promptement avec tes Français dans le pays qui t'appartient, ou bien tu verras quelle est notre valeur à la guerre. Point de milieu, il faut absolument combattre ou se retirer:

(1) Guillaume le Breton, *Philippide*, chant II.

que les coureurs, les valets de l'armée et les torches incendiaires soient écartés; qu'un seul jour mette un terme à ces longues querelles; que la fortune et nos bras décident enfin du juste et de l'injuste. » Philippe accepte la bataille sans aucune hésitation; il lève le siége et « dispose ses troupes en ordre régulier, afin que chaque compagnie soit placée sous le commandement de son chef et sous sa bannière. » Déjà les armées étaient en présence, et la querelle des deux rois allait se décider par des torrents de sang. Tous n'avaient qu'une seule pensée, celle de déployer toutes leurs forces, de vaincre ou d'être vaincus. On n'entendait aucune voix, aucun cri: tous attendaient que la trompette retentissante donnât le signal du combat, lorsque de nobles prélats interposèrent leur médiation pour détourner un si funeste événement. Le roi d'Angleterre craignait, sur la fin de ses jours, de recevoir quelque plaie sanglante, et d'ailleurs il se reprochait son injustice. Il envoya donc au camp des Français son fils Richard, à qui Philippe avait sans doute fait partager son ressentiment contre le geôlier d'Alix, et qui traitait, dit-on, secrètement avec le jeune roi. Le prince sollicita de la part de son père une trêve de deux ans, au prix de la cession d'Issoudun pour les frais de la guerre. De plus, le vieux Plantagenêt offrait de s'en rapporter au jugement que rendrait la cour des pairs sur le Vexin, et de faire épouser Alix au comte son fils. Une entrevue pour traiter de la paix fut aussi indiquée dans une plaine située entre Trie et Gisors, près d'un grand orme qui était planté sur la frontière des deux Vexins, et avait souvent ombragé de ses rameaux les conférences politiques du roi de France avec les ducs de Normandie. Philippe-Auguste eût préféré terminer par les armes ses

différends avec Henri II ; mais le désir de la paix s'était emparé des chevaliers, du clergé et du peuple ; il accorda sans difficulté cette trêve, dont Richard se rendit caution.

La joie que toute la France ressentit de voir éloigner le péril d'une guerre dangereuse, fut encore augmentée par la naissance d'un héritier de la couronne, auquel la reine donna le jour (5 septembre 1187). La nation se félicita d'avoir un prince issu du sang de Charlemagne, dont la mémoire lui était toujours chère. Étienne, évêque de Tournay, le plus pieux et le plus savant prélat du royaume, le tint sur les fonts sacrés. Il le nomma Louis en l'honneur du roi son aïeul. La ville de Paris célébra la naissance de cet enfant par des illuminations et des fêtes qui durèrent huit jours. Philippe envoya des ambassadeurs à tous les souverains ses alliés, pour les inviter à partager sa joie. Les fêtes et les réjouissances dont la cour devint le théâtre à cette occasion, furent troublées un instant par la mort du vieux comte de Dreux, Robert Ier, oncle du roi. Ce prince avait fini ses jours dans son comté de Braine, après avoir laissé celui de Dreux à son fils aîné Robert II, que distinguaient entre tous ses frères son mérite et ses vertus.

Cependant le roi d'Angleterre ne se pressait point de remplir sa promesse à l'égard de la jeune Alix, et de produire à la cour des pairs les titres dont il s'appuyait, afin d'éviter la restitution du Vexin. Philippe-Auguste souffrait impatiemment ce retard. D'un autre côté, ses liaisons avec Richard alarmaient Henri, et tout portait à croire que les deux rivaux n'attendraient pas l'expiration de la trêve pour recommencer la guerre, lorsque de tristes nouvelles d'Orient causèrent dans l'Europe entière une

révolution qui triompha des passions et des intérêts des princes.

Depuis la désastreuse expédition de l'empereur Conrad et du roi Louis le Jeune, les conquérants chrétiens de la Syrie et de la Palestine éprouvaient chaque jour de nouveaux revers. Leurs divisions intérieures augmentaient encore leur faiblesse, tandis que les populations musulmanes d'Égypte, de Syrie, d'Irak-Arabi et du Kourdistan, étaient réunies sous le sabre du prince le plus accompli qu'eût encore produit l'islamisme. Ce nouvel adversaire que la fortune suscitait aux chrétiens était Saladin, fils d'Ayoub et neveu du vaillant Shiracoub. Né parmi les tribus errantes et sauvages du Kourdistan, Saladin avait appris l'art de la guerre sous son père et son oncle, qui s'étaient attachés au service des Atabeks. Par son courage à toute épreuve, l'austérité de sa dévotion, la sagesse de sa politique et l'élévation de son génie, il avait pris l'ascendant sur les émirs ses égaux, auxquels il inspirait le respect. Après avoir recueilli l'héritage du sultan turc Noureddin, renversé le khalife fatimite du Caire, il se fit proclamer, avec la sanction du khalife de Bagdad, sultan de Damas et du Caire, et dirigea ensuite tous ses efforts contre les colonies chrétiennes. L'état déplorable auquel se trouvait réduit le royaume de Jérusalem favorisait les projets de Saladin. Guy de Lusignan, monté sur le trône par son mariage avec Sibille, sœur de Baudouin IV, n'avait point les talents nécessaires pour éloigner le péril dont il était menacé. Sa lâcheté et son inexpérience, sa faiblesse et sa présomption inspiraient de vives inquiétudes aux barons et aux seigneurs. Il faisait alors la guerre au plus puissant de ses vassaux, à Raymond de Toulouse, comte de Tripoli, que les chrétiens accusaient

d'entretenir avec le sultan des relations criminelles, afin de satisfaire sa haine implacable contre le roi qui lui avait été préféré.

Encouragé par les discordes de ses ennemis, le terrible Saladin envahit la Terre-Sainte à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. A la nouvelle de ses premiers succès et de la défaite du brave Renaud de Châtillon, Guy de Lusignan et Raymond se réconcilièrent tardivement, et jurèrent, après s'être embrassés, de réunir leurs efforts contre les infidèles. Les deux princes se mirent bientôt en marche avec cinquante mille chrétiens, parmi lesquels on comptait toute la chevalerie des Templiers et des Hospitaliers, et présentèrent la bataille à l'ennemi auprès de Tibériade. Au moment d'en venir aux mains, le perfide Raymond prit la fuite, également méprisé des deux partis. Excités par les exhortations des prêtres et par le sentiment du danger, les chrétiens combattirent pendant deux jours avec une valeur que le sultan ne put s'empêcher d'admirer; mais, enveloppés de toutes parts, ils furent vaincus, et les Sarrasins en firent un carnage épouvantable. Ils prirent la vraie croix qu'on portait à la tête des armées, et qui jusque alors avait semblé être un gage de la victoire. Dans cette funeste journée, Lusignan perdit trente mille hommes et tomba lui-même au pouvoir des musulmans avec le prince d'Antioche, le comte d'Edesse, Conrad de Montferrat prince de Tyr, le grand maître des Templiers, et plusieurs autres des principaux seigneurs du royaume (2 juillet 1187). Le lendemain, deux cent trente chevaliers de l'Hôpital furent conduits devant Saladin, qui, du haut de son trône entouré d'émirs et d'oulémas, ordonna le massacre de ces intrépides champions et martyrs de la foi.

Le vainqueur ne s'arrêta point dans le cours rapide de ses succès. Bientôt Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée et quelques autres villes de l'intérieur et de la côte maritime lui ouvrirent leurs portes ou furent emportées d'assaut. Peu de jours après la sanglante bataille de Tibériade, le sultan parut à la tête de son armée aux portes de la ville sainte et dressa ses tentes à l'endroit même où jadis avait campé Godefroy de Bouillon. Jérusalem renfermait alors soixante mille chrétiens, et pouvait encore opposer une longue résistance. Mais la reine Sibille tremblait pour elle et pour son mari prisonnier, et les dissensions particulières des barons et des chevaliers semblaient hâter la ruine générale. On fit cependant quelques préparatifs de défense, et de nombreux soldats réunis sous la bannière d'Ibelin de Baléan, vieux guerrier dont l'habileté inspirait la confiance, parurent déterminés à vaincre ou à mourir. Cependant tous leurs efforts devinrent impuissants contre les travaux et les redoutables machines de Saladin, qui ouvrirent bientôt une large brèche. Afin de prévenir les horreurs d'un dernier assaut, la ville offrit de se rendre, et le vainqueur, dans la crainte de la réduire au désespoir, en accepta la soumission, en lui promettant de ne point verser de sang. Les chrétiens grecs et orientaux obtinrent la liberté de vivre sous son gouvernement; mais tous les Francs et les Latins durent évacuer Jérusalem sous quarante jours et s'embarquer dans les ports de l'Égypte et de la Syrie. Le sultan donna la vie et vendit la liberté aux hommes pour dix pièces d'or, aux enfants pour deux, aux femmes pour cinq. Un perpétuel esclavage était réservé à ceux qui ne pouvaient se racheter (octobre 1187).

Lorsque tous les bannis eurent quitté Jérusalem, Sala-

din y fit son entrée triomphante au son d'une musique guerrière, précédé de ses glorieux étendards, suivi de l'infortuné Lusignan, des plus grands seigneurs du royaume et de vingt mille captifs. La grande mosquée d'Omar, que les chrétiens avaient convertie en église, fut purifiée avec de l'eau de rose apportée de Damas. Les moslems osèrent abattre et traîner dans la boue la croix d'or qui brillait sur le dôme de ce majestueux édifice.

La funeste bataille de Tibériade, la perte de la vraie croix, la ruine de la ville sainte et du royaume fondé par le grand Godefroy, couvrirent l'Europe chrétienne d'une morne consternation. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII, dont le pontificat ne dura que deux mois, publia une bulle pour exhorter les fidèles à détourner la colère du Ciel par la pénitence et les bonnes œuvres, et à prendre la croix. Les cardinaux, ajoute un auteur du temps, promirent de renoncer à toutes les richesses et aux délices, de ne plus recevoir aucun présent, de ne point monter à cheval tant que la Terre-Sainte ne serait pas reconquise, de se croiser les premiers, et d'aller, demandant l'aumône, à la tête des pèlerins (1). Clément III, qui monta sur le trône pontifical après Grégoire VIII, accabla de messages les princes de la chrétienté et s'efforça de leur inspirer le zèle qui l'enflammait. Il nomma légat du saint-siége l'éloquent archevêque de Tyr, Guillaume, récemment arrivé en Occident, afin de solliciter les secours de l'Europe. Il lui donna pour collègue Henri, cardinal, évêque d'Albano, dont le mérite et la réputation étaient connus dans toutes les cours.

Tandis que des prédicateurs et des missionnaires parcouraient les châteaux et les manoirs, se rendaient aux

(1) Fleury, *Histoire Ecclésiastique.*

assemblées des grands et des riches pour engager les barons et les chevaliers à préparer leurs armures et à s'enrôler sous la bannière du Christ, les troubadours et les ménestrels, renonçant aux *lais* amoureux, aux sirventes satiriques, ne faisaient plus entendre que le chant de la guerre sainte. « Seigneurs chevaliers, par nos péchés la puissance des Sarrasins s'est accrue ; Saladin a pris Jérusalem, et on ne l'a point encore recouvrée! Laissons là nos héritages, allons contre ces chiens de mécréants, pour ne pas encourir la damnation. Barons de France et d'Allemagne, et vous, chevaliers anglais, bretons, angevins, béarnais, gascons et provençaux, soyez sûrs qu'avec nos épées nous trancherons leurs chefs (têtes) maudits! Ces chiens seront mis à mort, et Dieu sera honoré et sanctifié dans les lieux où Mahomet est servi (1). » — « Barons de France et d'Aquitaine, s'écriait le troubadour Pons de Capduel, riche seigneur du Puy, allons dans la Palestine pour venger les outrages que les infidèles font à Dieu. Le vicaire du Christ l'ordonne ; en prenant la croix, les pécheurs se laveront de leurs crimes, sans être obligés de revêtir leurs corps de cilice et de bure. Le paradis à ceux qui partiront ; l'enfer à vous tous qui restez parmi les plaisirs et les distractions de ce monde! Que les malades et les vieillards donnent d'abondantes aumônes, puisqu'ils ne peuvent suivre l'étendard de la croix (2). » — « Adieu, France, chantait Guillaume Faidit, que la dame de Ventadour avait obligé de se croiser; adieu, France, douce patrie ; adieu, beau Limousin, je vais servir Dieu avec les pèlerins sous l'étendard de la croix. Et vous, rois Henri et Philippe, cessez d'imprudentes querelles, quittez

(1) Le troubadour Geoffroy Rudel. — Raynouard, t. v.

(2) Millot, *Histoire des Troubadours*, t. I, p. 355.

vos cours plénières pour marcher au secours du saint tombeau. »

Mais parmi les discours populaires qui roulaient tous sur la croisade et les hymnes belliqueux de cette époque, aucun n'excita plus d'enthousiasme que le chant composé en vers latins par un clerc d'Orléans et répandu jusqu'en Angleterre, où il entraîna une foule de vaillants hommes à la guerre sainte. Il nous a été conservé par le chroniqueur Roger de Hoveden :

— « Le bois de la croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée.

« Nous allons à Tyr : c'est le rendez-vous des braves ; là doivent aller ceux qui s'épuisent en vains efforts pour acquérir le renom de chevalerie.

« Le bois de la croix, etc.

« Mais pour cette guerre il faut des combattants robustes, et non des hommes amollis ; ceux qui soignent leurs corps à grands frais n'achètent point Dieu par des prières.

« Qui n'a point d'argent, s'il a la foi, c'est assez ! Le corps du Seigneur doit suffire comme pain de voyage au défenseur de la croix !

« Le bois de la croix, etc.

« Le Christ, en se livrant au supplice, a fait un prêt au pécheur : pécheur, si tu ne veux mourir pour celui qui est mort pour toi, tu ne rends pas ce que Dieu t'a prêté.

« Le bois de la croix, etc.

« Prends donc la croix, et dis en prononçant ton vœu : Je me recommande à celui qui est mort pour moi, qui a donné pour moi son corps et sa vie !

« Le bois de la croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée. »

Tel était l'état des esprits en France et en Angleterre : dans les châteaux et les manoirs, dans les villes et les campagnes, la croisade était l'unique objet des entretiens. Aussi, lorsque Philippe-Auguste et Henri annoncèrent que dans l'assemblée de Gisors il serait délibéré sur les mesures à prendre pour la délivrance de la Terre-Sainte, tous les grands et les barons de France, d'Angleterre et d'Aquitaine, s'empressèrent-ils de se rendre au parlement des deux rois. Il fut entièrement réuni le jour de Sainte-Agnès (21 janvier 1188). Philippe, Henri et leurs barons recommençaient à se quereller sur les hommages et les redevances, sur les possessions de Fréteval, de Gisors et du Vexin, quand on vit s'avancer dans la plaine Guillaume, archevêque de Tyr, et le cardinal-évêque d'Albano. Ces vénérables prélats étaient précédés de la croix pontificale, en qualité de légats du pape, et suivis de quelques vieux chevaliers de l'ordre du Temple, échappés à la catastrophe de Jérusalem. Ils furent accueillis avec un pieux enthousiasme, et à leur aspect toutes les discussions cessèrent. Aussitôt on se pressa autour d'eux en silence, et l'archevêque de Tyr, témoin oculaire de la plupart des calamités de la Palestine, exposa dans une harangue tout à fait lamentable le désastre dont le royaume de Godefroy avait été accablé. Il représenta l'esclavage d'une foule de chrétiens, la désolation des provinces et les gémissements de cette sainte Jérusalem, consacrée par la mort du Christ. Enfin, il fit une peinture si touchante de la situation de l'Église d'Orient et des maux qui la menaçaient encore, que dans l'assemblée, déjà préparée à ces impressions religieuses, un cri général se fit entendre : « La croix ! la croix ! » Les deux rois, ajournant leurs propres différends, s'embrassèrent, se

conjurèrent comme frères d'armes pour la cause de Dieu, et reçurent le signe du pèlerinage des mains de l'évêque d'Albano. Le roi d'Angleterre se précipita le premier aux genoux du légat, pour le demander, contre le respect qu'il devait à Philippe, son suzerain. Cette action, que les barons de France attribuaient au désir d'une préséance injurieuse, aurait pu avoir des suites funestes, si le jeune monarque n'en eût habilement dissimulé la conséquence. Il ne voulut y voir qu'un excès de zèle pour la délivrance de la Terre-Sainte, et non une entreprise contre les droits de sa couronne. Il se croisa donc ensuite avec Richard Cœur-de-Lion, duc d'Aquitaine et comte de Poitou; Philippe, comte de Flandre; Hugues, duc de Bourgogne; Henri, comte de Champagne; Thibaud, comte de Chartres et de Blois; Robert, comte de Dreux; et Rotrou, comte du Perche. Entraînés par l'exemple des rois et par l'espoir d'obtenir la rémission de tous leurs péchés, les comtes de Nevers, de Soissons, de Bar, de Clermont, de Beaumont, le vicomte de Narbonne, les sires de Montmorency, des Barres, de Coucy, et une foule d'autres seigneurs des deux royaumes, prirent aussi la croix et se couvrirent du sac de pénitent. Les archevêques de Rouen et de Cantorbéry, les évêques de Beauvais et de Chartres, se joignirent aux princes, afin de les diriger et de les conduire. Tous paraissaient animés du zèle le plus ardent, tous étaient fiers de porter sur leurs habits le symbole de leur vœu. Pour distinguer leurs sujets pendant l'expédition, chacun des princes choisit un signe différent : le roi de France et ses hommes adoptèrent la croix rouge; le roi d'Angleterre et les siens, la croix blanche; le comte de Flandre et ses gens, la croix verte. Avant de se séparer, Philippe et Henri firent le serment de respecter mutuelle-

ment leurs fiefs héréditaires et se jurèrent une amitié éternelle. Par leur ordre, une croix fut ensuite dressée dans le lieu où l'assemblée s'était réunie; ils le nommèrent le *Champ-Sacré*, et y fondèrent une église. Convaincus des suites heureuses de la croisade, les légats passèrent en Allemagne, afin d'exhorter les peuples de cette contrée à concourir au succès de cette sainte entreprise. Dociles à leur voix, l'empereur Frédéric Barberousse et la plupart de ses barons se revêtirent du signe de la rédemption.

Philippe-Auguste, portant la croix rouge sur l'épaule, se rendit à Paris, où il convoqua un concile national, pour le dimanche de la Quadragésime. Tous les prélats, les princes et les barons du royaume assistèrent à cette assemblée, et une multitude de chevaliers et de gens de pied vinrent y prendre la croix. On régla tout ce qui concernait l'exécution de la croisade. Il fut décidé: 1° qu'un délai de deux ans, à compter de la fête prochaine de la Toussaint, serait accordé à tous les croisés pour acquitter leurs dettes, et que durant l'expédition les intérêts de toutes dettes seraient suspendus; 2° que tous ceux qui ne se croiseraient pas, quels qu'ils fussent, clercs ou laïques, seraient obligés, sous peine d'excommunication, de livrer la dixième partie de leurs revenus et de leurs biens meubles; mais que de cette décimation universelle seraient exceptés seulement les trois ordres de Cîteaux, des Chartreux, de Fontevrault, et les maladreries de lépreux. Cette subvention prit le nom de *saladine*, parce qu'elle était levée pour combattre Saladin. Le concile consacra aussi quelques séances à des règlements de discipline: il défendit aux croisés les jurements, les dés ou autres jeux de hasard, les habits somptueux et le luxe de la table.

Dans une assemblée tenue au Mans, pour délibérer sur

les moyens de subvenir aux frais de la guerre sainte, le roi d'Angleterre avait également établi la dîme saladine dans tous les pays soumis à sa domination. Il en excepta cependant les armes, les chevaux et les vêtements des chevaliers; les chevaux, les livres, les habits et tous les ornements des prêtres; plus les joyaux et les pierres précieuses des uns et des autres. Les clercs, les chevaliers et les sergents d'armes qui prirent la croix, furent exempts de cette dîme et reçurent celle de leurs vassaux; mais les bourgeois et les paysans qui se joignirent à l'armée, sans la permission de leurs seigneurs, durent la payer. Les archevêques et les évêques lancèrent un arrêt d'excommunication contre quiconque refuserait sa quote-part aux percepteurs de l'impôt. Afin d'offrir aux habitants quelque garantie d'impartialité et de justice, la collecte se fit dans chaque paroisse par des commissaires entre lesquels étaient le prêtre desservant, un templier, un hospitalier, un sergent du roi, un clerc de sa chapelle, un officier et un chapelain du seigneur du lieu (1).

La levée de la dîme saladine rencontra quelques difficultés de la part de plusieurs membres du clergé, attentifs à maintenir les priviléges de l'Église. Ils prétendirent que les ordonnances des deux rois violaient toutes les lois et la discipline ecclésiastiques. Le célèbre théologien Pierre de Blois, archidiacre de Bath, écrivit à cette occasion une longue épître à l'évêque d'Orléans, Henri de Dreux, cousin germain de Philippe-Auguste. Après l'avoir exhorté à remontrer au prince que les clercs devaient être exempts de cette subvention: « Il est temps de parler, lui disait-il, et vous ne devez pas suivre

(1) Roger de Hoveden.

l'exemple des autres évêques qui flattent votre roi. Si le respect vous retient, prenez avec vous quelques-uns de vos confrères qui soient poussés par l'esprit de Dieu, et parlez avec force mêlée de douceur. Si le roi de France et ses ministres ont résolu d'aller outre-mer, ce n'est point avec les dépouilles des églises et la sueur des pauvres qu'ils doivent payer les dépenses de leur pèlerinage. Qu'ils y emploient leurs revenus particuliers ou les dépouilles des ennemis, dont on devait enrichir l'Église, loin de la piller elle-même sous prétexte de la défendre: le prince ne doit exiger des évêques et du clergé que des prières continuelles pour lui. Représentez au vôtre qu'il a reçu le glaive des mains de l'Église pour la protéger, et que, s'il a maintenant besoin de ses prières, il en aura encore plus grand besoin après sa mort, à laquelle s'évanouira toute sa puissance. » Comme la majorité des prélats réunis au concile de Paris avait sanctionné le nouvel impôt, les plaintes et les menaces de Pierre de Blois ne produisirent que peu d'effet, et les officiers du roi continuèrent à percevoir la dîme sur les églises et les monastères.

CHAPITRE IV

GUERRE AVEC HENRI II.

Querelle entre le duc de Guienne et le comte de Toulouse. — Rupture de la paix. — Succès des Français. — Conférence de Philippe et de Henri sous l'ormeau de Gisors. — Mêlée de chevalerie. — Résistance des bourgeois de Mantes. — Combat singulier de Richard et de Guillaume des Barres. — Victoire des chevaliers français. — Congrès de Bonmoulins. — Richard abandonne son père. — Caractère de Richard. — Médiation de l'Église. — Conférence de la Ferté-Bernard. — Indignation du cardinal d'Agnani. — Continuation des hostilités. — Prise du Mans et de Tours. — Henri II accepte la paix. — Ses derniers moments. — Ses funérailles. — Avénement de Richard Ier. — Ses premiers actes. — Message de Philippe à Richard. — Nouveaux préparatifs pour la croisade. — Conférence des deux rois à Nonancourt. — Mort de la reine de France. — Testament de Philippe-Auguste.

Tandis que toute la France réunie pour un seul dessein était occupée aux préparatifs de la croisade, une étincelle y jeta la division, et ralluma promptement la guerre entre les princes qui venaient de faire le serment d'ajourner leurs querelles. Deux à trois mois après l'assemblée de Gisors, Richard Cœur-de-Lion passa en Guienne afin de châtier quelques seigneurs auxquels le roi d'Angleterre prêtait sans doute un secret appui. En effet, Henri était toujours attentif à tenir éloigné de sa cour ce fils d'un caractère vif et ambitieux. Il y avait aussi un brigand fameux, nommé Céile, qui, des villes du Languedoc, son pays natal, et où il trouvait un asile, faisait de fréquentes incursions en Guienne et ravageait

cette province. Richard le fit arrêter. Raymond V de Saint-Gilles, comte de Toulouse, dont Céile était né sujet, prétendit que le prince anglais avait entrepris sur son autorité et résolut d'en tirer vengeance. A quelque temps de là, deux frères gascons, braves gentilshommes, venant d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice, traversaient ses États. Le comte les fit saisir et jeter en prison, comme par représailles, après avoir informé le duc de Guienne qu'ils en sortiraient lorsqu'il rendrait la liberté à Céile. Irrité de la conduite de Raymond, le duc rejeta sa proposition et se disposa à la guerre. Philippe-Auguste fut bientôt informé de tous ses mouvements. Il ordonna au comte de Toulouse, son vassal, de mettre les deux frères en liberté. Celui-ci obéit; mais Richard ne trouva pas la satisfaction suffisante, et continua ses préparatifs, bien déterminé à faire revivre les prétentions de sa mère Éléonore sur le comté de Toulouse, qu'avaient autrefois possédé les ducs de Septimanie et de Guienne, ses ancêtres.

Le prince anglais, livré à tout son ressentiment, entra dans le Languedoc à la tête d'un grand corps de Brabançons, et ravagea cruellement tous les lieux par où il passa. Il parcourut ensuite le Querci, et s'empara de Cahors, de Moissac et de quinze autres châteaux forts. Comme les Aquitains et les Poitevins, qui avaient repris des forces et de l'énergie depuis leur dernière défaite, semblaient disposés à profiter de cette querelle pour former de nouvelles ligues contre les Anglo-Normands, Raymond V souleva facilement contre Richard le comte d'Angoulême, le seigneur de Lusignan et quelques autres barons de Guienne. Il envoya ensuite des messagers à la cour de Philippe-Auguste, son seigneur suzerain, lui annonçant que le prince venait d'envahir ses États.

Le roi, qui avait déjà prévu le parti que prendrait l'impétueux Richard, ne jugea point à propos de laisser plus longtemps exposé à sa folle vengeance le comte de Toulouse, son vassal et son parent. D'ailleurs, la puissance des Anglais n'était déjà que trop redoutable, et suivant la politique de ses aïeux, il ne devait pas souffrir qu'elle s'accrût d'une province aussi importante que le Languedoc. Il somma donc Henri II d'obliger son fils à cesser les hostilités contre un feudataire qui demandait justice et aide à la couronne de France.

Richard continua son injuste guerre, et Henri ne fit aucune réponse au message du jeune monarque. Alors Philippe, saisissant avidement ce sujet de rupture, réunit de nouveau ses hommes pour combattre. « Suivi d'un grand nombre de chevaliers, s'écrie le poëte son biographe, le roi dirige une seconde fois son armée vers le pays du Berri, s'empare avec une merveilleuse promptitude de Châteauroux, et emporte rapidement Buzançais et Argenton, » qu'il donna au prince de Champagne, fils du comte de Blois. « De là, il partit en toute hâte pour assiéger Montrichard. La position naturelle du lieu, placé dans un étroit défilé et défendu par des murailles élevées, et de plus la troupe valeureuse des bourgeois qui l'habitaient, rendaient impossible de s'en emparer en peu de temps. Cependant Philippe, l'ayant enlevé d'assaut, renversa de fond en comble la citadelle, fit prisonniers quarante-deux chevaliers, et d'autres combattants au nombre de trois cents environ. De cette ville, le roi se rendit à Montluçon, et ne cessa de se porter en avant jusqu'à ce que l'Auvergne tout entière eût été soumise aux Français. Le roi des Anglais fuyait toujours devant lui; et, en fuyant ainsi, il se retira dans le fond de la Neustrie, et

le roi l'y poursuivit encore d'une course râpide. Henri cependant l'empêcha de s'emparer d'abord de Vendôme, qui refusa de lui ouvrir ses portes. Mais il fut inutile à cette forteresse d'être défendue par une triple enceinte et par un peuple nombreux; elle ne fut pas moins contrainte de céder à la force et de se rendre à discrétion. Le roi y fit prisonniers et jeta dans les fers soixante-deux chevaliers qui défendaient la citadelle et les murailles, et qui avaient suivi la bannière de Robert, comte de Melle, qui secondait alors les armes du comte Richard, après avoir déserté sa douce et riche patrie, qui produit un vin digne d'être offert en breuvage aux dieux! »

Une fois maître de Vendôme, Philippe se dirigea d'une marche rapide vers Gisors, où Henri lui fit demander encore une conférence pour la paix. Une trêve de trois jours fut accordée de part et d'autre afin de convenir des bases d'un traité; car les princes rivaux étaient fatigués de se nuire inutilement. D'ailleurs, les barons de France voyant s'évanouir, dans cette querelle personnelle et malheureuse, l'espérance de la croisade, entreprise d'abord avec tant d'enthousiasme, désapprouvaient la conduite des deux rois, sans vouloir examiner quel était l'agresseur. Ils firent même le vœu solennel de n'employer leurs armes que contre les infidèles. Hugues, duc de Bourgogne; Philippe, comte de Flandre; Henri, comte de Champagne; Thibaud, comte de Blois; Rotrou, comte du Perche; et Étienne, comte de Sancerre, furent les chefs de cette pieuse coalition, qui s'efforçait de tourner vers le salut de la ville sainte les pensées de l'Occident chrétien. A la même époque, une troupe de croisés partit pour la Syrie, sans s'inquiéter des résultats de ces nouvelles hostilités.

Malgré le désir de la paix et les dispositions conciliantes qu'avaient apportées à l'entrevue les barons des deux puissances rivales, un incident bizarre rompit les conférences et mit de nouveau les armes aux mains des Français et des Anglais. « Non loin des murs de Gisors, sur un point où la route se divise en plusieurs branches, était un ormeau d'une grandeur extraordinaire, très-agréable à la vue et plus agréable encore par l'usage qu'on en pouvait faire. L'art ayant aidé à la nature, ses branches se recourbaient vers la terre et l'ombrageaient de leur feuillage abondant. Le tronc de cet arbre était tellement fort, que quatre hommes pouvaient à peine l'envelopper de leurs bras étendus. A lui seul il faisait comme une forêt; dans son enceinte verdoyante et couverte de gazon, il présentait des siéges à tout voyageur fatigué. Le temps était embrasé plus vivement qu'à l'ordinaire; le soleil, parvenu à toute son élévation, pressait ses coursiers, et sous les coups intolérables de ses rayons, la terre déjà desséchée s'entr'ouvrait de toutes parts. Le roi des Français, entouré de tous les siens, était au milieu de la plaine, exposé à toutes les ardeurs du soleil, tandis que le roi des Anglais était assis sous l'ombre fraîche, et que ses grands se reposaient également à l'abri du vaste ormeau (1). » Déjà plusieurs messages avaient eu lieu de part et d'autre, et les deux rois n'avaient pu s'accorder sur aucun point, lorsque les Français crurent s'apercevoir que leurs rivaux, non-seulement ne voulaient pas traiter de bonne foi, mais encore riaient de les voir ainsi dévorés par le soleil. Indignés et irrités à juste titre des railleries des Anglais que garantissait le feuillage de l'arbre, les Français, le cœur bouil-

(1) *La Philippide*, chant III.

lant de colère, coururent aux armes et se précipitèrent sur les chevaliers de Henri. Ceux-ci reçurent bravement ce premier choc et leur résistèrent avec autant de vigueur; néanmoins, après un rude combat, les Bretons cédèrent et se retirèrent à Vernon avec le dessein de continuer la guerre (7 octobre 1188). Philippe tourna alors sa colère contre l'arbre dont l'ombrage avait abrité d'odieux adversaires, et que par l'ordre du roi d'Angleterre on avait entouré d'une grande quantité de fer et d'airain. Il le fit abattre à coups de hache, *jurant par les saints de France que jamais plus il ne se tiendrait de conférence en ce lieu* (1). De là il se rendit le même soir à Chaumont.

De son côté Henri, auquel s'était réuni son fils Richard, n'avait pas osé s'arrêter plus d'une nuit à Vernon; il avait cherché un asile dans les murailles de Pacy-sur-Eure, où il croyait trouver plus de sécurité. Il y convoqua ses guerriers et leur adressa ces paroles, qui témoignaient assez de la colère qui agitait son âme: « Hélas! quelle « honte de se retirer tant de fois! quel déshonneur que « tant de milliers d'hommes soient mis en fuite par un « si petit nombre, pour rabattre quelque chose de cet « orgueil dont les enfants de la France sont constamment « possédés, et par lequel ils travaillent sans cesse à nous « mettre sous leurs pieds, nous et tous les autres! Ce roi, « à la vérité, est mon seigneur, et la justice ainsi que « la raison prescrivent de redouter un seigneur, et nous « enseignent qu'il n'est pas sûr de se battre contre lui. « Mais quoi donc! celui de vous qui ne m'aidera pas à « venger mon déshonneur, celui-là ne sera jamais mon « ami, il sera plutôt mon ennemi. Si donc la justice nous « défend de faire la guerre au roi, auquel la raison nous

(1) Roger de Hoveden.

« prescrit de nous soumettre comme à notre seigneur,
« n'y a-t-il pas devant nous assez de châteaux, de campagnes et de villes, pour que nous puissions aisément
« les renverser en nous avançant d'une marche rapide? »

Ces paroles du vieux monarque causèrent une vive satisfaction à Richard, qui s'empressa de lui répondre : « Voici, lui dit-il, que nous avons des milliers de combattants disposés à suivre tes ordres; nous avons en « outre trois mille chevaliers, parmi lesquels je me « range, dont la droite et le glaive feront leurs preuves. « Il n'est point absent, ce Geoffroy de Lusignan, qui suffit « à la guerre pour tenir tête à cent Français! Et pourquoi passerais-je sous silence le comte d'Arundel, ou « ce Raoul que Chester a envoyé, ou ce Jean dont Leicester s'honore, et ces deux frères qu'a nourris la terre « de Pradelle, et cet Albermale, doué d'une si grande « force, et qui ne le cède à personne en valeur lorsqu'il « est revêtu de ses armes? Parlerai-je des Paganel, et de « ces deux lions, frères et enfants de la Bretagne, Hervey « et Guidemarque, dont la protection fait la force de la « généreuse Lionie? Celui-ci dernièrement a brisé devant « nous, d'un coup de poing, la tête d'un cheval; pareillement il a fait succomber à la mort le majordome de « son père, devant lui, en le frappant de son gantelet, « quoique cet homme fût d'une taille élevée et d'une corpulence monstrueuse. Tels nous sommes, tels nous « marcherons à la guerre; tels sont ceux, ô père chéri, « qui s'avancent à la suite de ton camp. Il en est beaucoup d'autres que j'omets de nommer, et dont la vaillance t'est bien connue... Tandis que la fortune et les « circonstances nous appellent, formons nos bataillons, « courons assiéger Mantes; le héros de Garlande, qui

« défend cette ville, n'a qu'un petit nombre de chevaliers ;
« le roi est seul avec quelques hommes dans la citadelle
« de Chaumont ; le comte de Flandre a quitté le roi et
« s'est retiré à Arras ; déjà le comte Henri de Champagne
« a revu Troyes et Bar ; la joyeuse Bourgogne a reçu son
« duc ; Thibaud est déjà retourné dans les forts de Châ-
« teaudun ; Étienne est rentré dans le Berri ; Simon de
« Montfort a retrouvé les plaines riantes d'Épernon ;
« Matthieu est allé à Beaumont ; déjà Clermont a tres-
« sailli de joie en voyant revenir Raoul ; le Perche, cou-
« vert de forêts, s'est réjoui du retour de Rotrou ; tous
« les autres grands, détestant les ennuis d'une trop longue
« campagne, sont retournés joyeusement visiter leurs
« pénates particuliers. Puisque cela nous est permis,
« profitons des dons de la fortune ; à ceux qui sont bien
« préparés, tout délai a toujours été et sera toujours
« funeste (1). » Tous les barons approuvent Richard, s'encouragent mutuellement à la ruine des Français, et s'unissent dans les mêmes vœux.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, les sons du clairon retentirent dans le camp, et l'élite de la chevalerie anglo-normande, après avoir revêtu ses armes, suivit la route qui conduisait directement à la ville de Paris. Dès que le roi d'Angleterre eut atteint le territoire de son adversaire, il commanda à ses coureurs : « Allez,
« leur dit-il, allez par bandes ; n'épargnez aucune mé-
« tairie ; livrez les maisons aux flammes ; frappez de mort
« les hommes qui n'auront pas voulu recevoir les fers,
« et enveloppez dans une cruelle destruction tout le pays
« des Gaulois. » Dociles aux ordres de Henri, les Anglais armés de fer et de feu se répandent de toutes parts sur la

(1) *La Philippide*, chant III.

terre ennemie. Bientôt les flammes consument Chaufour, Boissy-Mauvoisin, Neauflète, Bréval, Mondreville, Jouy, Favril, Ménerville, Mesnil, la Folie-Herbaut, Aunay-sous-Aney, Landelle, Fontenay, Lamoye et Blaru. Rien ne demeure à l'abri de la fureur des troupes du vieux roi : tout le pays est enveloppé dans une même calamité. Enfin, Henri II et Richard, fiers de leurs premiers succès, marchèrent sur la ville de Mantes, qu'ils espéraient enlever de vive force. Tous les bourgeois de la vaillante commune de Mantes, renforcés de quelques chevaliers sous la conduite du comte de Garlande, sortirent contre les envahisseurs, et occupèrent le sommet de la colline de Pongebœuf.

Informé des progrès de l'ennemi par des messagers et par les flammes qui dévoraient les bourgades et les villages, Philippe avait appelé aux armes ses belliqueux chevaliers et accourait de Chaumont au secours de Mantes. Bientôt ses bannières brillent dans la plaine, bientôt on entend les cris souvent répétés de Montjoie et de France. « Infatigable et pressant sans cesse de l'éperon les flancs de son cheval, le visage couvert de poussière, les cheveux mêlés et agités par le vent qui lui souffle en face, les joues inondées d'un fleuve de sueur, déjà entièrement changé et méconnaissable pour tous, le roi dirige sa marche rapide à travers les deux portes de Mantes, et ne s'arrête que lorsqu'il est parvenu sur la colline de Pongebœuf. Là il revêt ses membres d'une armure de fer. La vue du roi fait tressaillir les gens de la commune. Philippe, de son côté, leur rend grâces de les trouver aussi bien armés, hors de leurs portes, et bien disposés à se défendre. »

A l'arrivée du jeune monarque et de ses barons, animés

d'un même zèle et d'un même esprit, Henri II fit un mouvement rétrograde, chargeant son fils Richard et Robert, comte de Leicester, de protéger sa retraite avec l'arrière-garde. Il était presque nuit, et Philippe, ne voulant pas s'engager plus loin à la poursuite des fuyards, s'arrêta au milieu de la plaine qu'avaient abandonnée les Anglais. Parmi les guerriers dont le roi était accompagné, brillait Guillaume des Barres, *la fleur de la chevalerie française*. Tandis que ses braves compagnons se disposaient à prendre du repos, il sort du groupe qui entoure le roi, prend des mains de son écuyer son bouclier et sa lance : « Qui viendra avec moi? s'écrie-t-il alors; voilà « que le comte de Poitou nous provoque, je reconnais « sur son bouclier les dents de lion; il est là en place « tel qu'une tour de fer; il est là, et de sa bouche « insolente il blasphème le nom des Français; il a oublié « de fuir; il se livre à tout son orgueil, et s'il ne trouve « pas à combattre, il s'en ira en mauvaise disposition. Je « vais donc voir cet homme de plus près. » Il dit et s'élance dans la plaine. « A sa suite marchent Dreux de Mello, et Hugues, sous la seigneurie duquel, ô Mâcon! s'accrut infiniment ta gloire, et de plus Baudouin et Girard de Fournival. Ces hommes, et un petit nombre d'autres, excités par l'amour de la gloire, s'avancent à la suite de la bannière du chevalier des Barres, tous accompagnés de leurs écuyers, qui ne pouvaient manquer à leurs seigneurs, et d'une bande de ribauds, lesquels, quoiqu'ils n'aient point d'armes, n'hésitent pas à se jeter au milieu des périls, quels qu'ils soient. » A la vue de Guillaume des Barres, les comtes d'Arundel et de Chichester se précipitent du milieu des rangs, brandissant leurs lances, et s'efforcent de le renverser. Mais l'intrépide chevalier,

loin de succomber sous les coups multipliés de ses adversaires, arrête leur impétuosité, les frappe et les désarçonne.

« Un troisième combattant se présente alors; c'est Richard, le héros de Poitiers, fils du roi, qui deviendra bientôt roi lui-même. Guillaume l'a reconnu; sa lance est demeurée tout entière; il se réjouit, et ne cache point la joie qu'il éprouve d'avoir rencontré son pareil et de pouvoir combattre à armes égales. » Néanmoins il ne l'attend point et lui épargne la moitié du chemin. Les deux guerriers brisent leurs lances l'un contre l'autre sans chanceler sur la selle; mais les tronçons leur étant restés dans les mains, ils s'en servent pour se décharger de grands coups autour des tempes; puis, lorsqu'ils les ont usés, ils continuent le duel avec leurs épées, se frappent tour à tour, et cherchent l'un et l'autre la mort.

« Irrité de ne pouvoir triompher de Guillaume à force ouverte, Richard médite une ruse et plonge son épée jusqu'à la garde dans le poitrail du cheval de son adversaire. Celui-ci s'en aperçoit, et sentant son cheval chanceler sous ses genoux tremblants, il s'élance aussitôt à terre, et, se tenant ferme sur ses pieds et debout, il frappe le comte d'un si vigoureux coup qu'il le renverse sur le sable de tout le poids de son corps; et tout aussitôt, afin de lui faire plus de mal, il frappe et d'une seconde estocade il tue son coursier, et le fait rouler sur le corps de son maître. Car il ne pouvait emmener le comte prisonnier, le dépouiller de ses armes ou lui donner la mort après l'avoir vaincu, se trouvant lui-même seul, enveloppé d'une foule d'ennemis, qui ne cessaient de l'accabler de traits et de pierres, et de faire pleuvoir sur lui et de loin une grêle de flèches. Aucun d'eux n'osait se rapprocher davantage, en venir aux mains avec lui, ni se

hasarder dans un nouveau combat. Lui cependant était là, ferme comme une barre, opposant son bras comme une barrière à cet essaim d'ennemis, tournant légèrement dans son cercle, et renversant tantôt les uns, tantôt les autres. A ce moment les compagnons du comte accourent, le trouvent renversé dans la poussière, et se hâtent de le relever. Il était couché sur le dos, tout meurtri de la chute de son cheval, accablé du poids énorme de ses armes. Il se relève, se dresse sur ses pieds, remonte sur un coursier tout frais, et s'excite de nouveau à attaquer le chevalier des Barres, afin de l'emmener vivant, ou de le laisser mort sur la place. Celui-ci, couvert de sang, peut à peine se tenir debout; son bouclier, tout brisé et percé sur mille points, est horriblement hérissé de traits qui le rendent semblable à un hérisson : nul cependant n'essaie encore de s'approcher de lui, sans recevoir aussitôt le coup de la mort. »

Déjà Richard se réjouissait dans l'espoir que le valeureux des Barres ne pourrait lui échapper, lorsque Hugues de Mâcon, s'avançant, « le frappe sous l'oreille gauche de sa lance, qu'il brandit d'un bras vigoureux. Le comte se retourne sur la droite, la lance se brise sans faire tomber ni blesser celui qu'elle attaque. Hugues s'écrie alors : « Si tu as cru pouvoir triompher de l'in« vincible seigneur des Barres, voici que nous arri« vons, un peu tard, mais à temps encore pour porter « secours à Barres fatigué. Que ta bouche s'abstienne de « pareilles bravades : et pourquoi te les permettrais-tu? « Nous te connaissons; souviens-toi de ta chaste mère; « désormais ne blasphème plus contre les enfants invin« cibles de la France. » A ces mots Hugues se précipite sur son adversaire et lui porte un coup à la tête. De son

côté, le comte le presse avec ardeur, le remplit d'étonnement et le force enfin à reculer. Dans cet instant les compagnons de Richard et ceux du sire des Barres fondent de toutes parts les uns sur les autres. Une horrible mêlée s'ensuit : les chevaliers français, unis d'un même sentiment, font rage contre leurs ennemis. Chez eux une valeur à toute épreuve supplée au petit nombre. Guillaume des Barres a retrouvé un cheval, et malgré ses blessures il répand autour de lui la terreur et la mort. Des deux côtés le sang coule en abondance; les chevaux qui ont perdu leurs maîtres errent dans la campagne; la terre se couvre de lances et de flèches et disparaît sous les débris des armes. On voit étendus çà et là les hommes et les chevaux rendant le dernier soupir. Bientôt les rangs s'éclaircissent, et l'ennemi, ne pouvant résister à la fureur terrible des compagnons du seigneur des Barres, fuit irrévocablement, et l'honneur de la journée reste aux chevaliers de France (1). »

La suspension des hostilités, aux approches de l'hiver, fournit aux prélats et aux seigneurs des deux partis l'occasion de se visiter souvent les uns les autres. Dans leurs entretiens ils déploraient les malheurs de Jérusalem et s'élevaient avec force contre une guerre regardée par eux comme un incident nuisible à la cause de la chrétienté. Richard lui-même manifestait quelque tendance à se rapprocher de Philippe, auquel l'unissait une ancienne fraternité chevaleresque. Ce roi lui avait d'ailleurs persuadé, non sans raison, que son père voulait le frustrer de ses droits de succession au profit de Jean Sans-Terre, son frère puîné. Dans son désir de réconciliation, le prince alla jusqu'à proposer de soumettre au jugement des pairs

(1) *La Philippide*, chant III.

du royaume de France le différend qui existait entre lui et le comte de Toulouse. Alarmé de ces dispositions de son fils, Henri lui refusa son consentement, et ne voulut traiter de la paix que dans une entrevue personnelle avec le roi son rival. Cette conférence eut lieu vers l'octave de la Saint-Martin, près de Bonmoulins, en Normandie. La première des conditions que proposa Philippe-Auguste fut la conclusion du mariage de sa sœur Alix. Il demanda en outre au vieux roi qu'il associât son futur beau-frère à la couronne, puisqu'il était son héritier présomptif et nécessaire, et qu'il avait accordé autrefois le même honneur au prince Henri son frère.

Le roi d'Angleterre rejeta avec opiniâtreté la dernière proposition qui lui était faite au nom du comte de Poitou, car le souvenir du chagrin que lui avait causé l'élévation prématurée de son fils aîné, restait profondément gravé dans son cœur. Indigné de ce refus, Richard se leva tout furieux, et s'adressant aux siens : « Compa-« gnons, s'écria-t-il, vous allez voir quelque chose à quoi « vous ne vous attendez certes guère. » Alors il tira son épée, se tourna vers le roi de France, s'agenouilla, joignit les deux mains entre les siennes, se déclara son vassal et lui fit hommage pour tous les domaines de la maison d'Anjou qui relevaient de sa couronne. Pour ce serment de foi et d'hommage, Philippe lui octroya en fiefs les villes de Châteauroux et d'Issoudun, et consentit à ce que Richard ne restituât pas le Querci au comte Raymond de Saint-Gilles (1).

A la nouvelle de cette défection de Richard, qui semblait être le commencement d'une violente querelle

(1) Roger de Hoveden.



Richard se tourna vers le roi de France, s'agenouilla et se déclara son vassal.

domestique, un mouvement soudain de révolte agita les populations mécontentes de la Bretagne et de l'Aquitaine. Les gens du Poitou, naguère encore ennemis jurés du prince, embrassèrent avec ardeur ses intérêts, lorsqu'ils le virent en rébellion ouverte contre le roi son père. Le cœur brisé par l'ingratitude et les tentatives d'usurpation de son fils, Henri se retira à Saumur, afin d'y faire ses préparatifs de guerre. La plupart de ses barons et de ses chevaliers l'abandonnaient successivement pour suivre la bannière de Richard Cœur-de-Lion, *le prince des batailles et prouesses*, qui était jeune et plein d'espérance. En effet, le duc de Guienne était un peu plus âgé que Philippe-Auguste. On admirait la régularité de ses traits; ses yeux bleus et grands brillaient d'un éclat peu commun; il avait les cheveux d'un blond ardent, le teint vif et délicat, la stature grande et majestueuse, l'esprit solide et fin. Le cœur d'Alexandre semblait être passé en lui. On ne savait s'il était plus grand capitaine dans la perte que dans le gain d'une bataille, tant il prenait avantageusement son parti. Sa magnificence et sa libéralité ne connaissaient pas de bornes. Ambitieux, fier, emporté, violent, présomptueux et téméraire, il était le parfait modèle de la chevalerie barbare du XIe siècle. Sa force extraordinaire, à laquelle se joignait un esprit incapable de crainte, et sa brillante bravoure le rendaient supérieur à tous les princes contemporains. Mais il était excessivement jaloux de tous ceux qui pouvaient lui disputer la gloire des armes; ses hauteurs et les injustices dans lesquelles l'entraînait l'impétuosité de ses passions, lui faisaient un grand nombre d'ennemis.

Tandis que les barons de Bretagne et d'Aquitaine portaient leur hommage à Richard, comme à leur sei-

gneur suzerain, le père, abattu par le chagrin et la maladie, s'efforçait de réunir autour de lui les seigneurs de Normandie et d'Anjou et tous ceux qu'effrayaient les foudres de l'Église. Car le pontife romain, préoccupé des malheurs de Jérusalem, s'était hâté d'intervenir dans une guerre qui empêchait deux puissants souverains de la chrétienté de voler au secours de la Terre-Sainte. Il venait alors d'envoyer en France Jean, cardinal-évêque d'Anagni, avec tous les pouvoirs des légats, afin de travailler à la paix. Jean eut des entrevues successives avec Philippe et Henri, et dans ses négociations avec eux il donna plusieurs fois des preuves d'une rare habileté. Enfin, la douceur et la force de ses discours leur arrachèrent la promesse qu'ils s'en rapporteraient à son arbitrage et à celui des archevêques de Reims, de Rouen, de Bourges et de Cantorbéry, et que le jour de l'octave de la Pentecôte ils se réuniraient à la Ferté-Bernard, dans le Maine. Les cinq prélats prononcèrent aussitôt sentence d'excommunication contre tous ceux qui mettaient obstacle à la paix, tant clercs que laïques, excepté les seules personnes des rois.

Au jour fixé, Philippe et Henri se rendirent à la Ferté-Bernard, avec le comte Richard, le légat et les quatre archevêques, et un grand nombre de seigneurs des deux royaumes. Le roi de France renouvela les propositions déjà faites par lui au congrès de Bonmoulins, touchant le mariage de sa sœur et l'association de Richard à la couronne. Il demanda en outre que Jean Sans-Terre accompagnât son aîné à la croisade; « car autrement il pourrait troubler la paix du royaume. — C'est vrai! cria Richard. — Je ne puis consentir à cela, répondit à Philippe le roi d'Angleterre, dont la conduite de Richard augmentait

chaque jour la défiance. Que ta sœur épouse Jean, mon autre fils, et je déclarerai Jean mon héritier pour toutes les provinces du continent. — Je ne puis souscrire à cette proposition, reprit le roi de France, et les trêves sont rompues (1). » Le cardinal Jean d'Anagni prit aussitôt la parole, et menaça Philippe de mettre son royaume sous l'interdit et de l'excommunier, s'il rejetait les conditions de Henri. « Seigneur légat, répliqua Philippe, je ne crains point tes excommunications, car elles seraient injustes. Il n'appartient pas à l'Église romaine de porter aucune censure contre le royaume de France, quand le roi juge à propos de réprimer ses vassaux rebelles et de venger ses injures et le mépris de sa couronne; d'ailleurs tes discours me prouvent que tu as déjà flairé les sterlings du roi d'Angleterre. — Eh bien! s'écria le prélat indigné, j'excommunie toi et ton complice le comte Richard. » A ces mots, Richard met l'épée à la main et se précipite avec fureur sur l'envoyé pontifical. Les assistants l'entourent et l'empêchent de se porter à quelque violence. Pendant ce temps, l'évêque d'Anagni monte sur sa mule et s'enfuit à toute bride.

La guerre recommença plus vive: les Bretons et les Poitevins, courant aux armes, ravagèrent les frontières de la Normandie et de l'Anjou, et le vieux roi, obligé de se défendre sur tous les points, rassembla son armée. Quant à Philippe-Auguste, il réunit ses troupes à Nogent-le-Rotrou, « conduit ses bataillons victorieux à la Ferté-Bernard, et, s'étant emparé de vive force du château, va tout à coup mettre le siége devant la ville du Mans, que le roi Henri, appuyé d'innombrables compagnies d'hommes

(1) Roger de Hoveden, p. 652.

de pied et de chevaliers, occupait en ce moment et tenait fermée. Lorsqu'il apprit, cependant, que Philippe se présentait devant ses murs, il se mit aussitôt à fuir sans oser jeter un regard en arrière, et alla chercher un asile dans Alençon. Bientôt ayant brisé les portes, l'armée entre dans la ville du Mans, ainsi abandonnée au pillage. Des chariots à quatre chevaux sont chargés de dépouilles opimes; les bêtes de somme plient sous les effets précieux, les vêtements de soie, l'ivoire, les vases d'argent, les monnaies d'un poids inconnu, les ornements de lit surmontés de riches plumes, et les brillantes étoffes de toutes couleurs. Richard, néanmoins, s'était porté sur les pas de son père, et à son tour il voit, non sans étonnement et surtout avec une grande douleur, la ville si promptement livrée au pillage, car elle appartenait de droit à ses ancêtres et était le noble berceau de sa race. Philippe, voulant le consoler de sa grande douleur, lui donna en propriété toute la commune, les habitants et les colons qui cultivaient les riches campagnes des environs (1). »

Le roi de France et le comte de Poitou réunis marchèrent en toute hâte sur la Touraine et prirent en passant le Château-du-Loir, la Châtre, Tro, Montoire et les Roches-l'Évêque. Ils descendirent ensuite vers la Loire, s'emparèrent de Chaumont, d'Amboise, de Roche-Corbon, et dans l'espérance de fermer le passage au roi Henri, qui s'était retiré à Chinon, ils résolurent d'attaquer la ville de Tours, « que deux fleuves, la Loire et le Cher, enveloppent de leurs ondes limpides. Renommée par sa position, fière de ses citoyens, puissante par son

(1) *La Philippide*, chant III.

clergé, remplie d'une nombreuse population et de richesses, embellie par les bois et les vignes des environs, elle est de plus décorée par la présence du corps très-saint de l'illustre prélat Martin, dont la gloire a répandu un grand éclat sur toutes les églises. Dès que les habitants furent informés de l'arrivée du roi, ils précipitèrent leur pont dans les eaux de la Loire, afin qu'il ne pût transporter son armée plus loin et assaillir les murailles avec plus de facilité. Mais quels efforts et quelles précautions peuvent résister à la valeur? qui peut contenir un cœur tout bouillant de courage? Le roi, sous la conduite d'un certain ribaud, s'en va partout cherchant un gué, jusqu'à ce qu'enfin, s'appuyant sur sa lance au milieu du fleuve, dont les eaux l'enveloppent de toutes parts, il se trouve parvenu sur l'autre rive. » Une fois le passage tracé par leurs dignes chefs, les troupes s'élancent avec ardeur dans la rivière, la traversent heureusement et s'arrêtent dans une plaine au milieu de laquelle étaient des moissons et des prairies verdoyantes, et sur quelques points des vignes et des arbres chargés de fruits. Un grand nombre de ces arbres furent abattus et employés par les soldats à fortifier le camp. Dès le lendemain, les hommes de pied, qui trouvaient le repos insupportable, dressèrent leurs échelles contre les murailles à l'insu du roi, et ne rencontrèrent aucune résistance de la part des habitants. Saisis de frayeur à l'aspect des étendards de Philippe, qu'avait devancé le bruit de ses victoires, les citoyens et les hommes d'armes avaient barricadé les portes de la ville et s'étaient enfermés dans le château, pensant ne pouvoir défendre que ce seul point. L'absence des habitants inspira une audace encore plus grande aux soldats; ils se précipitèrent en foule, escaladèrent les

remparts, montèrent par les escaliers, ouvrirent en dedans les barricades et les portes, et invitèrent leurs compagnons à se joindre à eux. Informés de cet événement, les barons et le roi s'en étonnèrent et s'en réjouirent à la fois, et Philippe rendit des actions de grâces à Dieu, qui faisait prospérer ses entreprises. Aussitôt le château fut attaqué avec la même impétuosité; Gilbert, qui en était gouverneur, n'avait pour le défendre que soixante-dix chevaliers et trois cents gens d'armes. Il ne tarda pas à comprendre l'impossibilité de résister à des forces si nombreuses et se rendit à discrétion.

Les conquêtes successives de son rival et la perte de deux provinces arrivée en si peu de jours, causèrent une profonde douleur à Henri. Sans moyens de défense et sans autorité, affaibli de corps et d'esprit, il céda aux sollicitations de l'archevêque de Reims, du comte de Flandre et du duc de Bourgogne, qui l'engageaient à prévenir de plus grandes pertes par une prompte réconciliation, et sollicita humblement la paix. Les deux rois se rencontrèrent dans une plaine entre Tours et Poitiers. Tandis qu'ils discutaient, à quelque distance de la foule, sur leurs prétentions respectives, la foudre tomba près d'eux, quoique le ciel fût sans nuages. Bientôt après, un second coup de tonnerre plus terrible encore se fit entendre, et le roi d'Angleterre en fut tellement troublé, qu'il abandonna les rênes de son cheval et chancela sur sa selle, de manière qu'il serait tombé à terre sans l'assistance de ceux qui l'entouraient. Dans cet état, il se soumit à tout ce que voulurent ses ennemis : il se reconnut expressément l'homme-lige de Philippe, à merci et miséricorde, renonça à tout droit de suzeraineté sur les villes du Berri, et consentit à payer au roi de France 20,000 marcs d'argent

pour la restitution de ses conquêtes. Il fut encore stipulé que la jeune Alix serait confiée à la garde de cinq personnes choisies par Richard jusqu'à son retour de la croisade, où il devait se rendre avec Philippe; que Henri donnerait à Richard le baiser de paix et de réconciliation; enfin, que tous les barons et seigneurs qui avaient adhéré aux projets du fils contre le père, demeureraient vassaux du fils et non du père, à moins qu'ils ne retournassent de leur propre mouvement vers ce dernier. Dans le cas où le vieux roi tenterait de se soustraire à aucune de ces conditions, tous les barons et prélats d'Angleterre s'engageaient à se déclarer contre lui en faveur de Richard (1).

Les conditions de la paix, rédigées par écrit, devaient recevoir dans une seconde entrevue le consentement formel du monarque anglais. Mais l'affaiblissement de ses facultés physiques et morales allait toujours croissant, et il était trop malade pour y assister. Des messagers du roi de France se présentèrent à son camp; ils le trouvèrent couché sur un lit et lui apportèrent le traité à signer. Lorsqu'il entendit la lecture de l'article qui regardait les seigneurs engagés, soit ouvertement, soit en secret, dans le parti de Richard, il demanda leurs noms pour connaître tous ces serviteurs infidèles. Cette curiosité lui porta un coup terrible; car le premier qu'on prononça fut celui de Jean, son fils de prédilection. A ce nom si cher le malheureux père eut le cœur brisé; il se leva sur son séant, promena autour de lui un œil hagard et s'écria avec l'accent d'un profond désespoir: « Est-il bien vrai que Jean, mon cœur, mon fils bien-aimé entre tous, se soit aussi éloigné de moi? — Rien de plus vrai, » répondirent les envoyés.

(1) Roger de Hoveden.

Alors il retomba sur son lit, et retourna sa face contre le mur. « Eh bien ! que tout aille désormais comme il pourra, dit-il ; je n'ai plus de souci ni de moi ni du monde. » A peine les messagers de Philippe avaient-ils quitté le camp, où régnait la tristesse, que Richard s'approcha du lit et pria son père de lui accorder, en exécution du traité, le baiser de paix et de réconciliation. Le roi, malgré son désespoir, composa son visage, et le lui donna avec un calme apparent ; mais Richard en se retirant put entendre son père murmurer à voix basse : « Que le Seigneur me fasse la grâce de ne point mourir avant d'avoir tiré de toi la vengeance que mérite ton ingratitude (1). » A peine arrivé au camp des Français, le comte de Poitou, que n'avaient point ému ces paroles, osa les redire au roi Philippe et à la foule des barons, qui tous poussèrent de grands éclats de rire et plaisantèrent sur la nouvelle réconciliation du père et du fils.

Cependant la maladie faisait chaque jour des progrès effrayants, et tout semblait annoncer au monarque une prompte dissolution. Alors il se fit transporter en toute hâte à Chinon ; il y tomba d'abord dans une profonde mélancolie, que suivit une fièvre violente. Dans ses fréquents accès il passait de la douleur à la colère, il prononçait des paroles entrecoupées, déplorait le jour qui l'avait vu naître, et appelait la vengeance du Ciel sur la conduite de ses enfants ingrats et rebelles : « Honte, s'écriait-il, honte au roi vaincu ! Maudit soit le jour où je suis né ! Malédiction sur mes deux fils ! » Les religieux de Cantorbéry qui l'entouraient, s'efforcèrent en vain de le

(1) Nunquam me Dominus mori permittat, donec dignam mihi de te vindictam accepero.

GIRAUD LE CAMBRIEN, *Histoires des Gaules*, t. XVIII.

rappeler à la tendresse paternelle; il ne voulut jamais rétracter ce vœu de vengeance et de ruine, et répondit à leurs exhortations par de nouvelles violences. Quelques-uns de ces religieux osèrent lui rappeler les fautes et les crimes dans lesquels l'avaient entraîné ces fureurs, la mort de saint Thomas leur archevêque, et ses continuelles injustices envers les moines de leur église. « Traî« tres que vous êtes, répondit le roi grinçant des dents ; « j'ai été, je suis, je serai votre seigneur; sortez d'ici, « car je ne veux parler qu'avec mes fidèles. » Les religieux obéirent; cependant l'un d'entre eux, peu effrayé de ces paroles menaçantes, lui dit en poussant un grand soupir : « Si la vie et les tourments du martyr Thomas « ont été agréables à Dieu, il nous fera prompte justice « de ton corps. » A ces mots, Henri ne put modérer son courroux; il se précipita un poignard à la main sur le moine insolent; mais ses fidèles le retinrent et il remit son arme dans sa ceinture (1).

Au milieu de cette lente et cruelle expiation des constantes prospérités de sa jeunesse, le vieux monarque trouva cependant un ami dévoué dans un des fils qu'il avait eus d'une autre femme, Geoffroy le chancelier, qui se tint avec une pieuse assiduité près du lit de mort de son père. Touché de ses preuves d'affection, Henri l'en récompensa; avec sa bénédiction il lui donna l'anneau qu'il portait à son doigt, et devant tous ses fidèles il exprima le désir qu'il fût promu à l'archevêché d'York et à l'évêché de Winchester. Bientôt les secours de l'art devinrent inutiles; tout espoir de guérison s'évanouit, et le roi ne dut penser qu'aux dernières consolations de la reli-

(1) Roger de Hoveden.

gion. A sa demande, on le porta devant l'autel de l'église; alors les évêques et les clercs, témoins de son repentir, lui donnèrent l'absolution. Il mourut le 6 juillet 1189, dans la trente-cinquième année de son règne.

A peine avait-il rendu le dernier soupir, que tout le monde le mit en oubli. Les barons et les évêques le quittèrent et coururent trouver Richard. Ses autres serviteurs se dispersèrent après avoir pillé tout ce qu'il y avait de précieux dans son palais et emporté jusqu'à ses habits. Il demeura nu, gisant sur une table, et il ne se trouva qu'un jeune page, depuis peu à son service, qui le couvrit de son manteau. Tandis qu'on le transportait sans pompe à l'abbaye de Fontevrault, près de Chinon, où il avait souhaité d'être inhumé, le comte Richard, que le bruit public avait informé de la mort de son père, vint se joindre avec ses barons au lugubre convoi, témoignant de sa profonde douleur par des gémissements et des larmes. Le cadavre fut déposé dans la grande église de l'abbaye jusqu'au moment des funérailles. Richard vint à l'église; à l'aspect du roi étendu dans un cercueil, le visage découvert et encore empreint des convulsions d'une violente agonie, il éprouva un frémissement indicible, se mit à genoux devant l'autel, se leva après l'intervalle d'un *Pater noster* et repartit aussitôt. Selon le récit des chroniqueurs contemporains, le sang coula en abondance des deux narines du mort tant que le comte resta dans l'église. « Le lendemain de ce jour, dit M. Augustin Thierry d'après Giraud le Cambrien, eut lieu la cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. Faute de

couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème, fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme; et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri, fils de Geoffroy Plantegenest, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit à sa dernière demeure (1). »

Arrivé au trône sans aucune opposition, par la mort de son père, Richard resta quelques semaines sur le continent, afin de terminer des différends qui existaient entre les couronnes de France et d'Angleterre. Il courut à Rouen pour s'y faire reconnaître duc de Normandie; à son passage il donna l'ordre d'arrêter Étienne de Tours, sénéchal d'Anjou, et de l'enfermer, les fers aux pieds et aux mains, dans un cachot d'où il ne sortît qu'après avoir livré les trésors confiés à sa garde. Les habitants de Rouen l'accueillirent avec joie, et, le jour de Sainte-Marguerite, Richard reçut l'épée ducale de Normandie des mains de l'archevêque Gautier, dans l'église Notre-Dame, en présence des évêques, des comtes et des barons du pays (20 juillet). A cette occasion il combla les églises de biens, et ses fidèles d'honneurs et de concessions féodales. Il envoya des messagers en Angleterre pour rendre à la liberté sa mère Éléonore, que la jalousie de Henri II avait retenue captive dans la tour de Londres. Richard l'investit de la haute dignité de régente, augmenta ses revenus et s'efforça de réparer par ses bienfaits et sa conduite généreuse les outrages qu'elle avait reçus de son époux. Éléonore, passant d'une affreuse prison à une liberté si glorieuse, en témoigna sa reconnaissance au roi son fils. Par ses soins tous

(1) *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, t. III.

les hommes libres s'empressèrent de prêter serment d'allégeance au nouveau souverain et de jurer fidélité à ses lois. Richard rappela ensuite les bannis, rendit aux barons leurs chartes et leurs priviléges, et loin de repousser les ministres et les conseillers fidèles de son père, il les confirma dans leurs fonctions.

Afin de s'assurer l'appui du roi de France, le prince anglais vint le trouver à Gisors, et lui fit hommage comme duc de Normandie. Les traités précédents une fois ratifiés, il fut convenu que Philippe rendrait Tours, le Mans et Châteauroux à Richard, qui, de son côté, devait lui céder Graçay et Issoudun, et lui payer 24,000 marcs d'argent, lorsqu'il aurait pris possession du trône d'Angleterre. Le duc de Normandie passa ensuite le détroit, accompagné de Jean son frère, et fut couronné roi d'Angleterre à Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry (3 septembre 1189). Pour remplir les vœux de son père mourant, il conféra l'archevèché d'York à Geoffroy, son frère, qui avait embrassé l'état ecclésiastique. Quant à Jean Sans-Terre, il reçut pour apanage les comtés de Mortain, de Cornouailles, de Somerset, de Dorset et de Lancaster, et il épousa la fille du comte de Glocester. Toute la noblesse éprouva la libéralité de Richard, qui acheva de se concilier les cœurs en payant toutes les dettes contractées par le roi son père.

Sur ces entrefaites, Philippe-Auguste envoya des ambassadeurs à Londres pour sommer le roi d'Angleterre de se disposer au voyage de la Palestine, et lui apprendre que l'époque du départ était fixée définitivement aux fêtes de Pâques. A l'arrivée des messagers, Richard convoqua une assemblée de ses comtes et de ses barons dans la grande

église de Westminster. Tous ceux qui avaient pris la croix avec lui jurèrent de se trouver sans faute dans l'octave de Pâques à Vezelay, rendez-vous général des armées. Dès ce moment le nouveau roi ne s'occupa plus qu'à terminer ses préparatifs. Non content des grands trésors entassés en divers lieux par Henri II, il imposa arbitrairement à ses feudataires des sommes considérables, et mit à l'encan ses châteaux, ses villes, et tout ce qui appartenait au domaine royal. Avec son imprévoyance accoutumée, il vendit au plus offrant les hautes charges de l'État, et jusqu'à celle de grand justicier. Comme le comte de Leicester lui reprochait d'aliéner les fiefs de la couronne, Richard lui répondit: « Je vendrais en ce moment la cité de Londres, si je pouvais trouver des acheteurs. »

Après avoir confié le gouvernement de son royaume à la vieille reine Éléonore, et la garde de la Tour à son chancelier Guillaume de Lonchamp, évêque d'Ély, et à Hugues Pulsey, évêque de Durham, le roi d'Angleterre alla s'embarquer à Douvres le 14 décembre. Poussé par un vent favorable, il descendit le même jour à Gravelines, et joignit à Lille Philippe comte de Flandre, qui le reçut avec magnificence et le suivit en Normandie. Richard tint à Rouen les états de la province, dont il tira encore des secours d'hommes et de grandes sommes d'argent. Là il écouta les prédications du célèbre Foulques, curé de Neuilly, homme apostolique et d'une liberté intrépide. De Rouen il vint trouver le roi de France à Nonancourt, où s'ouvrirent les premières conférences pour le voyage. *Philippe Dieudonné* et *Richard Cœur-de-Lion* s'engagèrent par serment à se prêter un secours mutuel, durant toute l'expédition, tel que deux princes chrétiens et deux frères d'armes le devaient attendre l'un

de l'autre. Le premier promit de défendre les droits du roi d'Angleterre, comme sa propre ville de Paris, et le second, ceux du roi de France, comme s'il avait à combattre pour sa cité de Rouen. Si l'un d'eux venait à mourir, le survivant aurait en sa disposition les trésors du prince mort et le commandement de son armée. Les barons et les seigneurs, déposant toute haine et toute inimitié, jurèrent qu'ils ne se feraient pas la guerre entre eux pendant la croisade, et l'assemblée fixa le terme de la paix à quarante jours après le retour des deux rois. Les archevêques et les évêques lancèrent les foudres de l'excommunication contre ceux qui violeraient ces promesses.

Outre ces règlements généraux, faits dans l'intérêt des royaumes de France et d'Angleterre, Richard publia des statuts de discipline pour le maintien de l'ordre sur sa flotte. Ces statuts peignent à la fois le caractère de l'homme et celui de son époque. « Richard, à ses hommes qui vont à Jérusalem : Sachez que, du conseil de mes barons, j'ai fait les lois suivantes : En cas de meurtre, le coupable sera lié au cadavre et jeté avec lui dans la mer, si le crime a été commis à bord des vaisseaux ; s'il a été commis sur terre, il sera enterré vif dans le même tombeau. Quiconque sera convaincu par des témoins légitimes d'avoir tiré son couteau dans une querelle et frappé son adversaire jusqu'à effusion de sang, aura le poing coupé ; s'il n'y a pas eu de sang répandu, il sera seulement plongé trois fois dans la mer. Celui qui injurie son compagnon ou qui blasphème le nom de Dieu, doit donner autant d'onces d'argent qu'il a proféré d'invectives. Tout homme convaincu de vol aura la tête rasée, enduite de poix bouillante et couverte de plumes, afin qu'il soit reconnu, et sera déposé en cet état sur le premier ri-

vage (1). » Les deux rois se séparèrent de nouveau pour achever de mettre ordre à leurs affaires.

Richard descendit en Bretagne avec quelques troupes, dans l'intention de s'assurer la tutelle et la garde du duc Arthur, son neveu. Les seigneurs de Surgères et de Mayenne, qui s'opposaient à son dessein, éprouvèrent les effets de sa vengeance; mais toute la noblesse se réunit afin de conserver les droits de la duchesse Constance. Alors Richard, voyant qu'il lui faudrait plus de temps pour l'exécution de son entreprise, et ne doutant point d'ailleurs que le roi de France n'arrivât au secours de la Bretagne, ne voulut pas s'attirer le reproche d'une nouvelle rupture. Il se contenta de renouveler le traité fait autrefois avec le roi son père, combla de caresses le jeune duc, le déclara son successeur, en cas qu'il mourût sans enfants, et engagea quelques seigneurs bretons à le suivre en Orient.

De son côté, Philippe-Auguste se rendit à Paris; la triste nouvelle de la maladie de la reine Isabelle de Hainaut, sa femme, y réclamait sa présence. Malgré tous les secours des médecins les plus habiles, cette princesse mourut le 15 mars 1190. Deux ans et demi auparavant, elle avait donné le jour à un fils qui fut appelé Louis. Cette perte causa une douleur excessive au roi; elle lui fit abandonner pour un temps le soin de ses affaires et retarder jusqu'à la Saint-Jean d'été le départ de l'expédition. La France entière partagea l'affliction du monarque. Les funérailles de la noble reine furent célébrées dans l'église Notre-Dame de Paris, où fut déposé son corps. L'évêque Maurice y fit élever un autel devant lequel deux

(1) Roger de Hoveden.

chapelains, qui durent recevoir chacun une rente de quinze livres, étaient chargés de prier incessamment le Seigneur pour le repos de l'âme de la défunte.

Après les obsèques de la reine, Philippe réunit les barons et les prélats du royaume au palais de la Cité, à Paris. Dans cette cour plénière, il publia, en forme de testament, une ordonnance qui réglait l'administration du domaine royal pendant le pèlerinage d'outre-mer. Il confia la régence à la reine douairière et au cardinal de Champagne, dont il borna cependant la puissance. Il voulut que pour les vacances des bénéfices ecclésiastiques et la perception des droits régaliens, ils se laissassent diriger par les conseils de frère Bernard, le pieux ermite de Vincennes, et interdit la levée de nouvelles tailles et soldes sur le peuple. Prévoyant le *cas où Dieu ferait sa volonté de lui*, il ordonne que la reine, l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris, les abbés de Saint-Victor et frère Bernard divisent son trésor en deux parties égales : l'une sera consacrée au soulagement des pauvres et à la réparation des églises ruinées, l'autre appliquée aux besoins du royaume et à la dépense du prince Louis son fils. Ce testament fut revêtu du sceau royal et de celui de Thibaud, comte de Chartres et de Blois, sénéchal de France, de Matthieu, chambellan, et de Raoul, maréchal, ou inspecteur des écuries du roi. La régence et l'administration du royaume ainsi réglées, Philippe commanda aux magistrats de Paris de travailler pendant son absence à fermer leur ville de murailles du côté de Sainte-Geneviève, et à la flanquer de tours bien assises et bien ordonnées.

CHAPITRE V

SÉJOUR DE PHILIPPE ET DE RICHARD EN SICILE. — ARRIVÉE DEVANT PTOLÉMAÏS.

Philippe-Auguste prend le bourdon et la panetière à Saint-Denis. — Il est joint à Vezelay par Richard. — Séparation des deux rois à Lyon. — Une tempête assaille la flotte de Philippe-Auguste. — Itinéraire de Richard. — Arrivée à Messine. — Mort de Frédéric Barberousse. — Différends entre Richard et Tancrède, roi de Sicile. — Querelle des Anglais avec les Messinois. — Mésintelligence entre les rois de France et d'Angleterre. — Réconciliation. — Caractère intraitable de Richard. — Joachim, abbé de Curacio, en présence de Richard. — Ordonnance des deux rois. — Départ de Messine. — Arrivée des Français devant Saint-Jean-d'Acre. — État des affaires de la Palestine. — Préparatifs de Philippe pour attaquer Ptolémaïs. — Navigation de Richard. — Conquête de l'île de Chypre. — Combat naval contre les infidèles. — Arrivée de Richard à Ptolémaïs.

Le roi de France avait publié les mesures les plus sages de justice, d'administration et de défense militaire pour son royaume, lorsque la Saint-Jean-Baptiste étant venue, il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis, suivant la coutume de ses pères. Prosterné sur le pavé, devant le corps du glorieux martyr, il pria longtemps avec piété et effusion de larmes, puis se leva et reçut l'écharpe et le bourdon des mains de Guillaume, archevêque de Reims. De là il gagna Vezelay, où il fut joint par Richard, auquel le pieux archevêque de Tyr avait donné, dans l'église Saint-Martin de Tours, le bourdon et la panetière de pèlerin. Les deux rois passèrent en revue leurs armées,

les plus belles qu'eût jamais équipées l'Europe féodale. Sous leurs bannières se trouvaient réunis plus de cent mille hommes enthousiastes de gloire et de religion, jeunesse fougueuse et toujours prête à braver les dangers. Ils visitèrent à Vezelay la châsse de sainte Marie-Madeleine, renouvelèrent leurs protestations d'éternelle amitié et descendirent ensemble vers le Midi. A Lyon, ville d'une haute importance par sa population et ses richesses, un accident affreux répandit la tristesse parmi les pèlerins. Richard et Philippe avaient déjà franchi avec la plus grande partie de leurs gens un pont de bois jeté sur le Rhône, lorsque ce pont s'écroula tout à coup. Il périt beaucoup de monde dans les flots rapides du fleuve, surtout des enfants et des femmes qui étaient accourus en foule et sans ordre pour voir l'armée des croisés. Les gens superstitieux ne manquèrent pas de tirer de cet événement les présages les plus funestes. Ce fut dans cette ville que les deux rois se séparèrent après avoir publié de nouveaux statuts de discipline. Comme ils avaient résolu de ne pas suivre la route des précédents pèlerinages, et de prendre la voie de la mer, Richard se dirigea sur Marseille, et Philippe conduisit ses troupes à Gênes, où des transports lui étaient préparés par la république. La ville de Messine, en Sicile, avait été choisie pour le rendez-vous de leurs flottes, et l'on était convenu que le premier des deux qui aborderait sur ses rivages y séjournerait jusqu'à l'arrivée de l'autre.

Parvenu à Gênes après une longue et pénible marche dans les montagnes des Alpes, Philippe tomba malade et fut contraint d'attendre son retour à la santé. Il fut bientôt rendu aux vœux de ses chevaliers impatients, et l'armée entière s'embarqua. La flotte avait navigué pendant trois

semaines sur les eaux de la mer tyrrhénienne; déjà elle avait échappé à de grands périls, lorsqu'en longeant le détroit de Messine, elle fut subitement assaillie par une affreuse tempête. Les ondes menaçaient d'engloutir les vaisseaux, et le pilote se vit obligé de jeter à la mer des chevaux, des grains, des aliments et des tonneaux remplis de vin. On avait dépassé le milieu de la nuit, la tempête durait avec la même violence; l'aspect effrayant de l'atmosphère faisait désespérer du salut de l'armée de France; le tonnerre, les nuages et d'épaisses ténèbres cachaient la vue des astres; de fréquents éclairs venaient seuls interrompre cette scène et porter l'effroi dans les cœurs. Le roi déployait une force d'âme inébranlable au milieu des pèlerins consternés; il s'efforçait de relever leur courage par des paroles consolantes : « Que toutes « vos craintes cessent, leur disait-il; voici que Dieu nous « visite du haut des cieux et que la tempête se retire; « déjà les frères de Clairvaux se sont levés pour matines; « déjà les saints qui ne vous oublient point, rendent leurs « oracles en l'honneur du Christ; leurs prières nous « réconcilient avec lui, leurs prières vont nous délivrer « de ce grand péril. » Enfin le tumulte de l'atmosphère tomba peu à peu, la fureur des flots s'apaisa, les ténèbres se dissipèrent, un vent favorable poussa la flotte sous la protection de Dieu, et les voyageurs, après avoir souffert des pertes considérables, entrèrent dans le port de Messine en poussant des cris de joie (1). Tancrède, roi de Sicile, accueillit Philippe avec de grandes marques de respect et d'amitié, et lui donna des logements pour lui et pour ses barons dans l'intérieur de la ville (16 septembre). Le roi

(1) *La Philippide*, chant IV.

de France fit aussitôt réparer les avaries des vaisseaux, et les pourvut de toutes les choses qu'il avait fallu sacrifier à la tempête. Plus tard, aux fêtes de Noël, il ouvrit ses trésors et répandit ses largesses de tous côtés, afin que les champions du Christ oubliassent les pertes qu'ils avaient éprouvées. Entre autres libéralités, il donna mille marcs d'argent au duc de Bourgogne, six cents au comte de Nevers, quatre cents à Guillaume des Barres, quatre cents onces d'or à Guillaume de Mello, quatre cents onces à l'évêque de Chartres, trois cents onces à Matthieu de Montmorency (1).

Richard Cœur-de-Lion n'était pas encore arrivé à Messine. Après avoir quitté Philippe sur les bords du Rhône, il s'était dirigé vers Marseille. Là sa patience fut mise à une rude épreuve. Il ne trouva point sa flotte, dont il avait confié le commandement à deux évêques et à trois chevaliers, sous le titre de connétables, avec ordre de le joindre dans le port de cette ville. Il ne voulut pas l'attendre, et nolisant de grandes barques et vingt galères bien armées pour lui et sa suite, il côtoya l'Italie jusqu'à l'embouchure du Tibre. C'est là que vint le trouver le cardinal Octavien, évêque d'Ostie. Le roi se plaignit vivement à lui de la simonie des Romains, auxquels il reprochait d'avoir reçu sept cents marcs d'argent pour la consécration de l'évêque du Mans, quinze cents pour l'élection de l'évêque d'Ély, et une grosse somme pour empêcher la déposition de l'évêque de Bordeaux, accusé par son clergé. Richard passa ensuite à Naples, jouit du spectacle de sa baie enchantée, et s'empressa de visiter tous ses environs. Enfin il arriva le 8 septembre à Salerne, déjà célèbre par son école de médecine.

(1) Rigord, *Vie de Philippe-Auguste*.

Pendant ce temps une tempête avait écarté sa flotte dans l'Océan, et l'avait jetée au cap Saint-Vincent, non loin de la ville de Silves en Portugal. Elle avait relâché à l'embouchure du Tage pour se radouber, lorsque le roi, Sanche Ier le Gros, crut que la Providence lui envoyait cette flotte comme un secours miraculeux. Le Miramolin d'Afrique le tenait investi dans Santarem, où il s'était imprudemment engagé, et la fortune du Portugal était attachée au salut de son roi. Il députa donc vers les connétables de la flotte anglaise et les supplia de l'arracher au danger qui le pressait, leur représentant que l'expédition ne serait pas de longue durée, et qu'il ne serait pas moins glorieux de protéger les chrétiens du Portugal que d'aller rétablir ceux de la Palestine. Persuadés par ces raisons, les connétables détachèrent cinq cents hommes pour se jeter dans Santarem, avec la promesse de faire débarquer le reste de leurs troupes. Ce renfort inattendu releva le courage des assiégés. Une sortie furieuse de leur part étonna le Miramolin, déjà instruit de l'arrivée de la flotte. Il s'empressa de lever le siége, et sa mort, qui survint peu de jours après, dissipa tout le péril. Mais les excès et les violences des croisés apprirent bientôt aux Portugais qu'ils étaient aussi dangereux comme amis que comme ennemis. Les habitants de Lisbonne se virent contraints de prendre les armes afin de protéger contre eux leurs femmes et leurs propriétés. La paix fut bientôt rétablie, grâce aux efforts de Sanche Ier et des connétables; et la flotte, ayant remis à la voile, traversa heureusement le détroit de Gibraltar, remonta la Méditerranée et alla prendre le roi d'Angleterre à Salerne. Déjà fière de son expédition en Portugal, elle parut comme en triomphe devant Messine, le 23 septembre, et fit son entrée dans le port au son d'une mu-

sique martiale. Les habitants montèrent en foule sur les remparts pour assister à ce pompeux spectacle, et conçurent une haute idée de la puissance de Richard, en voyant cette flotte composée d'environ deux cents bâtiments, parmi lesquels on comptait, outre une infinité de barques et de tartanes, treize galéaces, cinquante galères et cent vaisseaux du premier rang, tous ornés de banderoles, d'armoiries diverses et de brillants symboles dont le soleil relevait encore l'éclat. Le monarque anglais fut reçu sur le rivage par Philippe-Auguste, accompagné de Tancrède, qui lui donna pour demeure une maison des faubourgs, entourée de vignobles (1).

Entraîné par l'éloquence de Guillaume de Tyr, l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, avait aussi destiné à la délivrance de Jérusalem ses soldats les plus braves et les mieux disciplinés. Dans l'espoir de conquérir sans les croisés de France et d'Angleterre, il n'avait pas voulu les attendre, et ce prince était parti depuis un an à la tête de cent cinquante mille combattants, avec Frédéric de Souabe, son fils. La Hongrie, la Bulgarie et les provinces de l'empire grec traversées malgré les nombreux obstacles que lui avait opposés le perfide Isaac l'Ange, il passa l'Hellespont et arriva près de Laodicée. C'est là que les musulmans l'attaquèrent avec des forces puissantes; mais l'empereur les mit en déroute, et continuant sa marche et le cours de ses exploits, il écrasa les troupes du sultan de Roum. Il emporta ensuite d'assaut Iconium, sa capitale, et là ses soldats se reposèrent des fatigues de leur longue marche. Au printemps il se remit en route; son armée entra dans la Cilicie et parvint sur les bords de la petite

(1) Roger de Hoveden.

rivière de Selef. Tandis que les pèlerins, riches et pauvres, franchissaient des rochers comme des chamois et des oiseaux, dit le chroniqueur Ansbert qui faisait partie de l'expédition, l'empereur, invité par la fraîcheur et la limpidité des ondes, voulut s'y baigner. A peine ce grand guerrier, échappé victorieusement à tant de périls, était-il entré dans l'eau, qu'il fut tout à coup saisi d'un froid glacial et retiré sans vie du fleuve. Cette perte jeta la consternation parmi les Allemands, qui proclamèrent chef le duc de Souabe et poursuivirent tristement leur route. Mais décimés par la désertion, la disette et le climat dévorant de la Syrie, ils se trouvèrent bientôt réduits à cinq mille combattants. Ces déplorables débris de la plus brillante armée qui fût jamais sortie de la Germanie, gagnèrent enfin le camp des chrétiens sous les murs de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, qu'assiégeait le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan.

Malgré leur impatience de visiter la Terre-Sainte, les rois de France et d'Angleterre, effrayés par les tempêtes de l'équinoxe, résolurent de passer l'hiver en Sicile. Beaucoup de seigneurs croisés, qui n'avaient point voulu les attendre, atteignirent avant eux la Palestine. Un grand nombre d'autres, plus lents dans leurs préparatifs, les rejoignirent successivement à Messine. Le retard de Philippe et de Richard n'était pas d'un heureux augure pour l'expédition : deux princes de caractère si différent ne pouvaient vivre en bon accord pendant toute une saison, et bientôt commencèrent entre eux les dissensions et les querelles. Quelques jours après l'arrivée du monarque anglais, Jeanne, sa sœur, veuve de Guillaume II, dernier roi de Sicile, et que Tancrède avait confinée à Palerme, vint le visiter. Elle lui raconta les larmes aux yeux, et en

présence des barons, l'histoire de ses malheurs et les injustices de Tancrède. Guillaume II, son époux, était mort sans postérité, en léguant ses États à Constance, sa grand'-tante, fille de Roger Ier, et alors femme de l'empereur d'Allemagne Henri VI. Tous les comtes du royaume avaient juré de reconnaître cette princesse pour leur reine, et Tancrède lui-même, frère de Constance, s'était empressé le premier de prêter ce serment. Mais à peine Guillaume eut-il les yeux fermés, que Tancrède, cher aux prélats et aux seigneurs de Sicile, s'empara des villes les plus importantes et prit le titre de roi. Le peuple, redoutant une domination étrangère, concourut à son élévation. Occupé du soin de s'affermir sur le trône impérial où l'avait appelé la mort de Frédéric Barberousse son père, Henri VI ne put s'opposer d'abord à cette usurpation. Le nouveau roi de Sicile ne laissa point échapper une occasion si favorable; il se fit couronner à Palerme, du consentement de la cour de Rome, reçut l'hommage de l'abbé du Mont-Cassin et de la plupart des barons de la Pouille, s'assura des places les plus fortes et des trésors de son prédécesseur, et retint en captivité la reine Jeanne, coupable à ses yeux d'avoir soutenu les droits de Constance.

Les choses étaient en cet état à l'arrivée des princes croisés. L'usurpateur en fut effrayé; il eût volontiers renoncé à l'honneur de recevoir des hôtes aussi puissants et aussi dangereux. Adroit et insinuant, il gagna facilement les bonnes grâces du roi de France, et dans la crainte de s'attirer la colère de Richard, il se hâta de mettre en liberté la reine Jeanne. Mais le monarque anglais, indigné de la conduite de Tancrède, se plaignit hautement de l'outrage fait à sa sœur, réclama avec menace

sa dot, son douaire et divers legs que Guillaume avait laissés par son testament au vieux roi d'Angleterre Henri II. Ils consistaient en soixante mille mesures de blé, soixante mille d'orge, soixante mille de vin, dix galères équipées pour deux ans, une table d'or de douze pieds de long, le plus riche bijou du trésor des rois de Sicile, une immense tente de soie, sous laquelle cent chevaliers pouvaient manger à l'aise, vingt-quatre coupes d'argent et deux trépieds d'or. Dans la persuasion que son royal hôte renoncerait à ces prétentions, s'il pouvait enfin partir pour l'Orient, Tancrède ne lui fit aucune réponse. Il passa même dans la Pouille, afin de soumettre quelques partisans de Constance qui avaient pris les armes. L'impétueux Richard, se croyant méprisé, traversa aussitôt le détroit de Messine avec des galères, emporta d'assaut un château fort sur les côtes de la Calabre, et le donna à Jeanne comme place de sûreté (2 octobre). Le jour suivant, il aperçut dans une île voisine du détroit un couvent de moines grecs qui lui parut très-fort par sa position : il s'empara de l'île, en chassa les moines, y mit garnison et convertit leur résidence en un dépôt d'armes et d'approvisionnements.

Alarmés de ces procédés, les Siciliens ne regardèrent plus les Anglais que comme des ennemis. Pour montrer au prince étranger combien leur déplaisait sa conduite arrogante, ils fermèrent les portes et refusèrent l'entrée de la ville à ses gens, trop souvent portés à imiter la violence de leur maître. A cette nouvelle, Richard ne put contenir sa colère; il se rendit au palais de Tancrède et le requit de châtier sans nul retard des bourgeois assez audacieux pour résister à un roi. Celui-ci s'efforça de calmer les esprits irrités de ses sujets, et leur enjoignit de

cesser toute démonstration hostile à l'égard des Anglo-Normands. Les magistrats de Messine députèrent aussi vers le roi d'Angleterre et lui promirent satisfaction, de sorte que la paix sembla rétablie. La haine des Siciliens ne devait cependant pas s'éteindre au gré des ménagements employés par la politique.

Au bout de quelques jours, une troupe des plus irrités d'entre les bourgeois, réunie à de braves paysans, occupa les hauteurs voisines du quartier de Richard, afin de tomber à l'improviste sur lui, lorsqu'il passerait suivi d'une faible escorte. Lassés d'attendre, ils attaquèrent la maison d'un chevalier normand, appelé Hugues le Brun, favori du roi. Dans ce moment, Richard tenait une conférence hors des murs avec des envoyés de Tancrède, en présence de Philippe, comme médiateur. On leur annonça tout à coup que l'action devenait générale entre les deux partis et que le sang coulait. Alors le prince anglais quitta brusquement l'assemblée, s'arma de pied en cap et se mit à la tête de ses troupes. Poursuivis par des forces supérieures, les bourgeois se retirèrent dans la ville et fermèrent le passage aux Anglo-Normands, sur lesquels ils firent pleuvoir du haut des remparts une grêle de flèches et de pierres. Vingt sergents et cinq chevaliers du roi furent tués. Richard, furieux, repoussa les assaillants, fit sonner l'assaut, força les portes, entra le premier dans Messine, qu'il abandonna à la vengeance de ses nombreux soldats, et planta ses bannières sur les tours de la ville.

Philippe, resté tranquille spectateur du combat, reprocha hautement à Richard d'avoir manqué au respect qu'il lui devait, en arborant l'étendard d'Angleterre dans une place où résidait son suzerain, et demanda que cet éten-

dard fût enlevé et remplacé par celui de France. Richard ne voulut point consentir à ces prétentions, et peu s'en fallut que les deux rois ne tournassent leurs armes l'un contre l'autre. Mais les plus sages des barons intervinrent dans leur différend, et Richard, après un moment d'hésitation, fit descendre ses bannières, et pour apaiser Philippe, il confia la garde de Messine à leurs amis communs et alliés, les chevaliers du Temple, jusqu'à ce qu'il eût obtenu satisfaction du roi de Sicile (1).

Tancrède, encore mal affermi sur le trône, ne jugea pas à propos de s'attirer un nouvel ennemi, et s'empressa de satisfaire à toutes les réclamations du monarque anglais. Il consentit donc à lui payer quarante mille onces d'or pour le douaire de Jeanne sa sœur, et le legs que Guillaume avait fait à son père Henri. Puis, afin de se concilier l'amitié de cet hôte dangereux, il lui envoya de magnifiques présents. Richard n'en retint qu'un anneau d'or d'un prix médiocre, et lui donna en retour l'épée du fameux Arthur, roi des Bretons, trouvée dans le tombeau de l'enchanteur Merlin. Une étroite union s'établit dès lors entre les deux princes, et le roi d'Angleterre fiança le jeune duc de Bretagne, Arthur, son neveu et son héritier, à la fille de Tancrède, et s'engagea, si ce mariage ne pouvait s'accomplir, à rendre au roi de Sicile ou à ses héritiers la moitié de ce qu'il en avait reçu, vingt mille onces d'or. Il lui jura de plus une alliance éternelle et lui promit de le soutenir contre tous ses ennemis. Le pape confirma ce traité, dont il resta dépositaire.

Le raccommodement de Richard et de Tancrède n'eut lieu qu'aux dépens du roi de France. En effet, dans les

(1) Roger de Hoveden.

premiers transports de son amitié, Tancrède remit à son nouvel allié une prétendue lettre de Philippe, dans laquelle celui-ci disait que le roi d'Angleterre était un traître, qu'il ne devait se fier à lui d'aucune manière, et promettait au Sicilien le secours de l'armée française, s'il voulait attaquer les Anglais pendant la nuit. D'abord Richard n'ajouta point foi aux discours de Tancrède, et regarda la lettre comme supposée; toutefois, ce dernier ayant offert d'en prouver la vérité l'épée à la main, il feignit d'être convaincu. Il garda quelque temps le secret sur cette confidence; mais au milieu d'une vive discussion avec son frère d'armes, au sujet de son mariage avec Alix, le roi d'Angleterre ne put s'empêcher de présenter à Philippe la lettre que lui avait confiée Tancrède, et se plaignit âprement de sa perfidie. « Cette charte est fausse, » lui dit le prince français en la repoussant avec dédain, « ce « n'est qu'un indigne artifice, un prétexte honteux que « tu inventes pour te dispenser d'épouser ma sœur, ta « fiancée (1). — Ta sœur, répondit tranquillement Richard, je ne puis la prendre pour femme, et je t'en « prie, veuille ne pas me demander le motif secret qui « me porte à cette démarche. Tu trouveras des comtes et « des barons à qui tu pourras l'unir d'un lien plus « solide. — Si tu me rends ma sœur, ajouta Philippe avec « colère, tu dois me rendre aussi sa dot et son douaire, « qui me font retour. Mais pour le moment je ne fais « aucune plainte et n'exige rien; je ne veux point « menacer. Une œuvre plus grande nous appelle; terminons sans querelle l'entreprise qui nous presse. Je « t'accorde une trêve de sûreté tant que tu porteras les

(1) Roger de Hoveden.

« armes pour le service de la croix. Plus tard, redoute et « moi et les miens (1). » Depuis ce jour, le roi de France n'insista plus ; il dispensa même Richard de sa promesse de mariage, et lui permit de prendre la femme qu'il voudrait, moyennant dix mille marcs d'argent, au poids de Trèves, payables à différents termes, dans le cours de cinq années. Un mois après son retour de la Palestine, Richard devait lui restituer Alix et les places fortes qui avaient composé sa dot. Ainsi la paix se rétablit entre les deux rois, mais non l'amitié : dès ce moment, le prince anglais ne se montra plus à cœur ouvert ni au roi de France ni aux siens, et Philippe ne lui témoigna plus la même bienveillance (mars 1191). Pendant cette discussion, envenimée par les perfides suggestions de Tancrède, Richard, qui avait offert sa main à Bérengère, fille du roi de Navarre, apprit que sa mère Éléonore et sa nouvelle fiancée étaient arrivées à Naples. Il fit partir une escadre pour aller au-devant d'elles.

Le caractère intraitable du roi d'Angleterre se manifesta non-seulement dans ses différends avec son suzerain, mais encore dans les moindres circonstances. Ce prince se promenait un jour aux environs de Messine, accompagné d'un seul chevalier. Le cri d'un épervier qu'un paysan nourrissait dans sa maison frappa tout à coup ses oreilles. L'épervier et tous les oiseaux de chasse étaient alors en Angleterre une propriété interdite aux vilains et aux bourgeois, et réservée pour les divertissements des barons et des seigneurs. Richard, oubliant que la Sicile n'était pas soumise aux lois de son propre royaume, et d'ailleurs indigné de voir un si noble oiseau en la possession d'un

(1) *La Philippide*, chant IV.

paysan, entra dans la maison, prit l'épervier et voulut l'emporter. Mais le vilain, auquel ce genre de despotisme était inconnu, de se préparer aussitôt à la résistance, d'appeler ses voisins au secours, et de tirer contre le royal voleur un couteau qu'il portait à la ceinture. Le prince mit l'épée à la main afin de repousser les paysans accourus à cet appel, et dont le nombre allait croissant; mais son épée s'étant brisée, il fut obligé de se dérober par la fuite à la vengeance de ces hommes armés de pierres et de bâtons.

Une autre fois il chevauchait dans Messine, suivi d'un nombreux cortége de chevaliers français et normands. Au même instant passa un paysan avec un âne chargé de ces roseaux qu'on nomme vulgairement cannes. Le roi et ses compagnons, s'emparant de ces armes innocentes, coururent les uns contre les autres et engagèrent une lutte agréable à voir. Richard se jeta sur Guillaume des Barres, dont il avait déjà éprouvé la valeur; mais son manteau fut tout déchiré par le coup violent que lui porta le chevalier français. Le prince irrité fondit à plusieurs reprises sur son adversaire pour lui faire abandonner les étriers. La force et l'adresse de Guillaume rendirent ses efforts impuissants. Entraîné par la course, Richard chancela, et son cheval s'abattit; il se hâta de monter sur un autre, revint à la charge une seconde fois, et continua de presser vivement son redoutable adversaire. Mais Guillaume, s'attachant fortement au cou de son coursier, demeura aussi immobile qu'une tour. La vieille haine du roi d'Angleterre se réveilla alors contre le chevalier qui l'avait déjà vaincu dans les plaines de Normandie. « Va-t'en d'ici, lui cria-t-il plein de colère, et ne te présente plus devant mes yeux, car je serai désormais l'éternel ennemi

de ta personne et des tiens. » Guillaume ne répondit point; il alla trouver Philippe, son seigneur, afin qu'il intercédât en sa faveur auprès de Richard. Les prières du roi de France furent inutiles; l'Anglais irrité ne voulut rien entendre. Ce ne fut que longtemps après, qu'à la sollicitation des prélats et des grands de l'armée, Richard consentit à ne pas tirer vengeance de Guillaume des Barres ni de ses proches pendant tout le temps du pèlerinage (1).

Ces explosions de fureur formaient un contraste étonnant avec les sentiments religieux que manifestait souvent le roi d'Angleterre. Ainsi, durant ce séjour de Messine, on le vit assembler dans une chapelle tous les évêques qui le suivaient à la croisade, se prosterner à leurs pieds nus, en chemise, portant dans sa main un paquet de *verges flexibles*, confesser toutes les fautes de sa vie désordonnée, en témoigner le plus vif repentir, et se soumettre à la pénitence qu'ils lui imposèrent.

Les chroniques rapportent encore que ce prince ayant entendu parler de Joachim, abbé de Curacio, en Calabre, de l'ordre de Cîteaux, qui passait pour avoir reçu de Dieu le don de prophétie, le fit venir à Messine, et qu'il écoutait avec plaisir ses explications sur l'Apocalypse. Ce pieux solitaire était consulté de toutes les parties de l'Europe, à cause de sa grande réputation de science et de vertu. Curieux de connaître le résultat de la guerre sainte, Richard lui demanda quels seraient les fruits d'une entreprise qui faisait naître tant d'espérances et de craintes. L'abbé Joachim lui répondit avec le ton mystérieux du prophète: « Saladin perdra bientôt Jérusalem et la Terre-Sainte. — Quand sera-ce? ajouta le roi. — Sept ans après

(1) Benoît Peterborough.

la prise de Jérusalem par Saladin. — Pourquoi donc, reprit Richard, sommes-nous venus sitôt ?—Votre arrivée, dit l'abbé, est fort nécessaire; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre. »

Cependant le printemps s'avançait, et Philippe-Auguste, impatient de quitter Messine, où Richard voulait célébrer ses noces avec Bérengère de Navarre, ordonna à ses barons de se préparer au départ. Les deux monarques, redevenus amis, convinrent des dernières dispositions pour leur voyage, en présence des comtes, des barons et des prélats. Ils jurèrent de nouveau sur les reliques des saints et sur l'Évangile de se protéger de bonne foi l'un l'autre durant ce pèlerinage et au retour, et firent publier dans les deux camps l'ordonnance suivante :

« Tous les croisés qui mourront pendant le cours du « voyage pourront disposer de leurs armes, de leurs « chevaux, de leurs vêtements et de la moitié de leur « argent, pourvu qu'ils n'envoient rien chez eux. Les « clercs pourront aussi librement faire don de leur cha- « pelle, de leurs ornements et de leurs livres.

« Il est défendu à toute personne de l'armée, à l'excep- « tion des chevaliers et des clercs, de jouer de l'argent « aux dés. Ceux-ci ne devront pas perdre au delà de vingt « sous dans tout un jour et une nuit; les rois joueront « selon leur bon plaisir.

« En la compagnie ou sur le vaisseau des rois, et avec « leur permission, les sergents d'armes royaux pourront « jouer jusqu'à vingt sous, et de même en la compagnie « des archevêques, évêques, comtes et barons, et avec « leur permission, leurs sergents pourront jouer la même « somme.

« Si des sergents d'armes, des travailleurs ou des « matelots sont surpris occupés à jeter les dés, les pre- « miers passeront aux verges, durant trois jours, une « fois par jour, et les derniers seront plongés trois fois « dans l'eau, du haut du navire, suivant les coutumes de « la mer.

« Tout pèlerin qui recevra quelque chose en prêt « durant le voyage, sera tenu de le rendre au terme fixé; « si le prêt a été fait antérieurement, il ne sera pas obligé « de s'en acquitter pendant l'expédition.

« Si un serviteur quitte son maître, un autre ne « pourra l'accueillir; il n'en sera pas de même des clercs « et des chevaliers, par rapport à leur supérieur dans « l'ordre des fiefs. Toutes ces ordonnances seront exécu- « tées sous peine d'excommunication (1). »

Le 30 mars 1191 la flotte du roi de France sortit du port de Messine; « elle livra ses voiles au souffle du zéphyr, dit son poétique biographe, et laissant à sa gauche la Grèce, à sa droite l'île de Paros, elle dépassa heureusement les îles de Crète et de Chypre. » Philippe débarqua sur les côtes de la Palestine, près de la ville d'Acre, le 13 avril, « la veille de la sainte Pâques, ainsi conduit par la grâce divine, afin qu'il pût célébrer sur la terre ferme la solennité de ce jour sacré. Sortis de leurs vaisseaux, les Français se réjouissent et vont sautant et étendant leur corps sur le sable; joyeux après les ennuis prolongés d'un voyage sur mer, ils s'emparent avec empressement du rivage, et respirent un air plus pur, qui leur rend au dedans la santé, et au dehors l'air de la gaieté et de la vigueur. En même temps ils se hâtent, à

(1) Roger de Hoveden.

l'envi les uns des autres, de dresser leurs tentes dans la plaine, dans les vallons, et ils investissent la ville de tous côtés, afin que personne ne puisse en sortir, et que nul ne vienne la secourir en y apportant du dehors des armes ou des vivres. Puis ils s'appliquent à enfermer toute l'enceinte de leur camp derrière des retranchements et des fossés profonds, et en même temps ils élèvent sur divers points de hautes machines à trois étages et des tours en bois, pour que Saladin ne puisse les attaquer à l'improviste; car il ne cessait de livrer de fréquents combats aux serviteurs du Christ, et de les harceler la nuit et le jour. »

La ville de Ptolémaïs, devant laquelle les chevaliers français venaient de poser leurs tentes, était depuis longtemps assiégée. Les affaires d'Orient avaient en effet changé de face depuis la prédication de l'archevêque de Tyr. Une foule de croisés, accourus de toutes les régions de la chrétienté sous les remparts d'Acre, formaient une puissante armée, et si le royaume de Jérusalem ne s'était pas entièrement relevé, on en avait au moins conservé les débris. Guy de Lusignan, après avoir donné à Saladin, pour sa liberté, Ascalon, la seule place qui lui restait, se trouva roi sans États et souverain sans sujets. Il avait d'ailleurs juré de renoncer à tous ses héritages dans la Palestine, et de retourner en Europe. Mais à peine le prisonnier eut-il quitté la tente de son vainqueur qu'une assemblée d'évêques le releva de son serment. Il se retira d'abord avec sa femme et ses enfants dans quelques châteaux fortifiés qui le mirent à couvert de la première insulte. Puis il disputa inutilement la ville de Tyr à Conrad, marquis de Montferrat, qui l'avait défendue avec courage et succès contre Saladin, et refusait de reconnaître

Lusignan, pour lequel il affectait un profond mépris. Le roi de Jérusalem fut donc obligé de chercher un refuge à Tripoli, qui, par la mort du comte Raymond, avait passé sous la domination du prince d'Antioche. Là, il recueillit les tristes débris de sa fortune, et bientôt son frère Geoffroy vint le rejoindre avec un secours de croisés, et le roi se trouva à la tête de neuf mille fantassins et de sept cents chevaux. Il alla mettre le siége devant Ptolémaïs avec sa faible troupe, que Saladin méprisa d'abord; cette ville avait un excellent port, et il l'avait fortifiée de nouveau, parce qu'elle assurait la communication de l'Égypte avec la Syrie.

Dès le troisième jour Lusignan commença ses attaques; mais il apprit que Saladin accourait au secours de la place avec son armée. Cette nouvelle répandit la consternation parmi les croisés. Cependant leur courage se ranima à l'arrivée des puissants secours que leur envoyait la chrétienté; car la piété des fidèles avait été réveillée dans toute l'Europe par le récit des malheurs de la Terre-Sainte, et tandis que l'empereur d'Allemagne ainsi que les rois de France et d'Angleterre faisaient des préparatifs capables de relever le trône de Jérusalem, les plus ardents de ceux qui avaient pris la croix se hâtaient de partir pour la Palestine. Ainsi, de nombreux vaisseaux débarquèrent non loin de Ptolémaïs des républicains de Gênes, de Pise, des cités lombardes, des Allemands commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldres, des Flamands sous la conduite de Jacques d'Avesnes, et douze mille guerriers de la Frise et du Danemark, que l'on distinguait parmi tous les autres à leur haute taille et à leur énorme hache de combat. Une troupe d'Anglais et de Français, qui n'avaient pas jugé à propos d'attendre la fin des hostilités entre les deux cou-

ronnes, vinrent aussi se réunir aux chrétiens d'Orient. A la tête des derniers on comptait Robert II comte de Dreux, accompagné de Philippe son frère, évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin, les comtes de Chartres, de Sancerre, de Bar, de Clermont, de Châlon-sur-Saône, de Brienne, le sénéchal de Champagne et les sires de Châtillon et d'Avesnes. Ces renforts inspirèrent un merveilleux courage au roi de Jérusalem, et les Français s'efforcèrent de lui procurer un autre auxiliaire. Au nom de la gloire et de la religion, ils décidèrent le prince de Tyr, Conrad de Montferrat, à se joindre aux croisés devant Acre, avec une armée aguerrie, mais qu'il n'avait pas voulu mettre au service de son ennemi mortel. Alors Guy de Lusignan, suivi de troupes formidables, prit position sur les hauteurs de Turon.

Saladin ne tarda pas à comprendre la faute qu'il avait commise en laissant grossir le nombre de ses ennemis, et il résolut de faire les derniers efforts pour les détruire. Le fils d'Ayoub envoya l'ordre à tous les imans de prêcher la guerre sainte dans les mosquées et jusque sous les tentes du désert. A leur voix, les fidèles de l'islamisme prirent les armes, et de tous côtés les émirs, suivis des guerriers de leurs différentes tribus, accoururent sous les bannières du noble sultan, qu'ils considéraient comme l'élu de Dieu. Bientôt Saladin put se mettre en route avec cent mille cavaliers et cent vingt mille fantassins. Arrivé, après une marche forcée, sous les murs de Ptolémaïs dont il voulait faire lever le siége, il attaqua sans délai les croisés, rompit leurs lignes et pénétra dans la ville. Sa présence ayant relevé le courage des habitants et de la garnison, il confia la défense de la place à la vigilance et à la bravoure des

émirs Kourakousch et Hosam-Eddin, et revint planter ses tentes sur le mont Kaisan, afin de combattre les ennemis du prophète.

Le siége durait depuis quarante jours, lorsque les croisés, impatients de se mesurer avec les musulmans, se rangèrent en bataille dans la plaine et provoquèrent Saladin, qui se disposa de son côté à repousser l'attaque (4 octobre 1189). Le premier choc des croisés fut irrésistible; l'aile gauche des Sarrasins, mise en déroute, entraîna dans sa fuite le reste de l'armée, et le fils aîné du sultan trouva la mort sur le champ de bataille. Mais les vaincus, voyant les chrétiens occupés à se disputer le riche butin de leur camp, se rallièrent à la voix de leur chef, revinrent au combat, pressèrent vivement leurs ennemis et les forcèrent de reculer. Alors les croisés ne songèrent plus à combattre, mais à fuir, et la plaine fut bientôt couverte d'armes abandonnées. Dans le désordre de cette défaite, le grand maître des chevaliers du Temple et le comte de Brienne périrent les armes à la main avec plus de deux mille hommes. Vers le soir, les Francs qui avaient échappé au fer des infidèles se retirèrent dans leur camp.

Saladin, malgré sa victoire, ne put faire lever le siége d'Acre; docile aux conseils de ses émirs, il abandonna la plaine et alla asseoir son camp sur la montagne de Karouba, du haut de laquelle il dominait la ville, l'armée des assiégeants et la mer. Pendant ce temps, les chrétiens se fortifièrent. Au retour du printemps ils reprirent leurs travaux, et la lutte recommença (1190). La rade de Ptolémaïs était sans cesse couverte de vaisseaux européens et musulmans, apportant des secours aux croisés et aux Sarrasins. Sur toute la plage régnait un mouvement incessant de gens qui débarquaient ou partaient; et les

deux armées étaient constamment alimentées par de nouveaux soldats. Les uns arrivaient de toutes les contrées de l'Europe, les autres du fond de l'Asie mahométane, afin d'anéantir les ennemis de leur religion. Telle était l'ardeur qui animait les croisés, que le 1er mai, après avoir en vain prié leurs chefs de livrer bataille, ils quittèrent le camp sans écouter leurs ordres et se précipitèrent contre les Sarrasins. Dès le premier choc les infidèles surpris lâchèrent pied; mais bientôt ils se rallièrent, revinrent à la charge et firent éprouver une sanglante déroute aux chrétiens, dont le camp fut pillé par la garnison, sortie de la ville.

La nouvelle de la mort de l'empereur Frédéric et des immenses désastres de son armée, répandue à peu près vers le même temps, jeta le découragement parmi les Francs. Un moment ils songèrent à proposer la paix au sultan et à retourner en Europe. L'arrivée de Henri, comte de Champagne, avec des troupes fraîches, ranima cependant leurs espérances. Ils chargèrent ce prince du commandement et recommencèrent leurs attaques contre la ville. La vigilance des émirs chargés de sa défense et la valeur de Saladin rendirent tous leurs efforts inutiles. Au milieu de ces revers presque continuels, le duc de Souabe joignit les assiégeants, à la tête des faibles restes de l'armée teutonique; et l'étendard des Hohenstauffen parut entre tous les pavillons qui couvraient la plage. A peine les Allemands furent-ils réunis aux chrétiens leurs frères, qu'un nouveau combat fut livré aux Sarrasins, mais avec aussi peu de succès que les précédents.

Comme si les obstacles opposés par les ennemis n'eussent pas suffi pour rendre impuissantes les attaques des croisés, une disette générale exerça de cruels ravages

dans leur camp, et une maladie contagieuse mêla bientôt ses horreurs à celles de la famine. Le duc Frédéric de Souabe, qui s'était distingué au-dessus de tous par sa bravoure et son intelligence, fut une des premières victimes (20 janvier 1191). Le fléau enleva ensuite les quatre fils du roi de Jérusalem, et deux filles qui lui restaient eurent peu de jours après le même destin. Pour comble de malheurs, la mort de la reine Sibille, à qui il était redevable de la couronne, jeta la division parmi les chrétiens. Les barons du royaume, regardant Isabelle, fille d'Amaury et sœur de Sibille, comme son unique héritière, refusèrent de reconnaître la suzeraineté de Lusignan, et d'un commun accord donnèrent le trône à Honfroy, seigneur de Thoron, époux de cette princesse. Guy de Lusignan, de son côté, défendait ses droits; il soutenait que le caractère de roi ne s'effaçait jamais et qu'on ne pouvait lui ravir le sceptre qu'il avait déjà porté.

Les prétentions de ces deux rivaux partageaient les croisés, lorsqu'un troisième compétiteur se mit sur les rangs: c'était le marquis de Montferrat, le vaillant défenseur de Tyr et le sauveur des conquêtes chrétiennes. Après s'être concilié la veuve d'Amaury, Marie Comnène, remariée au seigneur d'Ibelin, Conrad parvint à faire prononcer par une assemblée d'ecclésiastiques le divorce d'Isabelle et d'Honfroy de Thoron. L'évêque de Beauvais unit ensuite ce prince à l'héritière de la ville sainte, et Conrad prit aussitôt le titre de roi de Jérusalem.

Cet expédient, au lieu de rétablir les affaires des chrétiens, en augmenta la confusion. Il était à craindre que ces trois prétendants à un royaume sans territoire ne tournassent contre eux-mêmes les armes destinées à combattre les

infidèles, lorsque, cédant aux conseils et aux prières des seigneurs les plus sages et les plus influents, ils consentirent à remettre la décision de leurs différends au jugement des rois de France et d'Angleterre, dont l'arrivée était impatiemment attendue. Le siége continua donc faiblement, comme suspendu par cette grande querelle.

Les choses étaient en cet état lorsque Philippe-Auguste et ses barons descendirent sur le rivage d'Acre. Leur présence rendit l'espérance à tant de nations que les mœurs, le langage et les intérêts des chefs avaient divisées, et ils furent accueillis comme des anges envoyés du Ciel. Le roi de France fortifia d'abord son camp, puis il visita les différents postes des assiégeants. Par sa conduite pleine de bienveillance, il se concilia bientôt l'estime et l'amitié de tous les princes. Il veilla lui-même aux préparatifs nécessaires pour attaquer la ville, de la réduction de laquelle semblait dépendre l'existence de la chrétienté : les machines de guerre, les béliers, les corbeaux furent dressés, et le siége prit une face nouvelle. Philippe ayant remarqué un fort avancé dans la mer, où les vaisseaux ennemis transportaient des secours de toutes sortes que la place recevait ensuite sans difficulté, résolut d'enlever cette ressource aux infidèles. Il le fit attaquer par ses troupes, qui l'emportèrent l'épée à la main. Bientôt les murailles, battues avec force et minées, laissèrent voir une large brèche, et l'armée voulait livrer sur-le-champ un assaut. Mais Philippe avait promis au roi d'Angleterre de partager avec lui les dangers et la gloire de l'attaque, et par une généreuse condescendance il refusa d'entreprendre aucune conquête avant l'arrivée de son frère d'armes. Les soldats restèrent ainsi dans une espèce d'inaction, pendant laquelle une cruelle dyssenterie emporta le comte de Flandre, Phi-

lippe d'Alsace. Comme il ne laissait pas d'enfants, il eut pour successeur l'époux de sa sœur Marguerite, Baudouin VIII, comte de Hainaut, surnommé le Courageux.

Richard, que les croisés attendaient avec impatience, était demeuré à Messine longtemps après le départ des Français. Au milieu des plaisirs sans cesse renaissants que lui offraient la cour de Tancrède et le séjour délicieux de la Sicile, où sa mère et Bérengère de Navarre étaient venues le joindre, il oubliait facilement les saints lieux. Enfin, rappelé à ses promesses et à ses serments par les pieuses exhortations de l'ermite Joachim, il quitta la reine Éléonore, dont le soin du royaume d'Angleterre réclamait la présence, et s'embarqua sur une flotte de cinquante-trois galères bien armées et de cent cinquante grands vaisseaux. Jeanne de Sicile, sa sœur, et la princesse d'Aragon, sa fiancée, accompagnèrent l'expédition. A peine était-il sorti du port de Messine qu'une violente tempête s'éleva et dispersa tous les navires. Le vaisseau royal, d'abord jeté sur les côtes de l'île de Crète, poursuivit sa route jusqu'à Rhodes. Mais là, retenu par une maladie, le roi envoya quelques-uns des meilleurs voiliers de sa flotte à la recherche des bâtiments égarés. Ils lui apprirent que trois navires, sur lesquels se trouvaient plusieurs de ses familiers, avaient échoué sur les rivages de Chypre, que leurs chargements avaient été pillés, et que tous les Anglais échappés au naufrage avaient été saisis et jetés dans les fers. Le souverain de cette île était un prince grec, nommé Isaac Comnène. Il s'en était emparé au milieu des sanglantes révolutions qui agitaient Constantinople, et prenait le titre fastueux d'empereur. Sa conduite barbare excita l'indignation de Richard, qui jura d'en tirer vengeance.

Aussitôt que sa santé fut rétablie, le roi se hâta de rallier sa flotte, fit voile pour Limisso et joignit dans ce port le vaisseau qui portait sa sœur et Bérengère de Navarre. Ces princesses avaient prié Isaac de leur accorder un asile dans ses États, et le tyran avait eu la cruauté de le refuser. Richard ne put se résoudre à continuer son voyage sans avoir obtenu satisfaction de l'outrage que lui avait fait Comnène. Il envoya réclamer ses hommes injustement détenus. Mais le prince répondit que, loin de les rendre, il traiterait leur roi comme eux, s'il osait descendre dans son île. L'orgueilleux Comnène se flattait de repousser facilement les ennemis. Il avait armé six galères pour la défense du port et disposé des troupes le long du rivage. Lui-même, splendidement équipé, était entouré de ses gardes. Le reste de son armée, multitude affaiblie par les douceurs du climat, ne combattait qu'avec des épées, des lances et des bâtons. Après avoir exhorté ses fidèles à venger leurs injures et à ne pas craindre des misérables sans force et sans courage, Richard engagea le combat avec son impétuosité accoutumée. Les galères ayant été promptement enlevées, le monarque sauta le premier à terre et fut suivi de tous les siens. Isaac ne put soutenir le choc des Anglais, et s'abandonna honteusement à la fuite. Limisso, que sa garnison avait désertée, tomba le soir même au pouvoir de Richard.

Le jour suivant, Comnène vint camper à quelques milles de cette ville. Dès que le roi d'Angleterre l'eut appris, il courut à son ennemi et l'attaqua au milieu de la nuit. Ce fut plutôt un massacre qu'un combat; c'était fait du téméraire empereur si les ténèbres ne l'eussent protégé. Il monta presque nu le plus rapide de ses chevaux et ne se retira qu'avec difficulté à Nicosie. Effrayé

de l'activité et de la bravoure de Richard, et humilié de ses désastres, il demanda la paix. Les deux princes se réunirent afin de traiter des conditions dans une plaine devant Limisso. L'Anglais parut au lieu de la conférence monté sur un cheval d'Espagne et vêtu d'une tunique de soie de couleur rose. Il avait jeté sur ses épaules un manteau orné de croissants d'or, et de la main droite il tenait un bâton de commandement. Il traita avec civilité le prince malheureux; mais son mépris pour un ennemi si facile à vaincre se fit voir dans les conditions qu'il lui imposa. Ainsi, le Cypriote dut livrer tous ses châteaux à des garnisons anglaises, rendre hommage de vassal à son vainqueur, servir avec cinq cents chevaliers dans la guerre sainte, et payer trois mille cinq cents marcs d'or. Le nouveau suzerain s'engageait à le réintégrer dans la possession de tous ses domaines après la conquête de Jérusalem, s'il lui avait donné satisfaction.

Comnène accepta d'abord toutes ces conditions; mais, frappé de leur dureté et de la honte dont il demeurerait couvert le reste de sa vie, il quitta dès le jour suivant le camp des Anglais et alla rejoindre son armée. Richard se mit promptement à sa poursuite, l'atteignit et triompha sans peine de troupes à demi vaincues sous la conduite d'un tel chef. D'ailleurs les peuples, détestant la tyrannie de leur faible souverain, se soulevaient de toutes parts; Nicosie se rendait, et les autres villes ouvraient à l'envi leurs portes au vainqueur. Découragé par sa nouvelle défaite et l'abandon de ses sujets, Comnène conduisit sa fille dans la forteresse de Cherin et chercha ensuite un asile dans celle de Saint-André. Richard arriva bientôt sous les murs de Cherin, qu'il voulait emporter d'assaut; mais la princesse de Chypre, jugeant la résistance

inutile, ordonna elle-même d'abaisser le pont-levis et courut se jeter aux pieds du roi d'Angleterre. Celui-ci, frappé de la beauté de la fille d'Isaac, lui témoigna le plus grand respect et la fit conduire à Limisso, auprès des reines, auxquelles il recommanda de la traiter avec tous les honneurs dus à son rang. Il alla ensuite assiéger la forteresse de Saint-André, dans l'espoir de s'emparer du père et de terminer ainsi la lutte. Couvert d'habits de deuil et le cœur brisé de douleur, le roi de Chypre sortit au-devant du prince, dont il se flattait encore d'obtenir des conditions favorables. Richard, laissant à peine tomber un regard sur le tyran, ordonna qu'il fût jeté en prison. Comnène, effrayé, supplia le vainqueur d'en user modérément et lui rappela sa naissance et sa dignité. Le monarque anglais sourit et le fit charger de chaînes d'argent pour le distinguer des autres captifs. Puis il parcourut l'île et se rendit maître en peu de jours de tout le royaume. Isaac Comnène, relégué dans un château sur les côtes de la Palestine, y mourut quatre ans après (1). Cette rapide conquête terminée, Richard célébra publiquement à Limisso son mariage avec Bérengère de Navarre, en présence des barons et des prélats. La jeune épouse fut sacrée et couronnée reine d'Angleterre et de Chypre par l'évêque d'Évreux.

Le bruit des exploits de Cœur-de-Lion se répandit bientôt dans le camp des chrétiens devant Ptolémaïs; on y éleva jusqu'au ciel un prince qui semblait disposer à son gré des couronnes. On n'attendait que des merveilles de la part d'une armée qui avait défendu le Portugal, humilié, ensuite protégé la Sicile, puis soumis l'île de Chypre.

(1) Roger de Hoveden.

Impatient de s'assurer l'appui de ce héros, Guy de Lusignan quitta le siége avec Geoffroy son frère, le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et Honfroy de Thoron, qui s'était rallié à Guy contre le marquis de Tyr. Ils débarquèrent sur les rivages de Chypre vers la fin de mai et furent admis en la présence de Richard, dont ils exaltèrent les brillantes prouesses. Dès son arrivée, Philippe-Auguste avait embrassé la cause de Conrad; et cela seul eût été un motif suffisant pour que le roi d'Angleterre prît les intérêts de son rival. Il accueillit Lusignan avec distinction, le reconnut comme roi de Jérusalem et lui fit donner deux mille marcs d'argent.

Après avoir rendu aux Cypriotes les lois et coutumes en vigueur au temps de l'empereur Manuel, et avoir confié le gouvernement de l'île à Richard de Camville et à Robert de Durnham, le vainqueur, dont la flotte s'était accrue de plusieurs vaisseaux, abandonna ces rivages la veille de la Pentecôte. Poussés par un vent favorable, les navires voguaient à pleines voiles dans la direction de Tyr, lorsqu'ils aperçurent un bâtiment d'une énorme grandeur, aux armes du roi de France, portant trois mâts et chargés d'hommes armés. Richard envoya, pour le reconnaître, deux hérauts montés sur un léger vaisseau génois. Ses réponses ambiguës, contradictoires, aux questions qui lui furent adressées, firent soupçonner quelque artifice: c'était en effet un navire du soudan. Il amenait aux assiégés des vivres, des munitions de guerre, des secours en feux grégeois, des vases de terre remplis de serpents et quinze cents soldats. Afin de passer sans obstacle, il avait arboré la bannière de France. Le prince anglais savait que les Français n'avaient jamais eu de navires de cette forme; il encouragea donc ses chevaliers

à le poursuivre et ordonna une attaque générale. Les petites galères des Anglais, trop faibles pour lutter avec succès contre un pareil bâtiment, parvinrent néanmoins à l'entourer, puis à suspendre sa marche; et dans leur ardeur impétueuse les croisés coururent à l'abordage malgré les flèches et le feu grégeois que lançaient les infidèles rangés sur le pont. Chassés du gaillard d'avant jusqu'à la poupe, ceux-ci ne perdent pas courage; un moment leur défense devient terrible, et les assaillants, repoussés à leur tour, cherchent un asile sur leurs vaisseaux. Le roi ordonne alors aux grosses galères de former une seule ligne et de présenter la proue à l'ennemi. Au signal donné, les rameurs déploient toutes leurs forces; les galères s'élancent aussi rapides que le vent, enfoncent avec leurs pointes les flancs de l'énorme vaisseau, et s'éloignent sans délai, afin d'échapper à l'incendie dont les menaçaient les infidèles. Mais tout à coup un bruit horrible se fait entendre, et le navire sarrasin s'abîme dans les flots. De ses quinze cents hommes d'équipage on sauva seulement trente-cinq officiers ou soldats. S'il faut ajouter foi au récit de l'historien arabe Boha-Eddin, la perte de ce bâtiment ne doit être attribuée qu'à l'héroïque désespoir du capitaine, l'émir Jacoub, qui, préférant la mort à la honte de tomber vivant aux mains des chrétiens, ordonna de l'ouvrir à coups de hache (1).

La flotte anglaise continua sa route et se montra bientôt en vue des rivages de Ptolémaïs. Elle y arriva le lendemain, vers le soir, au son des trompettes guerrières et au milieu des joyeuses acclamations des pèlerins, qui la regardaient comme un gage assuré de victoire (8 juin 1191).

(1) Vinisauf, 329. — Roger de Hoveden, 394. — Boha-Eddin, 166.

Philippe se rendit lui-même à bord du vaisseau que montait son vassal, afin de prouver aux deux armées qu'il n'existait plus entre eux aucune cause de discorde. Richard descendit à terre, suivi de toutes ses troupes, dans une disposition triomphante. Les chrétiens regardaient avec admiration ce prince accouru à leur secours de l'extrémité de l'Europe, et qui, dans le cours seul de son voyage, avait fait des actions capables de l'immortaliser. La réunion des deux rois fit concevoir les plus flatteuses espérances. Durant la nuit, les tentes des croisés, ornées de riches bannières et d'écussons de guerre de toutes les couleurs, brillèrent de mille feux et retentirent des chants de la plus vive allégresse.

CHAPITRE VI

PHILIPPE ET RICHARD EN PALESTINE. — RETOUR EN EUROPE.

Préparatifs du siége. — Procédés généreux de Saladin. — Querelles de Philippe et de Richard. — Réconciliation — Continuation du siége. — Efforts inouïs des assiégeants et des assiégés. — Capitulation de Ptolémaïs. — Douleur de Saladin. — Léopold d'Autriche outragé par Richard. — Maladie de Philippe-Auguste. — Il forme le projet de retourner en Europe et le fait annoncer à Richard. — Départ du roi de France. — Son voyage. — Son séjour à Rome. — Retour en France. — Différend pour la succession de Flandre. — Desseins perfides de Philippe contre Richard. — Conduite du roi d'Angleterre dans la Palestine. — Trêve avec Saladin. — Départ de Richard. — Il débarque en Esclavonie. — Sa fuite en Autriche. — Il est arrêté par le duc Léopold et livré à l'empereur Henri VI. — Intrigues du roi de France et du comte Jean. — Philippe envahit la Normandie. — Inquiétudes des Anglais sur le sort de leur roi — Richard devant la diète de Haguenau. — Traité pour sa liberté. — Sa délivrance. — Son retour en Angleterre.

Les musulmans avaient souvent entendu parler de la valeur éprouvée et du caractère indomptable de Richard Cœur-de-Lion. Aussi l'arrivée de ce prince leur inspira-t-elle autant de crainte que d'enthousiasme aux chrétiens. Elle complétait l'armée des croisés devant Ptolémaïs, et l'on songea dès ce moment à reprendre avec une nouvelle vigueur les travaux du siége, suspendus pendant l'absence du roi d'Angleterre. On construisit alors des machines d'une grandeur prodigieuse : des balistes destinées à jeter dans la ville des carreaux et des flèches, des mangonneaux qui lançaient des cailloux à de longues distances, des

pierriers d'où partaient de larges quartiers de roc, des tours de bois qu'on amenait près des murailles, des béliers pour les battre, et des hourlis ou des machines en clayonnage servant d'abri aux soldats. Mais cet appareil n'effrayait point les assiégés; ils étaient nombreux, abondamment pourvus de vivres et de munitions, et ils avaient à leur tête des chefs d'un courage et d'une prudence consommée. Animés par le désir de signaler leur fidélité envers Saladin et par la gloire de résister à toutes les forces de la chrétienté, ils avaient mis à profit le délai qu'avait accordé le roi de France et s'étaient fortifiés de nouveau. La ville fut donc capable de prolonger sa résistance lorsqu'on entreprit de la forcer, et il fallut subir la lenteur ordinaire des siéges.

Cette lenteur fit naître mille inconvénients inévitables dans une armée composée de tant de nations. La dyssenterie exerça de cruels ravages et emporta une foule de croisés. L'émulation qui régnait au commencement entre les Français et les Anglais se tourna en aversion, en jalousie furieuse. Richard se montra peu reconnaissant envers Philippe, qui l'avait néanmoins attendu, malgré ses retards, pour emporter Acre d'assaut, et son arrivée mit le comble aux discordes qui troublaient sans cesse le camp. Il n'y eut bientôt plus d'accord dans les attaques des chrétiens. Si l'un des deux monarques livrait un assaut, l'autre n'y voulait prendre aucune part. Les anciennes divisions se renouvelèrent aussi. Guy de Lusignan demanda qu'on ne laissât pas plus longtemps incertain son droit sur la couronne de Jérusalem, et Conrad de Montferrat traita de ridicule la prétention de son rival. Le roi d'Angleterre se déclara hautement pour le premier, et le roi de France embrassa avec plus de zèle que jamais la cause du second.

Plusieurs nations se divisèrent à l'exemple des rois. Les Bourguignons, les Allemands, les Génois, les chevaliers du Temple s'attachèrent à Philippe et au prince de Tyr. Les Flamands, les chevaliers de Saint-Jean et le comte de Champagne lui-même s'unirent à Richard et à Guy de Lusignan.

Pour comble de malheurs, au milieu de ces discordes et des efforts employés de part et d'autre pour prendre et sauver Ptolémaïs, les deux rois furent atteints en même temps d'une maladie dangereuse. Réduit par la fièvre à un état de faiblesse extrême, malgré sa vigueur extraordinaire et un courage plus grand encore, Richard ne voulut point suspendre les opérations de son armée. Dans l'intervalle des accès, il se faisait porter sur un hamac de soie à la tranchée, et le chroniqueur Vinisauf assure que souvent le prince déchargeait de ses propres mains les balistes qu'il avait pointées contre les assiégés. Pendant cette maladie, l'échange de politesses qui s'était déjà établi entre les rois et Saladin ne discontinua point, et plus d'une fois il adoucit l'aigreur d'une guerre de religion. Le monarque anglais renvoya au chef des émirs infidèles un prisonnier musulman, et le sultan fit présent d'une robe d'honneur au député. Une autre fois, Saladin chargea un émir de remettre en son nom, à Philippe et à Richard, des poires de Damas et des raisins cueillis dans la Syrie. De leur côté, les deux rois envoyèrent de riches bijoux à l'illustre guerrier qui renouvelait la gloire de Haroun-al-Raschid avec une vertu plus pure, à Malek-Aded, ainsi qu'aux plus valeureux de ses compagnons, dans lesquels les chevaliers francs retrouvaient jusqu'à un certain point leurs idées et leurs mœurs. La noblesse des procédés du sultan, ses manières courtoises,

sa brillante valeur et sa générosité firent naître et fortifièrent parmi les chrétiens l'opinion que le brave Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, lui avait conféré l'ordre de chevalerie.

Enfin les princes francs recouvrèrent la santé; mais l'espèce de réconciliation qu'avait opérée leur maladie ne dura pas longtemps, car il y avait entre eux incompatibilité d'humeur et d'intérêt. Jamais natures ne furent plus opposées : « l'une, dit un historien moderne, était toute passion, l'autre toute raison et tout calcul (1). » De nouvelles querelles s'élevèrent et ralentirent les progrès du siége. Philippe, qui ne se voyait pas sans jalousie effacé par la valeur et les exploits de son rival, se plaignit de ce que, au mépris des lois de la féodalité, il lui enlevait ses vassaux et ses hommes. En effet, le roi d'Angleterre, enrichi des dépouilles de la Sicile et de Chypre, distribuait des présents avec sa prodigalité accoutumée. Au lieu de trois pièces d'or que Philippe donnait par mois aux chevaliers étrangers qui voulaient suivre ses étendards, Richard en offrait quatre à ceux qui abandonnaient le service de son frère d'armes, et par ce moyen il attirait sous sa bannière les plus braves mercenaires.

Le roi de France, ne pouvant dissimuler son indignation, s'éleva hautement contre la conduite du monarque anglais. Il prétendit que durant une expédition toute sainte Richard n'aurait pas dû en entreprendre une nouvelle, ni dépouiller de l'île de Chypre un prince chrétien sous des prétextes assez frivoles; que d'ailleurs, suivant les conditions de leur pèlerinage, ils devaient partager toutes les conquêtes, et qu'ainsi la moitié du royaume et des trésors du vieil

(1) Henri Martin.

Isaac devait lui appartenir. Richard soutint que ces conditions regardaient seulement les conquêtes faites sur les infidèles; qu'il s'était vengé avec raison des insultes d'Isaac envers sa sœur, Bérengère de Navarre, et ses hommes. Puis, tournant la chose en raillerie, il offrit de mettre tout en commun, si le roi voulait lui abandonner une partie de l'héritage du comte de Flandre et des autres seigneurs morts sous les murs de Ptolémaïs. Philippe et Richard se séparèrent avec un profond ressentiment dans le cœur, et dès ce moment les deux factions qu'ils protégeaient semblèrent plus animées l'une contre l'autre que contre l'ennemi commun.

Cependant les princes demeurés neutres dans la querelle de Lusignan et de Conrad, et les prélats qu'animait le bien seul de la religion, s'efforcèrent d'étouffer ces semences de division et de réconcilier les deux rois. Ceux-ci, après quelques négociations, eurent une conférence dans laquelle ils jurèrent de se secourir encore l'un l'autre et de ne rien entreprendre qui ne fût conforme à leur alliance. Ils réglèrent ensuite la succession de Jérusalem en présence des princes, des barons et des chevaliers. Le nom de roi fut conservé à Guy pendant sa vie. Conrad, reconnu pour son héritier nécessaire, dut recevoir comme fief héréditaire relevant du royaume de Jérusalem, les villes de Tyr, Sidon et Baruth. Geoffroy de Lusignan, frère du roi, obtint la cité de Joppé au même titre. Les revenus du royaume devaient être partagés aussitôt entre les deux compétiteurs, qui souscrivirent le traité en faisant le serment de l'exécuter en tout point.

Une fois cette contestation terminée, le siége fut poussé avec une nouvelle énergie, et tout ce qu'on savait d'art militaire fut mis en jeu. Les dissensions des croisés avaient

laissé aux Sarrasins le temps de réparer les fortifications de la ville. Du haut de la montagne de Carouba, sur toutes les pentes de laquelle se déployaient les innombrables tentes noires des Arabes, des Turcs, des Kourdes et des Turcomans accourus sous l'étendard du prophète, Saladin tombait sur le camp des chrétiens, parvenait à jeter quelquefois des convois dans la place, entretenait une correspondance suivie avec elle par le secours des plongeurs et des pigeons, et protégeait sans relâche la résistance de ses frères. Au milieu de tant d'obstacles qui faisaient de Ptolémaïs une seconde Troie, il semblait qu'une bataille générale fût nécessaire pour détruire les efforts des assiégés. Les rois ne voulurent cependant pas la hasarder, car un grand nombre de leurs soldats étaient malades ou convalescents, et leur camp était d'ailleurs si bien retranché qu'il ne pouvait être forcé; ils étaient aussi maîtres de la mer. Ils jugèrent donc qu'un peu de temps et de patience remettrait la ville entre leurs mains. Ils devaient bientôt voir se réaliser leurs espérances.

En dépit des fréquentes attaques de Saladin pour débloquer la ville, cernée entre l'armée de terre et la flotte de Gênes, de Pise et de Marseille, les travaux avançaient, et la garnison commençait à prévoir le sort qui lui était réservé: ses rangs s'éclaircissaient chaque jour; les Francs étaient déjà parvenus à s'emparer de *la Tour Maudite*, l'une des plus redoutables fortifications de la place, et les murailles s'ébranlaient sous les coups de leurs puissantes machines. Avec l'approbation du soudan, elle offrit de négocier; le chef des émirs vint trouver le roi de France dans sa tente et lui offrir de rendre Ptolémaïs, moyennant la vie sauve. Mais Philippe refusa d'entendre parler de capitulation, à moins que les musulmans

ne consentissent à restituer Jérusalem et toutes les villes dont ils avaient fait la conquête depuis la journée de Tibériade. L'émir se retira irrité de ces conditions, et inspira le courage du désespoir aux défenseurs d'Acre, qui jurèrent de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de l'abandonner aux chrétiens. Il fallut continuer le siége, et peu de temps après les croisés livrèrent un assaut général pendant lequel ils employèrent, disent les historiens arabes, les laves de l'Etna qu'ils avaient apportées et les lancèrent dans la ville, *comme les foudres dardées contre les anges rebelles.*

Les assiégés firent des efforts inouïs, épuisèrent toutes les ressources de l'art et du courage, et repoussèrent les ennemis avec une vigueur surprenante. Cette ardeur ne se soutint pas, et bientôt un profond découragement s'empara d'eux; car l'armée innombrable des chrétiens, entourant Saladin, empêchait l'arrivée des secours qu'il leur avait promis, et déjà la famine exerçait ses ravages. Persuadés qu'il leur était impossible de prolonger la défense de Ptolémaïs, ils résolurent de tenter un suprême effort afin d'échapper à l'esclavage, de sortir de la ville pendant la nuit et d'aller rejoindre les troupes du soudan, sur la montagne de Carouba. La vigilance des chrétiens les obligeant de renoncer à ce dernier moyen de salut, ils se soumirent à leur sort et envoyèrent de nouveau l'émir dans le camp, pour obtenir une capitulation. A la suite d'une longue conférence, il fut convenu que les habitants et la garnison sortiraient de la ville en toute liberté avec leurs biens, moyennant deux cent mille besants d'or (1,800,000 francs), et que la garnison demeurerait quarante jours en otage entre les mains des vainqueurs. On stipula de plus la délivrance de deux cents chevaliers et de quinze cents captifs d'un ordre inférieur, et la res-

titution du bois de la vraie croix. Les prisonniers musulmans devaient rester à la discrétion des rois chrétiens, si le sultan ne ratifiait pas les conditions du traité dans le délai de quarante jours (12 juillet 1191).

Saladin apprit avec douleur la capitulation de Ptolémaïs. A peine avait-il réuni ses émirs pour savoir s'il devait la ratifier, qu'ils entendirent des cris de joie s'élever des rangs de l'armée chrétienne, et qu'ils aperçurent l'étendard de la croix et les bannières des ennemis flotter sur les murs et les tours de la ville. Toute délibération devenait donc inutile. Les fidèles musulmans demeurèrent un instant comme frappés de stupeur; puis ils éclatèrent en gémissements et en sanglots. Saladin, dit un historien arabe, parut plus affecté qu'une mère qui a perdu son fils unique et fondit en larmes. Quand la nuit fut venue, il se renferma dans sa tente, livré à de tristes pensées. Telle fut la fin de ce siége mémorable. Il avait duré près de trois ans, et avait coûté la vie à cent vingt mille chrétiens et à cent quatre-vingt mille musulmans. Les maladies et les naufrages enlevèrent un nombre plus considérable de croisés, et de cette immense armée accourue de tous les points de l'Europe sous les murs d'Acre, une très-petite partie seulement put retourner sans accidents vers sa patrie (1).

Le jour suivant, Saladin transporta son camp à quelque distance, et les croisés prirent possession d'une conquête qui leur semblait le prélude de la délivrance de Jérusalem. Le principal honneur en était dû aux puissants monarques, sans lesquels la place n'eût jamais été emportée. L'un des héros du siége, Léopold, duc d'Autriche,

(1) Boha-Eddin, p. 14.

avait aussi arboré son pennon sur l'une des tours de la ville en signe de suzeraineté. Au lieu d'obliger ce prince à retirer sa bannière ducale, l'orgueilleux Richard la fit arracher avec violence en présence des barons et jeter dans un égoût. Le duc d'Autriche fut outré de douleur; mais trop faible pour se venger sur-le-champ, il dissimula l'outrage et conserva au fond de son âme un fier ressentiment.

Les deux rois assignèrent des quartiers à tous les peuples qui avaient participé à la réduction de Ptolémaïs; mais, au lieu de partager le butin et les prisonniers avec tous les autres pèlerins, ils s'emparèrent exclusivement de tout ce que leur accordait la capitulation. Cette conduite injuste, et peu conforme aux lois féodales, excita des plaintes et des murmures parmi les princes et les soldats des autres nations. Philippe et Richard s'efforcèrent d'amuser les plus redoutables par des paroles flatteuses, et distribuèrent quelques sommes d'argent à ceux qui en manquaient. Ensuite ils introduisirent leurs troupes dans la ville, afin qu'elles y trouvassent le repos dont elles avaient si grand besoin. Les prélats s'occupèrent de purifier les églises quelque temps auparavant converties en mosquées par les Sarrasins, et les chrétiens qu'avait autrefois expulsés Saladin se hâtèrent de rentrer dans leurs demeures.

La prise de Saint-Jean-d'Acre, qui avait produit chez les chrétiens d'Orient le plus vif enthousiasme, n'assura cependant point la concorde entre les deux monarques. Les plus sages s'aperçurent bientôt que leur réunion apportait un invincible obstacle aux progrès des croisés, parce que l'envie et la haine s'étaient emparées de leurs cœurs. Philippe, dont le nom et le courage étaient presque

effacés par l'éclatante renommée et l'héroïque valeur de son vassal, n'aspirait plus qu'à s'éloigner d'une côte stérile où il sacrifiait inutilement ses intérêts et sa santé. Il venait en effet d'être attaqué d'une violente maladie. « Le roi, dit Guillaume le Breton, entouré d'un petit nombre des siens, possédé d'une forte fièvre, et souvent accablé d'un pénible tremblement, était malade et couché sur son lit dans la ville d'Acre. De violentes sueurs, des chaleurs terribles firent un si grand ravage dans ses os et dans tous ses membres, que les ongles tombèrent de tous ses doigts et les cheveux de sa tête, en sorte que l'on crut, et le bruit même n'est pas encore dissipé, qu'il avait goûté d'un poison mortel. Toutefois il languit longtemps : à force de temps cependant, il commencça à rentrer peu à peu en convalescence; et comme il ne pouvait se guérir complétement, il se décida enfin, sur l'invitation des grands ses amis, et de l'avis des médecins, à retourner dans sa patrie et vers les lieux de sa naissance (1). »

Que cette résolution de retourner en Europe soit attribuée à une dangereuse maladie ou à un simple désir de revoir son royaume, peu importe; la vérité est que la prise de Ptolémaïs fut le signal du départ de Philippe. Il envisageait aussi avec douleur, et peut-être avec quelque crainte, les ravages que faisaient chaque jour la guerre et la contagion. Une foule d'illustres personnages avaient été moissonnés autour de lui en peu de semaines. L'archevèque de Cantorbéry, le duc de Souabe, les comtes de Derby, de Leicester, de Flandre, de Ponthieu, de Tonnerre, de Brienne, du Pertuis, de Sancerre, Jean comte de Vendôme, surnommé le *Veneur du Sanglier*, le vicomte de Turenne,

(1) *La Philippide*, chant IV.

les sires de Montmorency, de la Rochefoucauld, de Châtillon, le connétable Raoul de Clermont et un grand nombre d'autres chevaliers de France, d'Angleterre et d'Allemagne, avaient succombé à l'atteinte des maladies plutôt qu'au fer des musulmans (1). Un seul obstacle arrêtait le roi de France : Richard et lui, à leur départ pour la croisade, avaient pris l'engagement de ne pas quitter la Palestine sans l'aveu l'un de l'autre. Il envoya donc vers son frère d'armes, le 22 juillet, Hugues duc de Bourgogne, Robert évêque de Beauvais, et deux autres seigneurs. Ceux-ci se rendirent à pas lents et le cœur inquiet au pavillon du roi d'Angleterre. Dans ce moment, le monarque jouait aux échecs avec le comte de Glocester. Autour de la table se trouvaient Bérengère de Navarre, Jeanne de Sicile et la jeune princesse de Chypre, occupées à broder de riches écharpes. Introduits auprès de Richard par un servant d'armes, les quatre envoyés, après l'avoir salué de la part de leur maître, se mirent à verser d'abondantes larmes, au lieu de parler. « Ne pleurez pas, leur dit Richard en se tournant vers eux : je connais le message dont vous êtes chargés. Votre seigneur désire revoir sa patrie, et vous venez de sa part afin qu'il ait de moi le conseil et la permission de s'en retourner. — Il est vrai, répliquèrent-ils ; et le roi dit que s'il ne s'éloigne au plus vite de cette terre, il mourra. — Honte et opprobre éternel pour Philippe et son royaume, s'écria Richard, s'il part sans avoir achevé le dessein pour lequel il est venu ! Il ne quittera point ces lieux par mon conseil ; mais s'il faut qu'il meure ou revoie son pays, qu'il parte, et qu'il fasse ce qui lui paraît convenable, ainsi qu'aux siens (2). »

(1) Benoît Peterborough.
(2) *Ibid.*, p. 525.

La nouvelle que le roi de France se préparait à retourner en Europe se répandit aussitôt dans le camp, et la tristesse y succéda à la joie publique. La plupart des barons et des chevaliers vinrent le voir sous sa tente et le pressèrent de changer de résolution; mais il fut insensible à leurs prières comme aux reproches et aux sirventes des trouvères. Il envoya ses barons vers Richard pour régler les conditions d'un traité; les deux rois le signèrent le 29 juillet. « Philippe abandonnait au vaillant Conrad tout ce qui lui appartenait dans la cité d'Acre; il jurait sur les saints Évangiles, devant tout le peuple chrétien, qu'il ne permettrait en aucune manière qu'on fît le moindre dommage au roi Richard, à ses hommes et à ses terres, mais les défendrait selon son pouvoir contre toute invasion, avec le même attachement que sa ville de Paris. » Il laissa dix mille soldats et cinq cents chevaliers, sous les ordres du principal de ses barons, le duc de Bourgogne, qu'il nomma capitaine et connétable des Français en Palestine, et lui remit tout l'argent nécessaire à l'entretien de ces troupes pendant trois ans. Le roi n'oublia point Raymond, prince d'Antioche; il lui donna cinq cents servants d'armes, cent chevaliers, quatre cents marcs d'argent; de plus, cinq grands navires chargés d'armes et de chevaux. Il prit congé des seigneurs et des chevaliers, que son départ affligeait profondément; puis, accompagné des évêques de Langres et de Chartres, du comte de Nevers et d'une escorte peu nombreuse, il mit à la voile sur treize galères de Gênes que lui avait préparées l'amiral Rufin Volta. Ce ne fut pas sans une secrète satisfaction que Richard vit s'éloigner de la Terre-Sainte celui qu'il regardait comme son rival et qu'il ne pouvait soumettre à tous ses caprices (31 juillet).

Cependant le terme fixé par la capitulation de Ptolémaïs était au moment d'expirer, et Saladin ne se pressait point d'en exécuter les conditions. De fréquents messages s'échangèrent entre lui et le roi d'Angleterre. Le soudan faisait naître chaque jour de nouvelles contestations et refusait de tenir sa promesse. Ses délais et sa perfidie excitèrent la fureur de Richard, et le quarantième jour écoulé, il ordonna de conduire sur le sommet d'une colline, à la vue du camp des Sarrasins, les deux mille six cents captifs qui lui étaient échus en partage. Là, en présence d'une foule de croisés et à un signal donné, les têtes de ces infortunés musulmans tombèrent sous le glaive de leurs bourreaux. Dans le même instant et pour la même cause, Hugues, duc de Bourgogne et lieutenant du roi de France, faisait massacrer par ses troupes, sous les murs d'Acre, le reste des prisonniers. Les cadavres des victimes furent ensuite livrés aux outrages des soldats.

Tandis que Richard se vengeait de Saladin par cet acte de barbarie, Philippe-Auguste continuait sa navigation. Sa petite flotte vint d'abord jeter l'ancre devant Tyr, où il reçut les adieux de Conrad; elle s'arrêta quelques jours à Tripoli, passa près de Gibelet ou Djebaïl, côtoya presque toutes les colonies chrétiennes d'Orient, et aborda sur les rivages d'Antioche. Enfin, après avoir longé les côtes méridionales de l'Asie-Mineure et traversé heureusement l'Archipel, alors infesté de nombreux pirates, le roi de France prit terre à Otrante; il y fit quelque séjour et se reposa des fatigues de la mer. De là il se rendit dans la capitale du monde chrétien. Le pape Célestin III l'accueillit en fils aîné de l'Église, lui donna solennellement la bénédiction apostolique, et lui permit, ainsi qu'à ses

compagnons, de porter les palmes et la croix, insignes des pèlerins qui avaient vu Jérusalem, baisé le saint sépulcre et accompli leur vœu. Ce fut dans une de ces entrevues intimes avec le pontife romain que Philippe le pria de le délier du serment qu'il avait prêté, en partant de la Palestine, de respecter la Normandie et les autres terres de Richard. Le saint-père opposa une opiniâtre résistance aux ardentes sollicitations du roi, et lui défendit même, sous peine d'excommunication, *de lever la main contre Richard ou contre sa terre*. Philippe quitta Rome, assez mécontent du pape dont il oublia bientôt les menaces, traversa l'Italie, le mont Cenis et la vallée de Maurienne, passages difficiles et dangereux, s'arrêta quelques jours en Bourgogne, et arriva au château de Fontainebleau après la Nativité du Christ. Il alla ensuite rendre grâces à Dieu dans l'église des saints martyrs, à Saint-Denis, de l'heureux succès de son voyage, et y offrit son manteau royal, suivant la coutume de ses augustes prédécesseurs au retour de quelque grande expédition.

La reine Adèle de Champagne et l'archevêque de Reims, auxquels la régence du royaume avait été confiée durant l'absence du roi, l'avaient gouverné avec sagesse et dans une parfaite union. Aussi Philippe ne trouva-t-il d'affaire importante à régler que celle de la succession de Flandre. Après la mort de Philippe d'Alsace devant Acre, le roi avait mandé à la reine-mère et au cardinal de Champagne de s'emparer sans hésitation de ce fief, échu, prétendait-il, à son fils Louis, du chef de la feue reine Isabelle de Hainaut, nièce du comte Philippe. Docile aux ordres du monarque, l'archevêque Guillaume s'était aussitôt rendu en Flandre, et avait fait arborer le gonfanon royal non-seulement dans les villes de l'Artois, mais à

Mons, Alost, Oudenarde, Courtray, Ypres et Bruges. Les Gantois s'étant déclarés pour Marguerite, sœur du feu comte Philippe et femme de Baudouin, comte de Hainaut, le prélat avait entrepris le siége de leur cité lorsque le roi revint de la Palestine. Celui-ci rassembla une armée et la conduisit vers la Flandre; mais le comte de Hainaut, qui avait recueilli tranquillement la succession du comte Philippe, vint le trouver à Pontoise, lui soutint qu'il en était le droit héritier sous la condition de l'hommage lige, et lui en demanda l'investiture. Philippe s'y montra d'abord peu disposé, et la guerre était sur le point d'éclater entre le gendre et le beau-père, lorsque l'évêque d'Arras intervint et s'efforça de calmer l'irritation du suzerain et du vassal. Enfin le monarque, craignant que le corps germanique n'embrassât le parti du comte et que cette querelle n'amenât des complications dangereuses, consentit à traiter. Il investit de *la comté de Flandre* le comte de Hainaut, dont il reçut hommage, et qui dut abandonner au jeune Louis, fils du roi, *pour la dot de sa mère Isabelle*, les cités d'Arras, Aire, Bapaume, Hesdin et Saint-Omer, avec les fiefs ou mouvances de Saint-Pol, de Boulogne, de Guines et de Liliers (1192).

Cette importante affaire ainsi réglée, Philippe fut tenté de profiter de l'absence de Richard pour envahir ses domaines. Il avait toujours présent à la mémoire l'affront que ce prince avait fait à sa sœur en refusant de l'épouser et en donnant sa main à Bérengère de Navarre. Alix avait été envoyée d'Angleterre en Normandie, et elle semblait destinée à promener sa honte par tous les États du roi d'Angleterre. Le sénéchal de cette province la tenait étroitement enfermée dans le château de Rouen. Philippe, indigné, eut une conférence auprès de Gisors avec cet

officier; il lui demanda instamment que sa sœur fût mise en liberté, et qu'on lui restituât le Vexin, suivant le traité de Messine. Le sénéchal ne contesta pas la justice de ces réclamations, et répondit seulement qu'il n'avait reçu aucun ordre du roi son maître. Philippe, loin d'écouter ces raisons, déclara qu'on ne pouvait apporter aucun délai à la liberté d'Alix, et qu'il la réclamerait par les armes. Afin d'ouvrir une voie plus facile à ses projets ambitieux, il fit sonder les dispositions de Jean, comte de Mortain, et de Glocester, frère de Richard, qu'il trouva déterminé à favoriser ses intérêts, et noua toutes sortes d'intrigues avec les seigneurs du Poitou et de l'Aquitaine, avec tous les ennemis secrets ou déclarés du roi d'Angleterre.

Philippe pouvait dès lors se promettre de rapides conquêtes dans les plaines de la Normandie; mais il lui fallait un prétexte de guerre, et il entreprit de justifier par des calomnies l'agression qu'il méditait malgré les défenses et les menaces du pape. « Un jour que le roi étoit à Pontoise, lui furent apportées novelles des pays d'oultre-mer, lesquelles annonçoient que *le Vieux de la Montagne* avoit envoyé en France des assassins pour l'occire, à la prière et commandement du roi Richard. » Ce Vieux de la Montagne était le prince d'une espèce d'ordre religieux et militaire, d'une secte de fanatiques musulmans qui habitaient en Syrie, dans les montagnes de l'Anti-Liban, où ils possédaient la forteresse de Masyat, entre Antioche et Damas. Ils tiraient leur véritable nom *Haschischins*, de l'arabe *haschich*, boisson enivrante, à l'aide de laquelle leur chef les jetait dans une sorte de délire. Ils s'imaginaient alors trouver un avant-goût des félicités éternelles promises à leur courage et à leur

aveugle obéissance. Ce chef élevait une foule de jeunes gens dans un dévouement si absolu à ses volontés, qu'au moindre signe de sa part ils allaient sans crainte exécuter ses arrêts de mort contre les rois et les princes ses ennemis. « De ces novelles le roi fut moult troublé et moult ému. Il envoya des messagers au Vieil de la Montagne pour s'informer de la vérité, et aussitôt se départit de Pontoise, et depuis fut moult soigneux de son corps; il établit des sergents qui toujours portoient grandes masses de cuivre par devant lui pour son corps garder, et par nuit veilloient autour de lui les uns après les autres (1). » Dans cette mesure toute nouvelle on trouve l'origine de la première garde permanente qu'aient eue les rois de France.

Le monarque regarda comme un prétexte suffisant de guerre l'accusation que portait contre Richard la crédulité publique. Il convoqua donc ses barons et ses évêques, et leur exposa le motif des mesures qu'il se croyait obligé de prendre. Il attribua à un poison mortel donné par le roi d'Angleterre la maladie dont il avait été atteint en Palestine, et soutint que Richard avait eu recours au poignard des assassins afin de se débarrasser du vaillant Conrad de Montferrat, que lui rendait odieux son zèle pour les intérêts du parti français. A la grande satisfaction du monarque, les barons, animés d'un ancien esprit de rancune nationale contre le pouvoir des Normands, approuvèrent ses précautions et son désir de tirer vengeance de son traître et déloyal adversaire. Philippe, déterminé à la guerre, avait déjà placé ses tentes près de Vernon, lorsqu'un message de l'empereur Henri VI, fils et successeur

(1) Rigord, *Chronique de Saint-Denis*.

de Frédéric Barberousse, vint lui apprendre que Richard, « l'ennemi de l'empire et le perturbateur du royaume de France, » était tombé en son pouvoir. Le Plantagenêt s'était attiré cette mésaventure par son ambition, ses emportements et son insolence.

Resté chef suprême des croisés par la retraite du roi de France, Richard fit sommer tous les hommes de la Palestine de se réunir sous sa bannière. Le marquis de Tyr, l'intime ami de Philippe-Auguste, reçut aussi l'ordre de se tenir prêt avec ses chevaliers; mais il refusa, sous le prétexte qu'il ne s'était pas fait le vassal du monarque anglais. Celui-ci en conserva un profond ressentiment. Quelque temps après, à la suite d'une violente dispute sur la couronne de Jérusalem, Conrad périt assassiné par une main inconnue. La haine de Richard pour ce prince le fit accuser de ce meurtre. On présuma que le protecteur de Lusignan avait obtenu du Vieux de la Montagne, à force de présents, de le délivrer d'un ennemi dangereux. Au reste la prévoyance militaire de Cœur-de-Lion, son activité, sa présence d'esprit, ses prouesses merveilleuses, qui lui valurent l'admiration de l'Europe, lui acquirent aussi chez les Orientaux une renommée fabuleuse. Des historiens rapportent que les mères de Syrie se servaient de son nom, comme d'un épouvantail, pour imposer silence à leurs enfants. Un cheval faisait-il un écart, on entendait ordinairement son cavalier s'écrier: « Crois-tu que le roi Richard soit dans ce buisson? » Mais il ne tira aucun parti de ses succès, et sa brillante valeur ne put affaiblir les haines et les jalousies qu'inspiraient son indomptable fierté et son extrême avarice dans le partage du butin. Deux fois il manqua par sa faute l'occasion de reconquérir la ville sainte, et ne la retrouva plus.

Les barons en murmurèrent hautement, et se plaignirent qu'il dérobât à leur courage une conquête glorieuse. On alla même jusqu'à répandre le bruit qu'il entretenait de secrètes intelligences avec Saladin.

Découragée par des querelles toujours renaissantes, décimée par les combats, la disette et les épidémies, l'armée des croisés se fondait avec une effrayante rapidité autour du roi d'Angleterre. Le duc de Bourgogne, qui s'était plu à contrarier tous ses projets; les comtes de Blois, du Perche; les sires d'Avesnes et de Coucy; les archevêques d'Arles et de Besançon, avaient suivi dans la tombe une foule de pieux chevaliers. L'impossibilité de continuer la guerre avec le peu de troupes qui lui restaient, et le désir de punir le rival qui profitait de son absence pour envahir la Normandie, déterminèrent Richard à partir, malgré son serment de ne pas quitter la Terre-Sainte tant qu'il aurait un roussin à manger. Il conclut donc avec le soudan une trêve de trois ans trois mois et trois jours, dans laquelle il fut stipulé que Jérusalem et le saint Sépulcre seraient ouverts à la dévotion des chrétiens et des pèlerins de l'Europe; qu'ils ne paieraient aucun tribut et n'éprouveraient point de vexations; que les fortifications d'Ascalon, réparées avec tant de soin et de dépenses, seraient détruites; que les Francs posséderaient toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr, en y comprenant ces deux villes. Durant la trêve toute hostilité devait cesser de part et d'autre (10 août 1192). Les principaux chefs des deux armées jurèrent d'observer la convention, mais Richard et Saladin se contentèrent de donner leur parole et de se prendre la main. Tels furent les résultats des efforts immenses de l'Europe chrétienne.

Avant de partir, le roi d'Angleterre, saisi d'une fièvre continue, fut obligé de se livrer pendant quelques semaines au repos. Il donna le royaume de Jérusalem à son neveu Henri comte de Champagne, jeune prince d'un esprit rare et d'un mérite éclatant, qui venait d'épouser la veuve de Conrad de Montferrat. Pour indemniser Guy de Lusignan, il lui céda la couronne de Chypre, à la condition de rembourser aux chevaliers du Temple cent mille écus d'or. Enfin, dès que sa santé le lui permit, il s'embarqua à Ptolémaïs (9 octobre), au milieu des regrets et des pleurs des chrétiens, qui se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les attaques des musulmans. Lui-même ne put retenir ses larmes, et jetant un dernier regard sur le rivage dont il s'éloignait: « Terre sacrée, s'écria-t-il, « je te recommande aux soins du Très-Haut: puisse-t-il « m'accorder de vivre, afin de revenir et de t'arracher au « joug des infidèles (1)! » La flotte qui portait Bérengère de Navarre, la reine de Sicile et la princesse de Chypre, avait mis à la voile quelques jours auparavant, et après une heureuse navigation elle avait relâché en Sicile. Richard la suivit avec un seul vaisseau et prit une route différente. Assailli par une violente tempête, il fut contrarié dans sa marche et n'atteignit qu'au bout d'un mois l'île de Corfou. Là il loua pour deux marcs d'argent une galiote qui devait le transporter avec ses compagnons à Raguse et à Zara. Dans sa suite, composée de vingt personnes seulement, on comptait Baudouin de Béthune, maître Philippe et maître Anselme, ses chapelains, et quelques chevaliers du Temple. Des vents furieux le jetèrent sur les côtes de l'Istrie, entre Aquilée et Venise.

(1) Vinisauf, 428.

Il ne voulut point traverser l'Italie, et ensuite la France, dont le roi s'était allié à son frère Jean pour le dépouiller de ses États, et résolut de se diriger vers l'Allemagne.

Afin d'échapper aux embûches que pourraient lui tendre ses nombreux ennemis, l'illustre voyageur revêtit une robe de pèlerin et laissa croître sa barbe et ses cheveux. Les serviteurs changèrent de vêtements à l'exemple de leur maître. Le prince continua sa route jusqu'à Goritz en Frioul, et comme il s'agissait d'obtenir un sauf-conduit du seigneur ou gouverneur de la province, il envoya l'un de ses gens faire cette demande, et le chargea en même temps d'offrir au seigneur un rubis de grande valeur que des négociants de Pise lui avaient vendu en Palestine. Par un fâcheux hasard, ce gouverneur, nommé Maynard, était neveu du marquis de Montferrat, assassiné à Tyr. Le page se présenta devant lui et s'acquitta de sa commission. « Qui sont ceux qui t'envoient demander passage? lui dit Maynard. — Baudouin de Béthune, répondit le messager, Hugues le marchand, qui vous offre cet anneau, et leur suite revenant du pèlerinage de Jérusalem. » Surpris de la beauté de l'anneau, le prince de Goritz l'examina quelque temps avec attention et en silence, puis il reprit tout à coup : « Tu mens, ce n'est pas Hugues qu'il se nomme, c'est le roi Richard. Mais puisqu'il a voulu m'honorer de ses dons sans me connaître, dis-lui que je ne veux point l'arrêter; je lui renvoie son présent, il est libre de partir (1). »

Le prétendu pèlerin, soupçonnant quelque danger, se procura des chevaux et s'échappa pendant la nuit. Maynard ne chercha point à lui créer des obstacles, néanmoins il dépêcha sur-le-champ un messager à son frère, seigneur

(1) Gulielm. Neubrigensis, *De reb. anglic.*

d'une ville voisine, afin de le prévenir que le roi d'Angleterre était revenu de la Terre-Sainte et qu'il devait passer sur ses terres. Le frère avait à son service un chevalier normand appelé Roger, natif d'Argentan. Il le chargea de visiter toutes les hôtelleries de la ville et de faire saisir Richard, s'il le trouvait. Après quelques jours de recherches, le Normand découvrit le roi; mais, loin de trahir son premier souverain, il l'avertit du danger, et le conjura, les larmes aux yeux, de prendre la fuite, lui offrant son meilleur cheval. Le roi suivit le conseil de ce fidèle serviteur et partit aussitôt avec Guillaume de l'Étang, son ami intime, et un enfant qui savait parler la langue du pays. Le seigneur, furieux d'avoir manqué son coup, fit arrêter Baudouin de Béthune et six autres de ses compagnons, et les retint en prison.

Pendant ce temps le roi et ses deux serviteurs étaient en fuite sur le territoire allemand. Ils voyagèrent trois jours et trois nuits, sans prendre ni repos ni nourriture, à travers une contrée inconnue; ils y étaient sans cesse exposés à de nouveaux dangers. Ils arrivèrent épuisés de fatigue et de faim dans les faubourgs de Vienne, sur le Danube, résidence du duc d'Autriche, de ce même Léopold que Richard avait si cruellement outragé en Palestine. Les fugitifs envoyèrent l'enfant au marché; son accent étranger, l'étalage de ses besants d'or qu'il voulait échanger contre de la monnaie du pays, ses airs d'importance et ses manières d'homme de cour excitèrent la curiosité des marchands. Arrêté par les bourgeois soupçonneux et conduit en présence de leur magistrat, il parvint à se soustraire à toutes ses questions en répondant qu'il était le domestique d'un riche marchand qui devait arriver sous trois jours, et fut aussitôt rendu à la liberté. De retour vers le roi, il lui

raconta son aventure et lui conseilla de partir au plus vite. Néanmoins Richard, trop affaibli pour continuer son voyage, résolut de prendre un repos de quelques jours. Durant cet intervalle, Léopold était instruit de son arrivée en Autriche et le faisait chercher de tous côtés par des espions et des gens armés. Le jeune page reparut au marché avec des gants richement brodés et des habits somptueux. Les officiers du duc le saisirent de nouveau, et l'enfant, mis à la torture, révéla le nom et la retraite du roi. Léopold accourut aussitôt à la tête de ses hommes d'armes qui cernèrent la maison. Cœur-de-Lion voulut en vain se défendre, il fut obligé d'abaisser sa fierté et de remettre son épée à son mortel ennemi (21 décembre 1192). Léopold lui témoigna du respect; mais trop peu généreux pour oublier l'insulte qu'il en avait reçue, il le fit jeter dans une obscure prison, où des soldats d'élite le gardaient jour et nuit l'épée nue.

Le bruit de l'emprisonnement de Richard se répandit en Allemagne et dans tous les États de l'Europe avec une rapidité étonnante. Bientôt le duc d'Autriche, malgré son désir de conserver son captif dont il se promettait au moins une énorme rançon, ne put se dispenser d'informer de cet événement l'empereur Henri VI, son suzerain. Le César, qui faisait alors une guerre acharnée aux Normands de Pouille et de Sicile, et se souvenait de l'alliance contractée par Richard avec Tancrède, l'ennemi de sa maison, somma son vassal de lui remettre le royal prisonnier pour soixante mille livres. Léopold y consentit, et Richard, alors gardé dans un des châteaux du Tyrol, fut transféré à Mayence, ensuite à Worms, et traité en ennemi par le cupide empereur. Henri s'empressa d'annoncer au roi de France cette nouvelle, plus agréable pour lui qu'un présent d'or et de pierreries. Philippe en manifesta une joie extrême; il écrivit aussitôt

à l'empereur afin de le féliciter de sa prise, et lui proposa une somme considérable s'il consentait à lui confier la garde de cet important prisonnier (1). Henri n'osa pas condescendre aux désirs du roi sans l'aveu de la diète ou assemblée générale des seigneurs et des évêques d'Allemagne. La diète germanique refusa de livrer Richard au roi de France, et décida qu'il comparaîtrait devant elle dans le but de se justifier des griefs qu'on lui imputait.

Philippe, comme pour couronner sa conduite déloyale envers son frère d'armes, publia qu'il se croyait dégagé de la parole qu'il lui avait donnée en Orient; que c'était trop longtemps souffrir sa sœur dans l'esclavage et voir les Anglais retenir injustement sa dot. Puis, sans attendre le jugement du prisonnier, il lui envoya un messager chargé de le défier et de lui déclarer la guerre à outrance. En même temps il renouvela ses intrigues avec Jean, comte de Mortain, qui cherchait à soulever les barons de l'Angleterre contre son frère absent, et convoitait la couronne. Au milieu de la tristesse générale à laquelle le royaume était en proie, Jean écouta avec joie les propositions du roi de France et se rendit en toute hâte à Paris. Philippe reçut avec une rare magnificence le frère de son compagnon d'armes. Il promit de lui garantir la possession de la Normandie, de l'Anjou et de l'Aquitaine, et de l'aider à s'emparer du trône d'Angleterre. De son côté, le comte de Mortain s'engagea à céder au monarque les cantons normands au nord de la Seine, Tours, Loches, Amboise et Montrichard, dès qu'il serait roi à la place de Richard, à demeurer son fidèle allié, enfin à épouser la malheureuse Alix (janvier 1193). Le motif de la grande

(1) Gulielm. Neubrig.

colère de Jean contre Richard, c'est que celui-ci, dans son traité d'alliance avec Tancrède, roi de Sicile, qualifiait Arthur, fils du feu duc Geoffroy, de son cher neveu et héritier, conformément au principe de la représentation des pères par les enfants.

Ces conventions avec le roi de France étaient à peine conclues que Jean Sans-Terre retourna à Londres, dans l'intention d'opérer un soulèvement en sa faveur. Quant à Philippe, il passa la frontière de Normandie avec une puissante armée. Il se jeta sur le Vexin, dont Gisors, la capitale, lui fut livrée, s'empara aisément du reste, ainsi que de Neufchâtel, sur lequel l'abbé de Saint-Denis avait des droits. Evreux, Neufbourg, Vaudreuil et beaucoup d'autres villes et châteaux tombèrent aussi sous la domination des Français. Pendant ce temps, leur allié, le comte de Mortain, dont le courage n'était pas à la hauteur de son ambition, voyait s'armer contre lui les prélats et les barons d'Angleterre et repousser des côtes un armement de mercenaires étrangers. Ainsi s'évanouissaient les espérances qu'avait conçues ce pusillanime usurpateur. Obligé de consentir à une trêve, il revint trouver Philippe en Normandie. Le roi de France, encouragé par ses premiers succès, marcha sur Rouen et l'assiégea; mais cette ville fut défendue avec succès par le comte de Leicester, seigneur d'un rare mérite et d'une valeur à toute épreuve, nouvellement arrivé du voyage de Palestine. Les discours de leur intrépide gouverneur et l'aspect de la désolation qui régnait autour d'eux enflammèrent les habitants du plus ardent patriotisme; ils firent de généreux efforts et parvinrent à repousser l'ennemi. Les femmes mêmes, rivalisant de courage avec les hommes, montaient sur les remparts et versaient de la poix bouillante sur les assaillants.

Leicester, à la tête de sa garnison, fit une sortie heureuse contre l'armée française et brûla toutes ses machines de guerre. Philippe leva brusquement le siége et consentit à une trêve de six mois que lui demandèrent les barons de Normandie, pour cette province seulement, au prix d'une somme de vingt mille marcs d'argent. Il exigea comme garantie des otages et la cession de quatre forteresses.

Cependant les Anglais supportaient impatiemment la captivité de leur roi, dont ils déploraient les infortunes, et la vieille Éléonore, s'adressant à toute la chrétienté, réclamait instamment la liberté de son fils. Pierre de Blois pressait dans ses lettres son compagnon d'études et son ami Conrad, archevêque de Mayence, de travailler de tout son pouvoir à la délivrance de Richard. Il retraçait au pape Célestin les douleurs maternelles et le deuil de l'Angleterre : la majesté royale avait été violée; l'habit de pèlerin n'avait pu protéger un preux chevalier, la terreur des infidèles, le généreux défenseur du saint Sépulcre; celui que ses merveilleux exploits rendaient si cher aux chrétiens d'Orient, et que le glaive du Sarrasin n'avait pu atteindre, était tombé victime de la trahison et de la perfidie. Il invoquait ensuite les foudres du Vatican contre Léopold et Henri VI. Voyant que le souverain pontife se contentait de plaindre le sort du roi d'Angleterre sans se hâter de le secourir, il osait lui dire au nom de la reine Éléonore : « Souvent pour des affaires de médiocre importance vos cardinaux vont en légation, même chez les nations barbares, et pour celle-ci vous n'avez pas encore envoyé un sous-diacre ou un acolyte. C'est qu'aujourd'hui l'intérêt fait les légats, non l'honneur de l'Église, ou le salut du peuple. Quelle excuse peut couvrir votre négligence, puisque vous avez le pouvoir de délivrer mon fils

si vous en aviez la volonté? Dieu ne vous a-t-il pas donné en la personne de saint Pierre le pouvoir de gouverner tous les royaumes? Il n'y a ni duc, ni roi, ni empereur, exempt de votre juridiction. Vous direz que cette puissance vous est donnée sur les âmes et non sur les corps. Soit : il nous suffit que vous liiez les âmes de ceux qui tiennent mon fils en prison; il vous est facile de le délivrer, pourvu que la crainte de Dieu chasse la crainte des hommes (1). » L'archevèque de Rouen et ses suffragants exhortèrent également le pape à employer dans cette occasion le glaive de saint Pierre, et tous les prélats d'Angleterre, assemblés à Oxford, envoyèrent des députés au royal captif pour lui porter des conseils et des consolations. Comme on accusait Richard du meurtre de Conrad, on fit aussi courir à cette époque en Occident une lettre vraie ou supposée du Vieux de la Montagne *à Léopold, duc d'Autriche,* dans laquelle ce chef des assassins déclarait qu'il avait fait tuer le marquis de Montferrat pour venger les outrages commis par ce prince envers quelques-uns de ses sujets, et sans avoir rien reçu du monarque anglais.

Au jour fixé pour son jugement, Richard comparut devant Henri VI et la diète de Haguenau (13 avril). Là, il fut accusé d'avoir fait alliance avec Tancrède, usurpateur du royaume de Sicile, et de l'avoir maintenu au préjudice de l'empereur, qui ne l'avait jamais offensé; d'avoir tourné contre un prince chrétien, Isaac Comnène, des armes destinées à combattre les infidèles; d'avoir indignement outragé le noble duc d'Autriche sous les murs de Ptolémaïs; d'avoir livré aux poignards des Ismaéliens Conrad, prince de Tyr, et Philippe de France; enfin,

(1) Petr. Bles., Ep. 64, 143, 144, 145, 146.

d'avoir entretenu de criminelles intelligences avec Saladin. Cœur-de-Lion donna fièrement un démenti à toutes ces imputations. « Que celui qui m'accuse de trahison « comparaisse, répondit-il, qu'il se présente tout armé; « qu'il consente à entrer dans la lice pour me convaincre « sur ce point. Certes, mon courage ne m'a point aban- « donné jusque-là que quelqu'un puisse me vaincre « lorsque je me confie en mon droit et en ma vigueur « accoutumée. Qu'on fasse donc ce qui est prescrit par le « droit féodal. Si la loi ne me favorise, je ne dis plus un « mot pour écarter la mort. Si j'ai combattu pour les « droits d'une sœur, et si, par moi, Tancrède lui a enfin « rendu ce qui lui revenait, je n'ai point, par une telle « conduite, offensé ton empire. Prends pitié, je t'en sup- « plie, de mes voyages et de mes fatigues; prends pitié « de ma patrie, que mon frère dévaste en suscitant « méchamment contre moi les armes des enfants de la « France. Tandis que je demeure ici captif, le roi Phi- « lippe renverse à son gré mes châteaux et détruit mes « cités. Tu n'es prince que depuis peu, des guerres te « menacent, tu dois avoir besoin de sommes considé- « rables; si tu veux triompher d'autant d'ennemis qu'il « s'en présente maintenant, tout prêts à se montrer « rebelles contre toi, je te donnerai cent fois mille marcs « d'argent et je me reconnaîtrai ton vassal. Ma captivité « n'est pour toi d'aucun avantage; il n'y a nulle gloire « à remporter une victoire sur un roi désarmé. Permets « donc que j'aille porter secours à mon royaume, déjà « trop désolé (1). »

Par cette défense mâle et persuasive, Richard se con-

(1) *La Philippide*, chant IV.

cilia l'admiration des princes et des chevaliers qui composaient la diète germanique. L'empereur lui-même parut attendri, et depuis ce moment il traita son prisonnier avec le respect dû à une tête couronnée. Malgré cela, il hésitait encore à lui rendre la liberté, car il redoutait la vengeance d'un prince si violemment offensé. Mais les grands de l'empire désapprouvèrent cette irrésolution, renouvelèrent leurs instances auprès de Henri, qui se vit obligé d'entrer en négociation avec Richard, dont la rançon fut fixée à cent cinquante mille marcs d'argent. Le roi d'Angleterre promit de briser les fers d'Isaac Comnène, de remettre la princesse de Chypre, sa fille, aux soins de son oncle, le duc d'Autriche; d'accorder pour épouse au fils de ce prince sa nièce Éléonore, fille du duc de Bretagne; de se reconnaître le vassal de l'empereur, sous l'obligation de lui payer un tribut annuel de 5,000 livres sterling pour la couronne d'Angleterre. Cet aveu de vasselage flattait l'amour-propre de Henri et les vieilles prétentions impériales à la domination universelle des Césars de Rome. La cérémonie s'accomplit en présence des seigneurs et des évêques allemands avec toute la pompe que réclamaient les usages du siècle. « Le roi Richard, dit Roger de Hoveden, se destitua du royaume, et le remit à l'empereur, comme au suzerain universel, l'en investissant par son chaperon; et aussitôt l'empereur le lui rendit pour le tenir en fief, et lui en donna l'investiture par une double croix d'or. » Tous les évêques et les seigneurs promirent ensuite par serment, sur leur âme, que Richard serait délivré aussitôt qu'il aurait payé les cent cinquante mille marcs; et Henri, en retour, s'engagea à le secourir contre tous ses ennemis et lui conféra l'investiture du royaume d'Arles et du Viennois, de Lyon et

de Narbonne, provinces et villes sur lesquelles les empereurs d'Allemagne n'avaient d'autres droits que des prétentions contestées.

Après la conclusion du traité, Richard fut remis en prison jusqu'au paiement de la somme stipulée pour sa rançon. Cinq mois s'écoulèrent encore avant sa délivrance, malgré les plaintes amères de l'illustre captif aux officiers de son royaume et à ses amis, les efforts de la reine sa mère et les foudres de l'Église lancées contre l'empereur, le duc d'Autriche et les fauteurs de sa détention arbitraire. La levée des énormes tributs imposés à l'Angleterre pour acquitter la dette de son roi s'exécutait fort lentement, grâce à la fraude et aux rapines honteuses des employés et aux intrigues de Jean-Sans-Terre. A la nouvelle de ce qui avait été résolu dans la diète, ce prince et Philippe son allié pressèrent vivement Henri VI d'en braver la décision. « Gardez-vous bien, lui dirent-ils dans leurs nouveaux messages, de délivrer Richard, car vous vous en repentiriez. Ne savez-vous pas qu'il nous menace tous? » Ils allèrent même jusqu'à lui offrir soixante-dix mille marcs d'argent, s'il consentait à prolonger d'une seule année sa captivité, ou bien une somme égale à sa rançon, pour que le prisonnier fût confié à la garde du roi de France. Cette proposition inspira à l'empereur le désir de violer ses promesses; mais les princes germains, dont il craignait d'exciter l'indignation, lui persuadèrent de tenir sa parole.

Pendant ces négociations, la reine Éléonore, ayant pu réunir soixante-dix mille marcs, se hâta de passer en Allemagne avec l'archevêque de Rouen, Gauthier, et d'aller verser cette somme dans les mains de Henri VI, qui voulut bien accepter des otages pour le paiement du

reste. Le roi d'Angleterre reçut la liberté au commencement de février 1194, après quatorze mois de prison. Il avait manifesté de si profonds ressentiments contre Philippe-Auguste et le comte de Mortain, que l'empereur crut devoir prévenir ces deux princes, ses alliés, du départ de son prisonnier. « Tenez-vous sur vos gardes, leur écrivit-il : le diable est déchaîné; je n'ai pu faire autrement (1). » Mais Richard n'avait pas encore échappé à tous les dangers. Le roi de France avait chargé ses émissaires de s'emparer de son rival, et déjà le spéculateur impérial se repentait d'avoir lâché sa proie. Cœur-de-Lion, ayant descendu promptement le Rhin jusqu'à Cologne, se rendit de cette ville à Anvers, où la saison peu favorable le retint plus d'un mois. Averti par un des otages restés entre les mains de l'empereur, que ce dernier voulait le faire arrêter une seconde fois, Richard fréta une mauvaise galiote d'un marchand de Normandie, et, malgré les vents contraires, débarqua heureusement au port de Sandwich, et entra dans la capitale de l'Angleterre au milieu des acclamations de ses sujets. « Toute la ville était décorée et ornée magnifiquement; pour revoir son roi, elle avait déployé la plus grande pompe. Lorsque la nouvelle se fut répandue, les nobles, les *vilains* marchèrent dans une allégresse commune à la rencontre du monarque. Ils avaient le plus vif désir de revoir celui sur l'arrivée duquel ils ne comptaient plus (2). »

(1) Roger de Hoveden.
(2) Matthieu Pâris.

CHAPITRE VII

GUERRE ENTRE RICHARD ET PHILIPPE.— MORT DE RICHARD COEUR-DE-LION.

Hostilités entre Richard et Philippe-Auguste. — Odieuse trahison du comte Jean. — Siége de Verneuil. — Défaite de Fréteval. — Prise des chartes et du trésor de la couronne. — Guerre en Saintonge. — Rétablissement de la paix. — Philippe attaque l'Auvergne. — Sirventes du roi Richard et du dauphin d'Auvergne. — Rencontre d'Aumale. — Guerre contre le comte de Flandre. — Ravages et défaites des Gallois. — Richard blessé à Gaillon. — L'évêque de Beauvais fait prisonnier. — Le pape intercède pour lui. — Combat de Gisors. — Philippe rappelle les juifs dans son royaume. — Philippe de Souabe et Othon de Brunswick prétendent à l'empire. — Intervention du pape Innocent III dans la querelle de Philippe avec Richard. — Trêve de cinq ans. — Mort du roi d'Angleterre.

De retour à Londres, le roi Richard se fit couronner pour la seconde fois avec toutes les cérémonies de son avénement, voulut recevoir un nouveau serment des barons et des prélats, afin de raffermir la fidélité incertaine, et ne songea plus qu'à se venger de Philippe. Il ne pouvait cependant lutter avec avantage contre un tel adversaire. « Richard était le type des mœurs et des passions de son temps. En lui éclataient dans toute son énergie cette soif de mouvement, d'action, ce besoin de déployer son individualité, de faire sa volonté toujours, partout, au risque non-seulement du bien-être et des droits de ses sujets, mais de sa propre sûreté, de son

propre pouvoir, de sa couronne même. Richard Cœur-de-Lion était le roi féodal par excellence, c'est-à-dire le plus hardi, le plus inconsidéré, le plus passionné, le plus brutal, le plus héroïque aventurier du moyen âge. Philippe était d'un sens rassis, patient, persévérant, peu touché de l'esprit d'aventure, plus ambitieux qu'ardent, capable de longs desseins, et assez indifférent dans l'emploi des moyens. Il ne fit point sur le roi Richard ces grandes et définitives conquêtes qui devaient rendre à la France la meilleure partie de la dot d'Éléonore d'Aquitaine; mais il les prépara par une multitude de petites acquisitions, de petites victoires, et en s'assurant de plus en plus la supériorité sur son rival (1). »

Impatient de combattre le roi de France, Richard tint sa cour plénière à Nottingham, pour obtenir des secours contre son ennemi. Il y fit déclarer le comte de Mortain, son frère, coupable de haute trahison, déchu de son apanage, et incapable de succéder jamais à la couronne d'Angleterre. Enfin il mit à la voile; malgré le vent contraire et après une navigation pénible, il aborda sur les côtes de Normandie (4 mai 1194). Philippe était à Vaudreuil, au point où l'Eure baigne les prairies *de ses eaux divines*. Dans sa prévoyance il avait rempli les châteaux d'armes et d'hommes, fait recreuser les fossés et relevé les citadelles renversées (2). Le comte de Mortain occupait Évreux avec trois cents hommes d'armes français et cent cinquante archers anglais. Il perdit tout courage aussitôt qu'il apprit l'approche du frère qu'il avait si grièvement offensé, et résolut de racheter sa perfidie par une trahison accompagnée de circonstances atroces. « Il invita à un

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. IV, p. 130.

(2) Guillaume le Breton, *Philippide*, chant IV.

festin tous les Français qu'il put trouver à Évreux, et les chevaliers et les servants d'armes, à l'exception d'un petit nombre que le hasard fit demeurer dans la citadelle. Le prince, après les avoir rassemblés dans un seul château où ils croyaient se réunir pour dîner, appela tout à coup ses Anglais du sein de leur retraite, les lança sur ses convives désarmés et enveloppa trois cents hommes dans un même massacre. Il ordonna ensuite d'attacher à des piques brûlantes les têtes des victimes de sa lâche félonie, et les promena tout autour de la ville, afin d'ajouter, s'il était possible, à la douleur du roi par une action si monstrueuse (1). Souillé de cet horrible carnage, il se retira sous les tentes anglaises, implora à genoux le pardon de son frère et trouva dans la reine-mère un puissant intercesseur. Richard accueillit le comte de Mortain; mais il garda une juste défiance envers lui, malgré ses grandes démonstrations de repentir et d'amitié, et ne lui donna ni terres, ni villes, ni châteaux (2). »

Le roi Philippe assiégeait depuis trois semaines le château de Verneuil, lorsqu'il apprit la trahison de Jean et le massacre des chevaliers français. Un sentiment de vengeance le retenait devant cette ville, dont les habitants, race infiniment méchante, avaient peint sur la porte même du château la figure du roi, armé d'une massue, ne cessant d'accabler de leurs insultantes railleries cette image muette d'un homme vivant. Philippe abandonna cependant le siége, et, tout brûlant du désir d'exterminer son ennemi, il se précipita sur Évreux, à la tête d'un petit nombre de chevaliers, entra dans la ville l'épée d'une main et le flambeau de l'autre. Tout y fut

(1) *La Philippide*, chant IV.
(2) Roger de Hoveden.

mis à feu et à sang; la fureur du roi s'étendit jusqu'aux églises, dont la plupart furent livrées aux flammes, comme pour laisser à la postérité un monument terrible de la vengeance des Français. Philippe retourna d'Évreux au siége de Verneuil. Il ne trouva plus d'armée; car la plupart des barons qu'il y avait laissés, s'étaient retirés sous le prétexte que le temps de leur service était fini.

Richard assiégeait alors la ville d'Arques; les preux chevaliers de France ne voulurent point qu'il demeurât tranquille, et plusieurs fois ils vinrent essayer leur valeur contre les vassaux anglais. Dans un de ces combats, Jean de Leicester, renommé par ses beaux faits d'armes, frappa Matthieu de Marle, et lui transperça les deux cuisses avec sa lance; et Matthieu, le frappant à son tour dans la poitrine de la pointe ferrée de son épieu, le força de marquer sur la terre l'empreinte de son corps immense, et de subir la captivité, en se confessant vaincu (1). Les fils de la France allèrent ensuite piller une ville puissante en richesses, nommée Dieppe, et la réduisirent en cendres. Comme ils revenaient chargés de précieuses dépouilles, Richard, s'étant posté au débouché d'une certaine forêt avec beaucoup de chevaliers et de serviteurs armés à la légère, leur enleva dans une embuscade un grand nombre d'hommes de l'arrière-garde. De là il se retira dans le Berri, où Philippe le suivit; et le théâtre des hostilités se reporta dans le Maine, la Beauce et la Touraine.

Entre Fréteval (dans le Vendômois) et le château de Blois, est un lieu célèbre nommé Beaufour, perdu en quelque sorte au milieu des bois et enfoncé dans de noires vallées. Le roi s'était arrêté par hasard en ce réduit avec

(1) *La Philippide*, chant IV.

ses barons, et vers la matinée il prenait son repas, tandis que les troupes cheminaient avec les chariots et les chevaux chargés d'armes, de vases et de toutes les choses nécessaires pour l'usage d'un camp. Tout à coup Richard s'élance de sa retraite, et disperse facilement ce peuple de chevaliers désarmés; il tue, emmène les chevaux, les hommes, les chariots et les bagages, les corbeilles, les vases de cuisine et de table, que l'or et l'argent rendaient éclatants et plus précieux que tous les autres. Le ravisseur n'épargna pas davantage les petits tonneaux tout remplis d'écus, non plus que les sacs qui renfermaient les ornements, les registres des impôts et les papiers du fisc; le sceau royal fut enlevé, et Philippe éprouva en ce lieu une perte considérable. On n'était pas encore au premier moment du repos, quand tout à coup on crie: Aux armes! Tous les hommes accourent pêle-mêle. Mais déjà, chargés de dépouilles, les ravisseurs s'étaient prudemment dispersés dans les bois et dans les vallées lointaines, où le roi ne pouvait conduire ses hommes d'armes. Lorsqu'il reconnut qu'il n'y avait aucun moyen de poursuivre les ennemis, il continua sa route. Philippe ordonna de tout réparer; toutefois on ne put rétablir qu'avec une peine infinie les registres par lesquels on savait ce qui était dû au trésor: quel cens, quelle taille, quel impôt chaque sujet était tenu de payer; quels étaient les hommes exempts de taxes et ceux qui étaient condamnés aux corvées; quels étaient les serfs de la glèbe et les serfs du corps; enfin par quelles redevances un affranchi était encore lié envers son patron. Gauthier le Jeune procéda à ce travail; il prit pour lui cette rude tâche, et, guidé par son esprit naturel et un jugement plein de vigueur, il rétablit toute chose dans son état légitime, comme Esdras

rétablit tous les livres de la loi que l'impiété chaldéenne avait livrés aux flammes (1).

Richard, suivi des bandes d'aventuriers brabançons, conduites par Mercader, tourna ensuite ses armes contre les rebelles Aquitains, toujours excités par l'implacable Bertrand de Born, et qui avaient à leur tête le vicomte de Limoges et le comte de Périgord. Philippe à son tour entra en Poitou, et après beaucoup de combats sans résultats importants, à cause des faibles ressources en hommes et en argent dont pouvaient disposer les deux partis épuisés par la croisade, les rivaux se rencontrèrent de nouveau dans la Saintonge, près de Mirambeau. Ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par une petite rivière. Le roi de France était accompagné de Français, de Bourguignons, de Champenois, de Flamands et de Berrichons; le roi d'Angleterre, de Normands, d'Anglais, d'Angevins, de Tourangeaux, de Manceaux et de Saintongeois. Les troupes ennemies étaient en présence, et plusieurs fois on s'était armé de part et d'autre pour en venir aux mains, lorsqu'un grand nombre de membres du haut clergé s'efforcèrent de rappeler les deux monarques à des sentiments pacifiques. Néanmoins Philippe exigeait que Richard lui fît serment de vasselage pour la Normandie, la Guienne et le Poitou, et cédât le Berri et l'Auvergne. Richard n'y voulut pas

(1) *La Philippide*, chant IV. — *Chronique de Saint-Denis.* — Rigord. Selon M. Cayx (*Précis d'histoire de France*, p. 239), le roi Philippe, afin d'empêcher le retour d'un pareil accident, prit le parti de faire construire un édifice particulier où furent déposés les pièces authentiques et les actes officiels de son règne. C'est là l'origine des archives de la couronne ou trésor des chartes.

M. Henri Martin prétend que les chartes et diplômes furent renfermés d'abord dans la forteresse du Temple, sous la garde des Templiers, qui étaient en grande faveur auprès de Philippe-Auguste, puis, un demi-siècle après, dans la Sainte-Chapelle.

consentir, et les deux armées se préparèrent au combat. Déjà les bannières étaient déployées; déjà les trompettes sonnaient. Mais au moment de charger, les Champenois, parmi lesquels le roi d'Angleterre avait semé une grande quantité de livres sterling, ne mirent point le heaume sur leur tête et restèrent immobiles. Le roi de France, qui ne s'attendait pas à cette défection, en fut effrayé. Il réduisit quelque chose de ses exigences, et les deux monarques se jurèrent une trêve de dix ans, qui fut changée en traité de paix le 15 janvier 1196. Philippe abandonna ses prétentions sur l'Auvergne, et Richard renonça au Vexin normand.

Les rebelles Aquitains furent très-affligés de cette pacification, surtout Bertrand de Born, « qui ne se plaisait en rien plus qu'en guerre, et surtout en la guerre des deux rois (1). » Par de mordantes satires il s'efforça de rallumer leur haine mutuelle, tandis que les barons du Poitou et du Limousin, mécontents de n'avoir retiré aucun fruit de leur révolte, excitaient Richard à reprendre les armes contre le roi de France. Leurs sollicitations ne furent pas inutiles : le fougueux Plantagenêt recommença les hostilités et ravagea les provinces de Philippe. Celui-ci n'était pas encore prêt à repousser la guerre; il se plaignit aux évêques sous les auspices desquels la paix avait été conclue. Richard accepta leur intervention, et bientôt il fut convenu que les deux rivaux auraient une conférence sur les frontières du Berri et de la Touraine. Ils s'y rendirent au jour fixé, et, ne pouvant s'accorder sur rien, ils s'injurièrent à l'envi : Richard, après avoir donné un démenti à Philippe, osa l'appeler *vil renégat*. Alors la guerre reprit avec

(1) Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. v.

une nouvelle vigueur, à la grande satisfaction des Aquitains et de leur troubadour, qui reprochait au roi de France d'aimer la paix plus qu'un moine. Les hostilités ne furent cependant pas à l'avantage de Cœur-de-Lion, qui dut consentir au renouvellement de la paix et céder à son adversaire la suzeraineté de l'Auvergne.

Au XIIe siècle, l'Auvergne était gouvernée par des princes indigènes, aussi librement que le comportait la civilisation de l'époque. Elle se trouvait partagée depuis peu d'années entre deux seigneurs, dont l'un possédait Clermont et la plus grande partie du pays avec le titre de comte; l'autre s'appelait le dauphin d'Auvergne, parce qu'il portait dans ses armoiries la figure de ce poisson, et n'avait qu'une portion de la fertile Limagne. Ces deux princes et les barons auvergnats ne reconnurent qu'à regret la suzeraineté de Philippe, parce qu'il était trop voisin et de mauvaise seigneurie. Il avait d'abord acheté un des plus forts châteaux du pays pour y mettre garnison, et peu après, sous de légers prétextes, il avait enlevé au comte la ville d'Issoire, et s'efforçait d'étendre sa domination sur toute la province, sans que Richard cherchât les moyens de l'arrêter. Mais bientôt il jugea à propos de rompre la trêve, appela l'Auvergne aux armes et promit assistance à son dauphin. Trop dociles à sa voix, les énergiques populations de ce pays levèrent l'étendard de la révolte contre les Français. Philippe accourut à la tête de son armée, ravagea tout par le fer et la flamme, s'emparant des villes fortes et des meilleurs châteaux. Richard prit de nouveau trêve avec le roi de France, et, bien loin de fournir à ses nouveaux alliés des hommes, des armes et de l'argent, comme il s'y était engagé, il les abandonna au milieu de la lutte, et il leur fallut se soumettre.

La paix entre les deux monarques ne fut pas de longue durée, et Cœur-de-Lion excita derechef les seigneurs et les barons d'Auvergne à la rébellion; mais honteux et tristes de s'être laissé tromper une fois, ils ne répondirent point à son appel et restèrent en paix avec Philippe. Alors Richard, pour se venger, composa en langue provençale des couplets satiriques contre le dauphin et contre Guy d'Auvergne, infidèles à leurs anciens serments : « Dauphin, et vous, comte Guy, leur dit-il, répondez-moi! Qu'est devenue cette ardeur martiale que vous fîtes éclater dans votre ligue contre l'ennemi commun? Vous me donnâtes votre foi, et vous l'avez tenue comme le loup au renard, à qui vous ressemblez par vos cheveux roux : vous avez cessé de me servir, sans doute dans la crainte de n'être pas payé, car vous savez qu'il n'y a pas d'argent à Chinon. Vous préférez l'alliance du roi de France à la mienne, peu m'importe; Richard, son gonfanon à la main, vous prouvera qu'il est bon ennemi. Je vous ai vu autrefois aimant la magnificence; mais depuis, l'envie de construire de forts châteaux vous a fait abandonner les dames et la galanterie; vous avez cessé de fréquenter les cours plénières et les tournois; gardez-vous des Français, ils sont inconstants en affaires. Va, sirvente, en Auvergne, où je t'envoie; dis aux deux comtes de ma part, que s'ils veulent se tenir en paix, Dieu les bénira; car, s'il importe peu qu'un manant ou un écuyer tienne à sa parole, c'est un grand malheur lorsqu'un baron manque à sa foi. »

Comme la plupart des seigneurs du Midi, le dauphin d'Auvergne tenait à honneur de joindre à la réputation de valeur celle de troubadour. Il répondit au roi par un vigoureux sirvente, dans lequel il faisait allusion au massacre et à la spoliation générale des juifs, autorisés par

lui en Angleterre avant le départ pour la Palestine. « Roi, puisque vous chantez de moi, vous trouverez aussi un chanteur. Vous m'inspirez tant de crainte, qu'il faudra bien faire tout ce que vous me demandez; mais je vous en avertis, si vous laissez envahir vos fiefs, ne venez pas chercher les miens. Je ne suis point roi couronné; je n'ai pas assez d'hommes d'armes pour défendre mes domaines contre Philippe, puissant comme il l'est. Mais vous, que les perfides Turcs redoutaient plus qu'un lion; vous, roi, duc de Normandie, comte d'Anjou, comment souffrez-vous qu'on vous retienne Gisors? Si jamais je vous ai prêté serment, j'ai reconnu ma folie : vous m'avez donné tant de chevaux, valant mille sous d'or, tant de bons sterlings. Mes hommes d'armes ont juré de vous être fidèles aussi longtemps que vous seriez libéral : vous m'avez honteusement abandonné, et vous m'accusez de n'être plus brave! Moi je vous déclare pourtant que je saurais tenir ferme avec les miens entre le Puy et Aubusson; et, grâce à Dieu, je ne suis ni serf ni juif (1). »

Le roi d'Angleterre ne put accepter le défi du prince auvergnat : il fut obligé de courir au plus vite en Normandie, pour s'opposer aux progrès de Philippe, rentré dans cette province, où il assiégeait le château d'Aumale, construit sur le sommet d'une colline et au milieu des rochers. Il prit d'abord possession de Nonancourt, que lui ouvrit le gouverneur, séduit par ses présents. Mais cet officier, détestant bientôt son action criminelle, prit l'habit de templier et s'enfuit sur les rivages de la Syrie. De là Richard, suivi de ses plus braves chevaliers, se dirigea contre le roi de France, dont il voulait attaquer le camp à

(1) Raynouard, *Poésies des Troubadours*, t. v.

l'improviste et forcer les lignes. Son digne adversaire ne l'attendit pas, leva le siége et alla lui présenter bataille. Les deux monarques éprouvèrent donc leurs forces en rase campagne, et purent donner à leur vengeance une libre étendue. Le combat fut long et sanglant, et la victoire longtemps indécise. La valeur de Richard ne s'y démentit pas; son cheval fut abattu d'un coup de lance par le breton Alain, et lui-même fut alors exposé au plus grand danger. Enfin le destin de la France l'emporta. L'avantage de cette rencontre demeura au roi Philippe, qui poursuivit quelque temps les Anglais, cherchant leur salut dans la fuite. Ceux-ci laissèrent derrière eux de précieux otages, trente chevaliers et cinquante autres guerriers moins considérables. Parmi les vainqueurs, aucun ne fut fait prisonnier ou frappé de mort. Philippe retourna ensuite devant Aumale, s'en empara et la détruisit par représailles de la démolition de Vierzon (fin 1196).

Au printemps suivant, le roi de France laissa Richard pour marcher contre un autre ennemi. Baudouin VIII, comte de Flandre et de Hainaut, ne supportait qu'avec peine la perte de l'Artois, enlevé à sa maison par Philippe-Auguste. Profitant de la querelle acharnée des deux rois, il leva une puissante armée et alla mettre le siége devant Arras. Les comtes de Chartres, de Champagne, du Perche, le comte de Boulogne et les régents du duché de Bretagne, inquiets des succès et des projets de leur suzerain, levèrent aussi contre lui l'étendard de la révolte. Le roi réunit toutes ses forces et entra aussitôt en campagne. Baudouin ne jugea pas à propos de l'attendre dans ses lignes, abandonna le siége, et, comme s'il eût été poussé par la crainte, il se retira devant les Français, qu'il voulait attirer dans une embuscade. Philippe le suivit sans nul soupçon de

l'artifice et s'engagea imprudemment dans un canton de la Flandre plein de marécages et entrecoupé en tous sens de canaux et de rivières. Alors les Flamands, cessant de fuir, revinrent sur l'ennemi et entourèrent l'armée royale, qui se trouvait dans l'impossibilité d'avancer ou de combattre. Cette situation critique obligea le roi de faire la paix avec le vassal qu'il voulait punir; il put se retirer librement après lui avoir cédé les villes dont le comte s'était emparé dans l'Artois.

Pendant ce temps, Richard avait appelé sous ses bannières un grand nombre de Bretons à demi sauvages du pays de Galles, et une multitude de Brabançons aux ordres du fameux routier Mercader. A ces mercenaires s'étaient réunis les chevaliers du Poitou et de la Guienne, mécontents de Philippe qui les avait abandonnés. Les auxiliaires gallois de Cœur-de-Lion se répandirent dans les pays couverts de forêts et ravagèrent avec leur férocité naturelle les frontières de France. Partout où ils trouvaient un libre accès, ils tourmentaient horriblement les vieillards et les enfants. Le roi ne laissa point leurs dévastations impunies; il parvint à les envelopper dans la vallée des Andelys et les tailla en pièces. « Un seul jour en vit périr jusqu'à trois mille quatre cents (1). »

A la nouvelle de cet événement, Richard ne put contenir sa terrible colère. Il fit aussitôt précipiter dans la Seine, du haut d'un rocher, où depuis fut construit le château Gaillard, trois prisonniers français, et arracher les yeux à quinze autres; puis il envoya ces malheureux au camp de Philippe, sous la conduite d'un captif auquel il avait laissé un œil. Celui-ci, en représailles de cette

(1) *La Philippide*, chant v.

atrocité, ordonna d'infliger le même supplice à quinze chevaliers anglo-normands qu'il envoya au roi des Anglais, leur donnant pour guide la femme de l'un d'eux. Trois autres furent également précipités par ses ordres du haut d'un rocher, « afin que nul ne le pût estimer inférieur à Richard en force et en courage, ou penser qu'il le redoutât. »

Quelque temps après, le monarque anglais alla investir les murailles de Gaillon. Il cherchait avec soin le chemin par lequel il pourrait pénétrer jusque dans la citadelle, lorsque le châtelain, nommé Cadoc, l'ayant vu du haut d'une tour, lui lança un trait d'arbalète; ce trait frappa le roi au genou et s'enfonça dans les flancs du cheval. Blessé d'un coup mortel, l'animal put à peine transporter au milieu des siens son maître, qui proférait en même temps des menaces de mort contre le seigneur de Gaillon. Lorsque Richard eut été guéri à l'aide de puissants remèdes, et par le soin d'une main savante, plus fort et plus irrité que jamais, il reprit toute sa fureur et recommença la lutte avec plus de violence.

Dans cette nouvelle invasion, le comte de Mortain, qui voulait signaler sa fidélité, entra sur le territoire de Beauvais, suivi des redoutables Brabançons, tua beaucoup d'hommes et enleva un immense butin. Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, ne put voir sans indignation son diocèse ainsi ravagé par le fer et la flamme, et, se livrant à ses dispositions martiales, il marcha contre l'ennemi à la tête de quelques nobles et de la milice communale. Vaincu et pris dans une rude mêlée par Mercader, l'intrépide prélat fut envoyé au roi d'Angleterre. On ne pouvait offrir à Richard un présent qui lui fût plus agréable. Il se souvenait en effet que cet évêque,

autrefois ambassadeur français à la cour de l'empereur Henri VI, avait sollicité avec instance contre sa liberté. Aussi le fit-il jeter dans une obscure prison du château de Rouen et charger de lourdes chaînes. Après de vains efforts pour apaiser le ressentiment du monarque, l'illustre captif réclama l'intervention du pape Célestin III afin de recouvrer sa liberté. Le saint-père lui reprocha d'avoir changé la mitre contre le casque, le bâton pastoral contre la lance, et d'avoir négligé les pacifiques fonctions de son état pour se mêler au tumulte des camps. Il apprenait avec peine qu'il eût combattu en faveur d'un prince déloyal qui, malgré son serment, avait envahi les domaines de son frère d'armes, du champion de la croix. Célestin consentit à intercéder pour lui, comme pour un ami, sans employer son autorité de souverain pontife. En effet, il écrivit à Richard une lettre dans laquelle il le priait de lui rendre son cher fils l'évêque de Beauvais. En réponse, Richard envoya au pape la cotte de mailles du prélat toute couverte de sang, avec ces paroles de l'Écriture sainte: « Reconnaissez-vous la robe de votre fils? » Le pape vit bien que l'évêque avait guerroyé comme un baron, et il n'insista plus. Ce ne fut que longtemps après, et sous le règne de Jean Sans-Terre, que Philippe de Dreux recouvra sa liberté au prix d'une rançon de deux cents marcs d'argent (1).

Au mois de juillet, les deux rois se trouvaient encore en présence dans les plaines de la Normandie. Richard occupait le Vexin avec quinze cents hommes d'armes, quarante mille combattants d'un ordre inférieur et les bandes nombreuses de Mercader. Philippe comptait mar-

(1) Roger de Hoveden.

cher sur Gisors, dont il voulait entreprendre le siége. Informé de ce dessein, le roi d'Angleterre dressa une embuscade à l'ennemi entre Gisors et Courcelles. Il couvrit de ses chevaliers les plaines et les vallons qui entourent cette dernière ville, et disposa en bon ordre ses cohortes armées dans les champs du Vexin, pour fermer la route aux Français. Philippe, ne connaissant ni les forces ni la position de son rival, quitta Mantes à la tête de cinq cents chevaux, se dirigea vers les murailles de Gisors et vint tomber au milieu des troupes nombreuses de son adversaire. Matthieu de Montmorency et Manassé de Mauvoisin s'aperçurent les premiers qu'ils étaient environnés d'armes étincelantes et qu'il ne se présentait aucun chemin, ni à droite, ni à gauche, pour sortir d'embarras. Retourner sur ses pas et faire une prompte retraite était le seul moyen d'éviter le péril. Manassé de Mauvoisin, chevalier fort dans le conseil, et plus fort encore dans le combat, alla aussitôt prévenir le roi, qui, toujours intrépide, continuait sa route, et l'arrêtant par la bride de son cheval, il lui dit : « Où cours-tu? Veux-tu te livrer à « l'ennemi? Quel secours pourront te prêter nos armes? « Comment une si faible troupe osera-t-elle combattre « tant de milliers d'hommes de manière à défendre sa « vie seulement pendant une heure? Tous les chemins « sont coupés d'avance. Tournons bride promptement « et retirons-nous en un lieu de sûreté, tandis qu'il nous « est permis de le faire, et que l'ennemi ne nous enve- « loppe pas encore de tous côtés. »

Philippe vit le péril auquel il était exposé; mais le point d'honneur chevaleresque l'empêcha de fuir. « Loin « de moi, répondit-il, que j'abandonne mon entreprise « pour quelque ennemi que ce soit, ou que je tourne le dos

« en présence des Anglais! Il faut que cette route royale « me conduise à Gisors. Loin de nous que dans notre « royaume un étranger puisse nous effrayer! Si tout « chemin nous est refusé, si les champs et les vallons « nous sont fermés, que chacun s'ouvre avec son épée un « passage à travers les ennemis. Loin de nous que l'on « puisse reprocher une faute au roi des Français! La « valeur ne se montre pas au nombre, mais au cœur des « guerriers (1). » A ces mots, il s'élance avec impétuosité au milieu des Anglais qui s'efforcent de l'arrêter. Ses braves compagnons l'imitent; ils succombent sous le nombre. Le roi parvint cependant à se frayer un passage vers le pont de Gisors avec quelques chevaliers et quatre-vingts servants d'armes. Au moment où il se hâte de le franchir, ce pont de bois s'écroule sous le poids des hommes et des chevaux et entraîne vingt chevaliers tout armés et Philippe lui-même dans la rivière d'Epte. La plupart périrent: le roi se tira de l'eau, grâce à la vigueur de son cheval, et gagna sans autre accident la rive opposée, avec le brave des Barres et Milon de Puiset. Dans ce péril extrême, il fut redevable de son salut au dévouement de ses serviteurs. Pour lui donner le temps de se dégager de la rivière, ils revinrent généreusement sur les assaillants et renouvelèrent le combat jusqu'à ce qu'ils fussent tous pris ou tués. Le comte Guy de Nevers, Philippe de Nanteuil, Robert de Saint-Denis, Everard de Montigny, Gauthier de la Porte, Matthieu de Marne, le sire de Montmorency et un grand nombre d'autres barons de l'escorte royale, restèrent entre les mains des vainqueurs (1198.) Richard, tout joyeux de ce succès, se vanta avec complaisance,

(1) *La Philippide*, chant v.

dans une lettre écrite en Angleterre, d'avoir forcé le roi de France à boire copieusement des eaux de la rivière d'Epte (1).

Le combat de Gisors ne fut pas fécond en résultats pour la cause de Richard; ce prince conserva cependant l'avantage sur Philippe, qu'avaient abandonné la plupart des grands vassaux. Le comte de Flandre rentra dans l'Artois, dont il essaya d'achever la conquête, et s'empara de Saint-Omer, l'une des plus fortes places de cette province. Le peuple n'apprit qu'avec tristesse ces revers du roi, et les attribua sans hésiter à une mesure qu'il venait d'adopter. Comme il avait besoin d'argent afin de poursuivre l'exécution de ses projets, les juifs lui avaient fait offrir une somme considérable, s'il lui plaisait de révoquer l'édit de bannissement rendu contre eux au commencement de son règne. Philippe y avait consenti, et par une nouvelle déclaration avait rappelé les juifs dans son royaume. Pour sauver sa religion et mettre à couvert sa conduite, il leur avait imposé des conditions qui semblaient remédier aux désordres dont on accusait cette nation touchant l'usure. La rentrée des juifs, contre la commune opinion, fournit un nouvel aliment à la superstition populaire. « Depuis lors, dit la chronique de Saint-Denis, le roi Philippe commença à grever de maint grief et persécution la sainte Église, qu'il avait devant toujours défendue. »

La guerre, continuée de part et d'autre avec une animosité souvent poussée jusqu'à la barbarie, se compliqua en se liant à la grande querelle des Guelfes et des Gibelins qui divisait l'Allemagne et l'Italie. Après la mort de

(1) Et rex Franciæ, ut audivimus, bibit de riveriâ, bibit et copiosè bibit. (Roger de Hoveden.)

Henri VI (27 septembre 1197), prince dont les heureuses qualités avaient été ternies par des cruautés et des perfidies, Philippe, duc de Souabe, troisième fils de Frédéric Barberousse, et Othon de Brunswick, fils de Henri le Lion, duc de Saxe, et d'une sœur de Richard d'Angleterre, prétendirent chacun à la dignité impériale. Le parti gibelin, ou allemand proprement dit, élut Philippe de Souabe à Mulhausen, dans la Thuringe. Quelque temps après, le parti saxon ou guelfe, allié de l'Église, refusa l'obéissance au nouvel empereur, et décerna le sceptre à Othon de Brunswick, auquel son oncle avait confié le gouvernement de la Guienne et du Poitou. Au pape Célestin III avait succédé en janvier 1198 Innocent III, pontife doué de l'inflexible génie de Grégoire VII, et qui se hâta de reconnaître Othon. La plupart des souverains de l'Europe suivirent cet exemple. Le roi d'Angleterre n'avait pas épargné ses trésors pour l'élection de son neveu, dans l'espérance de le voir écraser la maison des Hohenstaufen; il embrassa donc chaleureusement ses intérêts. Philippe-Auguste, au contraire, brouillé avec la cour de Rome, se déclara pour le candidat gibelin et promit de le favoriser en tout ce qui dépendrait de lui. De graves conséquences naquirent plus tard de ces relations des rois de France et d'Angleterre avec les deux compétiteurs à la couronne des Césars.

Depuis longtemps les querelles si animées de Richard et de Philippe avaient fixé la sollicitude de l'Église. Le pape Célestin s'était plaint souvent de la guerre qui désolait la France, et souvent il s'était efforcé de réconcilier les deux rois, sans réussir dans ses tentatives. A peine élevé sur le trône pontifical, Innocent III s'occupa avec un soin vigilant d'appeler l'attention des princes vers les

colonies d'Orient, menacées par les rapides conquêtes des infidèles. Après avoir inutilement exhorté les deux rivaux à cesser leurs sanglantes hostilités, le pape, renonçant aux prières et aux représentations paternelles, les menaça de l'interdit et de l'excommunication « s'ils persistaient à empêcher, par leurs batailles, les barons et les chevaliers de reprendre la croix pour la délivrance des saints lieux. » Par ses ordres, Pierre de Capoue, cardinal-diacre de Sainte-Marie, se rendit en France. Dans les solennités de Noël, le légat travailla à la paix entre les deux monarques, et pour cet effet il procura une conférence qui se tint aux confins des deux royaumes, entre Andelys et Vernon. Soumis avec respect à l'autorité du pontife, dont la voix faisait trembler les prétendants à l'empire, Philippe et Richard y assistèrent avec un grand nombre d'évêques et de barons. Les efforts de Pierre de Capoue ne furent pas couronnés d'un plein succès, car il ne put conclure une paix définitive. Il obtint seulement une trève de cinq ans, durant laquelle chaque parti dut conserver paisiblement les terres et les châteaux dont il avait la possession (13 janvier 1199).

La suspension des hostilités avec le roi de France permit à Richard de passer dans le Poitou, afin de châtier quelques vassaux rebelles. Tandis qu'il s'occupait à visiter ses baronnages, un messager de Guiomar, vicomte de Limoges, vint lui dire que son maître lui envoyait, comme à son suzerain, une bonne part d'un trésor en or et en argent qu'il avait trouvé dans ses domaines. Richard la refusa, sous le prétexte que, d'après la loi féodale, la totalité lui appartenait. Le vicomte allégua la coutume; mais le roi d'Angleterre, qui ne connaissait que le droit de la force, marcha contre lui avec ses chevaliers et une

troupe nombreuse de Brabançons. Sans respecter le saint temps du carême, il mit le siége devant le château de Chalus, où il croyait que le trésor était déposé. Ses horribles menaces épouvantèrent les chevaliers et les hommes d'armes préposés à la défense du château. Ils lui offrirent de lui remettre la place et toutes ses dépendances, s'il consentait à leur laisser la vie et leurs armes; mais Richard les traita de rebelles et voulut qu'ils se rendissent à discrétion. Ces hommes rentrèrent au manoir la rage dans le cœur, et résolurent d'opposer la plus vive résistance. Parmi eux se trouvait un brave soldat nommé Bertrand de Gourdon : son père et ses deux frères avaient péri dans les guerres précédentes, de la main même du roi d'Angleterre. Gourdon, qui les aimait tendrement, en avait conçu une haine violente contre lui, et désirait ardemment venger leur mort. Un jour que Richard et Mercader, le chef des Brabançons, faisaient le tour de la place, afin de reconnaître l'endroit le plus propre à donner l'assaut, Gourdon lança du haut des murailles et d'un bras vigoureux une flèche qui s'enfonça profondément dans l'épaule et l'aisselle du roi. Richard, se sentant frappé, remonta à cheval, et chevaucha, non sans peine, jusqu'à sa tente, après avoir prescrit à Mercader et à toute l'armée de continuer le siége et de presser vivement la place. Malgré la résistance de ses courageux défenseurs auxquels le désespoir donnait des forces, le château fut emporté d'assaut; le roi ordonna de pendre tous les prisonniers, comme des voleurs qui retenaient la propriété de leur souverain, à l'exception de l'archer qui l'avait blessé, et qu'il réservait au plus horrible supplice. Richard s'était confié aux soins du médecin de Mercader. Lorsque ce dernier retourna sous les tentes, il trouva le monarque

dévoré par une fièvre brûlante. Le médecin avait appliqué des calmants sur la blessure ; il ne put d'abord extraire que le bois de la flèche, et il eut ensuite recours à des incisions pour retirer le fer. La plaie en fut irritée, et bientôt des symptômes de gangrène avertirent le roi de sa dissolution prochaine.

C'était une chose triste pour ce héros, qui avait affronté la mort en tant de batailles et de rencontres glorieuses, de la trouver dans une honteuse querelle avec l'un de ses barons et avec des circonstances si cruelles. Lorsqu'il jugea sa situation désespérée, il prit cependant son parti et ne démentit point le reste de sa vie. Il se disposa à mourir en prince chrétien, assisté de l'archevêque de Rouen qui l'avait suivi devant Chalus, et reçut les sacrements avec de grands sentiments de componction. Il dicta ses dernières volontés à ses barons et à ses amis rangés autour de son lit de douleur. Il leur déclara qu'il laissait son royaume, toutes ses terres et châteaux à son frère Jean, avec une bonne part de son trésor pour les frais de son couronnement. Le reste devait appartenir, moitié à son neveu Othon de Brunswick, élu empereur d'Allemagne, moitié aux pauvres chevaliers. Il voulut que son cerveau, son sang et ses entrailles fussent ensevelis au couvent de Charroux, son cœur à Rouen, comme gage de sa reconnaissance et de son estime pour la loyauté et le courage des habitants de cette ville, et son corps dans l'abbaye de Fontevrault, aux pieds de son père.

Quand l'heure de la mort approcha, Richard fit venir en sa présence Bertrand de Gourdon qui l'avait blessé, et lui dit avec assez de douceur : « Quel mal t'ai-je fait? Pourquoi m'as-tu donné la mort? — Tu as tué de ta propre main mon père et mes deux frères, et maintenant tu

me voulais tuer aussi (1) ! Je suis en ton pouvoir; prends donc de moi la vengeance que tu voudras : livre-moi aux plus cruels tourments. Que m'importe, puisque j'ai délivré le monde d'un prince qui lui a causé tant et de si grands maux ! » Loin de s'offenser de la manière hardie dont il lui parlait : « Je te pardonne ma mort, » lui dit le roi. Il commanda de lui rendre aussitôt la liberté et de lui donner cent sous de monnaie anglaise pour regagner sa demeure. Mais Gourdon était à peine sorti de la tente du roi, que Mercader, chef des Brabançons, le fit saisir et écorcher vif. Richard Cœur-de-Lion expira le 6 avril 1199, à l'âge de quarante-deux ans; son règne en avait duré dix. Les vers que firent sur sa mort les poëtes de l'époque sont empreints des sentiments inspirés par ce prince, adoré de ses hommes d'armes qui le regardaient comme le type du parfait chevalier, détesté de ses égaux et du peuple. Les uns disaient : « Une fourmi a occis le Lion, ô douleur! Par de telles funérailles, le monde entier semble périr! — L'avarice, répliquaient les autres, le crime, la licence effrénée, l'insatiable rapacité, l'orgueil farouche, le désir aveugle, ont régné dix ans sur le trône d'Angleterre : le bras vigoureux d'un arbalétrier les a détrônés. — Mort barbare, s'écrie Bertrand de Born, devenu le plus fidèle des vassaux de Richard, mort barbare, tu peux te vanter d'avoir enlevé le meilleur chevalier qui fut jamais. Je pleure celui qui fut mon maître en toute chose; nulle joie ne pourra dissiper ma douleur. Anglais, Normands, Bretons, Irlandais, Gascons, verseront des larmes amères. Tu étais le roi des courtois, l'empereur des preux; nous

(1) Quod mali tibi feci? quare me interemisti? — Cui ille respondit : Tu interemisti patrem meum et duos fratres meos manu tua, et me interimere voluisti. (ROGER DE HOVEDEN, *ad Ann.* 1199.)

sommes tous plongés dans la tristesse et le désespoir, car les barons, les troubadours, les jongleurs, ont tout perdu.» Le troubadour Gaucelme Faydit entonna aussi l'hymne de douleur : « Il est mort, le chef et le père de la vaillance, il est mort! Hélas! que deviendront désormais les combats héroïques, les tournois magnifiques, les cours splendides? » En effet, avec Richard, ce poëte royal, ce roi chevalier, qui réunissait en lui tout l'éclat et le brillant de son siècle, descendait dans la tombe la gloire des Plantagenêts.

CHAPITRE VIII

DOUBLE MARIAGE ET EXCOMMUNICATION DE PHILIPPE-AUGUSTE. — QUATRIÈME CROISADE.

Jean Sans-Terre succède à Richard, au détriment d'Arthur de Bretagne. — Guerre entre Jean et Philippe-Auguste. — Armistice. — Renouvellement des hostilités. — Traité de paix. — Mariage du prince Louis avec Blanche de Castille. — Le roi Philippe épouse Ingeburge et la quitte. — Son mariage avec Agnès de Méranie attaqué par la cour de Rome. — Concile de Vienne. — Interdit sur la France. — Philippe renvoie Agnès et reprend Ingeburge. — Priviléges accordés par Philippe-Auguste à l'Université. — Quatrième croisade. — Elle est détournée de son but. — Prise de Zara. — Isaac l'Ange replacé sur le trône de Constantinople. — Usurpation de Murzuphle. — Second siége et prise de Constantinople. — Partage du butin. — Baudouin élu empereur. — Partage des provinces impériales.

L'ordre régulier de la succession héréditaire appelait au trône d'Angleterre Arthur, fils de Geoffroy, et duc de Bretagne du chef de sa mère Constance, alors âgé de douze ans. Richard Cœur-de-Lion avait autrefois déclaré par un acte authentique le jeune prince son héritier et son successeur, dans le cas où lui-même viendrait à mourir sans enfants. A ses prétentions légitimes Arthur joignait des qualités qui promettaient aux peuples une administration heureuse. En effet, il l'emportait en beauté sur les princes de son siècle; sa taille était régulière, quoiqu'elle ne fût pas encore formée. Il avait été élevé avec les soins les plus assidus et s'était toujours montré docile aux

nobles inspirations. Déjà il paraissait brave, hardi et généreux; néanmoins son extrême jeunesse le rendait incapable de la résolution nécessaire aux grands desseins; elle le ramenait à la timidité et à l'inconstance, assez naturelles à son âge. En haine de sa belle-fille Constance, duchesse de Bretagne, la vieille reine Éléonore avait travaillé dans la dernière année du règne de Richard à resserrer les liens de l'affection entre ses deux fils et à faire mettre en oubli les droits d'Arthur. Elle avait réussi, et après la mort du roi, dont les dernières volontés avaient dérogé aux lois de l'hérédité, cette princesse produisit un testament vrai ou supposé, par lequel Richard transmettait tous ses États à Jean Sans-Terre. Le rival heureux du jeune duc de Bretagne était dans un âge mûr; la nature l'avait doué de quelque esprit, et sa participation aux affaires lui avait donné de l'expérience; mais il était ambitieux, indolent, cruel, licencieux et incapable d'un plan de conduite. On avait souvent remarqué sa couardise dans les combats.

Le comte de Mortain était en Normandie lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il envoya aussitôt à Londres quelques-uns de ses affidés, qui persuadèrent assez facilement aux prélats et aux barons de reconnaître pour roi un homme fait et non un enfant incapable de gouverner. Pendant ce temps, Saumur et Chinon, où étaient les trésors de Richard, lui furent livrés, et il en distribua une partie à tous ses officiers. La Normandie suivit l'exemple de l'Angleterre et se déclara aussi pour Jean; quant aux provinces du Maine, de la Touraine et de l'Anjou, elles désiraient un souverain qui résidât sur le continent, et ce motif leur fit épouser les intérêts d'Arthur. Conduit à Angers par Guillaume des Roches, le plus fidèle de ses serviteurs, ce prince y fut proclamé roi d'Angleterre. A cette nouvelle,

Jean, accompagné de sa mère et du fameux Mercader, s'empressa de marcher contre les insurgés, assiégea le Mans, d'où son neveu était parti quelques jours auparavant, emporta d'assaut cette grande ville et la traita en place conquise. La plupart de ses citoyens furent emmenés comme prisonniers, les maisons de tous les partisans du duc de Bretagne livrées au pillage et ensuite démolies. Après avoir fait éprouver à Angers un sort presque aussi cruel, Jean entra en Normandie. Il ne trouva aucune opposition, et reçut à Rouen, des mains de l'archevêque Gauthier, la couronne ducale et l'épée (15 avril).

C'était un grand événement pour la France que la mort du plus brave des Plantagenêts, qui, outre le royaume d'Angleterre, possédait sur le continent de nombreuses provinces, depuis la Seine jusqu'à la Garonne. Aussi Philippe-Auguste déclara-t-il rompu le traité qui le liait à Richard, pour embrasser la cause d'Arthur contre un prince faible et pusillanime. Dès ce moment les ennemis du monarque anglais trouvèrent en lui un protecteur puissant. La duchesse Constance, mère et tutrice d'Arthur, appela au roi de France de l'usurpation commise envers son fils, et lui confia la personne et les intérêts du jeune duc. Toujours empressé d'entretenir la discorde entre les Plantagenêts, Philippe encouragea les prétentions de son protégé, reçut son hommage pour la Bretagne, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou; lui conféra, malgré son extrême jeunesse, le grade de chevalier et le conduisit à Paris (1). Il se jeta ensuite sur la Normandie, prit Évreux et tous les châteaux voisins. Mais

(1) Matthieu Pàris, *Chronique.*

comme il n'était pas encore prêt à pousser vigoureusement les hostilités, il consentit à une trêve de quelques semaines. Pendant ce temps de repos, Jean retourna en Angleterre, où il fut couronné avec les solennités d'usage à Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry. La cérémonie achevée, il se hâta de revenir sur le continent.

Philippe-Auguste recommença bientôt la guerre; il aida Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou et général de la petite armée bretonne, à s'emparer de quelques châteaux sur la frontière; néanmoins ses alliés ne tardèrent pas à se refroidir, en s'apercevant qu'ils s'étaient donné un maître dur et impérieux. En effet, le roi faisait démanteler les villes et raser les forteresses qui se rendaient à lui, et lorsque Arthur se plaignait de cette conduite, au nom des peuples qui s'étaient fiés à lui : « Est-ce que je ne suis pas libre, lui répondait-il, de faire ce qu'il me plaît sur mes terres? » Guillaume des Roches en fut tellement irrité, qu'il tira adroitement le duc Arthur des mains de Philippe, le conduisit dans la ville du Mans, et le réconcilia avec son oncle. Jean parut accueillir son neveu avec une tendre affection et le combla de caresses, mais il forma secrètement le projet de l'empoisonner. Cette criminelle intention ne resta pas longtemps cachée à Guillaume. Le fidèle serviteur s'enfuit de nuit avec son jeune maître et le plaça de nouveau sous la protection du roi de France.

Ce monarque voulait sincèrement démembrer une partie des États de Jean Sans-Terre; mais l'esprit indépendant des populations de l'Ouest lui présentait des obstacles sérieux. Il ne rejeta point les sollicitations du cardinal Pierre de Capoue, et ne songea plus qu'à dicter à Jean les conditions de paix les plus avantageuses possibles. Les deux

rois eurent entre Vernon et les Andelys une conférence à laquelle assista la reine Éléonore. Là, Philippe, sacrifiant son hôte et son protégé, reconnut Jean pour l'héritier légitime de Richard, fit renoncer Arthur à toutes prétentions sur la couronne d'Angleterre, sur la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et lui imposa l'obligation de prêter à son oncle le serment d'hommage pour la Bretagne. En retour de ce bon office, il obtint la paix, la ville d'Évreux et tous les châteaux conquis au nom d'Arthur. Il fut convenu que le roi d'Angleterre paierait une somme de vingt mille marcs comme relief de sa succession; que le comte d'Artois, Louis, fils aîné de Philippe, épouserait Blanche de Castille, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce de Jean; que celui-ci donnerait pour dot à cette princesse les fiefs d'Issoudun et de Graçay en Berri. Selon quelques historiens, le traité renfermait un article secret par lequel toutes les provinces que le roi d'Angleterre possédait sur le continent, c'est-à-dire l'héritage des ducs de Normandie et de la maison d'Anjou, devaient revenir au roi de France, si Jean décédait sans postérité. Il s'engagea de plus à ne fournir aucune assistance à l'empereur Othon de Brunswick, son neveu, ni aux Guelfes, à moins du consentement exprès de Philippe-Auguste (22 mai 1200). Ce fut à la suite de ce traité que l'évêque de Beauvais, depuis trois ans captif en Angleterre, fut mis en liberté.

Les deux rois envoyèrent des ambassadeurs en Espagne pour ramener Blanche de Castille, alors âgée de douze ans et destinée à Louis de France. La reine Éléonore, mère du roi d'Angleterre et aïeule de l'infante, voulut les accompagner. Le roi de Castille accueillit sa belle-mère et les députés avec les plus grands honneurs. Il

accorda volontiers sa fille, lui assigna trente mille marcs d'argent pour dot et la conduisit jusque sur les frontières de Guienne. Matthieu de Montmorency et une brillante escorte la reçurent de la part de son futur époux. Au passage de la princesse à Bordeaux, la présence de Mercader, qui était venu visiter Éléonore, excita un horrible tumulte dans la ville, et les bourgeois mirent à mort ce fameux chef des Brabançons, en exécration au clergé et au peuple. Saisie de frayeur et accablée de fatigue, la reine Éléonore fut obligée de s'arrêter au couvent de Fontevrault. « Elle regardait d'ailleurs sa mission comme finie et comprenait que le cimetière des rois à son cloître la réclamait plutôt que les splendeurs nuptiales (1). »

L'archevêque de Bordeaux, Élie, auquel Blanche avait été confiée, l'accompagna en Normandie, où le mariage fut célébré entre Vernon et les Andelys. Toutes les fêtes et les réjouissances alors en usage relevèrent l'éclat de la pompe religieuse déployée à cette occasion. On y vit briller la plus haute noblesse d'Espagne, d'Angleterre et de France. Les chroniqueurs de l'époque nous disent que Blanche de Castille, la meilleure, la plus belle et la plus accomplie des princesses, et son époux, à peine âgé de quatorze ans, faisaient le plus grand ornement de ces fêtes. A un visage majestueux, à une physionomie douce et heureuse, la fille d'Alphonse *le Bon et le Noble* joignait de précieuses qualités. Elle parlait agréablement et avait déjà trouvé l'art d'allier une piété et une vertu solide avec un esprit juste et dominant. Dans les tournois qui suivirent la célébration des fiançailles, le jeune marié se distingua par son adresse et sa valeur; il y fut blessé légè-

(1) Villeneuve-Trans.

rement au bras d'un coup de lance. Arthur de Bretagne figura aussi dans ces joûtes brillantes et fit hommage à son oncle, dont il se reconnut le vassal, l'homme et le justiciable. Mais il refusa constamment de se confier à l'Anglais, dont il craignait la perfidie, et voulut rester à la cour de France, où il était plus en sûreté qu'à Rouen. D'ailleurs Philippe le traitait avec une rare bienveillance, et le ménageait dans le cas possible d'une nouvelle rupture avec le roi d'Angleterre. L'ancienne amitié des deux monarques semblait alors revivre. Ils vinrent ensemble à Paris, et Philippe reçut son frère d'Angleterre dans son propre palais. Les habitants de cette ville fêtèrent leur commune arrivée par maintes folles joies, tendirent de riches tapisseries et ornèrent de guirlandes de fleurs les murailles du Louvre. Lorsque Jean se sépara de son hôte pour retourner à Londres, il fut comblé de présents; le roi lui donna des étoffes de grand prix et des chevaux d'Espagne de noble race (1).

Ces dispositions pacifiques étaient commandées à Philippe-Auguste par une discussion dangereuse et très-animée avec l'Église, discussion qui troublait son repos, blessait ses affections et compromettait son autorité. Aussi n'avait-il apporté aux fêtes données à l'occasion du mariage de son fils qu'un front chargé de soucis et qu'un cœur triste et ulcéré. Jean n'aurait point obtenu d'aussi bonnes conditions si le roi de France eût pu déployer toute sa puissance. Mais à l'époque où il conclut la paix avec le successeur de Richard, des orages intérieurs troublaient profondément sa cour. Après la mort de sa première femme, Isabelle de Hainaut, il avait épousé Ingeburge, sœur de Canut VI, roi de Danemark, dont il

(1) Rigord.

voulait obtenir l'alliance contre Richard (14 août 1193). Cette princesse, âgée de dix-sept ans, était d'une beauté remarquable, d'une piété rare et, selon le moine de Saint-Denis, « ornée de bonnes grâces et de bonnes mœurs. » La cérémonie de son mariage avait été immédiatement suivie de son couronnement. Cependant, le lendemain même de ses noces, Philippe, ayant conçu pour elle une invincible antipathie que les contemporains attribuèrent à un maléfice, proposa aux ambassadeurs de Danemark de reconduire Ingeburge à la cour de son frère. Ils s'y refusèrent, hâtèrent leur départ, et dès ce moment le roi ne songea plus qu'au divorce.

Au bout de trois mois, pour obéir aux désirs de Philippe, le cardinal de Champagne convoqua un concile d'évêques et de barons à Compiègne. Là se trouvèrent des témoins qui soutinrent qu'il y avait parenté entre la défunte reine Isabelle et Ingeburge, et sous ce prétexte, l'archevêque de Reims, du consentement des prélats, déclara nul un mariage contracté avec tant de solennité. La jeune reine assistait à cette assemblée sans comprendre ce qui se disait, car elle n'était pas familiarisée avec la langue française. Lorsqu'un interprète lui eut signifié la sentence de divorce, elle s'écria tout en larmes : *Male France ! male France !* (mauvaise France !) Puis elle ajouta : Rome ! Rome ! voulant faire entendre qu'elle en appelait au saint-siége. Le roi la quitta aussitôt, et lui fit conseiller de retourner en Danemark. Elle s'y refusa constamment, et se retira hors du domaine royal, dans l'abbaye de Cisoin, au diocèse de Tournay. L'infortunée Ingeburge, encore plus recommandable par sa vertu que par sa naissance, y vécut pauvre et isolée. Son occupation journalière était de lire, de travailler de ses mains et de

prier Dieu avec larmes et soupirs, non-seulement pour elle, mais pour celui qui l'avait abandonnée, tandis que le roi son frère portait appel à la cour pontificale de la sentence rendue contre son légitime mariage.

Touché des plaintes du roi de Danemark, le pape Célestin III lui promit bonne et sévère justice. L'affaire sérieusement examinée, il cassa la décision du concile de Compiègne (13 mars 1196). Philippe entama des négociations inutiles avec le saint-père, qui l'exhorta sans cesse à rappeler Ingeburge sans écouter les mauvais conseils, et lui défendit expressément de convoler à d'autres noces du vivant de la princesse danoise. Mais, en dépit des remontrances et des menaces du chef de l'Église, il chercha d'autres affections, et demanda tour à tour Clémence, fille d'Herman, landgrave de Thuringe, et Sophie, fille du grand comte palatin. Ses propositions ayant été rejetées avec mépris, il envoya des ambassadeurs à Othon, qui gouvernait le Tyrol, l'Istrie et une partie de la Bohême, sous le titre de duc de Méranie. Ce prince accorda de bonne grâce au roi la main de sa sœur, la belle Agnès, fille de Berthold IV, dont la maison, s'il faut ajouter foi aux récits des chroniques, descendait d'Arnould, issu du sang de Charlemagne. Philippe l'épousa solennellement au mois de juin de la même année. Il avait espéré triompher de l'opposition de Célestin III, que son grand âge et les maladies empêchèrent en effet de prendre aucune mesure décisive.

Mais les choses changèrent de face à l'avénement d'Innocent III. Ce pontife joignait à l'énergie de la jeunesse, et à la pureté sans tache de son caractère, la plus haute idée de l'autorité dont il était investi. Il prit la défense de la malheureuse Ingeburge avec la noble

fermeté de la religion et du devoir; il s'emporta contre le double scandale causé par le roi de France, auquel il écrivit lettres sur lettres pour l'engager à rappeler sa véritable épouse. Voyant que Philippe ne tenait aucun compte de ses conseils et de ses menaces, il dépêcha en France le cardinal Pierre de Capoue. Le légat devait mettre l'interdit sur tout le domaine royal, si le monarque restait sourd à la voix de l'Église, décidée à réprimer les excès des princes de la chrétienté. Après avoir consumé une année en négociations inutiles, Pierre de Capoue convoqua un concile à Dijon. Les archevêques de Lyon, de Reims, de Besançon, de Vienne, dix-huit évêques et plusieurs abbés, entre autres ceux de Cluny et de Saint-Denis, y assistèrent. Philippe, cité solennellement, refusa de comparaître, et se contenta de faire appel devant la cour de Rome par ses envoyés. Le légat jugea à propos de différer un peu de temps, non pour obtempérer à cet appel, mais pour exécuter ailleurs sans obstacle l'ordre du pape. En effet, quelques jours après, il réunit à Vienne, en Dauphiné, un concile de prélats gallicans; en leur présence, il déclara nul et illicite le mariage du roi avec la princesse de Méranie, et prononça l'interdit sur les terres soumises à son obéissance. Tous les prélats reçurent l'ordre d'observer et de faire observer l'interdit, sous peine de suspension (1200). Innocent III, qui n'avait pas craint de frapper tout un peuple afin d'arriver jusqu'à son chef, confirma la sentence du légat, mais il en excepta les croisés; eux seuls purent entendre la messe et recevoir la sépulture ecclésiastique.

A la nouvelle de cette terrible sentence lancée sur le royaume de France, non-seulement Philippe refusa d'obéir, mais encore il s'emporta avec fureur contre la

précipitation de Pierre de Capoue, et jura que personne ne pourrait le séparer d'Agnès, son épouse. Cependant l'interdit commença, et tous ceux qui craignirent plus leur devoir et la religion que le courroux du monarque, l'observèrent avec exactitude. Les évêques de Paris, de Senlis, de Soissons, d'Amiens, d'Arras, et quelques autres s'y soumirent aussitôt, malgré les menaces du roi. L'archevêque de Reims, les évêques de Laon, de Noyon, de Beauvais, de Térouanne, de Meaux, de Chartres, d'Orléans, d'Auxerre, et le reste des prélats les imitèrent après quelques tergiversations. Dès ce moment, toutes les pompes de la religion, seule consolation et seul plaisir des imaginations rêveuses et des affections tendres, des âmes souffrantes et des classes opprimées, furent suspendues par toute la France; les portes des églises fermées, les autels dépouillés de leurs ornements; les images du Christ, de la Vierge et des saints couvertes de voiles lugubres, et les reliques étendues sur les dalles. La cloche ne fit plus entendre ses carillons, tour à tour joyeux et graves; elle cessa d'annoncer la fin des travaux du jour et l'heure de la prière. Plus de chants dans les temples, où ne se pressait plus la population chrétienne! Plus d'offices publics, d'absolution de péchés ni de participation à la table sainte! Plus de sacrements, à l'exception du baptême, mais dépouillé de ses pompes majestueuses, pour les petits enfants qui entraient dans la vie, et de l'extrême-onction pour les fidèles prêts à la quitter! Plus de prières autour des corps des trépassés, qui restaient exposés dans leurs cercueils, pêle-mêle sur le sol, indignes qu'ils étaient d'être inhumés en terre sainte! Partout le peuple gémit de se voir, pour ainsi dire, sans religion et sans pasteurs.

Au milieu de ce deuil universel, Philippe, toujours épris d'Agnès de Méranie, essaya de lutter contre la puissance de la cour de Rome et l'immense influence qu'elle exerçait alors sur les esprits. Il persécuta les évêques qui avaient le plus contribué avec le légat à la célébration du concile. Il les chassa de leurs siéges, confisqua tous leurs biens et dépouilla également de ce qu'ils possédaient les clercs et les chanoines observant l'interdit. Puis, non content d'avoir frappé le clergé, il tourna sa colère contre les bourgeois et les barons, qu'il accabla d'exactions tyranniques; il fit ramener Ingeburge dans l'intérieur de la France et l'enferma au château d'Étampes, où sa captivité fut plus dure. Enfin, il voulut écraser la résistance par des duretés et des hauteurs; mais il fut bientôt obligé de s'arrêter dans cette voie périlleuse. Privé de sacrements, en proie à des terreurs religieuses, le peuple éclatait en murmures contre le roi; les vassaux s'éloignaient de lui comme d'un rebelle aux lois de l'Église, et la moindre étincelle pouvait produire un embrasement. Alors Philippe reconnut en frémissant que, par son obstination, il allait attirer les plus grands malheurs sur le royaume, et qu'il devait conjurer l'orage. L'âme ulcérée et le cœur brisé, il consentit à renvoyer Agnès de Méranie, à restituer au clergé les biens dont il l'avait dépouillé et demanda un jugement. Dans le concile de Soissons, présidé par le légat Octavien, cardinal-évêque d'Ostie, les larmes, la beauté de la princesse danoise, sa douceur, sa piété et sa constance plaidèrent vivement en sa faveur (mars 1201). Les débats firent comprendre au roi que la sentence ne lui serait point favorable. Il résolut donc de ne pas l'attendre, reprit aussitôt Ingeburge et partit avec elle en mandant aux prélats qu'il

la reconnaissait pour son épouse légitime et ne voulait plus se séparer d'elle. Le légat, satisfait de la conduite du monarque, congédia les pères du concile. Déjà l'interdit avait été levé au bout de huit mois; le peuple s'était précipité avec un nouvel enthousiasme dans les églises et les monastères, et contemplait les cérémonies religieuses qui attiraient son respect et excitaient ses vives émotions.

Forcée de déposer sa couronne, Agnès de Méranie s'était retirée au château de Poissy. Cette princesse, qui s'était toujours montrée douce et bonne dans ses jours de puissance, y passa le reste de sa vie dans les larmes et la douleur; elle mourut deux mois après, en donnant le jour à un fils, que les tristes circonstances dont sa naissance fut accompagnée firent nommer *Tristan*. Cet enfant ne vécut pas; mais deux autres enfants, Philippe et Marie, que le roi avait eus d'Agnès, furent légitimés par une bulle du pape. Philippe-Auguste pleura longtemps sa perte et ne put surmonter sa répugnance pour Ingeburge. Il la tint enfermée dans le vieux donjon d'Étampes, et la malheureuse reine n'eut d'autre société que celle de ses femmes. Il la rappela cependant à sa cour en 1212, pour mettre fin aux remontrances du souverain pontife.

Le roi de France redevenu l'ami de l'Église ne tarda pas à recouvrer tout son ascendant politique. Il ne faudrait pas croire néanmoins qu'au milieu de ses agitations et de ses chagrins il eût perdu de vue l'intérêt du royaume et cessé de veiller au bien-être matériel et intellectuel de son peuple. Il était encore sous le poids de l'excommunication lorsqu'il rendit en faveur des écoles de la capitale une ordonnance devenue très-célèbre. L'impulsion que leur avait jadis imprimée le fameux Abélard ne s'était

pas ralentie, et de toutes les contrées de l'Europe chrétienne se réunissaient à Paris de jeunes clercs qui venaient puiser à la source même de la science. On y trouvait des Allemands, des Anglais, des Danois et des Italiens mêlés aux étudiants français. En dehors des écoles épiscopales et monastiques, déjà si multipliées, avaient été fondés plusieurs colléges, et la corporation de tous ces établissements présentait alors cet imposant ensemble qui devait bientôt lui valoir le titre d'*Université*. Outre les connaissances que possédait l'Occident, le roi voulut qu'on y enseignât trois nouvelles sciences : la médecine, le droit romain et le droit canon.

Aux divers priviléges que cette réunion d'étudiants avait déjà reçus de Louis VII, Philippe en ajouta de plus considérables à l'occasion d'une rixe sanglante dont Paris fut le théâtre. Les écoliers, pour la plupart pauvres, insolents, tumultueux et libres jusqu'à la licence, en venaient aux mains entre eux ou avec les bourgeois. La veille de la Saint-Martin (1200), un écolier allemand envoya un de ses serviteurs acheter du vin dans un cabaret. Le valet fut battu, et ne manqua pas de raconter à son maître le mauvais traitement qu'il avait essuyé de la part du marchand de vin. L'Allemand rassembla quelques étudiants de sa nation, et courut avec eux châtier l'audacieux cabaretier. Animés par le désir de la vengeance, ils enfoncèrent les portes de la maison et assommèrent le coupable. Aussitôt il s'éleva une grande clameur, et la ville fut profondément émue. Les bourgeois, leur prévôt en tête, assaillirent à leur tour les jeunes écoliers à coups de bâtons ferrés, de piques et d'arbalètes. Ceux-ci se firent des armes de tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains, et une lutte sanglante s'engagea aux environs de Sainte-

Geneviève et dans le bourg Saint-Marcel. Beaucoup d'étudiants furent blessés; il y en eut vingt-deux de tués, entre autres Henri, archidiacre de Liège.

Les docteurs des écoles allèrent donc trouver le roi Philippe, et se plaignirent vivement du prévôt Thomas et de ses complices. A leur récit, le roi entra en véhémente colère, ordonna d'arrêter le prévôt, le condamna à une prison perpétuelle, s'il n'aimait mieux subir publiquement à Paris l'épreuve de l'eau, et fit démolir les maisons de plusieurs bourgeois, arracher leurs vignes et leurs arbres fruitiers. Il rendit ensuite une ordonnance importante pour la sûreté des écoliers. Il fut enjoint à tout bourgeois ou autre qui verrait à l'avenir un laïque chercher querelle à un écolier, d'en rendre sans délai un témoignage véritable. Tout laïque témoin d'un mauvais traitement fait à un écolier, devait arrêter le malfaiteur et le livrer à la justice du roi. L'enquête par des personnes fidèles, clercs ou laïques, était seule admise pour la preuve du délit, et l'accusé ne pouvait réclamer le duel judiciaire ou l'épreuve de l'eau. Les écoliers ne furent désormais justiciables que des tribunaux ecclésiastiques, et ne purent être arrêtés par les officiers du roi, hors le cas de flagrant délit. La justice civile ne pouvait mettre la main pour aucun crime sur le chef des écoles de Paris (le recteur de l'Université).

Tandis que Philippe-Auguste, repoussant la morale intervention de Rome, s'efforçait de soutenir contre elle une lutte inégale, une nouvelle croisade s'organisait en France. Saladin n'avait survécu qu'une année à la trêve conclue avec Richard Cœur-de-Lion. Le vainqueur de l'Orient n'avait pas réglé avant sa mort l'ordre de succession. Son frère Malek-Adel, brave, habile, entrepre-

nant et plein d'ambition, sema la discorde entre les nombreux enfants de ce grand homme et divers émirs des villes de la Syrie septentrionale et de la Mésopotamie. Devenu tout-puissant par l'affection des guerriers musulmans, il marcha au pouvoir suprême à travers les dissensions qu'il avait suscitées, et bientôt vainqueur de tous ses rivaux et maître de l'Égypte, il recueillit presque tout entier le vaste héritage de Saladin (1200). Alors il menaça d'une entière destruction les colonies chrétiennes de la Palestine, livrées aussi à de funestes divisions. Elles perdirent Jaffa et plusieurs autres places que leur avait laissées l'illustre sultan, et se trouvèrent presque réduites aux villes de Tyr et de Ptolémaïs. A la voix du pape Célestin III, une armée d'Allemands et de Hongrois passa en Palestine (1195-1197) et arrêta un instant les progrès de Malek-Adel; mais de plus grands efforts étaient nécessaires. Innocent III, digne successeur de Grégoire VII et d'Urbain II, n'oublia point les chrétiens d'Orient, et s'efforça de réveiller dans l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, l'enthousiasme des croisades. Ses légats parcoururent ces différentes contrées, prêchèrent la paix, offrirent la rémission des péchés à quiconque prendrait la croix et ranimèrent les vertus chrétiennes.

Parmi les missionnaires et les orateurs qui entonnèrent la trompette sacrée, la faveur publique distingua Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, dont la réputation de sainteté s'étendait dans toute la France. Le peuple se pressait autour de cet éloquent prédicateur, afin d'écouter ses pieuses exhortations. Foulques déclamait avec véhémence contre les vices du siècle; il déplorait pathétiquement la ruine de la cité sainte, le triomphe des infidèles et la honte des chrétiens. Mais le peuple seul s'émouvait

au nom de Jérusalem, et pour arracher la ville sainte aux infidèles, il fallait de riches seigneurs et de puissants guerriers. Le vénérable prêtre alla donc à Arcis-sur-Aube, et prêcha la croisade au milieu d'un brillant tournois où l'élite de la chevalerie française s'était réunie sous les auspices du roi des troubadours, de Thibaud IV, comte de Champagne. Frère et successeur du comte Henri, mort récemment en Palestine avec le titre de roi de Jérusalem, Thibaud, à peine âgé de vingt-deux ans, possédait dix-huit cents fiefs qui lui devaient l'hommage lige, et se plaisait au milieu des fêtes chevaleresques. Les discours, les larmes de l'énergique apôtre, la peinture des malheurs de Jérusalem, et le récit des dangers auxquels se trouvaient exposés les chrétiens d'Orient, interrompirent les amusements profanes, les joûtes et les coups de lance des nobles barons. Le puissant comte de Champagne, son cousin Louis, comte de Chartres et de Blois, issu comme lui du sang royal, le fameux Simon, comte de Montfort-l'Amaury, les sires de Coucy et de Montmorency, le vaillant Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, historien de cette guerre, et une foule d'autres seigneurs prirent aussitôt la croix. Leur exemple fut suivi par les évêques de Soissons, d'Angers, d'Autun, et la plupart des vassaux de Flandre, en tête desquels figuraient le comte Baudouin et son frère Henri, un des plus vaillants chevaliers de la chrétienté (1199-1200). Les croisés sollicitèrent le roi Philippe de prendre le commandement de cette lointaine expédition; mais Philippe, dégoûté par un premier pèlerinage des conquêtes promises à l'enthousiasme de ses barons, sut résister à toutes leurs instances.

Dans une assemblée tenue à Compiègne, les seigneurs déférèrent la conduite de la guerre sainte au comte de

Champagne et résolurent de se rendre par mer en Syrie, afin d'éviter le sort des armées précédentes. Mais comme les barons français manquaient de vaisseaux et ignoraient l'art de la navigation, ils envoyèrent à Venise six chevaliers prud'hommes et experts, parmi lesquels était Villehardouin, pour obtenir les transports nécessaires. Le doge de cette république alors si riche et si florissante était Henri Dandolo, qui, presque aveugle et âgé de quatre-vingt-dix ans, conservait cependant toute la vigueur de son courage et de son jugement, et brûlait d'ajouter encore à la gloire et à la prospérité de sa patrie. Il reçut les six ambassadeurs dans l'église Saint-Marc, et consentit à leur fournir un nombre suffisant de vaisseaux pour embarquer l'armée des croisés, moyennant le prix énorme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent (4,250,000 francs), qu'ils paieraient avant le départ, et le partage égal de toutes les conquêtes entre les confédérés. Les conditions étaient dures; mais les circonstances étaient pressantes, et les députés, prodigues de leur sang et de leurs richesses, s'empressèrent d'y souscrire. A leur retour au delà des Alpes, ils trouvèrent le jeune comte Thibaud malade et en fort mauvaise disposition de sa personne. Ils lui rendirent compte de leur mission, et le prince fut si joyeux du traité qu'il voulut monter à cheval. Il quitta son lit et se para de ses armes. La maladie devint néanmoins plus violente, et il mourut pendant les préparatifs de l'expédition, après avoir fait jurer en sa présence à ses braves et nombreux vassaux d'accomplir son vœu et le leur. Sur le refus du duc de Bourgogne et du comte de Bar, les croisés élurent pour chef Boniface, marquis de Montferrat, rejeton d'une race de héros, plein de bravoure dans les combats et de sagesse dans les conseils.

Vers la fête de la Pentecôte, beaucoup de chevaliers s'embarquèrent, les uns à Marseille, les autres dans la Pouille, et voguèrent directement vers la Palestine. Mais les comtes de Flandre et de Blois et la plupart des barons français déployèrent leurs bannières et se mirent en route pour Venise (1202). Ils y furent rejoints par le marquis de Montferrat, à la tête d'une armée composée de Lombards, de Piémontais et de Savoyards. Les vaisseaux qu'avaient promis les Vénitiens étaient nombreux, bien équipés et abondamment pourvus de vivres. Quoique les seigneurs croisés se fussent dépouillés de leur vaisselle d'argent et de leurs bijoux, leur généreux sacrifice ne put compléter la somme stipulée par le traité. Le doge de l'habile et ambitieuse république de Venise leur proposa d'acquitter le surplus de leur dette en aidant ses compatriotes à reconquérir la ville maritime de Zara, qui s'était donnée au roi de Hongrie. Pour dissiper leurs scrupules et leur hésitation, le vieux Dandolo prit la croix et résolut de marcher avec eux. Malgré les représentations réitérées des légats d'Innocent III, les croisés acceptèrent l'offre des Vénitiens et s'embarquèrent sur une flotte de quatre cent quatre-vingts navires. « Il faisoit merveilleusement bon voir cette flotte, quand elle fut équipée en mer avec tant de bannières et panonceaux ondoyants au vent sur les hunes, mâts, antènes et chalets de poupe; les écus étoient rangés tout autour avec leurs couleurs diverses et les armes de bataille; le son des clairons et de la trompette étoit entremêlé, et de toutes parts faisoit retentir la marine. Oncques certes auparavant ne fut vu plus beau convoi, qui partit du port de Venise (1). » Zara, ancienne colonie romaine, et bien

(1) Villehardouin, liv. II.

fortifiée, comptait sur l'élévation de ses murailles et les secours que venait de lui envoyer le roi de Hongrie. L'ardeur de l'armée chrétienne paralysa cependant la résistance de cette ville; elle se rendit bientôt à discrétion et fut pillée et démolie. La saison avancée contraignit les croisés d'y passer l'hiver.

Sur ces entrefaites arrivèrent des ambassadeurs du jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur d'Orient, que son frère avait renversé du trône, privé de la vue et plongé dans un cachot. Alexis conjurait les pèlerins d'employer leurs armes à lui rendre son héritage, promettait de terminer le long schisme des Grecs et de soumettre leur église à la suprématie de l'Église romaine. De plus, il s'engageait à leur donner deux cent mille marcs d'argent et des vivres en abondance, à les suivre avec une armée grecque en Égypte, où ils devaient descendre. L'opposition de Simon de Montfort, de l'abbé de Vaux-Cernay et d'un grand nombre de barons, fut inutile; les adroites insinuations des Vénitiens, gagnés, dit-on, par Malek-Adel pour détourner les forces de la croisade, triomphèrent de toutes les résistances, et les propositions d'Alexis furent acceptées.

Dans les premiers jours du printemps, la flotte mit à la voile par un vent favorable et un ciel serein, relâcha quelque temps à Corfou, doubla sans accident le dangereux cap Malée, et se trouva bientôt en vue de Constantinople (1203). Les deux cent mille soldats qui défendaient cette ville immense, s'élevant sur les cimes de ses sept collines, fortifiée de hautes tours et d'énormes murailles, ne purent tenir longtemps contre les attaques redoublées des croisés. C'était avec une profonde terreur que les Grecs efféminés voyaient se déployer devant la capitale de l'ancien empire

de Byzance l'armée des Occidentaux, qui ne comptait cependant que vingt mille guerriers. Ils comparaient les chevaliers bardés de fer à des statues de bronze, et leur vaillance au glaive de l'ange exterminateur (1). Lorsque la plupart des tours eurent été forcées et que la bannière de Saint-Marc eut paru sur les remparts, l'usurpateur, quoique bravement défendu par son gendre, Théodore Lascaris, prit la fuite; le vieil aveugle Isaac fut tiré de prison et rétabli sur le trône avec son fils Alexis (18 juillet). Reçus dans Constantinople comme d'utiles alliés, les vainqueurs oublièrent bientôt dans l'abondance et le repos les fatigues qu'ils venaient d'essuyer.

La bonne intelligence ne dura cependant pas longtemps entre Isaac, Alexis et leurs sujets. Pour satisfaire aux exigences de leurs libérateurs, l'empereur et son fils accablèrent le peuple d'impôts et voulurent réunir les deux églises. Aussi toutes leurs mesures furent-elles mal accueillies par les Grecs, qui maudissaient d'ailleurs un souverain proclamé par les étrangers, et qui, sans cesse réfugié dans leur camp, se plaisait à changer le diadème contre le bonnet de laine des matelots vénitiens. L'indignation universelle ne tarda pas à éclater; une conspiration fut tramée dans le palais. Alexis Ducas, surnommé Murzuphle ou le Sourcilleux, prince rempli de ruse et d'ambition et l'organe de la haine publique, aspira au pouvoir suprême. Au milieu du silence de la nuit, il se rendit maître d'Alexis, le fit charger de chaînes, et prit la couronne impériale, aux grands applaudissements de Constantinople, qui croyait trouver en lui un plus digne souverain. Isaac mourut de désespoir en apprenant la

(1) Nicétas, *Hist.*, liv. III, chap. II.

captivité de son fils. Par l'ordre de l'usurpateur, on donna un breuvage empoisonné au jeune Alexis ; mais comme la mort était trop lente à venir, il entra lui-même dans son cachot et l'étrangla de ses propres mains.

La nouvelle de cette révolution et de la triste fin d'un empereur dont ils avaient relevé le trône, remplit les croisés d'indignation et leur fit oublier les griefs d'Alexis. Décidés à tirer vengeance d'une nation perfide et à renverser du trône l'assassin de leur allié, ils montèrent sur leurs navires et attaquèrent Constantinople par mer, du côté qui regarde le Bosphore. *La Rome de l'Orient* fut emportée d'assaut après un siége de trois jours (12 avril 1204). Les vainqueurs semblèrent d'abord effrayés de leur triomphe en se trouvant comme perdus au milieu de cette vaste capitale, dont les églises et les palais pouvaient encore soutenir de longs siéges ; mais le lâche peuple de Constantinople mit bas les armes et implora la clémence des Latins. Murzuphle avait pris la fuite par la porte d'Or. Le désastre fut épouvantable : malgré les défenses des chefs et des prélats, déterminés à épargner le sang des chrétiens, les soldats massacrèrent tous les Grecs qui se trouvèrent sur leur passage, sans distinction d'âge ni de sexe, et un vaste incendie allumé par les croisés continua ses ravages pendant une nuit entière. La ville de Constantin fut pillée avec une fureur digne des hordes de Genséric ou d'Attila. Entraînés par la licence et l'esprit de parti, les Francs, « ces destructeurs qui mettaient la vengeance au-dessus de toutes les vertus et s'en attribuaient les prérogatives (1), » n'épargnèrent même pas la sainteté des églises. Ils arrachaient des calices les

(1) Nicétas.

pierres précieuses dont ils étaient ornés, et s'en servaient comme de coupes ordinaires. On les voyait jouer aux dés et boire sur des tables de marbre représentant les apôtres, et dans leurs grossières orgies fouler aux pieds les objets les plus vénérables du culte des chrétiens. Ils amenaient des chevaux et des mulets au milieu des temples, pour les charger de tous les ornements d'or et d'argent, et lorsqu'ils pliaient sous le poids de leur fardeau, les impatients déprédateurs les perçaient à coups d'épée, et leur sang inondait le pavé du sanctuaire. Leur avidité ne respecta pas les tombeaux des empereurs placés dans l'église des Apôtres; le corps de Justinien, inhumé depuis six siècles, ne put retenir leurs mains sacriléges. « Voilà donc, s'écrie l'historien Nicétas, témoin et victime de la ruine de l'empire, voilà donc ce que nous promettaient ces casques dorés, ces hommes fiers, ces sourcils élevés, cette barbe rase, cette main toujours prête à répandre le sang, ces narines qui ne respirent que la colère, cet œil superbe, cet aspect cruel et cette langue si prompte à s'emporter! »

Les statues des dieux et des héros échappées à la destruction du paganisme, ces chefs-d'œuvre de l'art antique, dont Constantin avait embelli sa cité naissante, et que les Grecs conservaient avec vénération, furent anéantis par la stupide brutalité des vainqueurs. Ils détruisirent la statue en bronze de Junon, statue colossale, l'ancien ornement de son temple de Samos, et l'incomparable statue d'Hélène, et le berger de Phrygie, Pâris, offrant à Vénus le prix de la beauté ou la pomme de la discorde, et la figure virile d'Hercule, jadis ranimée par la main savante de Lysippe. Ils mirent aussi en pièces le sphinx au visage de femme; le cheval marin et le crocodile,

dépouilles ravies à l'Égypte vaincue; la louve qui allaita Romulus et Rémus, souvenir du vieil empire de Rome; et la statue équestre de Bellérophon, vainqueur de la Chimère. Les Francs ne respectèrent pas davantage l'obélisque de forme carrée, dont les faces représentaient en bas-reliefs une foule de scènes capables de charmer les regards: des oiseaux saluant par leurs chants le retour du soleil, des bergers jouant de la musette, des villageois occupés de leurs travaux rustiques, des moutons bêlant, des agneaux bondissant sur l'herbe; plus loin, un paysage, une mer tranquille, une pêche et des poissons de mille espèces; de petits amours folâtrant et se jetant des pommes; sur la cime de l'obélisque, en forme pyramidale, une figure de femme, qui tournait au moindre souffle de vent.

Au milieu de ces dévastations et de ces scènes impies, les Grecs, chassés de leurs demeures et réduits à l'état le plus déplorable, parcouraient les rues et les remplissaient de lamentations, à l'aspect de leurs palais incendiés et de leurs richesses entassées dans trois églises et devenues le prix de la victoire. De leur côté, les Latins, insultant sans pitié à la misère des vaincus, se promenaient vêtus de laticlaves, s'affublaient de leurs robes traînantes et ornaient de mitres de lin et de colliers précieux la tête de leurs chevaux (1). Quand le désordre fut apaisé, les croisés s'occupèrent du partage des étoffes de soie, des velours, des fourrures, de l'or et de l'argent monnayés ou non monnayés, en un mot de tous les produits du luxe et de la prospérité commerciale de Byzance. Les barons de France prélevèrent sur leur part une somme de cinquante mille

(1) Nicétas, liv. VI.

marcs d'argent pour satisfaire à la dette contractée avec la république de Venise.

Le butin partagé, les chefs des pèlerins songèrent à faire un empereur *de Romanie*, et confièrent ce soin à six électeurs français et à six électeurs vénitiens. Les chances se balançaient entre trois candidats : le doge Dandolo, l'auteur de l'entreprise, dédaigneux de toute ambition personnelle, et que ses exploits mettaient au rang des plus illustres chevaliers; Boniface de Montferrat, que recommandaient la maturité de l'âge, une réputation brillante et le vœu des Grecs; Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, âgé de trente-deux ans, vaillant, pieux et chaste, chef d'un peuple riche et belliqueux et cousin du roi de France. Ce dernier réunit les suffrages unanimes des électeurs, à la grande satisfaction des croisés, fut proclamé souverain et empereur d'Orient, et couronné dans l'église Sainte-Sophie avec la pompe la plus solennelle. Le successeur de Constantin partagea ensuite les provinces grecques en fiefs à ses compagnons, devenus ses vassaux. Le marquis de Montferrat, celui de tous les croisés qui méritait la plus forte récompense, eut l'île de Candie, la province de Thessalonique ou de Macédoine et le titre de roi. Les Vénitiens obtinrent trois des huit quartiers de Constantinople, les Sporades, les Cyclades, les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin, les contrées maritimes de la Thessalie, un grand nombre de villes sur les bords de la mer Égée et le droit de nommer le patriarche latin. En outre, ils achetèrent trente livres pesant d'or au nouveau roi de Macédoine la grande île de Candie et *les débris de cent villes*. Le comte de Blois, créé duc de Bithynie et de Nicée, devait régner au delà du Bosphore. La Morée fut inféodée au comte de Champlitte et au sire de Villehar-

douin, maréchal de Champagne. On vit alors des princes d'Achaïe, des sires de Thèbes, des seigneurs de Corinthe, d'Argos, des comtes de Lacédémone et des ducs d'Athènes. Tous rendaient hommage à l'empereur latin de Constantinople.

Dans ce désordre universel de la conquête, les Grecs conservèrent quelques lambeaux de leur empire. Théodore Lascaris, réfugié dans la Bithynie, se fit proclamer empereur à Nicée. Alexis Comnène, petit-fils d'Andronic, fonda l'empire de Trébizonde, tant célébré dans les romans de chevalerie, et qui survécut à celui de Constantinople. Léon Sgure, maître de Napoli, domina sur l'Argolide, pendant que Michel-Ange Comnène relevait le royaume de Thessalie. Tous ces princes, ne respirant que l'amour de la vengeance, entamèrent bientôt contre leurs vainqueurs une lutte qui devait renverser la race franque du trône de Constantin et les ramener dans Byzance au bout d'un demi-siècle.

Le bruit du mémorable événement qui avait détruit avec une si merveilleuse rapidité un empire resté debout devant les hordes d'Attila et celles des Arabes, ébranla toute la chrétienté. Le pape Innocent III, aux pieds duquel les croisés mirent leurs conquêtes, en sollicitant leur absolution pour avoir contrevenu à ses ordres, leur adressa de graves reproches sur le pillage d'une ville chrétienne « où l'on n'avait épargné ni les petits, ni les grands, ni l'âge, ni le sexe, ni les vierges du Seigneur, ni les saints autels, ni les vases sacrés (1). » Longtemps il refusa de pardonner, malgré la réduction de l'Église grecque sous sa suprématie; enfin, considérant la conquête de Constan-

(1) *Gestes d'Innocent III.*

tinople comme l'acheminement à la délivrance de la Palestine. il adora les décrets de la Providence, et approuva l'élection de Baudouin, qui prit le titre de chevalier du saint-siége.

CHAPITRE IX

MEURTRE D'ARTHUR DE BRETAGNE. — CONQUÊTE DE LA NORMANDIE, DE L'ANJOU ET DU POITOU PAR PHILIPPE-AUGUSTE.

Enlèvement d'Isabelle, comtesse d'Angoulême. — Appel du roi Jean devant la cour féodale. — Rupture entre Jean et Philippe. — Prise de Gournai. — Siége de Mirebeau. — Captivité d'Arthur. — Sa mort tragique. — Indignation des Bretons — Condamnation du roi Jean par la cour féodale de France. — Invasion de la Normandie. — Siége et prise de Château-Gaillard. — Indolence de Jean. — Sa fuite en Angleterre. — Inutile intervention du pape. — Nouveaux succès du roi de France. — Prise du mont Saint-Michel et d'Avranches par les Bretons. — Siége et capitulation de Rouen. — Réunion de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et du Poitou à la couronne de France. — Jean Sans-Terre débarque sur le continent. — Guerre dans le Poitou. — Trêve de deux ans.

Tandis que les croisés arboraient leurs bannières sur les tours de Constantinople et se partageaient les débris de l'empire d'Orient, la discorde se rallumait entre Philippe-Auguste et Jean Sans-Terre, et la France devenait le théâtre des plus graves événements.

Le Poitou, l'Anjou et la Touraine ne supportaient qu'avec peine la domination des Plantagenêts, et Jean d'Angleterre, arrogant, dissipateur, débauché, semblait prendre à tâche d'alimenter la haine de ces provinces. Lorsqu'il n'était que comte de Mortain, il avait épousé Jeanne de Glocester. Parvenu au trône, il trouva les domaines de Glocester trop peu considérables pour un

souverain et obtint de l'archevêque de Bordeaux une sentence de divorce, sous prétexte de consanguinité. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Lisbonne, pour demander la princesse de Portugal; mais avant leur retour il vit Isabelle, héritière du comté d'Angoulême, fiancée à Hugues le Brun, sire de Lusignan, comte de la Marche, et que son jeune âge tenait encore éloignée de son futur époux. Le roi, captivé par la beauté de cette princesse que séduisit d'ailleurs l'éclat d'une couronne, l'enleva du consentement de son père et la conduisit à Poitiers, où fut célébré son mariage avec Isabelle. Il passa de là en Angleterre et la fit couronner solennellement à Westminster par l'archevêque de Cantorbéry (1200).

Le comte de la Marche, se voyant privé de l'objet de sa tendresse et de son ambition tout à la fois, jura de se venger de la perfidie de Jean Sans-Terre. La puissante maison de Lusignan partagea son ressentiment et souleva le Poitou, le Limousin et la Marche. Les seigneurs de ces pays se conjurèrent; une armée anglaise fut envoyée contre eux, et ils eurent recours au roi de France pour lui demander justice de son vassal. Philippe, alors en paix avec la cour de Rome, s'empressa d'accueillir leurs plaintes et somma Jean, duc de Normandie et d'Aquitaine, de comparaître à sa cour afin de répondre sur le fait de trahison et de déloyauté. Le prince consentit d'abord à se présenter *devant ses pairs*, sous peine de perdre les châteaux de Tillières et de Boute-Avant, barrière de la Normandie; mais se repentant bientôt d'avoir ainsi abaissé sa couronne, il ne voulut ni descendre à une justification, ni donner ses garanties (1202). Indigné de la mauvaise foi de son rival, Philippe saisit ce prétexte d'une nouvelle rupture. Il se déclara hautement le protecteur du

comte de la Marche, et ses troupes, depuis longtemps préparées, se jetèrent sur la Normandie. Les Français mirent aussitôt le siége devant les deux châteaux qui auraient dû être livrés au roi, les attaquèrent avec une grande vigueur et les détruisirent jusque dans leurs derniers fondements. Longchamp, Mortemer, La Ferté-en-Brai, Lions, furent rapidement emportés, tant la domination de Jean était antipathique à la noblesse et odieuse au peuple.

Non loin de là s'élevait la place de Gournai, fière de sa nombreuse population et de ses richesses, située dans une plaine, au milieu d'une vallée délicieuse, et environnée d'une triple muraille. Cette place, que sa position rendait inexpugnable, était sous les lois du seigneur Hugues de Gournai, possesseur de beaucoup d'autres châteaux. Des fossés larges, profonds et remplis des eaux de l'Epte présentaient un obstacle invincible à quiconque voulait s'approcher des remparts. Près des murs la rivière formait un vaste étang, plein de sinuosités et renfermé entre de hautes digues. Philippe ordonna de rompre une des digues; l'eau s'élança avec violence, la vallée disparut sous ce gouffre ouvert à l'improviste et n'offrit plus que l'aspect d'une mer. L'inondation étendit de tous côtés ses ravages, emportant sur son passage arbres, champs, maisons, vignobles, moulins, renversant les murailles de la ville et noyant une partie des habitants. Le reste se retira sur les points les plus élevés, afin d'échapper au péril. En peu d'instants les eaux détruisirent cette forteresse, qui naguère ne redoutait ni les machines de guerre, ni les armes des combattants (1).

Malgré la rapidité de ses premiers succès, Philippe

(1) *La Philippide*, chant VI.

crut que le moment d'aborder sérieusement la conquête de la Normandie n'était pas encore arrivé. Il résolut de faire reparaître sur la scène politique le duc de Bretagne, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Sa mère, Constance, mariée depuis trois ans à Guy de Thouars, était morte l'année précédente, et Arthur, maître de son héritage, avait reçu le serment de la nation bretonne. Le roi accueillit le jeune prince avec amitié dans son camp, devant Gournai, l'investit des comtés de Poitou, d'Anjou, de Maine et de Touraine, dépouille qu'on se promettait d'enlever à Jean, lui fiança sa fille Marie, âgée de cinq ans, et l'envoya à la tête de deux cents hommes d'armes prendre possession de ces quatre provinces. Dès ce moment, la révolte des barons d'Anjou et du Poitou reçut une impulsion plus vive, et les trouvères firent entendre leurs chants patriotiques pour les exciter à la guerre contre un prince lâche, cruel et fourbe. « J'aime les archers, s'écriait le sire de Montcuc, quand ils lancent la pierre au loin et renversent les murailles; j'aime les barons, lorsqu'ils se forment en armes dans la plaine. Je voudrais donc que le roi d'Angleterre prît autant de plaisir au milieu des combats que j'en ressens à contempler l'image de ma dame. De quelque mépris qu'il soit couvert, il pourrait encore acquérir de la gloire, s'il osait entrer en lice avec ses barons, au cri de *Normandie et Guienne;* mais son scel est si décrié que je n'ose le dire. »

L'indignation des seigneurs contre Jean Sans-Terre était grande; néanmoins, épuisés par les croisades, la plupart d'entre eux ne purent fournir que d'impuissants secours au jeune duc de Bretagne. Arrivé à Tours, après une marche rapide, Arthur vit se rassembler autour de lui les barons de son parti : Geoffroi de Lusignan lui amena

vingt chevaliers; Guillaume Savary de Mauléon conduisit trente lances et soixante-dix servants d'armes; le comte d'Eu en réunit quarante, et Hugues le Brun, le même que le roi Jean avait profondément outragé, se présenta suivi de quinze hommes d'armes seulement. Les vicomtes de Thouars, de Limoges et quelques autres seigneurs poitevins et aquitains vinrent également le rejoindre avec un petit nombre de vassaux. Ces forces insuffisantes ne permettaient pas au prince d'entreprendre de grandes conquêtes. Aussi prit-il la résolution d'attendre cinq cents chevaliers et quatre mille hommes de pied que lui avaient promis les Bretons, et les gens de guerre du roi, conduits par Hervé de Nevers, Hugues de Dampierre et Hubert de Beaujeu. Mais les seigneurs poitevins, dont le projet était déjà arrêté, lui conseillèrent d'aller assiéger la ville de Mirebeau, à six lieues de Poitiers, dans laquelle se trouvait alors renfermée son aïeule Éléonore, avec une faible escorte. Une fois maître de cette princesse, qui l'avait privé de son royaume, il obtiendrait plus facilement du roi Jean des conditions favorables.

Entraîné par la passion de ses compagnons et par le malheur de sa destinée, Arthur courut assiéger Mirebeau, à la tête de sa petite troupe. Il s'empara de cette ville sans grande difficulté; mais Éléonore eut le temps de se jeter dans la citadelle où il fallut l'assiéger, et d'envoyer en Normandie des messagers vers le roi son fils, afin de lui faire savoir à quelle extrémité elle se trouvait réduite. Arthur et les Poitevins s'établirent dans Mirebeau. A la nouvelle du danger qui menaçait sa mère, le roi Jean sortit de son apathie, traversa rapidement le Maine et l'Anjou et parut sous les murs de la ville avant que l'ennemi eût été informé de sa marche. Il s'agissait de

pénétrer dans la place. Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, dont les historiens ne nous expliquent pas la présence sous les drapeaux du monarque anglais, se chargea d'enlever le prince breton et tous ses compagnons. « Sire roi, dit-il à Jean, cette nuit même nous te soumettrons tes ennemis, si tu veux jurer que tu n'en frapperas aucun de mort, que tu n'en jetteras aucun en prison, et surtout que tu accorderas à ton neveu une paix d'ami, et que tu lui rendras, après avoir pris l'avis de tes grands, tout ce que tu lui as ravi contre toute justice; comme aussi sous la condition qu'aucun d'eux ne franchira la Loire, mais que plutôt ils resteront prisonniers dans ce pays, jusqu'à ce que la paix ait été réglée entre eux et nous. — Je jure, Guillaume, répondit le roi, qu'il sera fait ainsi que tu viens de le demander: que Dieu te soit garant de ces promesses et te serve de témoin! S'il arrive que, de fait ou de parole, je manque au serment que je te fais en présence de tant d'illustres seigneurs, qu'il vous soit permis de méconnaître mes ordres, que nul ne me tienne plus pour souverain légitime, que nul ne m'obéisse, que je devienne ainsi votre ennemi public et l'ennemi de tous! »

Rassuré par les promesses du roi, Guillaume des Roches, à la tête de nombreux hommes d'armes, pénétra furtivement dans Mirebeau pendant une nuit obscure. Nulle voix ne résonnait en ce moment dans les rues de la ville; nulle garde ne veillait aux portes; chacun se tenait dans sa demeure et se livrait au sommeil. Arthur fut surpris dans son lit et fait prisonnier avec la plupart des chefs de l'insurrection (1er août 1202). Satisfait au delà de ses espérances, Jean n'attendit pas les troupes de Philippe-Auguste; il partit en toute hâte pour la Nor-

mandie, et, au mépris de la foi jurée, il dispersa ses nobles prisonniers dans les châteaux de ce duché et du royaume d'Angleterre. On prétend que vingt-deux chevaliers des plus distingués par leur naissance et leur valeur périrent de faim par son ordre. Des Roches et Guy de Thouars, indignés de la conduite perfide du roi, s'enfuirent de son camp et allèrent offrir leur épée à Philippe.

Quant au jeune Arthur, il fut conduit dans la tour de Falaise, sur un rocher isolé battu par les flots, dont le gouverneur, Guillaume de Brause, était un vieux chevalier plein de bravoure et de loyauté. Jean alla voir son captif et employa d'abord les moyens de la persuasion pour l'amener à se désister de ses droits sur l'Angleterre, la Bretagne et ses autres provinces du continent. Un jour qu'ils avaient mangé ensemble, le roi combla son neveu de caresses et le pressa vivement de renoncer à ses couronnes et à l'amitié du roi de France, ennemi des Plantagenêts. Aigri par son infortune, Arthur ne lui répondit qu'avec mépris. « Beau neveu, lui dit alors Jean, passant de la douceur aux menaces, mes tours sont fortes, et il n'y a ici nul qui résiste à ma volonté. — Jamais tours ni épées, répliqua le jeune prince, ne me rendront assez lâche pour renier droit que je tiens après Dieu de Geoffroy, mon honoré père, votre frère aîné. L'Angleterre est mienne de son chef, ainsi que la Touraine, l'Anjou et la Guienne, et la Bretagne m'appartient de l'estoc de ma mère ; je n'y renoncerai que par la mort (1). »

Irrité de sa résistance, Jean eut recours à l'horrible expédient de l'assassinat, et s'adressa d'abord à Guillaume de Braye, l'un des officiers de sa maison. Mais celui-ci, loin de consentir à une action aussi lâche, eut le courage

(1) D'Argentré, p. 271.

de dire à son souverain qu'il était gentilhomme et non bourreau; et craignant tout de son maître, il se bannit lui-même de la cour. Cependant quelques-uns de ses conseillers, persuadés que les Bretons auraient sans cesse les armes à la main pour venger Arthur, poussèrent l'infamie jusqu'à lui suggérer de se débarrasser de son compétiteur, et d'enlever tout espoir à ses partisans, en le privant de sa qualité d'homme et de l'usage de la vue. Le roi, exaspéré des hostilités continuelles et des menaces de ses adversaires, et poursuivi par leurs sanglants reproches, ordonna dans un accès de colère à trois de ses serviteurs, achetés au poids de l'or, de se rendre à Falaise et de mettre à exécution ce détestable projet. Mais deux de ces hommes, ne pouvant se résoudre à un pareil crime, abandonnèrent la cour. Le troisième, séduit par l'appât d'une haute fortune, arriva bientôt au château où l'illustre enfant, les fers aux pieds, était surveillé avec soin par le camérier du roi, Hubert de Burch.

Lorsque l'envoyé eut fait connaître au commandant l'ordre de son maître, les soldats préposés à la garde du prince furent touchés de commisération et se répandirent en pleurs et en gémissements. La cruelle sentence de son oncle jeta le malheureux captif dans un profond désespoir; ses larmes et ses lamentations auraient ému le cœur le plus féroce. Déjà le meurtrier se mettait en devoir d'exécuter son infâme mission, lorsque Arthur, passant de la douleur à la colère, se précipita violemment sur lui en criant aux soldats d'une voix lamentable: « Mes chers amis, je vous en conjure, laissez-moi pour l'amour de Dieu, laissez-moi tirer vengeance de ce scélérat avant qu'il me prive de la lumière, car de tous les hommes c'est le dernier qu'il me sera permis de voir. » Les soldats

accoururent aux cris de la victime qui combattait d'une manière désespérée, et l'arrachèrent des mains de son bourreau. Hubert de Burch, transporté d'indignation, chassa de la tour l'envoyé de Jean Sans-Terre, et les entretiens consolants de ses gardes calmèrent un peu les inquiétudes d'Arthur. Hubert avait sauvé son prisonnier, dans l'espoir que son souverain, dont l'honneur lui était cher, ne tarderait pas à se repentir de l'ordre qu'il avait donné.

Cette tentative avortée fit comprendre au roi d'Angleterre combien il lui serait difficile de trouver un complice de ses noirs desseins, et il résolut de ne s'en remettre qu'à lui-même du soin de sa vengeance. Par son ordre, Arthur fut transféré à Rouen, dans une grosse tour que baignaient les eaux de la Seine. Lorsque Jean vint avec quelques barons enlever le prisonnier, le vieux Guillaume lui dit : « Je ne sais ce que la fortune réserve pour l'avenir à ton neveu, dont j'ai été jusqu'à présent le gardien fidèle, d'après tes ordres; je te le remets ici en parfaite santé, jouissant de la vie et intact de tous ses membres. Toi, fais qu'un autre me remplace dans ces soins et le garde plus heureusement, si le sort veut le permettre. Le pénible souci de mes propres affaires m'occupe bien assez. » Le brave chevalier, renonçant dès lors à un ministère de crime et d'angoisses, se retira dans son fief de Brause, bien déterminé à se défendre si le roi venait l'attaquer. Le commandant de la tour de Rouen repoussa également, dit-on, les insinuations criminelles du monarque. Mais ce noble refus ne changea point la résolution de l'oncle à l'égard de son neveu. Il s'éloigna secrètement de tous les officiers de sa cour, et se cacha pendant trois jours au fond des vallées ombreuses de

Moulineaux, sur les bords de la Seine, au-dessous de Rouen. Enfin, dans la nuit du jeudi saint (3 avril 1203), Jean quitte sa retraite après avoir étouffé dans le vin les faibles restes des sentiments de la nature qui murmurait encore contre son barbare dessein, monte dans une petite barque avec Pierre de Maulac, son écuyer, et traverse le fleuve en se dirigeant vers la rive opposée. Il se rend à Rouen, et s'arrête devant la porte par laquelle on arrive à la tour, sur le port, que la Seine inonde deux fois chaque jour, à de certaines heures, du reflux de ses ondes. Le roi, se tenant debout, ordonna que son neveu sortît du château et lui fût amené par un page; puis, l'ayant placé à ses côtés dans sa barque, il prit le large avec son captif déjà affaibli par la souffrance et le chagrin. L'heure, le lieu, le silence, cet appareil mystérieux et sinistre, et plus que tout cela, les regards affreux du roi, tout annonce au malheureux Arthur de funestes projets et sa cruelle des-destinée. La nature l'emporta; il se jeta aux pieds de son oncle en s'écriant avec larmes: « O mon oncle! prends pitié « de ton jeune neveu; épargne, mon oncle, mon bon oncle, « épargne ton neveu, épargne ta race; épargne le fils de « ton frère. » Mais Jean ne se laissa fléchir ni par les pleurs, ni par les supplications. Il ordonne à son écuyer de tuer le jeune duc; et sur son refus, il saisit par les cheveux son prisonnier, son neveu, son roi, lui plonge son épée jusqu'à la garde dans la poitrine, et la retirant encore humide de ce sang précieux, il frappe de nouveau sa victime à la tête et lui traverse les deux tempes; puis il s'éloigne, et quand la barque est à trois milles de la tour, il jette le cadavre dans les eaux qui coulent à ses pieds (1).

(1) Guillaume le Breton, *Philippide*, chant VI. — Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. I, liv. VI. — D'Argentré, *Histoire de Bretagne*.

PHILIPPE-AUGUSTE.

P. 252.



K. Girardet del. P. Girardet sc.

Sur le refus de son écuyer, il saisit par les cheveux son prisonnier, son neveu, son roi, et lui plonge son épée dans la poitrine.

C'est ainsi que périt Arthur I[er], roi légitime d'Angleterre, duc de Bretagne et de Normandie, comte du Maine, de la Touraine, de l'Aquitaine et de l'Anjou, prince aussi beau que Constance sa mère, dont la bravoure égalait celle du héros qui lui donna le jour, l'orgueil des Bretons, la victime d'une lâche ambition.

S'il faut ajouter foi au récit de dom Morice, des pêcheurs, ayant trouvé le corps dans leurs filets, l'inhumèrent secrètement au prieuré de Notre-Dame-du-Pré, dépendant de l'abbaye du Bec.

Au bruit de l'assassinat d'Arthur, la Bretagne, qui croyait sa destinée future liée à celle de ce prince, poussa un long cri de réprobation et de vengeance contre le meurtrier. Guy de Thouars, beau-père du noble duc, veuf de la duchesse Constance, sut profiter de ce mouvement d'indignation générale, et se porta pour représentant de la famille ducale. Les prélats, les barons, les gentilshommes et les plus riches bourgeois, réunis à Vannes, lui confièrent l'administration de la Bretagne, seulement à titre de tuteur de la princesse Alix, sa fille aînée, alors âgée d'environ trois ans. La couronne appartenait à Éléonore, à cette sœur d'Arthur que Richard Cœur-de-Lion avait promise à Tancrède et à tous les princes dont il voulait obtenir la paix; mais Éléonore, communément appelée Vierge de Bretagne, était restée dans le célibat et entre les mains du roi d'Angleterre, qui lui avait donné pour prison un monastère de Bristol. Les états envoyèrent ensuite une députation à Philippe-Auguste pour lui demander justice du meurtre abominable commis par son vassal, promettant de l'aider de tous leurs moyens contre Jean Sans-Terre. Le roi de France n'avait pas déposé les armes depuis la captivité d'Arthur, et après avoir

passé la Loire, il avait ravagé la Touraine et brûlé la capitale de cette province.

Trop heureux de trouver une si belle occasion de se rendre maître de ces Bretons, si fiers de leur indépendance, et de pouvoir donner à son ambition les apparences de la justice, Philippe s'empressa de convoquer les pairs et les grands du royaume, et somma le roi d'Angleterre, son vassal pour la Normandie, de comparaître devant ce tribunal, afin d'y répondre aux accusations de parricide et de félonie. Jean, qui voyait son suzerain envahir la Normandie et le Poitou, lui « envoya des ambassadeurs importants et sages; savoir: Eustache, évêque d'Ély, et Hubert du Bourg, hommes diserts et éloquents, les chargeant de dire à Philippe qu'il viendrait sans déplaisir à sa cour pour répondre en justice et obéir entièrement sur cette affaire; mais qu'il fallait néanmoins lui accorder un sauf-conduit.

« Et le roi Philippe répondit, mais ni d'un cœur ni d'un visage serein: « Volontiers, qu'il vienne en paix « et en sûreté. » — Et l'évêque: « Et qu'il s'en retourne « ainsi, seigneur. » — Et le roi: « Oui, si le jugement « de ses pairs le lui permet. »

« Et comme tous les envoyés le suppliaient qu'il accordât au roi d'Angleterre de venir et de s'en retourner en sûreté, le roi de France irrité répondit avec son jurement ordinaire: « Non, de par tous les saints de France, « à moins que le jugement n'y consente. »

« Et comme l'évêque, énumérant tous les périls que courrait le roi Jean pour sa venue, dit: « Seigneur roi, le « duc de Normandie ne peut venir sans que vienne en « même temps le roi d'Angleterre, puisque le duc et le « roi sont une seule et même personne; et le baronnage

« d'Angleterre ne le permettrait en aucune façon; et si le « roi le voulait, il courrait, comme vous le savez, péril « de prison ou de mort. »

« Le roi lui répondit: « Qu'est ceci, seigneur évêque? « On sait bien que le duc de Normandie, mon homme, « a acquis par violence l'Angleterre. Ainsi donc, si un « vassal croît en honneur et puissance, son seigneur « suzerain y perdra ses droits? Impossible. »

« Les envoyés, voyant qu'ils ne pouvaient rien répondre de raisonnable à cela, retournèrent au roi d'Angleterre, et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

« Mais le roi ne voulut pas se confier au hasard et au jugement des Français, qui ne l'aimaient pas; car il craignait surtout qu'on ne lui reprochât le honteux meurtre d'Arthur (1). »

A l'expiration des deux mois accordés à l'accusé pour comparaître devant la cour féodale, les pairs de France prononcèrent le jugement. Jean, duc de Normandie et de Guienne, comte d'Anjou, du Maine, de Touraine et de Poitou, convaincu d'avoir assassiné le fils de son frère aîné, fut déclaré coupable de félonie et de haute trahison, et en conséquence condamné à perdre tous les fiefs qu'il tenait du roi de France, son suzerain. Cet arrêt, le premier exemple d'un pair du royaume jugé par la cour du roi, constate l'autorité du suzerain sur les grands vassaux de la couronne et les progrès de la puissance de Philippe-Auguste.

La sentence était à peine rendue que Philippe avait pris les armes afin d'en assurer l'exécution. Tandis que les Bretons se jetaient sur la Normandie, il passa la Loire

(1) Matthieu Pâris, cité par M. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. IV, p. 133.

et pénétra en Poitou. Sa présence excita un soulèvement universel dans cette province, dont presque toutes les places fortes lui furent ouvertes. Il se préparait à enlever l'Aquitaine à son rival, lorsqu'il apprit qu'un grand nombre de barons normands avaient levé l'étendard de la révolte contre Jean. Cette nouvelle lui fit changer son plan de campagne, et il revint aussitôt attaquer la Normandie. Les Bretons, sous la conduite de Guy de Thouars, y répandaient partout la terreur. Après avoir délivré Alençon qu'assiégeaient les lieutenants du roi d'Angleterre, il porta la guerre aux bords de la Seine. La triple forteresse des Andelys, ouvrage formidable de Richard Cœur-de-Lion, était considérée comme le boulevard de la Normandie. Non loin du bourg d'Andely, environné de retranchements et de hautes murailles, s'élevaient deux châteaux forts, dont l'un était assis dans une île du fleuve; l'autre, le Château-Gaillard ou la Roche-Gaillard, ainsi nommé de son inexpugnable situation, se trouvait à trois jets de pierre du premier, sur un rocher escarpé de la rive droite de la Seine.

Le roi de France, voulant donc s'emparer de Château-Gaillard, vint dresser ses tentes le long des rives du fleuve. Déterminés à faire les plus grands efforts pour se défendre, les habitants, aidés de la garnison, coupèrent le pont qui conduisait à la rive gauche et construisirent au-dessous des remparts une triple digue, formée de pieux carrés et de chênes très-durs et se prolongeant jusque sur la rive opposée de la Seine, afin d'interdire toute navigation à nos vaisseaux. « Mais les jeunes hommes à qui l'art de la nage n'est point inconnu vont arracher cette digue, la renversent à coups de hache; et tandis qu'ils travaillent ainsi, des pierres et des dards, lancés du haut du rocher,

tombent sur eux comme la grêle; ils ne cessent leurs travaux qu'après avoir ouvert un libre chemin, pour que la flotte puisse venir apporter des vivres et toutes les choses dont peuvent avoir besoin ceux qui marchent à la suite d'un camp. Aussitôt le roi leur ordonna d'amener de larges navires, tels que ceux que nous voyons voguer sur le cours de la Seine, et qui transportent ordinairement les quadrupèdes et les chariots le long du fleuve. Le roi les fit enfoncer dans le milieu des eaux, en les couchant sur le flanc, et les posant immédiatement l'un à la suite de l'autre, un peu au-dessous des remparts du château. Afin que le courant rapide des eaux ne pût les entraîner, on les arrêta à l'aide de pieux enfoncés en terre et unis par des cordes et des crochets (1). »

Les pieux ainsi dressés, Philippe ordonna d'établir un pont sur des poutres soigneusement travaillées et d'élever ensuite sur quatre navires deux tours construites avec des troncs d'arbres et de fortes pièces de chêne vert, liés ensemble par du fer et des chaînes bien tendues. Ces tours, destinées à protéger le pont et à servir de moyen d'attaque contre le château, atteignirent bientôt une hauteur prodigieuse, et de leur sommet les chevaliers purent faire plonger leurs traits légers sur les murailles ennemies. En même temps les coureurs de l'armée, se répandant de tous côtés, ravageaient les champs du Vexin, et revenaient chargés de butin et d'une telle quantité de vivres que le camp ne manquait absolument de rien.

La triple garnison ne se défendit pas avec moins de vigueur: le roi Jean avait jeté dans les Andelys les plus braves et les plus fidèles de ses hommes d'armes, sous

(1) *La Philippide*, chant VII.

la conduite de l'intrépide Roger de Lacy, connétable de Chester, un des plus redoutables guerriers de cette époque. Lorsqu'il apprit que son rival attaquait Château-Gaillard, il n'eut pas le courage d'aller en personne au secours de ses vaillants soldats. Agité par toutes sortes de sollicitudes, il fit appeler Guillaume de Glocester, son maréchal, le dépositaire de ses pensées. « Guillaume, lui « dit-il, prends trois cents chevaliers d'élite, mille ser-« vants d'armes, quatre mille hommes de pied parmi « mes vassaux et la troupe de Lupicar. Vous irez à la « faveur de la nuit jeter le désordre dans le camp du roi « de France. Philippe, je le sais, a passé de ce côté-ci du « fleuve, avec la plupart de ses barons, le chevalier des « Barres et les hommes de Champagne. De l'autre côté « sont demeurés le comte Robert de Dreux, Hugues, « héritier de Neuf-Château, Simon de Montfort et la « bande de Cadoc. C'est à eux que le roi a confié la « défense des travaux d'art et du pont. Dans la plaine « sont couchés les ribauds, les pique-chiens et tous ceux « qui suivent les camps pour vendre toutes sortes de « choses. Prends en outre avec toi les chefs de routiers « Brandin et Martin d'Arques. Alain le Breton, qui sillonne « les mers avec ses navires à éperon, te joindra, suivi des « pirates qu'il emploie lorsqu'il se plaît à aller piller « tout ce qu'il peut trouver dans les îles de Guernesey ou « d'Ouessant. Trois mille des hommes que la Flandre « m'a tout récemment envoyés t'accompagneront encore. « Tu les placeras tous sur les soixante-dix bâtiments que « l'on nomme coureurs, et que Richard a fait construire « pour le service de la mer et du fleuve. Allez, conduits « par les rames, vers la rive opposée de la Seine; préci-« pitez dans les eaux le pont du roi, et fournissez à mon

« château toutes les choses dont il manque. S'il vous « était trop difficile de couper le pont, faites en sorte que « Philippe ne puisse transporter des troupes de l'autre « côté. Ce que je veux bien graver dans vos esprits, et « vous répéter souvent, à vous, qui arriverez par le « fleuve, et à vous aussi, qui vous avancerez par la « plaine, c'est que chacun des deux corps attaque en un « seul et même moment. Si la fortune vous regarde d'un « œil favorable, je vous suivrai demain, afin de mettre « un terme aux travaux de cette guerre (1). »

Dociles aux ordres de Jean, les guerriers prennent les armes et s'empressent de sortir du camp. Alain fait monter ses pirates sur la flotte qui s'éloigne aussitôt du port; les autres marchent sous la conduite de Guillaume de Glocester. La troupe du maréchal arriva la première et se précipita sur le camp des Français, au milieu des ombres de la nuit. Les ribauds, les marchands et les gens du peuple sans armes, après s'être rassasiés de vin, et déjà à demi morts, succombent sous le glaive, semblables à des moutons. Un grand nombre d'hommes tombent frappés; la vie s'échappe de leurs corps avant même qu'ils aient senti le coup qui les tue, tant ils sont accablés sous le poids excessif du vin et du sommeil. Cependant un bruit terrible s'élève dans les tentes des chevaliers. Tandis que la multitude, à laquelle le pont ne pouvait suffire à donner un passage, fuit, se précipitant vers le fleuve, Guillaume des Barres, la terreur des Anglais, fait briller son glaive et s'efforce d'arrêter ceux que la crainte pousse hors du camp. Autour de lui se pressent Renaud, comte de Boulogne, Gauthier, Guy, Matthieu et tous ceux à qui l'hon-

(1) *La Philippide*, chant VII.

neur est cher. « Où fuyez-vous? s'écrie-t-il; pourquoi donc tournez-vous le dos? c'est votre fuite qui rend vos ennemis vainqueurs et qui donne de l'audace aux lâches. » A ces mots il ramène au combat les hommes effrayés et leur inspire un nouveau courage. Ils rassemblent en toute hâte des flambeaux sur la rive droite du fleuve et dans les lieux les plus éloignés. Bientôt la nuit disparaît complétement, et les ombres se dissipent. Lorsqu'il leur est permis de reconnaître les visages de leurs ennemis, les chevaliers de France, réunis sous les bannières de Guillaume des Barres, repoussent vigoureusement les efforts des Anglais, répandent la mort dans leurs rangs, et font un grand nombre de prisonniers.

Déjà la troupe du maréchal était en pleine déroute et l'armée française se reposait, lorsqu'aux premières lueurs du jour le cri d'alarme fut de nouveau poussé par les arbalétriers : « Guerriers, prenez les armes, dispersez-vous sur les bords du fleuve; mais surtout défendez le pont. » C'était la flotte d'Alain le Breton qui, d'abord retardée par les sinuosités infinies du fleuve, s'avançait brusquement, sillonnant les flots de la Seine de ses proues aiguës. Animés par les cris des sentinelles, les combattants se rassemblent et s'élancent au sommet des tours. Les arbalétriers tendent l'arc, les hommes d'armes se pourvoient de blocs de pierre, de grosses pièces de fer, de globes de feu, de troncs d'arbres et de tisons ardents. Sur le pont se placent les plus braves chevaliers, des Barres, Simon de Montfort, Guy, les frères Mauvoisin, le seigneur de Morens et beaucoup d'autres dont le cœur ne connaît point la crainte. Déjà la flotte s'approchait du pont, et les hommes qui la dirigeaient, le fer en main, semblaient se disposer à couper les pieux et les bateaux supportant les poutres.

Mais les efforts redoublent, et du haut des tours tombent sur les ennemis une grêle de traits et de pierres, des masses de fer, de la poix bouillante. Enfin une énorme poutre de chêne, d'un poids immense, précipitée du pont sur les assaillants, écrase deux de leurs vaisseaux et les hommes occupés à renverser les pieux et les pièces de charpente. Les corsaires se virent alors contraints de renoncer à leur projet et de virer de bord, après avoir perdu un assez grand nombre de leurs compagnons.

Cependant Galbert, hardi marin, né à Mantes, Louis Galiot, Thomas et Jean le Noir, tous quatre au service de France, ayant rencontré par hasard deux bateaux, excellents coureurs, les montèrent aussitôt avec des guerriers exercés aux combats sur l'eau, poursuivirent les fuyards, leur jetèrent des traits, du bitume, et parvinrent à leur enlever deux barques remplies de matelots, de combattants, d'effets et de vivres. Ce Galbert était tellement habile dans l'art de nager, qu'il pouvait parcourir sous l'eau une distance de mille pas. Cet homme entreprit de mettre le feu aux palissades qui protégeaient Château-Gaillard. Ayant rempli des urnes avec des charbons ardents, il les ferma et les frotta de bitume à l'extérieur avec une telle adresse, qu'il devenait impossible à l'eau de les pénétrer. Alors il attache autour de son corps une corde qui tenait aussi à ces vases, et plongeant dans le fleuve, sans être vu de personne, il va secrètement aborder aux palissades construites en bois de chêne. L'adroit nageur y met le feu; « la flamme s'attache aux pièces de bois qui forment les retranchements, et aux remparts qui enveloppent l'intérieur du château, et s'élève dans les airs en tourbillons tout chargés d'étincelles. Alimentée par un fort vent de l'est, elle seconde merveilleusement

les artifices de Galbert, dépouille les murailles de tout ce qui servait à les défendre, et consume les palissades, les retranchements, les maisons, les tours à trois étages et les claies en bois doublées de cuir, qui concouraient aussi à la plus grande sûreté des remparts. »

A l'aspect des flammes le camp des Français retentit de cris de joie, et les assiégés furent saisis de consternation; car ils ne pouvaient se prêter à eux-mêmes aucun secours et ne voyaient de sûreté nulle part. Une petite troupe se sauva sur des navires; mais la plupart de ceux qui les montaient, cherchant ainsi à éviter le feu, trouvèrent la mort dans les eaux. Les uns se cachèrent dans les grottes, d'autres cherchèrent un asile sous des voûtes ou dans quelque autre lieu, jusqu'à ce que la violence de l'incendie se fût apaisée. Mais les Français, dont l'ardeur ne s'était point ralentie, arrivaient sur leurs bateaux et faisaient prisonniers tous les hommes cachés en divers endroits. Enfin le roi se rendit maître du château de l'île d'Andely, que les Normands évacuèrent. Il ordonna de reconstruire tout ce qui avait été détruit par la force des armes ou par le feu, de rétablir les ponts que l'ennemi avait rompus, et de remplir le fort d'armes et de guerriers d'élite.

Néanmoins le bourg et le Château-Gaillard continuèrent leur opiniâtre résistance. Comme beaucoup d'habitants du Vexin et de plusieurs points de la Normandie étaient venus chercher dans le bourg d'Andely un refuge contre les ravages des Français, Philippe résolut de s'en emparer autrement que par la force. Il fit creuser un double fossé sur les pentes des collines et à travers les vallons, de sorte que l'enceinte de son camp fut enveloppée d'une barrière infranchissable. Ces fossés, conduits, à l'aide de plus grands

travaux, depuis le fleuve jusqu'au sommet de la montagne, étaient assez éloignés des murailles pour qu'une flèche, lancée vigoureusement, ne pût y atteindre qu'avec peine. Entre ces deux fossés s'élevèrent bientôt quinze tours en bois, construites avec un art merveilleux, toutes de la même dimension et placées à égale distance l'une de l'autre. Lorsque ces tours eurent été remplies de serviteurs et de nombreux chevaliers, les troupes occupèrent les espaces vides, et des sentinelles disposées sur toute la circonférence, en alternant d'une station à l'autre, exercèrent une surveillance continuelle. Ceux qui se trouvaient ainsi en dehors se fabriquèrent, selon l'usage des camps, des cabanes avec des branches d'arbres et de la paille sèche, afin de se mettre à l'abri de la pluie, des frimas et du froid. On pouvait cependant arriver aux murailles par un sentier tracé obliquement et qui formait diverses sinuosités. Le roi voulut qu'une double garde veillât aussi nuit et jour à la défense de ce point, afin que nul ne pût pénétrer du dehors dans le camp, et que personne n'osât faire ouvrir les portes du château et en sortir sans être aussitôt, ou frappé de mort, ou fait prisonnier. Philippe, entourant ainsi l'ennemi d'une ceinture de fer, fournissait aux soldats un sujet de lazzis, de plaisanteries et de chants joyeux ; car ils se divertissaient de voir tous ces milliers d'hommes enfermés sous une seule enveloppe et ce lieu qui promettait une abondante récolte.

Déjà les vivres diminuaient et les assiégés étaient menacés de la famine. Le brave et prudent Roger de Lacy forma le projet de se débarrasser de tant de bouches inutiles et chassa du château, dans un intervalle de quelques jours, deux bandes de cinq cents personnes chacune : les chevaliers français, émus de pitié, ne s'opposèrent point à

leur passage, car elles étaient composées de mendiants, de gens misérables et incapables de porter les armes. Le roi, l'ayant appris, craignit que la garnison n'eût par ce moyen assez de vivres pour défendre encore longtemps la Roche-Gaillard, et il ordonna de repousser à coups d'arbalètes et de flèches tous ceux qui sortiraient désormais des murailles. Le comte Roger rassembla néanmoins tout ce qu'il y avait encore, dans le bourg et le château, de gens inhabiles aux armes, au nombre d'environ douze cents, et, sans s'inquiéter de leur destinée, il leur permit d'aller où ils voudraient. Dès que les hommes d'armes et les archers de Philippe virent sortir de l'enceinte fortifiée, et se diriger vers le fond de la vallée, ces hommes portant des visages pâles et défaits, et tout couverts de haillons, ils les attaquèrent de loin et les forcèrent à s'arrêter. Les malheureux voulurent enfin rentrer aux Andelys, mais l'impitoyable gouverneur en avait fait aussitôt fermer les portes, et il leur cria du haut des remparts : « Je ne vous connais pas; allez chercher d'autres demeures. » En même temps ceux qui gardaient les murailles lançaient sur leurs anciens compagnons des pierres et des traits.

Frappés de consternation, les proscrits se précipitent alors dans la plaine, dans les vallons éloignés où les flèches ne pourront les atteindre. Ils errèrent ainsi plusieurs semaines entre le camp et les remparts, vivant d'abord de l'eau du fleuve et des herbes de la terre; puis ils en vinrent à se nourrir de la chair et de la peau des chiens expulsés avec eux, et enfin des cadavres de leurs compagnons expirés. Un enfant naissant ne put échapper à leur voracité! Plus de la moitié avaient succombé à l'horrible fléau de la faim, lorsqu'un jour Philippe passant à cheval sur le pont de l'île d'Andely, entouré d'un nom-

breux cortége, les survivants, qui se traînaient le long du fleuve, reconnurent le roi, et poussèrent vers lui des clameurs lamentables : « Sois-nous propice, s'écrièrent-ils tout d'une voix, prends pitié des malheureux ; roi très-bon, si tu n'as compassion de nous, nous périssons d'une mort injuste. Ici l'odieuse faim se repaît depuis longtemps de nos membres ; plus cruel qu'un ennemi, notre concitoyen nous a livrés à cet affreux supplice. » A l'aspect d'une aussi affreuse misère, Philippe, saisi d'horreur, commanda à ceux qui le suivaient de laisser sortir ces infortunés et de leur fournir des vivres. Parmi eux un certain homme s'obstinait à emporter encore la cuisse d'un chien, et comme on lui disait de la jeter, il répondit : « Je ne renoncerai à cette cuisse, qui m'a fait vivre longtemps, que lorsque je serai rassasié de pain. » Alors un autre la lui enleva et lui donna du pain ; il le porta tout de suite à sa bouche, mais à peine pouvait-il mâcher. Cependant, et quoique les morceaux fussent mal broyés entre ses dents, il les avalait avec une extrême voracité. Le roi leur permit de se réfugier dans les villes voisines.

L'hiver sévissait, et la persévérance du comte Roger ne se lassait pas. Les barons français dont le service féodal expirait voulaient rentrer dans leurs manoirs ; mais le roi était résolu de s'emparer de Château-Gaillard à tout prix. Il n'épargna donc aucun sacrifice pour retenir ses vassaux sous sa bannière. Aux uns il distribua de nouveaux fiefs et des priviléges ; aux autres il prodigua l'argent de son trésor, et tous consentirent à rester. Dès les premiers jours du printemps, les travaux du siége furent poursuivis avec une nouvelle vigueur. Philippe, ayant rassemblé ses cohortes armées, établit son camp sur le sommet de la montagne, et le prolongea des deux côtés jusqu'à la rive

du fleuve, à travers les pentes escarpées de la colline, afin de tenter un moyen quelconque d'arriver au pied des murailles et de s'emparer le plus promptement possible de la citadelle. De nombreux pierriers, des mangonneaux et de nouvelles tours, nommées aussi beffrois, s'élevèrent comme par enchantement. Les archers, sous la conduite de Périgas Blondel, placés derrière des fascines, faisaient pleuvoir sur les assiégés des traits qui semaient partout la mort. Ceux-ci repoussaient avec une égale ardeur les attaques de l'ennemi; leurs arbalètes, leurs frondes et leurs arcs ne demeuraient pas non plus en repos: nul homme dans l'enceinte du château n'était oisif. De son côté, le roi de France, couvert de son casque, se montrait sans cesse au milieu des combattants; il les encourageait sans cesse du geste, de la voix et de l'exemple. On le voyait tantôt se porter aux premiers rangs, tantôt s'avancer jusque sur les fossés et opposer son bouclier aux flèches et aux traits qui sifflaient autour de sa tête.

Tous les efforts échouaient néanmoins contre un château dont le sommet semblait échapper à la vue des hommes. Nulle échelle ne pouvait encore l'atteindre. Des varlets remplis d'audace taillèrent le roc avec leurs poignards ou leurs épées, et parvinrent à faire des trous suffisants pour placer les pieds et les mains. Ils se glissèrent ainsi le long des aspérités du rocher, et arrivèrent au point où commençaient les fondations de la tour. Là ils tendent la main à ceux de leurs compagnons qui se traînent sur leurs traces, et ils les appellent à participer à leur entreprise. Alors, se couvrant de leurs boucliers, ils commencent à miner les flancs de cette tour. Lorsque le travail est fini, ils mettent le feu aux arbres dont ils ont rempli les creux et se retirent en lieu de sûreté. Cet immense Ilion s'écroule avec un

horrible fracas, et de ses ruines s'élève dans les airs un tourbillon de flammes, de fumée et de poussière. Animés par les cris des combattants et le bruit des trompettes, les Français se précipitent au milieu de ce vaste incendie, inondent les retranchements et les murailles de leurs nombreux bataillons. Avant tous les autres, Cadoc planta son étendard sur les débris, aux applaudissements répétés des chevaliers du camp.

Beaucoup d'obstacles restaient encore à surmonter, car il devenait difficile de pénétrer dans la seconde enceinte, où l'ennemi épouvanté avait cherché un asile. Les servants d'armes Bogis, Eustache, Manassé, Auricus, Grenier et toute la troupe fidèle se mettent à rôder autour de la muraille, cherchant partout si le hasard ne leur fera pas découvrir quelque endroit praticable pour s'élancer dans les retranchements. Sur le sommet de la colline et le côté droit du château, était une maison que le roi Jean avait fait construire l'année précédente; sa partie supérieure servait de chapelle, et il y avait à la moitié de sa hauteur une fenètre qui prenait jour sur le dehors. Bogis, suivi de ses compagnons, se glisse le long des fossés, grimpe au sommet de la colline et arrive secrètement au pied des remparts; alors il s'élève sur les épaules de deux servants d'armes avec une légèreté admirable, et s'élance de tout son corps vers la fenètre ouverte devant lui. Une fois parvenu dans la maison, il tend une corde à ses suivants, et lorsqu'ils sont tous réunis, ils font sauter les portes à l'aide du feu. Mais le bruit a frappé les oreilles des assiégés; ils se dirigent vers le point d'où il part et mettent eux-mêmes le feu à l'intérieur du bâtiment, afin d'empècher ceux qui l'occupent de pénétrer jusqu'à eux. Aucun obstacle ne peut cependant ralentir l'ardeur

de Bogis et de ses compagnons. A peine les portes sont-elles abattues qu'ils se précipitent, l'épée nue, à travers les flammes et s'attachent à la poursuite de l'ennemi. Le comte Roger et sa troupe, alors réduite à cent quatre-vingts chevaliers, ont perdu tout espoir de défendre cette partie du château; ils fuient devant l'incendie et les armes des intrépides assaillants, et se retirent dans le donjon, que sa position sur la roche, entourée de murailles, rend d'un accès plus difficile. Bogis et les siens coupent aussitôt les cordes qui retiennent le pont-levis, et l'abattent en le faisant rouler sur son axe, afin d'ouvrir un chemin aux Français restés en dehors. Ceux-ci s'avancent en hâte et se préparent à l'attaque de la formidable citadelle (1).

Tandis que les assiégés redoublent d'efforts pour la défense, les machines, glissées sur un pont taillé dans le roc vif et qui conduit au bas de l'énorme tour, se dressent menaçantes, et les routiers à la solde du roi s'occupent à pratiquer une mine sous les fondations. Battue à grand renfort de mangonneaux, de catapultes et de béliers, la muraille ne peut résister aux énormes blocs de pierre et aux coups redoublés; bientôt elle s'ébranle, une partie s'écroule avec fracas et ouvre une large brèche. A cette vue, les Français volent à travers les décombres, que défendent héroïquement les hommes du comte Roger. Aucun d'eux ne veut se rendre; couverts de blessures et accablés par le nombre, ils s'ensevelissent sous les ruines, ou sont pris de vive force en résistant jusqu'à la dernière extrémité (6 mars 1204). Les Français ne firent que cent quatre-vingts prisonniers, parmi lesquels trente-six chevaliers. Pleins d'admiration pour le courage des vaincus,

(1) *La Philippide*, chant VII.

ils les traitèrent avec honneur et générosité, surtout Roger de Lacy, auquel le roi accorda plus tard la liberté sans rançon.

Le siége des Andelys et de la Roche-Gaillard avait arrêté Philippe-Auguste six mois entiers; mais pendant ce temps des détachements français avaient parcouru la Normandie dans tous les sens et s'étaient emparés d'un grand nombre de villes et de châteaux. A l'aspect de ses villages incendiés, au fracas de ses forteresses croulantes, le meurtrier d'Arthur s'efforçait d'étouffer la voix de sa conscience et se plongeait dans l'ivresse des plaisirs et des festins avec la reine Isabelle d'Angoulême. Entouré de courtisans, au milieu de sa voluptueuse retraite de Rouen, il voulait ignorer la prise de ses villes, les malheurs de ses peuples, sa propre honte. Lorsque des messagers venaient lui annoncer quelque nouvelle perte, et lui dire que les Français traînaient ses châtelains liés à la queue de leurs chevaux, et que les Bretons, ayant à leur tête Guy de Thouars, poussaient leurs dévastations jusqu'aux faubourgs de Caen, « laissez-les faire, leur répondait-il avec un visage aussi gai que s'il n'eût subi aucun dommage, je reprendrai en un seul jour tout ce qu'ils m'auront enlevé. » L'indolence et l'inhabileté du monarque inspiraient à chacun l'idée qu'il était fasciné par maléfices et sortiléges. Quand les comtes et les barons d'Angleterre virent qu'il avait passé de la lâcheté au crime, et du crime à l'abrutissement, ils quittèrent ses bannières et se retirèrent dans leurs domaines. Jean sommeilla encore quelque temps au sein des plaisirs. Mais les nouveaux succès de son ennemi l'arrachèrent à sa léthargie, et lorsqu'il vit approcher le danger, il se jeta sur un navire, alla débarquer à Portsmouth et se mit en sûreté derrière

l'Océan, laissant à des routiers mercenaires le soin de défendre sa terre de Normandie.

Furieux de la défection de ses barons, le roi d'Angleterre en punit un grand nombre par de grosses amendes ou la confiscation de leurs propriétés. Il se plaignit ensuite de la perfidie de ses adversaires, et réclama l'intervention du pape afin d'obliger Philippe, par les censures ecclésiastiques, à tenir ses serments. Pendant la campagne précédente, Innocent III avait envoyé des légats sommer les deux rivaux de suspendre les hostilités et de soumettre leur différend à son tribunal. Le royaume de France fut menacé d'interdit et le roi d'excommunication, s'il résistait au souverain pontife. Philippe se garda bien d'abandonner la fortune qu'il avait si longtemps attendue, et il n'obéit pas. Une guerre contre un prince tyran de ses sujets, contempteur du mariage et assassin de son neveu, était populaire en France; et d'ailleurs les grands vassaux de la couronne avaient promis de soutenir le monarque contre la cour de Rome, « et de ne faire la paix avec le seigneur pape que par l'entremise du seigneur roi. » Du reste, Innocent III comprit le danger d'une querelle de puissance entre la papauté et le fils aîné de l'Église, et, loin de réitérer d'imprudentes menaces, il se contenta d'exhorter Philippe à des sentiments plus pacifiques: « Nous ne voulons pas, ajouta-t-il, nous arroger le droit de juger ce qui touche le fief; mais nous avons le droit de juger ce qui concerne le péché, et il est de notre devoir d'exercer ce droit contre le coupable, quel qu'il soit (1). »

Les conseils d'Innocent III ne purent empêcher le roi de France de poursuivre l'exécution de ses desseins.

(1) *Lettres d'Innocent III*, liv. VII, ép. XLII.

Après la prise de Château-Gaillard, il accorda quelques semaines de repos à ses guerriers; puis il rentra en Normandie par le Maine, suivi de ses fidèles vassaux, auxquels s'étaient réunis les chevaliers insurgés de l'Anjou, du Maine et de la Touraine. La place de Falaise, entourée de toutes parts de rochers escarpés, de tours et de remparts, ne résista que sept jours. Les bourgeois de la commune et Lupicar, chef des routiers, livrèrent à Philippe ce boulevard de la basse Normandie, à condition qu'il leur conserverait leurs biens et leur liberté. Il marcha ensuite sur Caen, « ville puissante, opulente, embellie par des rivières, des prés et des champs fertiles, et qui se reconnaît à peine inférieure à Paris. » Elle envoya sa soumission avant d'être attaquée, et s'assura par une telle conduite l'affection du roi. Bayeux imita cet exemple, avec Domfront, Laigle, Seez, Coutances et Lisieux.

Pendant que la plupart des bonnes villes et des forteresses du pays tombaient ainsi au pouvoir des Français, Guy de Thouars pénétrait dans l'Avranchin avec quatre cents chevaliers et une multitude d'hommes de pied, afin de seconder les opérations de son suzerain. Le fidèle vassal se dirigea sur le mont Saint-Michel qu'il enleva d'assaut, et livra aux flammes la bourgade, le château et le monastère. De là il alla s'emparer d'Avranches; puis dévastant et brûlant tout sur son passage, il fit à Caen sa jonction avec l'armée du roi Philippe. Celui-ci, envoyant les Bretons et le comte de Boulogne contre Pontorson et Mortain, continua sa marche victorieuse et arriva sous les remparts de Rouen, très-riche cité, située sur un beau fleuve, fière de sa double muraille, de son triple fossé, de ses nombreux habitants, et qui, dans son cœur superbe, portait une haine éternelle au roi de France.

Tout le duché était conquis, à l'exception de Rouen, d'Arques et Verneuil, qui résolurent de s'opposer aux envahisseurs et formèrent une ligue pour le maintien de leur indépendance. La cité de Roll, asile de la nationalité normande, était attachée au fils de Henri II. Aussi ferma-t-elle ses portes aux Français qui l'assiégèrent. Leurs batteries furent dressées avec une diligence étonnante, et les attaques se succédèrent rapidement. De leur côté, les bourgeois de Rouen, renforcés par un grand nombre de chevaliers et d'hommes d'armes, firent de fréquentes et de vigoureuses sorties. Ils se défendaient opiniâtrément depuis quatre semaines, quand les vivres leur manquèrent tout à fait. Alors, prenant un plus sage conseil, ils offrirent de capituler et obtinrent de Philippe une trêve de trente jours, à l'expiration de laquelle, s'ils n'étaient pas secourus, ils devaient se livrer eux et leur ville au roi de France, sous condition qu'ils seraient maintenus dans leurs anciens priviléges, coutumes et libertés (juin 1204). Les places d'Arques et de Verneuil suivirent le même exemple. Dans l'intervalle, les Rouennais envoyèrent quelques-uns des leurs en Angleterre auprès du roi Jean, pour lui apprendre à quelle fâcheuse extrémité ils étaient réduits et implorer des secours. Les députés trouvèrent le roi occupé à jouer aux échecs; il ne se donna pas la peine de leur répondre une parole jusqu'à ce que sa partie fût achevée, et alors il se contenta de leur dire : « Je n'ai aucun moyen de vous secourir dans le délai convenu; ainsi faites du mieux que vous pourrez. »

Indignée de l'indolence incorrigible de son suzerain, la ville de Rouen ouvrit ses portes au jour fixé, et le gonfanon bleu fleurdelisé des Capétiens remplaça sur ses

hautes tours la bannière rouge aux trois lions. Arques et Verneuil se rendirent aussi, et la conquête de tout le pays fut accomplie. Philippe respecta les personnes, les biens, les lois et les coutumes des bourgeois de Rouen, et leur accorda le libre commerce dans toutes les terres de France; mais il les obligea d'abattre à leurs propres frais les fortifications de leur cité, de raser de fond en comble leur antique citadelle et de bâtir une nouvelle tour dans un lieu désigné par le vainqueur. C'est ainsi que finit l'indépendance de la Normandie, qui devint partie intégrante de la couronne de France. Elle en avait été séparée durant deux cent quatre-vingt-douze ans, depuis la cession par Charles le Simple à Roll le Norwégien. La Bretagne lui avait porté les premiers coups, et cependant elle ne retira aucun fruit des victoires qu'elle avait remportées pour le roi Philippe; elle suivit en effet les destinées de la nation conquise et releva immédiatement du royaume de France. La Normandie, ne pouvant oublier ses anciens seigneurs, porta longtemps avec indignation le joug de Philippe, quoiqu'il fût léger, dit le poëte armoricain. Mais l'habile politique du monarque sut apaiser les mécontentements; les liens se rompirent insensiblement entre la Grande-Bretagne et la Neustrie, et moins d'un siècle après la conquête, cette province épousa avec ardeur la cause des rois de France contre l'Angleterre, dont elle fut la plus redoutable ennemie.

Peu satisfait de ce succès inouï, Philippe envoya Cadoc à la tête de ses impitoyables routiers et Guillaume des Roches s'emparer d'Angers et soumettre le Poitou; il appela ensuite ses chevaliers aux armes et se hâta d'entrer en Aquitaine. Attaquée vigoureusement, la ville d'Angers fut prise et obligée de reconnaître la domina-

tion du roi. Philippe lui donna pour gouverneur ce même Guillaume des Roches, que ses exploits et sa fidélité désignaient à la munificence de son souverain. Quelques seigneurs poitevins, dévoués à la maison des Plantagenêts, tels qu'Aimery de Lusignan, Savary de Mauléon et le sire de Portaillé, avaient envahi les terres du domaine royal sur la frontière du Poitou et dévastaient les bourgs et les campagnes. Henri Clément de Metz, le maréchal, homme petit de corps, mais d'une valeur éprouvée, marcha contre eux. Il surprit non loin d'un marais les ennemis, fatigués et chargés de dépouilles, et les attaqua malgré l'infériorité numérique de ses forces. Aussi rapide que l'éclair, le noble comte s'élança au milieu des Poitevins, renversa de sa main le sire de Portaillé et lui fit mesurer la terre de son corps. Ses fidèles compagnons, imitant son audace et sa valeur, se jetèrent aussitôt dans la mêlée, renversèrent tous les guerriers qui s'offraient à leurs coups et les livrèrent à leurs écuyers pour être enchaînés. A l'aspect des chevaliers ses amis honteusement chargés de liens, le brave Savary ne put contenir son indignation; il rappela ceux que dispersait la crainte, et la résistance devint opiniâtre. Des deux côtés on déploya le plus grand courage; bientôt les combattants furent si pressés, qu'ils ne purent se servir de la lance. Alors le glaive et le poignard de miséricorde, arme meurtrière, portèrent tour à tour des blessures dans tous les rangs. Incapables de soutenir longtemps la bouillante ardeur des Français, les Poitevins se reconnurent vaincus, et abandonnèrent le champ de bataille. Aimery de Lusignan et Savary lui-même se laissèrent entraîner dans la fuite. Henri le maréchal, ayant enlevé aux ennemis tout leur butin et restitué aux habitants de la campagne ce qu'ils

avaient perdu, envoya au roi Philippe cinquante-deux chevaliers et cent vassaux enchaînés.

Pendant ce temps, l'heureux monarque soumettait à sa domination la cité de Poitiers et tout le territoire d'alentour, Loudun, fertile en grains, Niort, riche en vins, Montreuil et la rebelle Parthenay, et plaçait dans chacun de ces châteaux des hommes chargés de garantir en son nom la sûreté du pays (1).

L'année suivante (1205), sitôt l'hiver passé, Philippe assembla de nouveau ses escadrons bardés de fer et un nombre prodigieux de machines de guerre, et se jeta sur la Touraine. Déjà maître de Tours, que lui avait livré à la première sommation son gouverneur Guillaume de Baraillé, et du reste de la province, il conduisit ses troupes vers les deux châteaux renommés de Loches et de Chinon, défendus par des officiers attachés aux intérêts du roi d'Angleterre. La ville de Loches, située sur l'Indre, rivière agréable à la vue et dont les eaux fécondent le pays qu'elles arrosent, renfermait une population courageuse. Son château, fortifié par la nature et par la main des hommes, était abondamment pourvu de moyens de défense. Loches et le pays voisin étaient gouvernés par le farouche Gérard, serf de Supplicius d'Amboise, issu de père et de mère également serfs, dans le village assez obscur d'Athée. Ce Gérard avait autrefois dévasté les environs de Tours et d'Amboise, et le roi Jean, pour mettre fin à ses ravages, lui avait concédé cette terre; car il n'y a pas de pire ennemi qu'un ennemi domestique, surtout lorsqu'il foule des têtes libres sous ses pieds d'esclave. Philippe assiégea la place et resta long-

(1) *La Philippide*, chant VIII.

temps devant ses murs. Enfin il l'emporta d'assaut après de fréquents combats, et lorsqu'elle manquait de vivres et de munitions. Son brave gouverneur, fait prisonnier, fut chargé de plus lourdes chaînes que celles qu'il portait lorsqu'il était esclave et longtemps retenu captif dans les tours de Compiègne (1).

La défense de Chinon ne fut pas moins opiniâtre que celle de Loches. Selon les traditions fabuleuses empruntées à Geoffroy de Montmouth, Chinon devait son origine à Chaius, auquel le roi barde Pendragoridas avait donné tout le territoire de la Neustrie et de l'Anjou. Remplie de richesses et entourée de fortes murailles, cette ville était encore embellie par son agréable position entre l'eau et la montagne. La citadelle, construite sur le sommet des rochers qui l'enveloppaient de toutes parts, était bornée d'un côté par les eaux du fleuve de la Vienne, et d'un autre par une vallée située au fond d'un horrible précipice. La pente de la montagne qui s'élevait en droite ligne vers les cieux, sa position naturelle, la hauteur de ses remparts et le nombre de ses défenseurs la rendaient aussi formidable que celle de Château-Gaillard. Philippe arriva devant la place avec bon nombre de machines de guerre. Le siége fut long et meurtrier; beaucoup de chevaliers de l'armée royale trouvèrent la mort dans plusieurs assauts infructueux. Les assiégés ne pouvaient réparer leurs pertes aussi facilement que les assaillants, et bientôt ils durent comprendre qu'il leur serait impossible de conserver une place où les vivres étaient sur le point de manquer. Ils espéraient des secours du roi d'Angleterre; mais du sein de la mollesse et des voluptés Jean

(1) *La Philippide*, chant VIII.

n'écouta point leurs cris de détresse et ne fit aucune diversion en leur faveur. Malgré leur résistance digne d'un meilleur sort, Philippe, dans un assaut général, se rendit maître de la place et de ses héroïques défenseurs (juin 1205). La prise de Loches et de Chinon acheva la réduction de la Touraine, qui fut annexée sans retour à la couronne de France. « Le bruit des triomphes de Philippe, dit un écrivain moderne, troubla les derniers instants de la vieille reine Éléonore d'Aquitaine, qui expirait en ce moment au couvent de Beaulieu, poursuivie sur son lit de mort par le retentissement des désastres de sa maison (1). »

Jean Sans-Terre sortit enfin de son apathie et parut se résoudre à recouvrer les possessions d'outre-mer que la force lui avait arrachées. Les circonstances étaient favorables : l'Anjou, le Maine et le Poitou regrettaient leur existence nationale, et dans ces provinces il y avait de vieux dévouements pour la famille des Plantagenêts. Aimery, vicomte de Thouars, et Savary de Mauléon avaient toujours conservé des relations avec le roi d'Angleterre et lui offraient secrètement leur appui. Les seigneurs bretons eux-mêmes ne voyaient pas sans inquiétude les progrès de la puissance de Philippe-Auguste. Guy de Thouars, mécontent de ne pas régner de son chef, mais comme tuteur de sa fille Alix, écoutait les insinuations de son frère Aimery, se montrait accessible aux propositions des Anglais, promettait de leur livrer quelques places et d'attaquer les frontières de France lorsqu'ils se présenteraient sur le continent.

Au printemps de l'année 1206, Jean assembla dans le

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. IV.

port de Portsmouth une grande armée et de nombreux vaisseaux, à l'aide des sommes énormes d'argent qu'il avait amassées par ses exactions. Mais Philippe, avec son activité ordinaire, déconcerta les desseins de son ennemi et ceux des Bretons ses alliés. Pendant qu'il envoyait mettre à feu et à sang les terres du vicomte de Thouars, il accourut suivi de quelques troupes devant Nantes, dont les portes lui furent aussitôt ouvertes. Il fit déclarer duchesse, au mépris des droits d'Éléonore, la jeune Alix, fille de Constance et de Guy, obligea les barons de remettre leur duchesse sous sa tutelle, et réduisit le père au titre de régent. Il voulut de plus qu'on prêtât serment à lui-même, et occupa toutes les places fortes de la Bretagne.

Le roi d'Angleterre, voyant de ce côté ses espérances déjouées, ne descendit point en Bretagne ou en Normandie, comme il l'avait d'abord projeté. Il vint débarquer à la Rochelle, seule place des pays poitevins qui lui demeurât fidèle (9 juillet 1206). Aussitôt le Poitou se souleva et l'accueillit avec enthousiasme; Savary de Mauléon, le vicomte de Thouars et une foule de seigneurs du Midi se pressèrent sous ses bannières. Partout les troubadours entonnaient le chant de guerre; partout ils excitaient les fiers châtelains à prendre les armes et à briser les liens qui les rattachaient au roi de France. En présence de cette défection, Philippe, dont les forces étaient inférieures à celles de son rival, crut prudent de se retirer du Poitou et de laisser ses hommes d'armes dispersés dans les châteaux pourvus de tous les moyens de résistance. Alors maître de la campagne, Jean marcha vers Poitiers où il entretenait des intelligences. Un prêtre avait promis de dérober les clefs à l'évêque et d'introduire les Anglais dans la ville. Son dessein ne réussit pas, et le monarque,

arrivé sous les murs de Poitiers, n'eut pas d'autre parti à prendre que de l'assiéger. Mais sa vivacité s'accommodant peu des lenteurs d'un siége, il continua sa route et se dirigea sur Angers. Il reprit facilement la cité, origine de sa noble race, et, pour la punir de s'être rendue trop volontiers à Philippe, il démolit ses hautes murailles et la livra aux flammes. De l'Anjou, le roi et son armée entrèrent en Bretagne ; ils y prirent Dol, qu'ils fortifièrent, et le promontoire de Garplic. Par les ordres de Jean, on construisit dans ce lieu une vaste tour destinée à favoriser la descente des Anglais toutes les fois qu'il pourrait être nécessaire d'envahir le pays. La prise du château de Montauban, asile de quelques partisans du roi de France, fut le terme de leurs progrès.

Informé des succès de son rival, Philippe se jeta sur l'Anjou, à la tête de sa vaillante chevalerie, tandis que le maréchal de Metz et Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, marchaient contre le vicomte de Thouars, les Poitevins et les Gascons. Il chercha partout l'ennemi pour lui livrer bataille ; mais Jean, dont l'esprit était déjà retombé dans ses faiblesses ordinaires, n'osa pas la risquer et laissa dévaster sous ses yeux les domaines des seigneurs insurgés contre la France. Aussi les conquêtes qu'il venait de faire avec tant de frais furent-elles perdues en quelques jours. Après avoir forcé l'Anglais à reculer peu à peu jusqu'aux bords de la mer, Philippe, docile aux conseils de ses barons accoutumés à la victoire, se proposait d'enlever au pusillanime monarque la Guienne, la seule province qui lui restât, et d'affranchir pour jamais son royaume d'une domination étrangère. Jean ne vit pas sans frayeur l'orage s'approcher ; il demanda un armistice, et, avant qu'il fût conclu, il

se rembarqua dans le port de la Rochelle, traversa la mer en fugitif, et rentra en Angleterre, déshonoré aux yeux de ses peuples.

Le roi de France, indigné de cette retraite précipitée, se disposait à poursuivre le cours de ses succès, lorsque le pape Innocent III s'interposa de nouveau entre les deux rivaux. Ses légats ayant fait valoir auprès de Philippe les graves circonstances où se trouvait la chrétienté, le vainqueur se laissa fléchir et consentit à une trêve de deux ans. Jean lui abandonnait durant ce délai la Normandie, le Maine, la Bretagne, toutes les terres qu'il possédait au midi de la Loire, et les cantons de l'Anjou et de la Touraine situés au nord de ce fleuve. Cette trêve, conclue à Thouars (octobre 1206), fut plusieurs fois renouvelée, et Philippe eut quelques années de paix pour accoutumer les peuples vaincus à sa domination. C'est ainsi que les fautes de Jean Sans-Terre et l'habileté de Philippe ruinèrent la puissance des Plantagenèts sur le continent gaulois. Cette famille lui devint désormais étrangère et ennemie; la grandeur et la force matérielle qui manquaient à la royauté capétienne lui furent acquises. Les conquêtes de Philippe lui donnèrent un royaume à gouverner et jetèrent les bases sur lesquelles elle devait s'élever et se déployer par la suite.

CHAPITRE X

JEAN SANS-TERRE EXCOMMUNIÉ. — EXPÉDITION DE PHILIPPE-AUGUSTE EN FLANDRE.

Confiscation du fief d'Auvergne. — Les légats du pape à la cour plénière de Villeneuve-sur-Yonne. — Philippe indifférent à la croisade contre les albigeois. — Soins du roi de France pendant les loisirs de la paix. — Ligue de l'empereur Othon IV et de Jean Sans-Terre contre la France. — Le roi d'Angleterre se brouille avec la cour de Rome. — Fureur de Jean contre les religieux de Cantorbéry. — Interdit. — Tyrannie du roi. — Les Anglais affranchis du serment de fidélité. — Parlement de Soissons. — Préparatifs de Philippe-Auguste et de Jean Sans-Terre. — Ambassade du roi d'Angleterre à Mohammed-el-Nasser. — Ses inquiétudes. — Sa réconciliation avec l'Église. — Il fait don de sa couronne à Innocent III. — Invasion de Philippe-Auguste dans le comté de Flandre. — Défaite de sa flotte à Dam. — Siége de Gand. — Sac de Lille. — Soumission de Cassel et de Tournay. — Ligue générale contre Philippe. — Assemblée de Bruges. — Projets des ennemis du roi. — Préparatifs de Philippe.

Après avoir étendu si glorieusement les limites de la monarchie capétienne, Philippe-Auguste profita de la trève pour châtier Guy, comte d'Auvergne, prince injuste, violent, grand pillard d'églises et qui ne reconnaissait le roi que de nom. Il osait dépouiller les monastères de leurs ornements et de leurs biens. Irrité des remontrances peut-être trop libres de l'évêque de Clermont, il avait fait arrêter et jeter dans un cachot le vénérable prélat. Philippe envoya donc en Auvergne une armée sous la conduite du comte Guy de Dampierre. Elle ne trouva qu'une faible

résistance et soumit promptement tout le pays. Le comte d'Auvergne et le prince Guillaume son fils furent privés de leurs fiefs. Le roi, les confisquant à son profit, les accorda au comte de Dampierre, reçut l'hommage des seigneurs de la province et restitua aux monastères ce qu'ils avaient perdu. Guy d'Auvergne, privé de ses États, mena la vie d'un simple particulier. Il s'affligeait souvent de ce qu'une famille étrangère s'engraissait de ses biens et jouissait de ses nombreux châteaux. « Il n'avait d'autre consolation à sa misérable existence que de voir tomber, par l'effet d'un crime semblable, Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles (1). »

Au milieu de ces guerres et de ces traités, Innocent III faisait entendre au monde catholique sa voix puissante, et convoquait à une croisade contre les albigeois le roi et les barons de France et d'Angleterre, afin d'éteindre le vaste foyer d'hérésie dont toutes les provinces de la langue d'oc étaient embrasées. Sous le nom général d'albigeois on désignait, au XIIe siècle, tous les sectaires répandus surtout dans le midi de la France, que semblaient destiner à former un jour une nation distincte, sa langue, sa civilisation supérieure, sa culture intellectuelle, et ses villes immenses, libres et industrieuses, mais que la licence de ses mœurs, l'orgueil des richesses, l'amour du luxe et des voluptés, et la folie de la prospérité soulevaient contre l'austérité chrétienne. Ces sectaires, si divisés d'opinions, s'accordaient cependant à mépriser l'autorité de l'Église, à combattre les sacrements, à renverser enfin toute l'ancienne discipline. Tels étaient les ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, ou du moins qu'il fût égal à

(1) *La Philippide*, chant VIII.

Dieu son Père, et tombaient dans des contradictions et des absurdités sans nombre ; les manichéens, qui admettaient deux principes dans la nature, l'un bon, l'autre mauvais, auxquels ils attribuaient toutes les actions des hommes ; les vaudois ou pauvres de Lyon, dont la doctrine favorisait les prétentions des seigneurs. Ils soutenaient que le clergé ne devait posséder ni biens-fonds, ni dignités temporelles, ni fiefs, ni droits régaliens ; qu'eux seuls étaient la vraie Église, puisqu'eux seuls pratiquaient et enseignaient la pauvreté évangélique. Ils condamnaient aussi toutes les cérémonies de l'Église, la loi du jeûne, les sacrements, à l'exception du baptême et de l'ordre; les prières pour les morts, le culte des saints, et en un mot tout ce qui pouvait concilier aux pasteurs légitimes le respect et l'attachement des peuples. Dans la Provence s'étaient encore réfugiés les henriciens, qui niaient que le baptême fût utile aux enfants et rejetaient tout culte extérieur; les publicains ou popélicains, qui n'admettaient point le baptême, l'eucharistie et le mariage, et une foule d'autres hérétiques qui avaient leur hiérarchie, leurs pontifes et leurs missionnaires (1).

Les légats du saint-siége se rendirent à Villeneuve-sur-Yonne, dans le diocèse de Sens. Philippe-Auguste y tenait une cour plénière avec un grand nombre de ses barons, parmi lesquels on comptait Eudes III, duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Pol. Ils lui présentèrent les lettres d'Innocent III, qui l'exhortait, comme roi très-chrétien et fils aîné de l'Église, à tourner ses armes contre les rebelles et hérétiques de la langue

(1) On les nomme tous *albigeois*, soit d'Albi, la ville de tout le Languedoc la plus infectée de l'hérésie, soit à cause du concile d'Albi, tenu en 1170, et dans lequel leurs erreurs furent anathématisées.

d'oc. Philippe reçut les légats du pape avec honneur; il leur répondit néanmoins « qu'il avait à ses flancs deux grands et terribles lions, savoir : Othon d'Allemagne, soi-disant empereur, et Jean d'Angleterre, lesquels, d'un et d'autre côté, travaillaient de toutes leurs forces à porter le trouble dans le royaume de France; par ainsi, qu'il ne pouvait d'aucune façon sortir dudit royaume, ni lui, ni son fils, et que c'était bien assez pour le présent d'octroyer à ses barons licence et permission de marcher *en Narbonne* contre les perturbateurs de la foi (1). »

Quant aux barons de France, ils accueillirent avec transport les exhortations des légats, et se hâtèrent de prendre la croix, afin de gagner des indulgences plus étendues que celles de Palestine. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Pol, d'Auxerre, de Montfort, de Bar-sur-Seine, de Beaujeu et de Genève, une multitude de prélats et de seigneurs se mirent bientôt en marche, suivis de leurs nombreux vassaux et de troupes entretenues à leurs dépens, d'aventuriers et de bandits de toute nation. Quelques historiens font monter à 500,000 le nombre de ceux qui répondirent à l'appel d'Innocent III. Afin de se distinguer des croisés de la Terre-Sainte, ils arborèrent la croix sur la poitrine. C'est de la ville de Lyon, fixée comme rendez-vous général, que les rudes guerriers du Nord se précipitèrent sur les délicieuses contrées du Midi, dont ils allaient éteindre la brillante civilisation au milieu de torrents de sang et d'immenses ruines. Nous n'entrerons point ici dans les détails de cette guerre d'extermination qui remplit quinze

(1) Pierre de Vaulx-Cernay, ch. x.

années du règne de Philippe, mais qui ne se termina pas avec lui. Ce roi n'y prit d'ailleurs qu'une part indirecte, quoiqu'il fût maintes fois sollicité de secourir les croisés. Cette sage modération lui procura les moyens de consolider ses conquêtes, et l'empêcha de compromettre pour des avantages éloignés les intérêts qui le retenaient dans ses États. Il comprenait sans doute que sa couronne profiterait un jour des victoires de ses barons. En effet, l'unité de la France allait être préparée graduellement par tant d'hommes ignorants du but auquel pouvaient servir leurs exploits, leurs vertus et leurs crimes; la royauté des Capétiens devait recueillir les fruits de la croisade albigeoise.

Tandis que la guerre contre les hérétiques de la Gaule méridionale occupait presque toute sa chevalerie, Philippe-Auguste s'affermissait dans sa nouvelle grandeur et imprimait à son gouvernement une force et une intelligence inconnues de ses prédécesseurs. Pour se concilier les grands vassaux dont il attaquait les priviléges, il accréditait en leur faveur les souvenirs romanesques de la cour de Charlemagne et se plaisait, comme ce redoutable monarque, à s'entourer de ses douze pairs. Réunis dans de fréquents *parlements* où les jeux et les fêtes chevaleresques s'entremêlaient aux débats politiques, ils discutaient et adoptaient diverses mesures législatives que le roi promulguait avec leur consentement. De cette manière elles acquéraient force de loi dans toute l'étendue du royaume de France; la volonté publique était substituée à la volonté individuelle, et la monarchie féodale commençait à remplacer la confédération féodale, dont les anciens rois n'avaient été que les chefs titulaires. En même temps Philippe arrêtait les usurpations des

clercs, qui prétendaient que toutes les questions de fiefs devaient être portées devant les juges ecclésiastiques, et les contraignait à remplir leurs devoirs féodaux.

Pendant les loisirs de la paix, le roi se mettait en état de ne pas craindre la guerre. L'enceinte septentrionale de Paris avait exigé dix-huit ans de travaux; Philippe continua l'œuvre commencée et fit construire l'enceinte méridionale, qui ne devait être terminée que vers la fin de son règne. Comme la première, elle fut composée d'un mur solide surmonté d'un parapet crénelé, garnie de portes et flanquée d'énormes tours. Le vaste cercle de fortifications enferma les champs et les vignes. « Le roi commanda ensuite, dit Guillaume le Breton, qu'on fît maisons et habitations partout, et qu'on les louât aux gens pour *manoir* (demeure), jusqu'à ce que toute la ville fût pleine jusqu'aux murs. » Sa sollicitude ne se borna pas à la capitale, elle s'étendit à toutes les cités, bourgs et châteaux de ses domaines, qu'il entoura de murailles élevées à ses frais. Dans l'exécution de ces travaux entrepris pour le commun profit du royaume, il montra, chose bien nouvelle alors chez les princes, un grand respect de la propriété: il indemnisa largement tous ceux dont il était obligé de prendre les terres.

Les soins qu'apportait Philippe à fortifier Paris et les autres villes françaises ne lui étaient point suggérés par la crainte de quelques nouvelles hostilités. En effet, la défensive devenait plus nécessaire à ses adversaires qu'à la France. Depuis sa fuite du continent, Jean Sans-Terre, odieux à ses grands vassaux et aux membres influents du clergé, qu'avait souvent molestés son esprit arrogant, voyait détruire chaque jour les prérogatives de sa couronne. A cette même époque il avait reçu en Angleterre

son neveu Othon de Brunswick, contraint de fuir devant les armes heureuses de Philippe de Souabe, auquel il disputait l'empire. Une triste conformité de revers et de disgrâces porta l'oncle et le neveu à contracter la plus étroite alliance. La fortune, jusque alors si cruelle envers eux, releva tout à coup leurs espérances. Le meurtre de son rival, tombé victime d'une vengeance particulière, fit passer le sceptre impérial entre les mains d'Othon, que les Gibelins et les Guelfes, les princes et le pape Innocent III, s'empressèrent de reconnaître comme le légitime successeur de Charlemagne (1208). Alors Othon de Brunswick et Jean d'Angleterre, s'abandonnant à la plus folle présomption, ne projetèrent rien moins que d'enlever au roi de France ses dernières conquêtes et de le réduire à la possession de Paris, d'Orléans et d'Étampes.

Le plan des deux souverains put inspirer quelque inquiétude à Philippe; mais elle ne fut pas de longue durée. Des circonstances impérieuses les obligèrent d'en suspendre l'exécution et de se défendre eux-mêmes. Après avoir juré au pape qu'il observerait inviolablement les libertés et immunités ecclésiastiques, qu'il abandonnerait au saint-siége la Toscane et tous les allodiaux de la célèbre comtesse Mathilde, et reconnaîtrait les droits de l'Église romaine sur le royaume de Naples, Othon descendit en Italie avec une armée pour recevoir la couronne impériale des mains d'Innocent III. Néanmoins l'ambition l'emporta bientôt sur la reconnaissance, et le César, infidèle à ses promesses, ne voulut restituer ni Viterbe, ni Pérouse, ni Spolète; il excita des séditions dans Rome et attaqua les États du jeune Frédéric de Hohenstauffen, roi de Sicile et vassal de l'Église. Il osa même sommer le pape de casser le concordat de Worms.

Irrité contre le parjure empereur, le pontife détruisit son ouvrage avec l'ardeur énergique dont il usait dans toutes ses démarches; il lança une bulle foudroyante et délia les sujets d'Othon IV de leur serment de fidélité. Puis, d'accord avec le roi de France, qui n'eut pas de peine à l'exciter contre le parent, l'allié de l'*Hérode* anglais, il lui suscita un redoutable compétiteur dans la personne du véritable héritier de la couronne, du jeune roi de Sicile, qu'il avait voulu dépouiller, et qui, élevé, protégé par la cour romaine, se montrerait sans doute plus docile. La plupart des princes allemands que ses légats avaient soulevés se déclarèrent en faveur de Frédéric de Sicile. Proclamé empereur à la fin de 1211, dans la diète de Bamberg, le noble rejeton du grand Frédéric Barberousse fut invité à se rendre en Allemagne pour défendre sa couronne contre l'ennemi de sa maison.

L'autre ennemi de Philippe-Auguste, le roi Jean, avait perdu tout le fruit de son alliance avec Othon et s'était aliéné dans le même temps l'Église et le pape. A l'époque de la mort de l'archevêque de Cantorbéry, Hubert, quelques jeunes moines du couvent de Christ-Church, auquel appartenait le privilége d'élire le primat, se réunirent clandestinement dans la nuit et placèrent sur le trône archiépiscopal Reginald, leur sous-prieur, sans attendre la licence royale et le concours des évêques suffragants de Cantorbéry. Comme le primat exerçait une puissante influence sur les destinées religieuses de l'Angleterre, il était de la plus haute importance qu'il fût dévoué aux intérêts du roi. Aussi Jean témoigna-t-il un grand mécontentement à la nouvelle de l'élection de Reginald, que ses confrères avaient aussitôt député à Rome pour obtenir l'approbation du siége apostolique. Mais les moines les

plus anciens et les plus sages, offensés de l'exclusion qu'ils avaient essuyée, regardèrent comme non-avenu le choix fait de leur sous-prieur, et demandèrent au roi la permission de procéder à une nouvelle élection. Il la leur accorda, et sur sa recommandation ils choisirent Jean de Gray, évêque de Norwich, son ministre favori et son confident intime. Les suffragants désignèrent le même prélat afin de ne pas encourir la disgrâce du monarque, qui mit publiquement Jean de Gray en possession de tous les biens de l'archevêché. Douze moines furent aussitôt envoyés à Rome pour solliciter du pape le pallium et la confirmation du nouveau primat (1206). De leur côté les évêques de la province écrivirent au saint-père, se plaignant de ce que les moines avaient osé faire l'élection sans eux, quoique, suivant l'ancienne discipline et la coutume, ils dussent y être admis.

Innocent III, tout en prononçant une sentence définitive en faveur des moines, cassa les deux élections et enjoignit aux députés de faire une élection canonique, et désigna à leurs suffrages Étienne de Langton, Anglais d'origine, cardinal-prêtre du titre de Saint-Chrysogone. C'était un prélat recommandable par sa brillante érudition et ses rares vertus; il avait jadis été professeur et chancelier de l'Université de Paris. Les moines firent donc tomber leur choix sur Étienne de Langton, auquel Innocent III lui-même conféra l'onction sainte à Viterbe. Le souverain pontife écrivit ensuite des lettres affectueuses et pleines de modération au roi d'Angleterre pour l'exhorter à le reconnaître en qualité d'archevêque de Cantorbéry et primat de son royaume, et recommanda aux moines de Christ-Church de lui obéir comme à leur pasteur (1207).

A la nouvelle de la consécration de Langton, le roi Jean ne put contenir sa colère; il s'obstina à maintenir son favori dans sa dignité, et résolut de se venger des moines députés, qu'il accusait de l'avoir trahi. Il ordonna donc à Foulque de Cantelou et à Henri de Corthelle, deux de ses fidèles de race angevine, d'expulser du sol anglais tous les moines de Cantorbéry, comme coupables de lèse-majesté, et de les punir de mort en cas de résistance (1). Ces deux chevaliers, violents et inhumains, obéirent avec joie à la volonté de leur seigneur. Ils entrèrent dans le monastère, accompagnés de gens armés, l'épée à la main, et d'une voix terrible ils commandèrent au prieur et aux moines effrayés de sortir aussitôt du royaume d'Angleterre, comme traîtres à la majesté royale; ils jurèrent qu'autrement ils mettraient le feu au monastère et les brûleraient dedans. Les religieux, sans attendre l'exécution de ces menaces, abandonnèrent tous leur demeure, à l'exception de treize malades que leur faiblesse empêchait de marcher. Conduits comme un vil bétail au bord de la mer, ils traversèrent le détroit et furent reçus en Flandre. Le roi confisqua les biens des fugitifs au profit de la couronne.

Le pape, instruit de cette violence, tâcha de fléchir par de nouvelles exhortations l'esprit du prince. Jean resta inflexible, répondit en termes hostiles et protesta que jamais Langton ne mettrait les pieds dans son royaume en qualité de légat. Alors Innocent chargea les évêques de Londres, d'Ély et de Worcester, d'aller trouver le roi et de lui représenter avec une liberté respectueuse les malheurs auxquels sa révolte contre l'autorité de l'Église

(1) Matthieu Pâris, *ad Ann.* 1207.

exposerait ses peuples. Ces trois prélats se rendirent à la cour, se jetèrent aux genoux du monarque, et le supplièrent les larmes aux yeux de reconnaître le nouvel archevèque de Cantorbéry, afin d'épargner à l'Angleterre la douleur d'un interdit. Jean, toujours inexorable, brava le ressentiment du pontife et se répandit en invectives contre le clergé. « Je jure, s'écria-t-il, je jure par les dents « de Dieu, que si les prélats de mon royaume ou d'autres « jettent l'interdit sur mes terres, j'enverrai aussitôt chez « le pape évèques, prélats et moines d'Angleterre, et « confisquerai tous leurs fiefs. » Il osa même ajouter qu'il ferait couper le nez et arracher les yeux à tous les Romains qui se trouveraient dans ses domaines, afin qu'à ces marques on pût les distinguer de toutes les autres nations (1). Il commanda ensuite aux évèques de se retirer promptement de sa présence, s'ils voulaient mettre leurs personnes en sûreté. Les trois prélats sortirent, et laissèrent passer la moitié du carême. Enfin, désespérant de convertir le roi, ils fulminèrent le lundi de la Passion une sentence d'interdit sur tout le royaume d'Angleterre, et, pour éviter le ressentiment du monarque, ils passèrent aussitôt sur le continent (1208).

A peine l'interdit fut-il lancé, qu'on en ressentit les effets. On ferma les églises; on ne célébra aucun service solennel. Les corps morts étaient emportés hors des villes et des villages et enterrés dans les chemins et dans les fossés, sans prières et sans le ministère des prêtres. Au milieu de la consternation générale, Jean affecta de la sérénité, tout en méditant des projets de vengeance. Il fit arrèter les parents des trois évèques, les jeta en prison

(1) Matthieu Pâris.

et saisit leurs biens. Ses officiers chassèrent de tous les points du royaume, avec des menaces terribles, les prélats et les clercs dociles aux volontés du souverain pontife, exercèrent mille cruautés, et personne ne rendit la justice. Malgré sa sécurité apparente, le roi n'était pas sans inquiétude. Il craignait que le pape ne l'excommuniât nommément et ne déliât ses sujets du serment de fidélité. Alors il exigea des otages de tous les barons qui lui paraissaient les plus suspects. Plusieurs obéirent, et livrèrent leurs enfants ou leurs neveux à ses hommes d'armes; quelques-uns refusèrent, et s'enfuirent en Écosse.

Ce que Jean Sans-Terre craignait arriva. Innocent III, le voyant persister dans son impénitence, le menaça de nouveau et fulmina peu de temps après la bulle d'excommunication personnelle contre son fils révolté (1209). Le roi fit exercer dans les ports la plus active surveillance, afin que cette bulle ne fût point officiellement publiée dans ses États. Ses précautions furent inutiles: tout le monde en eut bientôt connaissance, et chacun se disait tout bas dans les rues et les places publiques que le roi était excommunié. Geoffroy, l'archidiacre de Norwich, l'un des conseillers de la cour de l'Échiquier, osa même parler à ses collègues des peines qu'ils encouraient au service d'un prince frappé d'anathème, et se retira chez lui sans congé. Jean apprit cette conversation et devint furieux. Il envoya Guillaume Talbot, à la tête de gens armés, se saisir de l'indiscret archidiacre. Geoffroy fut aussitôt conduit en prison, chargé de chaînes et revêtu d'une chape de plomb, et laissé sans nourriture. Le malheureux mourut en peu de jours, accablé sous le poids de ce lourd vêtement et martyr de la faim.

Devenu plus audacieux par quelques succès remportés

en Écosse et en Irlande, Jean méprisa chaque jour davantage l'interdit et l'excommunication, et redoubla d'extorsions et d'iniquités. Ses tyrannies, ses fureurs et ses débauches l'exposant à la haine de la noblesse et du peuple, il ne s'entoura que de pillards féroces, de bandits sans nom, sans foi et sans loi. Par ses brutalités et son gouvernement hideux il tourna tous les esprits en faveur de Rome. Plusieurs fois on avait voulu le réconcilier avec l'Église, mais les négociations des légats avaient échoué. Il consentait à reconnaître Langton comme archevêque de Cantorbéry et à laisser revenir en Angleterre les évêques et les moines bannis; mais, dès qu'il s'agissait de la restitution des biens et de l'argent enlevés au clergé, il ne voulait plus rien entendre, et refusait d'exécuter tout ce qu'il avait promis. Enfin, sollicité vivement par Langton et les prélats expatriés de mettre un terme aux maux de l'Angleterre, Innocent III eut recours aux derniers coups de son autorité. Il déclara tous les vassaux et les sujets du roi déliés de leur serment de fidélité, prononça la déposition de Jean Sans-Terre, et invita tous les princes et barons chrétiens, au nom de l'autorité apostolique, à se réunir pour venger l'injure faite à l'Église, chasser du trône l'impie qui le déshonorait et lui donner un plus digne successeur. Il manda ensuite à Philippe-Auguste qu'il eût à se charger de l'exécution de cette sentence, *pour la rémission de ses péchés*, lui transféra la souveraineté de l'Angleterre pour lui et ses descendants à perpétuité, et adressa aux grands et nobles hommes du royaume de France d'autres lettres dans lesquelles il promettait les priviléges des croisés à tous ceux qui prendraient les armes avec leur roi (1213).

La marche des événements avait inspiré à Philippe

d'ambitieuses espérances ; il les voyait sur le point de se réaliser. Il accepta donc avec joie la mission que lui confiait le pape, et convoqua dans la ville de Soissons un nombreux parlement, auquel assistèrent le prince Louis de France, Eudes duc de Bourgogne, Pierre de Courtenai comte de Nemours, Robert comte de Dreux, dont le fils Pierre, dit Mauclerc, venait d'épouser Alix la jeune duchesse de Bretagne, les comtes de Nevers, de Bar, de Vendôme, les sires de Bourbon et de Beaujeu, le seigneur Savary de Mauléon, Blanche comtesse de Troyes, et Henri duc de Brabant, comte de Louvain, étranger au royaume, mais époux de la princesse Marie, fille de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie. Le roi leur annonça que, sur l'invitation du souverain pontife, il allait envahir l'Angleterre pour infliger un juste châtiment à l'ennemi de l'Église Jean Sans-Terre, et leur demanda de le seconder dans cette entreprise. Tous lui promirent leur concours, à l'exception de Ferrand de Portugal, devenu comte de Flandre par son mariage avec la comtesse Jeanne, fille du fameux Baudouin, empereur de Constantinople, qui avait cruellement péri dans une guerre contre les Bulgares. Non-seulement ce prince, mécontent de voir que le fils du roi lui retenait les villes d'Aire et de Saint-Omer, n'offrit point ses hommes d'armes et sa personne à Philippe; mais encore il se déclara contre l'invasion projetée, soutint qu'elle était injuste et qu'il ne contribuerait point à la faire réussir. Le monarque, indigné de cette hardiesse, jura qu'il s'en vengerait, et que la France deviendrait flamande ou la Flandre française. Le comte se retira dans ses États, et, cédant aux conseils de Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, ennemi mortel du roi, il s'allia secrètement avec Jean Sans-Terre et l'empereur Othon.

Après avoir sommé tous les ducs, comtes et barons, chevaliers et servants d'armes du royaume d'accourir en armes sous sa bannière, s'ils ne voulaient être regardés comme félons, Philippe réunit des forces imposantes sur les côtes de la Normandie et de la Picardie, et dix-sept cents navires, grands ou petits, à l'embouchure de la Seine. « Cette flotte, dit Guillaume le Breton, trouvait à peine assez de place pour voguer; l'Océan semble trop étroit pour tant de navires; les vents du midi manquent de souffle pour faire glisser à la fois tant de voiles dispersées sur les ondes. » Les préparatifs de défense du roi Jean répondirent à la grandeur du danger qui le menaçait. Tous les hommes obligés envers lui par les liens de la féodalité durent se tenir prêts avec leurs armes et chevaux de bataille, et se rassembler à Douvres dans les solennités de Pâques. La frayeur que répandaient sa cruauté et son despotisme lui amena bientôt soixante mille hommes. Il imposa des sommes immenses aux monastères, et sa flotte fut bientôt supérieure en nombre à celle de son adversaire.

Dans cette armée, bien suffisante, suivant un chroniqueur, pour défier toutes les forces de l'Europe si elle eût été conduite par son amour pour son souverain, on aurait à peine trouvé un homme sur la fidélité duquel il pût compter, tant était grande la haine que lui portaient ses sujets. Il était à craindre qu'à l'approche des étendards de France ses troupes ne passassent dans les rangs des envahisseurs. Ses mercenaires ne lui inspiraient pas une entière confiance, et il se voyait privé du secours de son neveu Othon IV, dont le concurrent Frédéric II, ami du pape, avait reçu la couronne impériale, et venait de contracter une étroite alliance avec Philippe-Auguste.

Alors, par les conseils singuliers de l'évêque de Norwich, il s'avisa d'envoyer une ambassade secrète à Mohammed-el-Nasser, chef suprême des musulmans d'Afrique et d'Espagne, dont tous les États chrétiens vantaient la loyauté et les prodigieux exploits. Il lui offrit d'embrasser l'islamisme, de lui payer tribut et de se reconnaître son vassal, s'il consentait à lui donner des secours contre le roi de France et à le prendre sous sa protection. Indigné de la lâcheté d'un roi qui voulait abandonner la religion de ses pères, changer sa liberté contre un tribut, et dont l'infamie exhalait déjà une odeur fétide, le monarque refusa dédaigneusement l'alliance proposée (1).

Jean, désespéré de n'avoir pas réussi auprès du puissant Mohammed, tomba dans les plus grandes angoisses. Il était disposé à toute espèce de soumission, lorsque deux chevaliers du Temple vinrent le trouver et lui annoncèrent que le diacre Pandolfe, légat du pape et son ministre confidentiel, désirait avoir une conférence avec lui pour le bien du royaume d'Angleterre. Le roi chargea les templiers de repasser aussitôt la mer pour lui amener Pandolfe, qui se trouvait au camp des Français afin de surveiller les préparatifs de l'expédition. Arrivé à Douvres, le légat fut admis en présence de Jean Sans-Terre. « Le roi de France, lui dit le cardinal, a dans la Seine une flotte considérable, et il se propose de descendre en Angleterre avec ses chevaliers pour exécuter la sentence du souverain pontife : il a auprès de lui tous les évêques et tous les clercs que tu as chassés de tes États, espérant qu'il les fera rentrer, malgré toi, dans leurs siéges et dans leurs biens. La plupart de tes grands vassaux ont d'ailleurs

(1) Matthieu Pàris, *ad Ann.* 1213.

envoyé à Philippe des chartes par lesquelles ils lui jurent féauté et obéissance. Songe à tes intérêts, du moins en cette extrémité; apaise Dieu justement irrité, soumets-toi à l'Église, et le pape te rétablira sur le trône dont tu as été privé pour ta révolte. »

A ce discours le roi Jean fut pénétré de douleur, et il vit toute la grandeur du péril qui le menaçait. En proie aux craintes les plus vives, il accepta toutes les conditions que Pandolfe lui imposait. Il jura d'obéir aux ordres du pape ou de son légat sur tous les points, de reconnaître Étienne Langton comme archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, et de réintégrer dans leurs bénéfices, avec une énorme indemnité, tous les prélats et les clercs exilés. Il renonça à toute intervention dans les élections ecclésiastiques et promit de rendre aux églises les priviléges qu'il leur avait enlevés depuis l'interdit. Deux jours après, il donna par une charte authentique, au pape Innocent III et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et consentit à les tenir en fief du saint-siége, sous la redevance annuelle de mille marcs sterling (15 mai 1213).

Le chef de l'Église avait reçu satisfaction; dès ce moment Philippe devait remettre l'épée dans le fourreau. Aussi Pandolfe s'empressa-t-il de retourner vers le roi de France et de lui signifier qu'il ne pouvait plus rien tenter contre un feudataire de saint Pierre. A ces mots, Philippe montra la plus vive indignation; il avait dépensé plus de soixante mille livres d'argent (environ six millions quatre cent quatre-vingt mille francs) pour armer une flotte, réunir ses barons, et il voyait tout à coup s'évanouir le rêve de son ambition. Il s'éleva avec force contre ce qu'il appelait la politique intéressée de la cour pontificale.

Ses barons, mécontents, suivirent son exemple, tout en obéissant à cette puissance qui retenait et déchaînait à son gré les tempêtes. Mais le roi, plein de ressentiment contre le comte de Flandre, résolut de faire tomber le poids de sa vengeance sur ce perfide vassal qui soutenait sans honte le parti de son ennemi. Obligé de renoncer à l'Angleterre, il dirigea toutes ses forces sur la Flandre, à la grande satisfaction de ses chevaliers, qu'animait l'espoir de piller cette contrée opulente.

La flotte française, commandée par Savary de Mauléon, quitta l'embouchure de la Seine pour les côtes de la Flandre ; sa première station fut à Calais, puis à Gravelines. Le roi assaillit et enleva presque sans résistance cette riche cité, qu'il inféoda au prince Louis son fils. « Les vaisseaux, sillonnant les flots de la mer, parcoururent successivement les lieux où elle ronge les rivages blanchâtres du pays des Blavotins, ceux où la Flandre se prolonge en plaines marécageuses, et ceux où l'Isengrin, redoutable à la guerre, combat sans cesse, armé de son glaive et de sa lance, et ceux encore où les habitants de Furnes, voisins d'un golfe, labourent seuls les champs, et où le Belge montre maintenant ses pénates en ruine, ses maisons à demi renversées, monuments de son antique puissance. Partant de ces lieux, et poussée par un vent propice, la flotte entra joyeusement dans le port qui a reçu le nom de Dam, port tellement vaste et si bien abrité qu'il pouvait contenir dans son enceinte tous nos navires. Là est une belle cité embellie par des eaux qui coulent doucement et par un sol fertile, fière du voisinage de la mer, de son port et de l'agrément de son site. A Dam se trouvaient des richesses venues de toutes les parties du monde, lingots d'or et d'argent non travaillés, métal qui brille de rouge, tissus

des Phéniciens, des Sères (Chinois) et des îles de la Grèce, pelleteries hongroises, graines qui produisent la teinture écarlate (cochenille), radeaux chargés de vins de Gascogne et de La Rochelle, fer, métaux, draperies et autres marchandises d'Angleterre (1). » Le Poitevin Savary de Mauléon et ses farouches compagnons, secondés par le routier gallois Cadoc, enlevèrent toutes ces richesses aux habitants de ces lieux, en dépit de la capitulation qui leur garantissait la vie et les biens.

A la nouvelle que les vaisseaux de Philippe avaient gagné la mer, se dirigeant vers le nord, Jean Sans-Terre fit hâter les préparatifs pour aller au secours du comte de Flandre son allié. Sa flotte, composée de cinq cents navires, sous la conduite de Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, son frère, et de Renaud, comte de Boulogne, reçut bientôt l'ordre de mettre à la voile. Elle cingla vers les rivages de la Flandre, rencontra la flotte française dans la rade de Dam, et lui présenta la bataille. Comme la plupart des matelots et des chevaliers étaient descendus à terre pour se livrer au pillage, les Anglais n'éprouvèrent qu'une faible résistance de la part des troupes qui restaient. Trois cents bâtiments chargés de blé, de vin, de farine et d'armes, tombèrent en leur pouvoir; plus de cent autres furent brûlés après qu'on leur eut enlevé toute leur cargaison (2).

Pendant ce temps, le roi Philippe en personne envahissait les terres flamandes avec ses bandes nombreuses, « qui se dispersaient de tous côtés dans les campagnes, ravageant tout à la manière des sauterelles. » La terreur seule lui avait soumis Cassel, fortifié et comme suspendu

(1) *La Philippide*, chant IX.
(2) Matthieu Pâris

au sommet d'une haute montagne. Ypres et beaucoup de châteaux, Bruges et tous les villages qui l'environnent avaient ouvert leurs portes aux Français et livré des otages. Philippe faisait le siége de Gand, « afin d'abattre l'orgueil des Gantois, de les forcer à courber leurs têtes sous le joug d'un roi et à se soumettre comme sujets à celui qu'ils voulaient à peine connaître par son nom. Déjà les machines de guerre étaient préparées contre les superbes murailles de cette ville, lorsqu'un messager tout haletant arrive au camp, et lui dit avec tristesse : « Sire « roi, le héros de Salisbury et le comte de Boulogne, sui- « vis de plusieurs milliers de guerriers venus d'Angleterre « sur des radeaux et de longues galères, ont tout à coup « débarqué près de nous, au point où les flots de la mer « viennent se briser sur le rivage de Dam. Tous les Bla- « votins, sortis de leurs cavernes, ont dressé leurs « bannières; tous les Isengrins, les habitants de Furnes, « les Belges, ne formant qu'un seul corps, se sont réunis « au comte Ferrand et au comte de Boulogne, et, tous « ensemble, serrent de près nos navires, imprudemment « disposés sur une trop vaste plage, et qu'il aurait été « plus sûr d'abriter dans le port. »

L'envoyé parlait encore, lorsqu'un nouveau messager arrive; il peut à peine se faire comprendre, tant la course a épuisé ses forces. Après un instant de repos, il s'écrie : « Les Anglais se sont emparés de quatre cents de nos « navires, et aucune issue n'est ouverte pour que le reste « de notre flotte puisse échapper si elle voulait s'avancer « en pleine mer. Le vaisseau royal lui-même n'est point « en sûreté, car au milieu des autres il manque de défen- « seurs, et pourra être facilement enlevé. Guillaume le « Petit n'a aucun moyen de protéger les tonneaux remplis

« d'argent monnayé. Les Poitevins et Cadoc mettent plus « de soin à veiller sur les dépouilles enlevées aux habi- « tants de Dam, qu'à garder tes richesses et tes vaisseaux. « Robert de Poissy, avec un petit nombre de guerriers, « résiste seul aux attaques et défend les portes de la ville, « et déjà ses frères ont trouvé la mort dans un combat. « Sire roi, bientôt nous aurons tout perdu, si tu ne te « hâtes de venir. » En achevant, le messager remet au roi des chartes revêtues du sceau du comte de Soissons, où la vérité de son rapport était complétement confirmée.

Ces tristes nouvelles engagèrent Philippe à laisser le siége de Gand pour voler au secours de sa flotte. Il dépêcha aussitôt cinq cents chevaliers sous la conduite de son cousin, Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, et le suivit de très-près avec toutes ses forces. Sa marche fut si prompte, et il attaqua les ennemis avec tant d'impétuosité qu'il repoussa les Anglais sur leurs navires; il leur prit ou tua deux mille hommes, et força les milices flamandes et leur comte de prendre honteusement la fuite. Mais, voyant qu'il lui était impossible de sauver sa flotte, il acheva de la détruire lui-même, afin que ses débris ne tombassent point aux mains des Anglais; il livra aux flammes tous les vaisseaux réfugiés dans le petit port de Dam, après qu'on en eut retiré les chargements.

Déterminé à venger ce désastre sur les cités flamandes, Philippe réduisit Dam en cendres et arriva en deux journées de marche sous les murs de Gand, dont il voulait continuer le siége. Les citoyens de cette ville, abandonnés de leur comte, se rendirent aux mêmes conditions qu'Ypres et Bruges, obligées de racheter leurs otages au prix de trente mille marcs d'argent. Un chevalier, du nom d'Arnould, livra aux Français le château d'Oudenarde, pour

sauver tous ses biens, et sous la condition d'un traité d'alliance. Ensuite le roi s'empara de Courtrai, « qui parle une langue barbare, » et où ses soldats souffrirent de longs ennuis. A la suite de trois jours de siége seulement, Lille, abaissant sa tète, fit sa soumission. Après l'avoir bien fortifiée, Philippe y laissa une nombreuse garnison, commandée par Hugues d'Athies, chargé de défendre cette ville contre les ennemis du voisinage; il ordonna aussi de construire le plus promptement possible une nouvelle tour dans le bourg voisin nommé Darnel, afin que ses gens pussent protéger sa conquête. Parti de Lille, le roi s'empara le quatrième jour de Douai, et prit possession de cette ville, dont il confirma les coutumes. Comme le temps du service militaire était expiré, Philippe congédia ses barons, qui retournèrent dans leurs castels, et lui-même reprit le chemin de la France.

Mais le départ du monarque rendit aux ennemis leur première audace. Les comtes de Flandre et de Boulogne, ayant reçu des subsides de Jean d'Angleterre, se réunirent sur les terres de Guillaume, comte de Hollande, qui leur fournit un secours de cinq mille soldats, et rentrèrent dans l'intérieur de la Flandre. Alors Ferrand, décidé à recouvrer ses États, s'avança jusqu'à Lille. A la vue des bannières de leur comte, les habitants, se soulevant, arborèrent les couleurs de la cité unies à celles de leur droit seigneur et refoulèrent dans la citadelle les hommes d'armes de France. La nouvelle de cette révolte força Philippe de quitter son château de Vincennes; il accourut sur les terres de Flandre, à la tête de chevaliers peu nombreux, mais pleins de valeur. Lille est assaillie à la faveur d'un épais brouillard; «les Français tombent à l'improviste sur cette partie de l'enceinte qui fait face au

levant; ils brisent les barrières de fer, font rouler les portes sur leurs gonds, et avant même que les habitants aient eu le temps de monter sur leurs remparts, ils pénètrent dans la ville, et, dociles au premier mouvement de leur fureur, ils répandent les flammes autour d'eux. La violence de l'incendie anéantit en peu d'instants tout ce que la superbe cité renferme de précieux. En même temps que les maisons, périssent tous ceux à qui les infirmités de l'âge ou la faiblesse du corps refusent les moyens d'échapper au danger. Ceux qui peuvent se sauver, fuyant à pied ou à l'aide d'un cheval vigoureux, évitent la double fureur des flammes et de l'ennemi, et s'élancent à la suite de Ferrand, le cœur rempli d'épouvante, à travers les broussailles, et en rase campagne. Les Français ne poursuivirent les fuyards que tant qu'ils purent s'avancer, à la lueur de l'incendie de la ville, car le soleil ne pouvait dissiper les brouillards. Tous ceux des habitants qui ne purent s'échapper à travers les marais voisins furent massacrés ou faits prisonniers et vendus à tout acheteur, pour être à jamais serfs. Ainsi périt tout entière la ville de Lille, réservée pour une déplorable destruction; car tout ce que le feu épargna dans son enceinte fut renversé par les instruments de guerre ou par le hoyau. La tour même que le roi avait construite ne demeura point debout, afin que les Flamands ne trouvassent asile en cet endroit (1). »

Après avoir ruiné de fond en comble la plus noble des cités de Flandre, Philippe alla renverser les hautes murailles de Cassel, dans la crainte que ses habitants ne fussent tentés d'imiter la trahison et la révolte des Lillois.

(1) *La Philippide*, chant IX.

Il envoya ensuite le comte de Saint-Paul soumettre Tournai, ville assise sur les rives de l'Escaut, enorgueillie de ses richesses et de ses puissants citoyens, dont les comtes Ferrand et Renaud s'étaient emparés de nuit et par fraude. Ce brave chevalier replaça promptement Tournai sous le joug du roi, et punit par la ruine du château de Mortagne les perfides artifices de Rodolphe, son gouverneur, homme rempli de force et de ruse dans le conseil, et favorable aux deux ennemis du roi. Philippe, que les obstacles et les revers avaient rendu implacable, ne s'éloigna du riche pays de Flandre qu'après l'avoir couvert de ruines.

L'invasion du comté de Flandre avait profondément remué toutes les contrées qui s'étendaient de l'Escaut au Rhin et à la Moselle. Ce n'était pas sans inquiétude que les vassaux belges et lorrains voyaient le roi de France, déjà maître des provinces continentales des Plantagenêts, tourner ses vues ambitieuses vers le nord. Les idées de pouvoir absolu et d'armées permanentes, introduites depuis quelque temps à la cour de France et les desseins que la renommée prêtait à Philippe-Auguste, alarmaient sérieusement les hauts feudataires. Dans tous les castels, où les souvenirs de Charlemagne étaient alors si populaires, on disait que le roi de France voulait régner sur les populations diverses des Pyrénées jusqu'à l'Elbe; que ses prétentions étaient aussi vastes, aussi illimitées que celles de ce roi de l'*Europe* dont il avait le projet de relever l'ancienne domination en Occident, au profit de son fils, qui descendait de l'empereur des Francs par les femmes. Quoi qu'il en soit, l'expédition de Flandre et les craintes des seigneurs du nord déterminèrent contre Philippe une formidable réaction. Après avoir parcouru les deux

Lorraines et les bords du Rhin avec le comte de Salisbury, pour entraîner les barons de ces provinces dans un grand mouvement militaire et féodal, Renaud de Boulogne alla trouver en Saxe l'empereur Othon, l'ennemi le plus acharné du roi de France et du pape. Le rival excommunié de Frédéric II ne conservait plus que ses domaines héréditaires et la suzeraineté sur la basse Allemagne. « Sire empereur, lui dit le comte, si l'on ne refrène l'ambition de Philippe, menaçante pour tous, vous serez bientôt sans domaines. Rien n'est plus facile que de l'arrêter; mais il faut se liguer de bonne foi; Jean d'Angleterre fournira de l'argent; vos chevaliers d'Allemagne sont de rudes jouteurs dans les combats. Nous aurons les communes de Flandre, et même tous les seigneurs mécontents de France. — Beau comte, répondit Othon, comptez sur moi; d'ici à trois mois je serai en Flandre à la tête de tous les hommes que je pourrai réunir, et j'en aurai bien cent mille. »

Excité par le désir de secouer le joug de l'Église romaine et de briser la puissance de son heureux rival, Jean Sans-Terre s'engagea avec ardeur dans la coalition dont Renaud de Boulogne était devenu l'âme, et promit des secours d'hommes et d'argent. Le comte Ferrand n'avait pas des motifs moins graves. Philippe menaçait de le dépouiller de ses domaines, et les communes de Flandre, si maltraitées par ce prince, appelaient la guerre de tous leurs vœux. La ligue contre le roi de France arrêtée, les confédérés résolurent de se réunir pour régler les dispositions de la campagne qui allait s'ouvrir. Un *parlement* fut donc convoqué à Bruges et présidé par Othon IV. Auprès de l'empereur figurèrent le comte de Salisbury, représentant du roi d'Angleterre, le

comte de Flandre, Renaud de Boulogne, Guillaume comte de Hollande, Henri duc de Brabant, le duc de Lorraine, le comte de Luxembourg et de Bar, Henri duc de Limbourg, et Philippe de Courtenai, comte de Namur. On vit avec étonnement au rang des alliés le duc de Brabant, gendre de Philippe-Auguste, le comte de Bar, son sujet, et dont le fils servait sous la bannière de Sa Majesté, et le comte de Namur, prince du sang royal de France, auquel son père avait recommandé de ne pas s'éloigner du devoir que sa naissance lui devait inspirer pour le roi. Mais la puissance des confédérés du Nord ne permettait point à ces princes de consulter leur inclination. Leurs États les rendaient feudataires de l'empire; et s'ils eussent manqué aux charges de leurs fiefs, ils eussent été les premières victimes de la coalition.

L'assemblée décida que l'armée belge et teutonique, aux ordres d'Othon, attaquerait l'ennemi commun par la Flandre et le Hainaut, tandis que Jean Sans-Terre descendrait en Poitou, reconquérir les fiefs héréditaires des Plantagenèts. A cet effet, Othon promit le secours de cent mille hommes d'armes, le comte de Flandre d'en réunir vingt mille, sans compter les hommes et les chevaliers qu'offraient les villes pour cette grande croisade contre la France. Le roi d'Angleterre prit l'engagement de fournir des subsides en argent, de conduire lui-même une armée de quarante mille chevaliers dans l'Anjou, et d'envoyer de nombreux soldats à l'armée du Nord. Le fameux chef de routiers, Hugues de Boves, se mit à la discrétion de la ligue avec ses bandes de mercenaires.

Après avoir réglé le contingent des princes, la diète partagea entre les principaux confédérés les provinces de France, dont la conquête était regardée comme infaillible.

La suzeraineté royale des Capétiens devait être anéantie; la souveraineté et le corps de la monarchie résider dans la personne de l'empereur Othon, auquel appartiendrait la partie orientale du royaume, avec Orléans, Chartres et Étampes. Le roi Jean réunirait à ses domaines héréditaires tous les fiefs au delà de la Loire. Le comte de Boulogne réclamait le Vermandois, et Hugues de Boves voulait Amiens.

Quant au seigneur de Flandre, il portait plus haut son ambition, il désirait l'Ile-de-France et Paris, où il se ferait proclamer comte de cette grande cité. Son cœur était plein de ces idées flatteuses que nourrissait une prédiction faite à la vieille comtesse Mathilde ou Mahaut, sa belle-mère. Cette princesse, dont la fortune de Ferrand était l'ouvrage, détestait particulièrement Philippe-Auguste, qui l'avait obligée de se séparer de son second mari, le duc de Bourgogne. On prétend qu'en voyant les préparatifs des confédérés contre le roi, elle courut consulter un nécromancien renommé à sa cour, afin d'apprendre de lui quel serait l'événement de cette guerre. Après maintes conjurations, le magicien avait fait une réponse problématique, dans laquelle la vérité se cachait sous des paroles ambiguës. « On combattra, avait-il dit; le roi sera renversé en la bataille et foulé aux pieds des chevaux; il ne sera point enseveli, et après la victoire le comte Ferrand sera reçu à Paris en grande procession, au milieu de bruyants applaudissements (1). » Quoi qu'il en soit, les alliés ne doutaient pas du succès de leur entreprise. Ils ne rêvaient pas seulement des changements politiques, ils se proposaient encore d'abaisser la puissance romaine,

(1) *Chronique de Saint-Denis*, t. XVII, p. 414.

déjà menacée en Languedoc, et de réduire l'Église à sa simplicité et à sa pauvreté primitives.

Philippe-Auguste apprit sans crainte tous les préparatifs de cette ligue formidable. Il ne se dissimula cependant pas le péril : il savait que la Normandie portait impatiemment le joug; que les populations de l'ouest, après avoir expulsé l'assassin d'Arthur et répudié son patronage, tournaient vers lui toutes leurs espérances, et que, dans l'intérieur même de son royaume, plus d'un vassal, jaloux de l'agrandissement de la royauté, s'était mis en rapport avec les princes coalisés. A l'approche de l'orage, il prit une attitude énergique, redoubla de soins et de courage, s'efforça de rassurer les fidèles, intimida les mécontents, et mit le clergé dans son parti en se présentant comme défenseur né de l'Église. La croisade contre les albigeois le privait d'une foule de soldats; il fit un appel au reste de ses barons et aux bourgeois des communes intéressées à faire alliance avec la royauté contre le pouvoir féodal. La chevalerie de France n'abandonna point son roi dans cette lutte, à laquelle les noms de Jean et d'Othon semblaient donner un caractère national. Bientôt se trouvèrent réunis sous l'étendard de Philippe le comte de Dreux, premier prince du sang, l'évêque de Beauvais, son frère, Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, Eudes duc de Bourgogne, Jean comte de Ponthieu, époux de l'infortunée Alix, sœur du roi, jadis promise à Richard; Thibaud comte de Champagne, qui n'avait encore que treize ans, Étienne comte de Sancerre, et Thomas comte du Perche. Outre ces grands feudataires, on comptait dans l'armée royale l'évêque Guérin de Senlis, l'ami le plus intime et le confident le plus cher du monarque, Gauthier de Châtillon, comte de Saint-Paul, Matthieu

seigneur de Montmorency, Guillaume des Barres, Pierre de Mauvoisin, Adam vicomte de Melun, Barthélemi de Roye, Hugues de Mareuil, et Thomas de Saint-Valery. Tous ces illustres chevaliers, consommés dans le métier des armes et suivis de leurs vassaux, avaient répondu avec ardeur à la convocation féodale.

Dans ce pressant danger du royaume, les communes rivalisèrent de zèle avec la chevalerie. Arras, Amiens, Noyon, Beauvais, Soissons, Abbeville, Péronne, Laon, Paris et les grandes villes de la Champagne, firent marcher leurs milices, sous leurs bannières municipales, brillantes d'or. L'armée royale compta environ soixante-cinq mille hommes de guerre, chevaliers, sergents d'armes, archers, sans y comprendre les bourgeois, moins exercés dans les armes. Un parlement fut convoqué à Soissons pour délibérer sur les opérations militaires. On y décida que l'armée se partagerait en deux grands corps de bataille : l'un, sous les ordres de Louis, fils du roi, marcherait vers la Loire afin de repousser l'invasion des Anglais dans le Poitou et l'Anjou ; l'autre s'avancerait en toute hâte contre les confédérés qui se rassemblaient sur les frontières de la Flandre, et transporterait les hostilités dans ce pays. De cette manière Philippe épargnait à ses sujets le fléau de la guerre.

CHAPITRE XI

BATAILLE DE BOUVINES.

Expédition de Jean Sans-Terre dans le Poitou. — Siége de la Roche-aux-Moines. — Défaite du roi d'Angleterre. — Sa fuite. — Soumission de l'Anjou et du Poitou par le prince Louis. — Philippe-Auguste se rend à Péronne. — Dénombrement des forces des confédérés. — Arrivée de Philippe à Tournai. — Mouvement des confédérés. — Les rois disposent leurs corps d'armée dans un ordre régulier. — Bataille de Bouvines. — Détails. — Rentrée triomphale de Philippe à Paris. — Résultats de la bataille de Bouvines. — Philippe dans le Poitou. — Trève accordée à Jean Sans-Terre. — Confiscation des comtés de Flandre et de Boulogne.

Pendant que son rival déployait la plus grande activité pour détourner le péril dont la France était menacée, « le roi Jean, voyant les flots abaissés à la suite des frimas de l'hiver, rassembla ses troupes et ses milices d'hommes de race anglaise, et porta lui-même ses armes dans des contrées lointaines où les Français ne pussent arriver facilement (1). » En effet, on venait d'apprendre que ce lâche monarque avait débarqué à La Rochelle avec une nombreuse armée, et que les comtes d'Eu et de la Marche, Jean de Porcelin et Savary de Mauléon, et d'autres barons de cette terre toujours inconstante dans sa foi, mais toujours belliqueuse, s'étaient empressés de lui

(1) *La Philippide*, chant x.

rendre hommage et d'embrasser sa cause. Avant que le prince Louis eût pu se mettre en campagne, le Plantagenêt soumit le Poitou presque en entier et passa dans l'Anjou. Bientôt maître de quelques places et de l'antique cité d'Angers, dont il fit relever les fortifications, il marcha sans hésiter vers la Bretagne, prit sur sa route Beaufort et Ancenis, remplit toute la province d'épouvante, et alla investir Nantes. Cette ville, que la Loire enrichissait d'innombrables marchandises, n'était inférieure à aucune autre dans toute l'étendue du royaume. Repoussé par Pierre de Mauclerc, qui s'y était jeté à la tête de ses valeureux Bretons, il simula une retraite pour triompher de ses ennemis. Tandis que le duc de Bretagne ralliait sa petite armée et la mettait en sûreté derrière les murailles de Nantes, Robert de Dreux, proche parent du roi Philippe, ne voulant pas se retirer sans gloire, s'abandonna imprudemment à la poursuite des Anglais avec quelques chevaliers. Il eut bientôt atteint les fuyards, et son glaive se rougit du sang d'un grand nombre de Poitevins. Enfin, fatigué d'un si grand carnage, il revenait sur ses pas, lorsque tout à coup Robert et ses dix compagnons d'armes sont entourés par une foule d'hommes couverts d'armes brillantes et que le roi d'Angleterre avait cachés au milieu des broussailles. Ces nobles guerriers, dont les forces étaient épuisées, furent obligés de se rendre. On les chargea de fers, et bientôt après Jean les envoya dans son royaume, afin de les tenir éloignés de leur patrie. Tout fier de ce dernier exploit, il se rabattit vers la Roche-aux-Moines, château situé sur la Loire, entre Angers et Nantes, et assiégea cette forteresse.

A la nouvelle des progrès du roi Jean dans le midi de

la France, le prince Louis quitta Chinon, dont il avait fait sa place d'armes, et se mit en marche avec trois mille cavaliers et sept mille fantassins, fournis par Orléans, Tours, Bourges et les autres villes des deux rives de la Loire. Pendant qu'il s'avançait en toute hâte, les Anglais faisaient les plus grands efforts afin de s'emparer de la Roche-aux-Moines. Les arbalètes et les arcs lançaient toujours des flèches, et de nombreuses machines ne cessaient point de battre les murailles. De leur côté, les assiégés se défendaient avec la plus grande vigueur, faisaient pleuvoir une grêle de traits du haut de leurs tours et tomber des planches et de grosses pièces de bois, ne ménageant ni les poutres ni les charpentes des maisons, s'inquiétant peu du dommage qu'ils se faisaient à eux-mêmes. Il y avait dans l'armée des assaillants un certain Enguerrand, homme très-grand de corps, au front large, dont les yeux rouges semblaient lancer des traits de feu, aux cheveux noirs, à la face livide. Il avait la poitrine forte, les épaules élevées comme des tours, le crâne aplati, les joues bouffies, la bouche fendue et difforme, le nez crochu, les membres robustes et tels que peuvent les avoir les géants; son cœur inhumain était d'une telle férocité, qu'il semblait ne mettre aucune différence entre la mort d'un homme et celle d'un animal. Brigand, vivant de rapines et toujours porté à de nouvelles violences, il avait souvent brisé les portes des églises, ce qui l'avait rendu plus fameux encore par le surnom de *Brise-moutiers*. Cet homme donc s'avançait précédé d'un écuyer qui portait son bouclier aux larges parois, recouvert d'une peau de taureau sept fois repliée, et sous l'abri duquel Enguerrand faisait éprouver de grandes pertes aux défenseurs du château. Voilà qu'un des assiégés, nommé Pons, inventa

pour se débarrasser de ce terrible adversaire un moyen qui lui réussit. Il se mit à tresser avec du lin une ficelle très-forte et en même temps presque imperceptible. Il l'attacha ensuitė à une flèche qu'il lança d'un bras vigoureux contre le bouclier, où elle demeura profondément attachée. L'attirer à lui, l'enlever à l'écuyer avec une adresse admirable et laisser ainsi à découvert le corps du formidable colosse fut l'affaire d'un instant. Arrivé sur le bord du fossé, Enguerrand est exposé aux coups de ses ennemis, et bientôt il tombe frappé mortellement d'un trait d'arbalète. Pons alors pousse un cri de joie auquel répondent ses braves compagnons, et du haut des remparts insulte à la fureur de Jean Sans-Terre : « Roi, « s'écrie-t-il, éloigne-toi d'ici et laisse-nous en paix, de peur « qu'il ne t'arrive de périr d'une mort semblable (1). »

Irrité de la perte d'un de ses plus vaillants capitaines, des railleries et de la résistance des assiégés, le roi anglais les menaça des plus sévères châtiments s'ils ne se hâtaient de lui ouvrir leurs portes et de livrer la forteresse. Afin de leur inspirer plus de terreur, il fit dresser des potences autour de la place et poursuivit le siége pendant vingt-un jours. Mais ses défenseurs ne cédèrent ni à la crainte ni aux menaces, et se montrèrent de plus en plus déterminés à la résistance. Sur ces entrefaites on vint annoncer aux Anglais que le fils de Philippe-Auguste approchait à la tête d'une brillante troupe de chevaliers. A cette nouvelle le roi rangea son armée en bataille. Il avait des forces supérieures; mais leur nombre n'effrayait point les Français, et leur digne chef fit signifier ce court message à son ennemi avant d'en venir aux mains avec lui : « Prépare-

(1) *Chronique de Saint-Denis.* — *La Philippide*, chant x.

« toi au combat, ou abandonne le siége. » L'Anglais lui répondit : « Si tu viens, tu nous trouveras prêts à com-« battre ; et plus tu arriveras promptement, plus promp-« tement tu te repentiras d'être venu. » Louis avait avec lui Henri Clément le maréchal, Guillaume des Roches et son gendre Amaury. Ces trois chevaliers, renommés par leur bravoure, amenaient quatre mille hommes d'armes. Ils riaient beaucoup dans le camp, en présence de tous les autres barons, de la réponse arrogante de Jean, ne sachant à quoi attribuer cet élan de valeur, car sa lâcheté leur était connue.

Les seigneurs qui avaient suivi le roi d'Angleterre ne montraient ni le même courage ni la même fidélité. Ainsi Aimery de Thouars le quitta pour aller défendre son beau château, après lui avoir conseillé de ne pas continuer le siége de la Roche-aux-Moines et de ne pas s'exposer à connaître ce que pouvait dans une bataille la valeur des Français. Jean se disposa néanmoins à combattre; déjà les trompettes appelaient ses barons aux armes, lorsque les Poitevins, auxquels leur chef n'inspirait ni estime ni confiance, lui dirent qu'ils n'étaient pas préparés à se battre en rase campagne. Attaqués par les Français, ils se défendaient cependant avec courage, lorsqu'à la vue des bannières de Louis et des braves guerriers qui l'entouraient, ce roi, naguère plein d'ardeur pour le combat, fut saisi d'une terreur panique, jeta ses armes et traversa la Loire sur une barque pour fuir plus vite. Les Anglo-Poitevins, apprenant la retraite de leur suzerain, se débandèrent de toutes parts, coururent sur ses traces à travers la campagne et tentèrent de franchir le fleuve. Plusieurs milliers d'entre eux, surchargés par le poids de leurs armures, périrent dans les eaux. Les Français s'élancent

aussitôt à la poursuite de l'ennemi, l'atteignent sur les bords de la Loire, frappent de leurs massues, de leurs glaives, de leurs lances, et tuent un grand nombre de ceux qui cherchaient un asile dans les cavernes et les lieux solitaires.

Parmi les nobles poitevins restés morts sur le champ de bataille, on compta Pains, seigneur de Rochefort, puissant par ses vassaux, illustre par ses aïeux, dont le château inexpugnable n'avait pas voulu se soumettre au roi Philippe; Hugues de Limoges, que les serfs et les vilains avaient surnommé le Brun, noble de nom et de naissance, et possesseur d'immenses richesses (1). Les vainqueurs s'emparèrent des pierriers, des mangonneaux, de toutes les machines de guerre dressées contre les remparts de la Roche-aux-Moines, et se retirèrent chargés de précieuses dépouilles. « Des calices d'or, des vases d'argent, les brillants vêtements des seigneurs, des ornements teints en écarlate et recouverts d'étoffes de soie, beaucoup de pièces de monnaie fabriquées avec des métaux resplendissants, les tentes du roi tissues en fil de diverses couleurs, des vases de cuisine, des mortiers en cuivre, des plats de composition d'or et d'argent, des chaudières de bronze, enfin des armes répandues çà et là dans les champs, tombèrent entre les mains avides du peuple et furent enlevées aussitôt. »

Louis et ses chevaliers traversèrent la Loire sur des bateaux venus de tous les ports voisins et se mirent à la poursuite de Jean Sans-Terre. Emporté par une fuite rapide, le lâche monarque s'était déjà réfugié derrière les murs de Parthenay en Poitou. Il y resta dans l'inaction,

(1) *Chronique de Saint-Denis. — La Philippide*, chant x.

n'osant plus tenir la campagne et reparaître devant les Français. Le fils de Philippe ne put l'atteindre; mais il parcourut avec son armée tout le pays qui avait accueilli le roi anglais, recouvra presque toutes les places dont il s'était emparé et y laissa de fidèles garnisons. Sa colère tomba principalement sur la châtellenie de Thouars, qu'il ravagea par le fer et la flamme, et sur la capitale de l'Anjou, trop souvent portée à changer de maître. Il en rasa les murailles, et fit rentrer sous la domination de son père toutes les dépendances du comté d'Angers. Les étrangers qu'il y trouva et qui avaient soutenu le parti de Jean furent chargés de fers. Quant aux indigènes, le prince leur accorda la paix, à condition que désormais ils demeureraient constamment attachés aux intérêts de la France.

Tandis que Louis, son fils aîné, portait ses armes dans le Midi, triomphait du roi d'Angleterre, qui se retirait sur les côtes de l'Océan pour y attendre les résultats de l'invasion projetée avec ses alliés, Philippe-Auguste se dirigeait vers le Nord, où la guerre devait prendre un caractère plus imposant que sur les rives de la Loire. Il avait devancé ses rivaux et convoqué tous ses vassaux avant que les confédérés eussent pu se mettre en mouvement. Le rendez-vous général de l'armée de France était à Péronne. C'est là qu'emportés par un irrésistible élan de nationalité, se rassemblèrent autour de l'oriflamme, mystérieuse bannière enlevée à la châsse des martyrs qu'elle ombrageait, la vaillante chevalerie, le puissant baronnage et les milices des bourgeois appelées de chaque ville, de chaque bourgade et de chaque manoir par le tocsin bondissant dans les beffrois de toutes les communes.

Déjà l'empereur Othon avait assis son camp sur les

bords de l'Escaut et à Mortagne. Mais comme cette ville ne pouvait contenir toutes les forces féodales qui se rendaient sous le gonfanon de leur suzerain, les autres chefs placèrent leurs tentes de jonc et de paille dans des lieux plus éloignés. Les uns se protégeaient contre le soleil ou la pluie, seulement par des branches d'arbres; les autres s'emparaient des cabanes dans les campagnes, après en avoir chassé les habitants.

Sur la frontière même de la Flandre était campé le duc de Brabant, Henri, tout à la fois beau-père d'Othon et gendre de Philippe-Auguste. Il commandait à mille lances que lui avait fournies le Brabant, dont le peuple est terrible dans les combats et accoutumé au maniement des armes.

Derrière ce premier camp s'étendaient les chevaliers des deux Lorraines, hommes à l'air simple, mais à l'esprit rempli de finesse et de fourberie, sortis de la belle et fertile contrée située entre le pays des Gaules et celui des Teutons, de ces lieux où la Moselle, voisine de la Meuse, arrose de ses eaux limpides les villes de Toul, de Metz et de Trèves.

Henri III, duc de Limbourg et sire des Ardennes, conduisait de nombreux soldats, habiles tireurs d'arbalètes; mais son fils Galerand n'avait point suivi les étendards de l'empereur, il avait embrassé la cause du roi de France.

Les lourds gens d'armes de la Saxe marchaient avec leur duc Albert. C'est avec orgueil qu'ils voyaient Othon, leur compatriote, élevé à l'empire; aussi étaient-ils tous prêts à verser leur sang pour sa défense. Les enfants de la Westphalie et des contrées que baigne la Roer obéissaient à Conrad, sire de Dortmund. Le Tecklenbourg avait envoyé le comte Othon, et le pays d'Utrecht Guillaume le Velu, comte de Frise et de Hollande, dont les hardis et

barbares chevaliers se promettaient le pillage du plantureux pays de France. Un parent du roi, Philippe de Courtenai, comte de Namur, encore à la fleur de l'âge, avait aussi amené son contingent aux confédérés. Ce prince devait recevoir plus tard de la main du pape le diadème impérial, sans parvenir à s'asseoir sur le trône sacré de Constantinople. Hugues de Boves, préférant l'exil aux douceurs de la paix, conduisait les bandes nombreuses des routiers endurcis aux armes; il était étroitement uni au comte de Boulogne, que la confiscation de ses fiefs et châtellenies avait empêché de faire ses convocations féodales.

Quatre-vingt-dix mille Anglais, chevaliers, archers, hommes des communes et servants de bataille, avaient débarqué sur les côtes de Flandre; ils attendaient avec impatience le moment d'inonder la France de leurs épais bataillons, et de venger les défaites successives du fils de Henri II.

Le comte de Flandre avait réuni sous ses bannières tous ses chevaliers possédant fiefs et châtellenies et les courageuses milices des communes d'Ypres, de Gand, de Lille, de Bruges, d'Oudenarde et de Courtrai, et les Belges et les Blavotins furieux, et les terribles Isengrins. Ces villes et ces peuples n'avaient point oublié la dévastation de leur pays par le roi de France et les châtiments qu'ils en avaient reçus l'année précédente, en retour de leurs fautes.

Les forces réunies des confédérés s'élevaient, selon les chroniqueurs, à plus de deux cent mille combattants; elles étaient suivies d'un grand nombre de chariots, parmi lesquels plusieurs étaient remplis de cordes et de chaînes destinées aux vaincus. Malgré l'infériorité numérique de son armée, Philippe, ainsi qu'il avait été décidé au parle-

ment de Soissons, n'attendit pas l'attaque, et le lendemain de la Madeleine (23 juillet) il se mit en mouvement, quitta Péronne et entra dans la Flandre, portant partout le fer et la flamme, sans que les alliés essayassent de l'arrêter. Il était campé sous les remparts de Tournai, lorsque les ennemis partirent des environs de Mortagne, où ils s'étaient rassemblés, et débouchèrent par Courtrai, Mons et Lille, afin de l'envelopper. Ils s'arrêtèrent à deux lieues des Français et hésitèrent quelque temps à prendre l'offensive. Le roi proposa d'aller les attaquer; mais son conseil l'en dissuada, vu la situation avantageuse de leur camp et la supériorité de leurs forces. Le duc de Brabant, qui ne se trouvait qu'à regret dans les rangs de la ligue, l'avait d'ailleurs informé, par un courrier, de la difficulté des chemins, que d'épaisses plantations de saules et un marais fangeux rendaient impraticables aux chevaux et aux chariots. Il fut donc ordonné qu'on retournerait en arrière et que l'on prendrait la route du Hainaut, afin d'obliger les confédérés de quitter leur camp pour voler à la défense de cette province. Instruit de ce mouvement, l'empereur s'imagina que les Français s'abandonnaient à la fuite, et voulut qu'on les poursuivît en ordre de bataille (27 juillet).

Pendant que les troupes de Philippe-Auguste défilaient par la route de Lille et que les ennemis s'avançaient avec précipitation, Guérin, frère profès de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem et évêque de Senlis, homme rempli de prudence et de valeur, s'écarta du gros de l'armée, à la tête de trois mille sergents à cheval et arbalétriers. Suivi du vicomte de Melun, il alla examiner quelle était la marche des confédérés. Du haut d'un tertre il aperçut une multitude de soldats qui se répandaient avec ardeur dans la plaine; il lui était impossible de les embrasser

d'un seul coup d'œil; l'éclat des boucliers le disputait à celui des astres, les casques répétaient la lumière du soleil, et le balancement des gonfanons agitait l'air. Alors Guérin dit au vicomte de Melun: « Ils viennent, croyant « ne pouvoir nous atteindre assez vite au gré de leurs « désirs: toi, reste ici, pour mieux reconnaître leurs mou- « vements et leurs intentions, tandis que j'irai prévenir « le roi, qui n'a confiance qu'en moi. »

A la nouvelle que l'ennemi s'avançait en masse, Philippe-Auguste donna ordre de s'arrêter et manda les barons afin de prendre leur conseil. Ils dirent qu'il ne fallait pas songer à livrer bataille un jour de dimanche, qui n'était pas destiné à répandre du sang, que les confédérés n'oseraient pas violer par une bataille le saint temps de repos, et voulurent que l'on continuât le chemin. Comme le roi adopta cet avis, on chevaucha jusqu'à un petit pont nommé le pont de Bouvines, entre le lieu appelé Sanghin et la ville de Cisoing. Déjà la plus grande partie des troupes avait passé ce pont, qui traverse la rivière de Marque. Le roi, fatigué de la marche, s'était désarmé et se reposait un peu sous l'ombrage d'un frêne, près d'une petite chapelle dédiée à monseigneur saint Pierre, lorsque arrivèrent haletants deux messagers de l'arrière-garde, criant à merveilleux cris que l'ennemi venait, que le vicomte de Melun et les hommes légèrement armés étaient en grand péril, et qu'ils ne pourraient soutenir longtemps la vive attaque des confédérés. A ces mots le roi se leva, entra dans la chapelle, et après une courte prière il sortit, se fit armer hâtivement, et monta à cheval d'un air tout joyeux, comme s'il eût été convié à une noce ou à quelque fête. Les hérauts d'armes criaient de toutes parts dans la plaine: Aux armes, barons! aux armes! Les

trompettes et les clairons commencèrent à retentir, et les chevaliers qui avaient déjà passé le pont, à revenir sur leurs pas. On rappela l'oriflamme de Saint-Denis, qui devait marcher en avant de toutes les autres bannières au front de la bataille. Mais comme elle tardait, on ne l'attendit point; le roi partit à grande course de cheval et se plaça à la première ligne, de sorte qu'il n'y avait personne entre lui et les ennemis.

Othon et les siens parurent surpris et effrayés de la subite volte-face des Français; ils firent un mouvement, se replièrent sur la droite et s'étendirent vers l'ouest; ils couvraient la partie la plus élevée de la plaine, au nord de l'armée du roi, de sorte qu'ils avaient devant les yeux le soleil, qui ce jour-là était plus ardent qu'il n'avait été précédemment. Philippe déploya ses troupes au midi de celles de l'ennemi, front à front, le soleil à dos, sur une ligne de mille quarante pas de long, à peu près égale à celle des confédérés. Au centre et au premier front se tenait le roi, près duquel étaient rangés côte à côte Guillaume des Barres, Barthélemi de Roie, Gauthier le Jeune, Pierre de Mauvoisin, Gérard Latruie, Étienne de Longchamp, Guillaume de Mortemar, Jean de Rouvrai, Guillaume de Garlande, Henri comte de Bar, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, tous gens de cœur et dont plusieurs s'étaient unis par un serment solennel pour défendre jusqu'à la mort la personne du roi. A la droite du champ on distinguait Eudes duc de Bourgogne, le comte de Beaumont, et Gaucher de Châtillon, comte de Saint-Pol, l'un des plus grands capitaines de son siècle, le vicomte de Melun et l'évêque de Senlis, Guérin, à qui Philippe avait confié le soin de ranger les bataillons. L'avant-

garde, devenue l'aile gauche, était sous les ordres des comtes de Dreux et d'Auxerre, premiers princes du sang. Le comte de Dreux s'était placé en face de Renaud de Boulogne et des Anglais, contre lesquels il nourrissait une ancienne haine. Armé de toutes pièces, le belliqueux évêque de Senlis visitait avec rapidité les uns et les autres, les encourageait à combattre vigoureusement pour l'honneur de la patrie et du roi, et à se souvenir de leurs ancêtres, qui, victorieux dans tous les combats, avaient toujours détruit les ennemis, et surtout à prendre garde que l'armée des confédérés, plus nombreuse, ne cherchât à les envelopper. « Seigneurs chevaliers, leur criait-il, le champ est grand: élargissez vos rangs; ordonnez-vous en telle sorte que vous puissiez combattre tous ensemble et tous sur un même front. »

L'aile gauche de l'armée ennemie était conduite par le comte de Flandre, l'aile droite par les comtes de Salisbury et de Boulogne. Othon, couvert d'or et revêtu des ornements impériaux, se tenait de même au centre de son armée, où flottait son étendard entouré de faisceaux d'armes et traîné sur un char dont la surface resplendissait d'or. On voyait une aigle de bronze doré, d'une grandeur prodigieuse, tenant dans ses serres un dragon se gonflant de la queue et des ailes, montrant ses dents horribles et tournant vers les Français sa gueule béante. Au moment d'en venir aux mains, le roi, parcourant les rangs, adressa ce bref et simple discours à ses barons et à toute l'armée: « En Dieu est placé tout notre espoir « et notre confiance. Le roi Othon et tous les siens sont « excommuniés par notre seigneur le pape; ils sont « les ennemis de la sainte Église et les destructeurs de « ses biens. Les deniers qui paient leur solde, ils les ont

« enlevés aux clercs, aux églises et aux pauvres de Dieu, « dont les plaintes élevées jusqu'aux cieux les forceront « à succomber sous nos coups. Mais nous, quoique pé- « cheurs, nous jouissons de la communion de l'Église, « avec laquelle nous sommes en paix et qui nous assiste « de ses prières, et nous défendons, selon notre pouvoir, « les libertés du clergé. Ayons donc courage et confiance « en la miséricorde de Dieu, qui nous donnera la victoire « sur nos ennemis et les siens (1). » De longues acclamations accueillirent ces paroles du roi, auquel les chevaliers demandèrent sa bénédiction. Alors Philippe éleva la main, pria Dieu de les bénir tous; puis les trompettes sonnèrent. Au premier bruit des instruments militaires, le chapelain du roi, Guillaume le Breton, qui nous a donné une description fort détaillée de cette bataille, et qui se tenait derrière lui, et un autre clerc, entonnèrent ensemble le psaume : *Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui instruit mes mains au combat*, et continuèrent jusqu'à la fin. Ils chantèrent ensuite : *Que Dieu se lève*, jusqu'à la fin; puis, *Seigneur, en ta vertu le roi se réjouira*, jusqu'à la fin, aussi bien qu'ils purent, car les larmes s'échappaient de leurs yeux et les sanglots se mêlaient à leurs chants (2).

Cent cinquante sergents d'armes à cheval, tirés du corps des milices de Soissons, tous roturiers, eurent la gloire d'engager la grande bataille de Bouvines. Animés d'une courageuse ardeur, ils se précipitent audacieusement sur les nobles hommes de Flandre et de Germanie, qui se trouvaient vis-à-vis d'eux. Ceux-ci demeurèrent

(1) *Chronique de Saint-Denis*. — *La Philippide*, chant x.
(2) Guillaume le Breton, *Vie de Philippe-Auguste*.

d'abord immobiles à leur poste, honteux d'être attaqués par des sergents et non par des chevaliers. Mais lorsqu'ils se virent pressés, leurs chevaux blessés et renversés par ces intrépides bourgeois de Soissons, ils les chargèrent avec furie, les démontèrent et les tuèrent presque tous. Délivrés de cette poignée d'hommes, les orgueilleux Flamands vinrent provoquer les barons de France, et l'un d'entre eux, Eustache de Maquilin, d'illustre origine, s'avance au milieu de la plaine, suivi de ses nombreux compagnons, et, d'une voix superbe, s'écrie à plusieurs reprises : ***Mort aux Français!***

Déjà de tous côtés retentissait le bruit horrible des clairons, quand Michel des Harmes sort des rangs et se précipite contre Eustache, qui continuait à crier : ***Mort aux Français!*** et lui transperce son bouclier. Eustache fond sur son adversaire, le presse et cherche à le frapper de sa lance; il atteint le cheval, qui tombe et roule avec son maître. Alors Hugues de Malaune, Pierre de Reims, et la troupe des Champenois, et le comte de Beaumont, et le comte de Sancerre, et Gauthier de Châtillon, et Matthieu de Montmorency, volent au secours du brave chevalier. Le comte Ferrand s'élance avec ses milliers d'escadrons pour s'opposer à leurs rudes coups, et bientôt l'aile droite des Français et la gauche des confédérés sont aux prises. L'ordre de bataille est rompu, les rangs se mêlent, le combat s'engage corps à corps, les lances se brisent, les glaives et les poignards se heurtent, et les haches d'armes levées se promènent sur les hauts cimiers; mais le fer ne peut atteindre les guerriers lors même qu'au milieu de cet effroyable tourbillon d'hommes et de chevaux ils sont renversés dans la poussière, « tant ils ont couvert leurs membres de plis de fer, et enfermé leur poitrine sous

des cuirasses, des pièces de cuir, et d'autres sortes d'armures. »

Cependant Michel des Harmes se relève de dessous son cheval avec l'aide de ses compagnons, remonte sur un nouveau coursier qu'il rencontre privé, comme beaucoup d'autres, de son maître, et se jette encore sur Eustache de Maquilin; il le serre dans ses bras vigoureux, lui enlève son casque, et après lui avoir découvert le visage et la gorge, afin d'ouvrir un passage à son glaive, il le frappe en disant: « Reçois la mort que ton orgueil promettait aux Français. » Au milieu des cris de carnage et de sang, un jeune chevalier de Flandre, Buridan, s'écriait, comme s'il se fût diverti dans un joyeux tournoi: *Que chacun se souvienne maintenant de sa dame.* Il fut bientôt fait prisonnier ainsi que Gauthier de Ghistelle. Le duc de Bourgogne, transporté de fureur, agitait son glaive d'un bras agile parmi les épais bataillons de la Flandre et du Hainaut. Mais, tandis que dans l'excès de son audace il renverse tous ceux qui s'offrent à ses coups, et qu'il se jette, tête baissée, sur les ennemis, son fidèle coursier, percé de mille glaives et affaibli par l'effusion de son sang, tombe et entraîne son noble maître dans sa chute. Malgré ses efforts et sa valeur, le duc eût péri si une troupe de Bourguignons ne se fût empressée de lui porter secours. Comme ses vassaux le priaient de prendre quelque repos: « Il n'en sera rien, leur répondit-il; j'ai perdu le destrier qui me conduisait à l'ennemi, mon honneur exige que je cherche à le venger. » Il dit, et s'élance de nouveau dans les rangs des coalisés.

Aussitôt les chevaliers flamands volent à sa rencontre avec non moins d'ardeur. Les Bourguignons suivent leur seigneur, et comme lui ils se signalent par un courage à

toute épreuve. Des deux côtés les combattants s'engagent sur toute la plaine, et se pressent tellement qu'il leur est difficile de se servir de leurs armes. Ce fut une rude bataille. Vous eussiez vu dans cette épaisse mêlée les vêtements de soie attachés au haut des armures pour faire reconnaître chaque chevalier à des signes certains, frappés et déchirés en mille lambeaux par les flèches, les masses, les lances et les glaives. Le comte de Saint-Pol se faisait remarquer au milieu de ses illustres compagnons par des exploits presque incroyables. En butte aux soupçons du roi, qui se défiait d'un grand nombre de ses barons, il avait déclaré à l'évêque de Senlis *qu'il s'allait montrer un bon traître.* « Semblable à l'épervier qui disperse les canards effrayés, » il chasse devant lui tous ceux qu'il rencontre. Le glaive à la main, il s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis, écarte ceux qui le serrent de près à droite et à gauche, et répand de tous les côtés la terreur et la mort. Épuisé de fatigue, le comte s'était retiré un peu à l'écart des batailles, lorsqu'il vit un de ses fidèles arrêté et fait prisonnier par les Flamands; alors baissant la tête et embrassant le cou de son cheval d'Ibérie, il se précipite de nouveau dans la mêlée, et arrive auprès de son chevalier. Au même instant il se redresse, tire son épée, disperse les ennemis qui l'entourent et le frappent à la fois d'une douzaine de lances, sans qu'aucune puisse le blesser, grâce à la bonté de ses armes, délivre le prisonnier et le ramène avec lui sain et sauf.

Après trois heures de combat et plus, les gens de Flandre, sur lesquels avait pesé tout le faix de la bataille, se montraient moins animés, et le comte Ferrand lui-même, au milieu du désordre d'une armée à demi vaincue, voyait se dissiper ses flatteuses espérances. Il soutint

cependant jusqu'à l'extrémité l'honneur de la journée. Haletant et couvert de blessures, il se traînait à peine, lorsqu'il fut aperçu par Hugues de Mareuil et Gilles d'Athies. Ces deux chevaliers coururent aussitôt vers lui, et le comte accepta la lutte. Mais abattu à terre et navré de mainte grande plaie, il leur remit son épée, se rendit à discrétion et fut lié avec beaucoup de Flamands, ses chevaliers. Tous ceux qui suivaient sa bannière, le voyant prisonnier, prirent la fuite, furent tués ou pris.

Les plus grands efforts des alliés furent dirigés vers le centre de bataille, où étaient revenues en toute hâte les légions des communes qui avaient dépassé le pont de Bouvines, et voulaient participer à la gloire de cette journée. Toutes ces milices, et principalement les bourgeois de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais, de Compiègne, accoururent au commencement de l'action avec l'oriflamme de Saint-Denis au milieu d'elles, outrepassèrent les batailles (escadrons) de chevaliers, et se mirent devant le roi à l'encontre d'Othon et de ses hommes, près de l'enseigne royale au champ d'azur semé de fleurs de lis d'or, que portait Galon de Montigny, chevalier d'une fortune médiocre, mais d'une valeur éprouvée. Malgré leur courage, les légions des communes furent aisément écartées par les hommes d'armes d'Othon, et des deux côtés la noblesse en vint aux mains. Les Allemands, bardés de fer, attaquaient les Français avec fureur, et s'efforçaient de pénétrer jusqu'au roi; mais Guillaume des Barres et tous les chevaliers préposés à sa garde lui firent un rempart de leurs corps.

Philippe, pour qui tout le monde tremblait, ne put cependant souffrir l'inaction à laquelle on semblait vouloir le condamner. Impatient de combattre, il se jeta

l'épée à la main dans la mêlée, et en dépit des efforts de ses chevaliers, qui s'exposaient aux plus grands périls et dont cent vingt périrent sous ses yeux, il fut bientôt environné et vivement pressé par les gens de pied. Tandis qu'il se défendait avec une indomptable valeur, qu'il immolait les plus audacieux, quelques-uns d'entre eux passèrent derrière lui et le trébuchèrent jusqu'à terre de son cheval avec des lances et des crocs de fer; son excellente armure l'empêcha seule d'être tué. A la vue du roi renversé et foulé aux pieds des chevaux, Pierre Tristan et Galon de Montigny se précipitèrent au-devant de lui pour le garantir. Le dernier élevait et agitait l'étendard royal, afin d'avertir l'armée du danger que courait le suzerain et d'appeler secours. En même temps ils écartaient à grands coups d'épée tous ceux qui osaient l'approcher. Le sire de Boulogne, animé d'une inconcevable fureur, s'élançait cependant vers lui pour l'achever, lorsqu'un respect dont il ne fut pas le maître, et qui glaça son courage, arrêta son bras prêt à frapper. Il tourna ses armes d'un autre côté et alla se mesurer avec le comte de Dreux.

Au moment où Galon de Montigny donnait le signal de détresse, Guillaume des Barres, le digne successeur des Renaud et des Roland, tenait Othon par son heaume et lui portait des coups terribles. Il était sur le point de s'emparer de l'empereur, lorsqu'on entendit crier: *Aux Barres! aux Barres! secours au roi!* Il lâche aussitôt sa noble proie, vole au secours de Philippe et arrive au corps de bataille avec les milices des communes. Le preux chevalier se porte alors en avant et dissipe les ennemis, « faisant si grande place à l'entour, que l'on y pouvoit mener un char à quatre roues, tant il éparpilloit et abattoit de gens

devant lui (1). » Déjà le roi avait été dégagé, et il s'était élancé sur le cheval de Pierre Tristan. Devenu par sa chute plus terrible encore et plus dangereux, il se jeta de nouveau sur l'ennemi avec une foule de chevaliers rassemblés autour de lui par le péril auquel il venait de s'exposer et l'honneur de combattre sous ses yeux.

Pendant ce temps, d'éclatantes actions se passaient à l'aile gauche aux prises avec l'aile droite des coalisés. Là étaient Renaud de Boulogne et bon nombre de routiers du Brabant. Tantôt le bras du comte était armé d'une énorme lance de frêne, tantôt il maniait le poignard de miséricorde ou brandissait sa longue épée. Le brillant cimier de son casque agitait dans les airs une double aigrette en fanons de baleine, bizarre ornement qui relevait encore sa haute taille. A ses côtés marchaient Hugues de Boves, Arnould d'Oudenarde, le comte de Salisbury et l'élite des chevaliers anglais. Du côté des Français s'avancent pour combattre cette troupe vaillante, le belliqueux évêque de Beauvais, que Renaud accusait d'être l'auteur de son exil de la cour de France, Thomas de Saint-Valery, à la tête des gens de Gamaches et du Vimeux, les fils de Robert et le comte de Ponthieu. Ces guerriers, rejetant la lance et tirant le glaive, se chargèrent avec fureur, et la mêlée devint si épaisse que l'aile gauche ne tarda pas à se confondre avec le corps de bataille. Othon, rempli de fureur, y promenait sa terrible hache d'armes et la faisait retomber de ses deux mains sur les Français. Il renversait les uns, blessait les autres, sans pouvoir briser entièrement leurs forces ni porter l'effroi dans leurs âmes. Il cherchait le roi Philippe, afin de se mesurer avec lui,

(1) *Chronique de Saint-Denis.*

et Philippe, à son tour, s'efforçait de l'atteindre et ne formait d'autre vœu que de pouvoir le rencontrer seul à seul. Guillaume, seigneur de Longchamp, dont la taille est gigantesque et la force encore plus grande, le précède; une longue épée à la main, il fait un horrible carnage parmi les Saxons. Mais tandis qu'il frappe sans prendre un instant de repos tous ceux qui résistent, un homme de Flandre lui lance son bâton pointu comme le fer d'une halène; il passe à travers les ouvertures du casque qui transmettent les rayons de la lumière. Blessé mortellement, Guillaume tombe de cheval et rend le dernier soupir.

Le chevalier des Barres entreprend aussitôt de venger sa mort; méprisant des ennemis trop faibles et trop faciles à vaincre, il se jette dans la bataille et se dirige vers l'endroit où flottait l'étendard impérial. Othon devient à son tour le but de toutes les attaques des plus braves chevaliers français. Pierre de Mauvoisin est déjà parvenu jusqu'à lui, il saisit son cheval par la bride et s'efforce en vain de le tirer hors de la presse. Au même instant accourt Gérard Scropha, il porte à Othon un grand coup de coutelas dans le milieu de la poitrine, mais sa pesante armure de fer repousse la pointe aiguë des épées. Gérard redouble furieux; alors le cheval de l'empereur, levant la tête, reçoit à travers l'œil, et jusqu'à la cervelle, l'estocade destinée à son maître. L'animal, forcené de douleur, se cabre, emporte violemment Othon hors de la mêlée, et tombe mort à quelque distance en le faisant rouler avec lui dans la poussière. Mais l'un de ses fidèles, Girard de Hostmar, arrive en toute hâte, lui donne son coursier et le protége de son corps. L'empereur, remonté en selle, ne retourne point au combat, à l'exemple de Philippe, son noble

PHILIPPE - AUGUSTE.

P. 331.



K. Girardet del. P. Girardet sc.

L'agile chevalier atteint le fugitif, saisit le derrière de son armure et enfonce sa main vigoureuse entre le casque et le cou.

rival; passant d'une extrême confiance à l'excès de la crainte, il se met à fuir loin du champ de bataille.

Pendant ce temps, Gérard se précipite au-devant de l'intrépide des Barres et l'arrête un instant dans sa marche. Mais des Barres a vu Othon; il s'élance à sa poursuite et ne lui donne aucun repos. Enfin l'agile chevalier atteint le fugitif, il saisit le derrière de son armure, au-dessus de ses larges épaules, et enfonce sa main vigoureuse entre le casque et le cou. Tandis qu'il s'efforce de détacher le casque de la tête, afin de lui couper la gorge avec son poignard, Guillaume le Velu, comte de Frise, Girard de Renderadt, Othon de Tecklenbourg, le chevalier de Dortmund et une troupe de Saxons arrivent au secours de l'empereur. Tous leurs efforts réunis ne peuvent triompher de Guillaume des Barres; alors ils plongent leurs glaives dans les flancs du coursier qui le porte et parviennent de cette manière à dégager de ses mains opiniâtres leur seigneur exposé au plus grand danger. Ainsi délivré, Othon prend de nouveau la fuite, abandonnant son aigle et son char impérial. Furieux de voir sa proie lui échapper, des Barres se raffermit sur ses pieds au milieu des chevaliers qui l'enveloppent; il se débat comme un lion, frappe tour à tour de son poignard ou de son épée, et résiste de toute la vigueur de son courage à leurs impétueux efforts. Il se défendait depuis longtemps seul contre tous, et déjà il avait abattu une foule d'ennemis, quand parut le sire de Saint-Valery, suivi de deux mille hommes de pied. Le petit nombre de chevaliers allemands qui restaient encore furent entourés, et des Barres, s'élançant sur un cheval, poussa en avant et les eut bientôt dispersés. Mais tous ne se sauvèrent pas impunis, car les Français firent successivement prisonniers Guillaume le Velu, Conrad le West-

phalien, Girard de Renderadt, le comte de Tecklenbourg, le seigneur d'Ostemale et beaucoup d'autres chevaliers distingués par leur noblesse. Les rangs du parti d'Othon commencèrent à s'éclaircir : les ducs de Brabant et de Limbourg, que la force seule avait attachés à ses intérêts, et qui dans le fond de leur cœur penchaient pour le roi, se hâtèrent de l'imiter et se retirèrent en diligence. Alors le camp des impériaux devint une déroute : l'étendard d'Othon fut pris, le dragon brisé, et l'aigle d'or, que les Allemands avaient regardé comme le présage de leur triomphe, déposé aux pieds de Philippe, les ailes arrachées et rompues.

Dans l'endroit seul où combattaient le comte de Boulogne et les Anglais, la victoire se montrait encore indécise. Ils avaient d'abord vivement assailli les gens de Dreux, du Perche, du Ponthieu et du Vimeux, et leur avaient fait éprouver quelque perte. A ce spectacle, l'évêque de Beauvais, frère du comte de Dreux, ne put modérer son impatiente ardeur, et poussa droit au comte de Salisbury, prince doué d'une force prodigieuse et d'une rare bravoure. Dans la crainte de contrevenir aux saints canons qui défendaient aux ecclésiastiques de verser le sang, le bon prélat ne se servait ni de la lance ni de l'épée; mais il tenait à la main une massue de fer avec laquelle il assommait tous les hommes assez hardis pour s'approcher à la portée de son bras redoutable. Il frappa le général des Anglais sur le sommet de la tête, brisa son casque et lui fit mesurer la terre de toute la longueur de son corps. L'évêque avait auprès de lui un châtelain du nom de Jean, sire de Nivelle; il lui commanda d'arrêter Salisbury prisonnier et de recevoir la récompense de ce fait d'armes. Il en renversa ensuite beaucoup d'autres avec la même massue et con-

traignit à la fuite les plus vaillants, auxquels la vue de leur comte enchaîné avait inspiré un sentiment d'effroi. Le fameux chef de routiers, Hugues de Boves lui-même, n'eut pas honte de tourner le dos. Il avait dit avant le combat au comte de Boulogne, qui montrait le danger d'attaquer au milieu de la plaine les Français, dont il connaissait la bravoure et les exploits : « Tu fuiras comme un lièvre timide; pour moi, je resterai mort ou chargé de fers. » Hugues se laissa néanmoins entraîner dans la déroute, et Renaud ne quitta point le champ de bataille; il avait disposé une troupe de sergents à pied en un double cercle hérissé de longues piques : c'était de cette formidable enceinte qu'il s'élançait pour répandre la mort dans les rangs des Français. Était-il vivement poursuivi, ou voulait-il prendre un instant de repos, il y trouvait un asile sûr, inaccessible aux chevaliers, dont la plupart avaient brisé leurs lances. Enfin le roi, voulant se délivrer de ce corps d'intrépides combattants, envoya contre lui trois mille piquiers français. Ceux-ci jetèrent bientôt le désordre dans ces rangs pressés, les enfoncèrent et en firent un horrible carnage.

La perte de son asile, le fracas des armes, les cris des mourants et des fuyards qui retentissent dans la plaine, excitent la fureur de Renaud et le rendent plus redoutable. Accompagné de six chevaliers demeurés fidèles à leur seigneur lige, il se rua en désespéré au milieu des escadrons du roi. Devant le comte fuyaient des troupes entières, lorsque son cheval, blessé à mort, s'abattit sous lui. Dans ce moment un homme des communes accourt, le poignard de miséricorde à la main, et cherche un défaut dans l'armure pour y plonger le fer. Il n'en trouve pas; mais ayant coupé les fils d'argent qui retenaient le casque,

il écarte les deux fanons de baleine, arrache le casque, marque d'une large blessure le front du comte mis à découvert, ensanglante son beau visage et le menace de lui couper la gorge. Renaud lui résiste encore de la main et s'efforce de repousser la mort. Par bonheur pour lui, survient Guérin, l'évêque de Senlis. « Sire évêque, lui crie Renaud, ne permettez pas que je sois ainsi assassiné; ne souffrez pas que ce maudit sergent se puisse réjouir d'être l'auteur de ma mort. » Guérin lui répondit : « Il n'en sera pas ainsi, noble comte, » et il ordonna au sergent de se retirer. Il fit ensuite relever le blessé, dont le visage et les membres étaient inondés de sang, et l'aida, aux applaudissements de tous, à remonter à cheval. L'évêque le confia ensuite à la garde de Jean de Nivelle, le chargeant d'aller offrir au roi cet agréable présent (1).

Tous les chevaliers ennemis étaient tués, prisonniers ou en déroute; cependant sept cents fantassins brabançons, enrôlés sous la bannière du comte de Salisbury, paraissaient encore disposés à se défendre. Thomas de Saint-Valery se précipita sur cette troupe belliqueuse avec cinquante chevaliers et deux mille hommes de pied, les enfonça, les rompit et les força de se sauver en désordre. Il en avait massacré le plus grand nombre. Les joyeuses fanfares des trompettes et des clairons annoncèrent alors aux Français leur victoire. Telle fut la fin de la mémorable journée de Bouvines, dont le souvenir est demeuré à juste titre si national, et dans laquelle le peuple prouva qu'il devait compter pour quelque chose dans les nobles destinées de la France. Ainsi fut vaincue et dissipée la plus redoutable armée qui eût paru dans l'Occident depuis un

(1) *La Philippide*, chant XI. — *Chronique de Saint-Denis.*

siècle, après une lutte de six heures et des événements si différents. De cette armée dont les chefs s'étaient partagé la France, trente mille hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille, et cinquante mille entre les mains des vainqueurs.

Malgré leur fatigue, les Français ne songèrent plus qu'à ramasser du butin. Celui-ci se plaît à s'emparer d'un coursier, d'autres enlèvent dans les champs les armes abandonnées; l'un s'empare d'un bouclier, l'autre d'un glaive ou d'un casque, un troisième de vêtements et d'armures. Plus heureux encore sont ceux qui prennent quelques-uns de ces chars remplis de vases d'or, de toutes sortes d'ustensiles et de vêtements en soie. Chacun de ces chars, porté sur quatre roues, est surmonté d'une chambre qui ne diffère en rien de la chambre nuptiale d'une nouvelle mariée, tant ces chambres tressées en osier brillant renferment dans leurs vastes contours d'effets, de provisions de bouche et de précieux ornements. A peine seize chevaux attelés peuvent-ils suffire pour enlever les dépouilles dont ils sont chargés. Quant au char sur lequel Othon avait dressé son dragon, il tomba sous les coups de la hache, et ses débris devinrent la proie des flammes. Le roi ne voulut point faire servir l'aigle à son triomphe; il le fit restaurer et l'envoya au compétiteur d'Othon, à Frédéric II, auquel il dut apprendre que les faisceaux de l'empire passaient entre ses mains par une faveur du Ciel (1).

Comme la nuit approchait, les barons abandonnèrent ce vaste théâtre de carnage, sur lequel plana bientôt le silence de la mort. Quand ils furent rentrés sous leurs

(1) *La Philippide*, chant XI.

tentes, le roi manda par-devant lui tous les nobles hommes faits prisonniers durant la bataille. On compta cinq comtes : Ferrand de Flandre, Renaud de Boulogne, Guillaume de Salisbury, Othon de Tecklenbourg et Conrad de Dortmund; vingt-cinq seigneurs portant bannières, et beaucoup d'autres revêtus de l'ordre de chevalerie. Philippe leur accorda à tous la vie, quoique ceux qui étaient ses hommes liges fussent coupables et dignes de la mort. Ils furent chargés des fers qu'ils destinaient aux Français, placés sur des charrettes, pour être conduits sous bonne garde en diverses prisons. Le roi envoya Renaud à Péronne, où il fut plongé dans un cachot obscur de la tour et garrotté avec des chaînes de fer entrelacées ensemble avec une merveilleuse habileté, et si courtes qu'il pouvait à peine faire un demi-pas. Philippe donna le général des Anglais, Guillaume Longue-Épée, au comte de Dreux, afin qu'il l'échangeât avec son fils Robert, pris à Nantes et retenu depuis longtemps en prison au delà de la mer. Quant à Ferrand, il le traîna enchaîné à sa suite.

La France salua d'un long frémissement de joie la victoire de Bouvines. Partout éclatèrent les transports les plus vifs, partout le retour du roi offrit le spectacle d'une marche triomphale. « En tous les lieux où s'étend le sol de notre vaste royaume, qui contient dans son sein tant de bourgs, tant de châteaux, tant de villes, tant de comtés, tant de duchés, dans toutes ces provinces soumises à tant d'évêques, dont chacun administre la justice dans son diocèse, et fait publier ses édits dans d'innombrables domaines, toute cité, tout village, ressent avec la même ardeur les joies d'une victoire commune. Sur tous les points du royaume on n'entend résonner que les

mêmes acclamations; toutes les bouches célèbrent à la fois la gloire, l'honneur du roi; partout les clairons retentissent et proclament hautement les sentiments publics; chevaliers, citoyens, habitants des champs, tous brillent sous des vêtements de soie, de lin très-fin ou de pourpre. Les flambeaux de cire ne cessent de briller et chassent les ténèbres; la nuit, subitement transformée en jour, resplendit d'éclat et de lumière (1). Les clercs chantaient par les églises doux chants en louanges de Notre-Seigneur; les cloches sonnaient à carillon par les abbayes et par les églises; les moutiers étaient solennellement ornés dedans et dehors de draps de soie; les rues et les maisons des bonnes villes étaient vêtues et parées de riches *garniments;* les voies et les chemins étaient jonchés de rameaux d'arbres verts et de fleurs nouvelles (2). »

Sur le passage de la pompe triomphale, où l'on voyait flotter l'oriflamme de Saint-Denis et l'étendard royal mêlés aux bannières des communes, tout le peuple, petits et grands, hommes et femmes, vieux et jeunes, accouraient en grande compagnie; les vilains et les moissonneurs s'assemblaient, leurs râteaux et leurs faucilles sur les épaules (car c'était au temps de la récolte des blés), pour contempler Ferrand enchaîné. Le comte, à l'égard duquel s'accomplissait d'une si triste manière la prophétie faite à la vieille Mathilde sa tante, était placé sur une litière, traînée par deux chevaux bais, que dans la langue populaire on nommait aussi *ferrands*. Les vilains, les vieilles et les enfants l'accablaient de leurs sanglantes railleries

(1) *La Philippide*, chant XII.
(2) *Chronique de Saint-Denis.*

et riaient aux éclats de voir deux *ferrands* emporter un troisième *ferrand*, et Ferrand bien *enferré*.

Philippe-Auguste entra dans Paris au son des cloches et des instruments de guerre, revêtu de ses ornements royaux et traîné sur un char magnifique, au milieu des joyeuses acclamations des bourgeois et de tous les écoliers de l'Université, qui étaient allés à sa rencontre. Ils célébrèrent sa victoire par des chants et des hymnes d'allégresse, et firent une fête sans égale. « Les écoliers dépensèrent moult en festins et bombances, » et les réjouissances publiques durèrent sept jours et sept nuits. Pendant ce temps, les milices communales, dont la valeur avait jeté un si vif éclat pendant la bataille, remirent leurs prisonniers au prévôt de Paris; plus de cent chevaliers, sans compter les *petites gens*, étaient tombés entre leurs mains. De ces nobles hommes, les uns furent conduits dans les diverses prisons du royaume, les autres enfermés au Grand et au Petit Châtelet, sous la surveillance des archers du roi. Philippe en donna un certain nombre aux communes, comme récompense de leurs services. Il ordonna d'emprisonner dans la *tour du Louvre* le pauvre Ferrand, qui s'était flatté de l'espoir d'entrer en triomphe à Paris. Après quoi, voulant que la postérité conservât à jamais le souvenir d'une si glorieuse victoire, il fonda en dehors des murailles de la cité de Senlis une abbaye dite *de la Victoire*, sous l'invocation de saint Victor de Paris, et la dota de grands biens et de nombreux priviléges.

La journée de Bouvines, une des journées mémorables de notre histoire, fut un événement national. Toutes les classes du peuple français, même le clergé, eurent leurs représentants sur le champ de bataille. Ses résultats

furent immenses. Cette victoire porta au plus haut degré l'ascendant moral de la France ; baptême de gloire pour la royauté, elle l'affermit, elle resserra son alliance avec les communes, sanctionna la sentence des pairs contre le roi Jean et les récentes conquêtes de Philippe, donna pour l'avenir une terrible leçon à la féodalité, dont l'indépendance venait de succomber, et confondit à jamais les espérances des princes qui avaient rêvé le démembrement de la France.

Après les fêtes destinées à célébrer son triomphe, le roi se rendit en toute hâte dans le Poitou avec ses chevaliers, afin de réprimer l'insubordination des vassaux des provinces méridionales et d'achever l'œuvre commencée par le prince Louis. La présence du vainqueur de Bouvines suffit pour ramener à son parti presque tous les seigneurs que Jean Sans-Terre en avait détachés. Par la médiation de Pierre Mauclerc, duc des Bretons, il les reçut à foi et hommage, ainsi que le vicomte de Thouars, dont il avait d'abord résolu de se venger. Il ne lui manquait pour couronner ses succès que d'investir le roi d'Angleterre dans Parthenay, où la nouvelle de la défaite des confédérés l'avait accablé de douleur et rempli de crainte. Il se trouvait alors dans une triste position, à dix-sept milles seulement du camp des Français, entre les mains desquels Dieu semblait vouloir le livrer. Il résolut d'obtenir la paix, et envoya son favori, le comte de Chester, à Philippe, pour entamer des négociations. Comme ce monarque était peu disposé à épargner un ennemi irréconciliable, Jean ne crut pouvoir échapper au danger qu'en interposant l'autorité du pape, dont il se disait le vassal. Le légat intervint, et alors le roi montra une modération inattendue : satisfait des avantages durables

qu'il avait obtenus, il consentit à une trêve de cinq ans, moyennant le paiement de 60,000 livres sterling. Chaque parti dut garder ses prisonniers et rentrer dans les limites antérieures à l'invasion du prince anglais: ainsi le roi de France conservait toutes ses conquêtes.

Les comtes de Flandre et de Boulogne ne purent obtenir du vainqueur des conditions aussi favorables. La cour des pairs prononça la confiscation de leurs seigneuries, et le roi, malgré toutes les instances des parents de Renaud, ne voulut point lui donner la liberté. Il assura même la possession de Boulogne et de Calais à Philippe son fils, né d'Agnès de Méranie, par le mariage de ce prince avec la fille du comte. Il traita la Flandre avec moins de rigueur. La comtesse Jeanne, s'étant rendue à Paris, accompagnée des principaux châtelains du pays, se jeta aux pieds du roi, et lui demanda avec larmes et soumission de briser les fers de son époux, et l'assura qu'il paierait ce bienfait par une éternelle fidélité. Philippe se laissa fléchir, accorda mainlevée de la confiscation, et consentit à recevoir rançon pour le comte Ferrand et les autres prisonniers, en stipulant toutefois que les forteresses de Valenciennes, d'Ypres, d'Oudenarde et de Cassel seraient détruites aux propres frais des habitants, et que les fortifications de toutes les autres villes de Flandre ne pourraient être augmentées sans son consentement. Jeanne accepta ces dures conditions, auxquelles les Flamands refusèrent d'obéir; et comme elle n'aimait pas son mari, elle ne réclama pas l'exécution de la parole royale, et Ferrand resta encore plus de douze ans prisonnier. Son allié Othon ne pouvait lui être d'aucun secours. Abandonné de ses partisans après sa honteuse défaite, qui avait été le triomphe du pape, il s'était retiré dans son duché hérédi-

taire de Brunswick. Il y vécut obscurément trois à quatre ans encore, gardant jusqu'à la fin les insignes de l'empire, mais ne songeant plus à inquiéter la France ou à défendre ses prétentions à la couronne contre son heureux compétiteur.

CHAPITRE XII

EXPÉDITION DU PRINCE LOUIS EN ANGLETERRE.
— MORT DE PHILIPPE-AUGUSTE.

État du royaume après la bataille de Bouvines. — Naissance de saint Louis. — Ligue des barons anglais contre le roi Jean. — Grande charte. — Jean déposé par les barons. — La couronne d'Angleterre offerte à Louis de France. — Opposition inutile du pape. — Descente de Louis en Angleterre. — Son entrée à Londres, où il est couronné roi. — Siége de Douvres. — Mort de Jean Sans-Terre. — Couronnement de Henri III. — Trêve de quarante jours. — Bataille de Lincoln. — Louis retiré dans Londres. — Il sollicite des secours. — Dispersion d'une flotte partie de Calais. — Capitulation de Louis. — Son retour en France. — Famille de Philippe-Auguste — Mort de Philippe son petit-fils. — Maladie du roi. — Son testament.

Tant de fois victorieux par lui-même et par le prince Louis son fils, aussi redouté de ses ennemis que chéri de son peuple, le roi de France put s'occuper désormais à consolider ses conquêtes, à calmer autour de lui les inquiétudes et les passions, et travailler sans relâche au bonheur et au repos de ses sujets. En effet, il était parvenu à ce point de puissance dont les rois ont besoin pour les protéger efficacement, la tranquillité des peuples soumis à des princes faibles étant pour l'ordinaire bien peu assurée. Philippe venait de terrasser l'orgueil de l'Allemagne. Il avait non-seulement humilié l'Angleterre dans la personne de son lâche monarque, mais il l'avait encore

dépouillée de ses riches provinces du continent et les avait réunies à son domaine. Les grands fiefs étaient soumis ou entre les mains de vassaux fidèles. La Flandre, dont le comte gémissait captif dans la tour du Louvre, obéissait à l'autorité nominale d'une femme. Un prince de quatorze ans, que le sang et l'inclination attachaient au roi, gouvernait la Champagne. Eudes, duc de Bourgogne, avait plusieurs fois signalé sa fidélité envers Philippe. C'était un prince du sang qui portait la couronne ducale de Bretagne. Troublé par les fureurs de la guerre des albigeois, le Languedoc ne pouvait inspirer aucune crainte. L'effet moral de la bataille de Bouvines avait été plus décisif encore sur la masse des petits vassaux. Le clergé, reconnaissant envers le roi dont les armes l'avaient protégé, se montrait disposé à servir ses idées absolues. Par des alliances et des traités ou par la force de ses armes, Philippe avait réuni au domaine royal l'Artois, le Vermandois, le Boulonais et l'Auvergne. On ne reconnaissait plus déjà cette monarchie qui, sous Louis VII son père et ses prédécesseurs, avait été réduite à une partie de l'Ile-de-France et de la Picardie. Aucun souci ne troublait d'ailleurs sa félicité. Le prince Louis partageait avec bonheur ses travaux et se rendait chaque jour plus digne de lui succéder. Blanche de Castille lui avait donné un fils qui portait le nom de Philippe, illustré par son aïeul. Enfin, l'union la plus parfaite régnait dans la maison royale, et la France jouissait des douceurs de la paix.

La naissance d'un second fils que Blanche donna à son époux sembla être une suite de ces prospérités et prépara une nouvelle joie au royaume des lis. Ce prince, qui devait porter plus tard la couronne avec tant de justice, d'éclat et de sainteté, vint au monde à Poissy, le 25 avril 1215,

jour de la Saint-Marc, et fut nommé Louis sur les fonts sacrés. On sonnait ordinairement les cloches à grandes volées en l'honneur de saint Marc évangéliste. Lorsque les habitants de Poissy apprirent l'accouchement de la princesse, ils firent cesser les sonneries. Blanche demanda aux nobles personnes qui entouraient son lit le motif de ce silence dans un jour consacré à l'allégresse. Ils lui répondirent que la crainte de troubler son repos avait suspendu le joyeux carillon. Blanche voulut qu'on remît toutes les cloches en branle pour remercier Dieu de la naissance de son fils, et, afin de laisser plus de liberté aux réjouissances populaires, elle se fit transporter dans une ferme peu éloignée, qui conserve encore le nom de *grange Saint-Loys*.

Tandis que la France marchait rapidement vers ses glorieuses destinées sous la protection de son roi, l'Angleterre devenait le théâtre de graves événements, résultats des désastres de Jean Sans-Terre et de la défaite de ses alliés. Guillaume le Conquérant avait créé dans ce pays la royauté féodale, et avait pris une attitude violente à l'égard des vaincus, afin de les façonner à l'obéissance. Ses successeurs, exagérant les droits et les conséquences de cette royauté, s'armèrent d'un pouvoir sans bornes, souvent tyrannique, et aussi odieux aux seigneurs normands qu'aux serfs saxons. Les barons ne purent supporter que leurs biens et leur vie fussent livrés aux caprices des rois; ils voulurent recouvrer leurs priviléges, et plusieurs fois ils les réclamèrent, mais sans aucun succès. L'explosion de leur sourd mécontentement avait été longtemps arrêtée par l'habileté politique de Henri II et les qualités chevaleresques de Richard Cœur-de-Lion; elle éclata devant la pusillanimité de Jean Sans-Terre.

L'hommage que le meurtrier d'Arthur avait fait de sa couronne à Innocent III avait porté au comble le mépris qu'inspirait sa personne. Un prélat dévoué à la cause nationale, ce même Étienne Langton que le pape l'avait forcé d'installer à Cantorbéry, se mit à la tête de l'opposition formée contre le pouvoir arbitraire du monarque. Langton chercha des armes contre la tyrannie, et exhuma d'un monastère une vieille charte dans laquelle Henri Ier, lors de son avénement au trône, énumérait les abus des règnes précédents, les extensions illégitimes des droits du roi sur ses vassaux, et en promettait le redressement. Renouvelée sous Étienne, cette charte fut de nouveau confirmée par Henri II; mais ces deux princes ne corrigèrent point les abus qu'elle proscrivait. Le 20 novembre 1214, au retour de Jean après sa malheureuse expédition d'Anjou, Langton réunit les barons à l'abbaye de Saint-Edmondsbury, leur remit sous les yeux la charte de Henri Ier, dont ils avaient déjà entendu la lecture avec acclamations dans une conférence particulière à Londres. Entraînés par l'éloquence de l'archevêque, émus par le souvenir des outrages dont Jean les avait abreuvés, ils prêtèrent l'un après l'autre sur l'autel le serment d'exiger le rétablissement de la charte, ou de renoncer à leur allégeance et de faire la guerre à Jean, s'il refusait de se renfermer dans les bornes légales que ses prédécesseurs avaient reconnues.

Les confédérés ayant appelé aux armes leurs vassaux, les petits et les francs tenanciers qui relevaient immédiatement du roi se rendirent à Londres, où Jean avait rassemblé sa cour plénière, dans la maison des Templiers (6 janvier 1215). Ils lui signifièrent leur requête comme une espèce d'ultimatum, et, afin d'entraîner la population saxonne, ils réclamèrent aussi la confirmation des lois

d'Édouard le Confesseur. Le roi, qui ne savait rien de la coalition et n'avait rien prévu, se répandit d'abord en menaces et ordonna aux barons de renoncer à leurs insolentes réclamations. Mais lorsqu'il les vit bien déterminés à lui faire la guerre, il les pria de lui accorder jusqu'à Pâques pour songer à cette affaire importante et satisfaire à la dignité de sa couronne (1). Ils lui octroyèrent sa demande; or le roi essaya de mettre à profit ce délai. Dans l'espérance de détacher le clergé de cette ligue formidable, il lui offre une charte particulière par laquelle il lui garantissait la liberté des élections ecclésiastiques, et envoie à Rome un de ses affidés, Guillaume de Mauclerc, afin de se concilier les bonnes grâces du pape, son suzerain, et de réclamer son appui contre les barons. En même temps il prend la croix et fait vœu de conduire une armée en Palestine. Il n'avait aucune volonté de faire la guerre aux infidèles, mais il couvrait ainsi son despotisme de tous les priviléges accordés aux croisés.

Les prélats ne se laissèrent point prendre à cet appât; ils ne voulurent pas séparer leur cause de celle de la noblesse, et tous les confédérés, loin de céder à la crainte, députèrent aussi à Rome l'un des plus animés d'entre eux, Eustache de Vesci, chargé de présenter leur défense au souverain pontife. Sans attendre son retour, dès que le délai convenu fut expiré, les barons, suivis de plus de deux mille chevaliers et d'une foule de clients et de vassaux, s'avancèrent avec un appareil militaire jusqu'à Barkley, à quinze milles d'Oxford, où le roi faisait alors sa résidence. Jean leur fit demander quelles étaient leurs prétentions. Ils réclamèrent la charte de Henri Ier, et lui

(1) Matthieu Pâris, *ann.* 1215.

envoyèrent la liste des articles qui l'étendaient en l'expliquant. Il n'en eut pas plutôt entendu la lecture qu'il s'écria, transporté de fureur : « Que ne me demandent-ils aussi mon royaume? Et pensent-ils qu'ils obtiendront jamais des libertés qui me rendraient leur esclave? Je n'accorde rien et ne veux rien accorder. » Les négociations furent aussitôt rompues, et les barons, abjurant leurs serments de fidélité, élurent pour chef Robert Fitz-Walter, qui prit le titre de *maréchal de l'armée de Dieu et de la sainte Église*. La guerre était déclarée. Les lettres du pape au roi, au clergé et aux barons ne produisirent aucun effet.

L'armée de Dieu se mit aussitôt en marche, et assiégea, mais inutilement, Northampton ; elle prit d'assaut Bedford et entra dans Londres bannières déployées, au son des cloches et des acclamations des citoyens (24 mai). La désertion fut si générale autour de Jean, qu'à peine lui restait-il une escorte de sept chevaliers. Seul et fugitif, vainement il essaya de négocier; vainement il offrit de s'en rapporter à l'arbitrage du pape. Il réfléchit alors sur ce qu'il avait à faire, reconnut qu'il fallait céder et souscrire aux conditions exigées par les seigneurs en révolte. Des conférences s'ouvrirent dans la vaste plaine de Runningmead, entre Windsor et Staines. Les débats ne durèrent que peu de jours, et le 19 juin le roi signa les articles que lui avaient signifiés les barons ligués, c'est-à-dire la *grande charte* ou charte des libertés, que les Anglais regardèrent comme une conquête vraiment nationale. Cet acte fameux confirmait en général les immunités et les franchises du clergé, garantissait les barons contre le despotisme royal, et les arrière-vassaux contre le despotisme des barons. Il réservait au grand conseil national le droit d'imposer un escuage (impôt de guerre) ou quelque

aide extraordinaire; ordonnait que la cour des plaids communs ne suivît plus la personne du roi et se tînt en lieu fixe; réglait la tenue des assises des comtés ou tribunaux secondaires; défendait d'arrêter, emprisonner, déposséder, mettre hors la loi, exiler ou atteindre en aucune façon tout homme libre qu'en vertu d'un jugement légal de ses pairs ou de la loi du pays. La charte donnait encore à tous les marchands la pleine et sûre liberté de venir en Angleterre, d'en sortir, d'y rester et d'y voyager par terre et par eau, pour vendre et acheter, sans aucune *maltôte* (*male tolta pecunia*, argent levé injustement); protégeait les bourgeois, et interdisait de priver le *vilain* de ses instruments aratoires pour l'acquit d'une dette ou d'une amende. Le roi promettait en outre de ne nommer que des juges capables et intègres, de modérer les corvées royales et seigneuriales pour la réparation des routes et des ponts, et de renvoyer sur-le-champ du royaume tous les soldats étrangers. De plus il autorisait les barons, s'il violait quelques articles de la charte qu'il leur octroyait, « à le poursuivre et à le molester de toutes façons jusqu'à ce que l'abus eût été réformé. »

Profondément humilié de ce traité solennel et des concessions faites à ses rebelles vassaux, Jean s'abandonna à de violents transports de fureur. Il rugissait à la manière d'une bête féroce, grinçait des dents, roulait les yeux, rongeait du bois et de la paille, comme s'il eût été fou, et de temps à autre il s'écriait : « Malédiction sur la misérable mère qui m'a engendré! Pourquoi m'a-t-on bercé sur les genoux? Pourquoi m'a-t-on laissé croître pour mon malheur? On aurait dû m'égorger au lieu de me présenter des aliments. » Il donna ensuite des ordres secrets afin de commencer la guerre contre les seigneurs,

se retira dans l'île de Wight, et écrivit au pape pour solliciter de nouveau son secours. Innocent III répondit par une bulle qui cassait et annulait la grande charte comme extorquée par la force, et défendait, sous peine d'anathème, au roi de l'observer, aux barons, ainsi qu'à leurs complices, d'en réclamer l'observation (24 août 1215). Mais l'archevêque de Cantorbéry refusa de promulguer la sentence de Rome; le clergé et les seigneurs demeurèrent unis, et les foudres d'Innocent III s'émoussèrent contre une telle résolution.

Les armes des routiers eurent plus de succès que les anathèmes du pape. A l'appel du roi, un grand nombre de chevaliers étrangers du Poitou et de la Gascogne, auxquels il promettait tout, argent, terres, descendirent sur les rivages d'Angleterre. Quarante mille mercenaires brabançons, flamands, normands, basques, tous les aventuriers de la Gaule, femmes et enfants, conduits par Hugues de Boves, échappé à la bataille de Bouvines, s'embarquèrent pour se partager les comtés de Norfolk et de Suffolk, dont la charte de concession leur avait été envoyée par Jean. Une horrible tempête assaillit dans la Manche cette flotte de brigands, lorsqu'ils étaient près d'atteindre le rivage. Leurs petits navires, trop faibles pour résister à la violence du vent, s'ouvrirent ou se brisèrent contre les écueils. Hugues de Boves fut englouti avec une grande partie de ses compagnons. Le nombre des cadavres était si considérable, que l'air en fut infecté; on trouva des enfants noyés dans leur berceau; tous ces malheureux devinrent la proie des poissons ou des oiseaux (1). Les autres prirent terre, et à ces étrangers

(1) Matthieu Pâris.

vint bientôt se joindre une multitude de Flamands et de Lorrains armés de lances et de pieux. A la tête de ces farouches soldats, Jean et son frère, le comte de Salisbury, commencèrent une guerre d'extermination contre les seigneurs et contre tout le peuple. Poussé par un insatiable désir de vengeance, le roi infligea un terrible châtiment aux contrées septentrionales. Rien ne put échapper à la sanguinaire avidité de ses hordes mercenaires, auxquelles il donnait lui-même l'exemple. Les villes, les villages, les châteaux furent livrés au fer et à la flamme. Les habitants cherchèrent un asile dans les forêts; les champs restèrent abandonnés et sans culture, et bientôt un voile de deuil couvrit l'Angleterre.

Dépouillés de tout, réduits à la dernière extrémité, et néanmoins décidés à ne pas reprendre le joug d'un roi odieux et parjure, les barons adoptèrent une résolution désespérée, celle d'invoquer l'appui d'un prince étranger. Ils envoyèrent donc à Paris le comte de Winchester et le maréchal de l'armée de Dieu, avec des lettres scellées de leur grand sceau, pour offrir la couronne d'Angleterre au prince Louis de France, allié à la famille des Plantagenêts par son mariage avec Blanche de Castille, petite-fille de Henri II, s'il consentait à venir les trouver à la tête d'une bonne armée (janvier 1216). Lorsque les ambassadeurs arrivèrent, Louis achevait dans le Languedoc un pèlerinage armé contre les albigeois. Il fut rappelé en toute hâte et entra en négociations avec les seigneurs. Leur offre flattait dans Philippe-Auguste l'orgueil du père et du conquérant; il ne voyait cependant qu'avec une joie mêlée de crainte son fils disposé à l'accepter. « Quand messire Loys s'apperçut que le roi ne voloit : « Sire, dit-il, s'il vous plaisoit, j'entreprendrois cette besogne. —

Par la lance Saint-Jacques, reprit Philippe, fais ce qu'il te plaist; mais crains que n'en vienras à ton escient, car Anglais sont traîtres et félons, ne te tiendront parole. » Alors le jeune prince demanda et obtint vingt-cinq otages, fils des plus notables familles d'Angleterre, en garantie de la fidélité des barons. Son père le laissa ensuite s'occuper de ses préparatifs de guerre, et expédier sur-le-champ outre mer dix barons et force chevaliers et servants d'armes, qu'il devait bientôt suivre lui-même avec une puissante armée. Les seigneurs français s'embarquèrent à Calais, remontèrent la Tamise sans obstacle et furent reçus à bras ouverts dans Londres.

A la nouvelle de l'entreprise du prince Louis, le pape conçut de vives inquiétudes, et chargea son légat, du nom de Gualo, de se rendre à la cour de Philippe-Auguste pour empêcher son fils d'envahir le royaume d'Angleterre. Le cardinal légat présenta au roi des lettres d'Innocent III, qui le priait de ne pas permettre que le prince accomplît son dessein, mais au contraire de protéger le roi Jean et de le défendre comme vassal et homme lige de l'Église romaine. « Le royaume d'Angleterre, répondit Philippe, n'a jamais été ni ne sera le patrimoine de saint Pierre : aucun roi ni prince ne peut donner sa couronne ni la rendre tributaire sans l'aveu de ses barons, qui sont obligés à la défense de l'État. » Tous les seigneurs présents applaudirent au dire du roi par un murmure approbateur. Mais, afin de ne pas s'engager dans une lutte directe et personnelle avec le pape, il renvoya l'affaire à la cour des pairs, qui s'assembla le lendemain à Melun, en présence du légat. Le prince vint au parlement et chargea un de ses chevaliers de le défendre; ses raisons, si bonnes qu'elles furent, ne satisfirent point le cardinal Gualo,

dont les instructions étaient positives. Il défendit à Louis, sous peine d'excommunication, d'envahir un royaume devenu fief du saint-siége, et au roi Philippe de l'aider dans cette entreprise. Le monarque affecta de l'hésitation, mais le prince se tournant rapidement vers son père : « Sire, dit-il, je suis votre homme lige pour les fiefs que je tiens de vous en ce pays de France; mais vous devez être étranger à ce qui concerne l'Angleterre. Je vous prie donc de ne point empêcher mon projet, car je soutiens une juste cause; j'ai résolu de combattre jusqu'à la mort, s'il le faut, pour l'héritage de mon épouse (1). » Philippe, voyant la ferme résolution de son fils, ne s'opposa plus à son entreprise et le congédia en lui donnant sa bénédiction.

Excité à braver les anathèmes pontificaux par Blanche de Castille, femme d'un caractère héroïque, et par l'éclat d'une couronne qui serait le prix de sa victoire, Louis hâta les préparatifs de son départ. A l'époque fixée, il alla s'embarquer à Calais avec les comtes de Dreux et du Perche, et un grand nombre d'autres barons, chevaliers et sergents d'armes, ayant juré l'expédition. Sa flotte, composée de six cents navires et de quatre-vingts barques bien équipées, mit à la voile par un vent favorable; il devint bientôt orageux, et la tempête dispersa les vaisseaux. Les marins des cinq ports d'Angleterre en prirent quelques-uns; les autres se dirigèrent vers une petite île sur les côtes pour réparer leurs avaries. Jean campait dans le voisinage de Douvres avec tous ses routiers, afin de s'opposer aux Français. Mais à peine eut-il vu briller leurs armoiries et leurs gonfanons à mille couleurs qu'il man-

(1) Matthieu Pâris.

qua de cœur, tourna le dos, s'enfuit sans combattre comme à la Roche-aux-Moines, laissant son ennemi débarquer sans obstacle sur le rivage de Sandwich (30 mai).

Louis se montra le digne fils du vainqueur de Bouvines; ses premiers pas sur le sol anglais furent marqués par des succès; il assiégea et réduisit le château de Rochester. Mais au lieu d'attaquer l'importante ville de Douvres, dont il aurait pu s'emparer dans la première consternation où la fuite de Jean avait jeté les siens, il marcha sur Londres. Après avoir dissipé les bandes de mercenaires qui occupaient les environs de cette ville, il y fit son entrée, et fut accueilli avec des acclamations de joie et d'enthousiasme de la part des seigneurs et du peuple (2 juin). Conduit en procession à Saint Paul, il reçut l'hommage de ses nouveaux sujets, et jura solennellement de les gouverner par de bonnes lois et de les réintégrer dans leurs patrimoines confisqués au profit de Jean. Le prince, que son affabilité, sa douceur et son courage rendaient cher aux Français, et qui en avait reçu le nom de *Cœur-de-Lion* ou de *Lion pacifique*, sut aussi gagner l'affection des Anglais, et s'attira leur confiance en conférant l'office de chancelier à Simon de Langton, frère de l'archevêque de Cantorbéry. L'excommunication que le cardinal Gualo, selon sa menace, lança contre lui, contre tous ses complices et ses fauteurs, produisit peu d'impression; Louis en appela au pape et fit plaider sa cause à Rome, tandis qu'il enlevait à son rival les provinces de l'Angleterre.

En effet, la campagne s'ouvrit sous les auspices les plus favorables. A la tête de ses Français et des barons de race normande, le jeune roi reçut la soumission du Lincolnshire, du Yorkshire et de tous les comtés voisins de la capitale. Le roi d'Écosse, Alexandre, s'empressa de

23

le reconnaître et de lui offrir son amitié, et bientôt on vit accourir sous ses bannières ou retourner sur le continent la plupart des mercenaires que Jean avait enrôlés. A la sommation de Louis, les comtes d'Oxford, d'Albermale de Warenne, de Pembroke, d'Arundel, Howard, une foule d'autres des plus grands seigneurs, et le comte de Salisbury lui-même, désertèrent la cause de Jean Sans-Terre et se serrèrent autour du nouveau trône. Les confédérés s'occupèrent alors de réduire les forteresses encore fidèles à Jean. Toutes les villes qui refusèrent de reconnaître Louis furent saccagées ou rudement rançonnées par les chevaliers français et anglais. Louis investit le château de Douvres, et le comte de Nevers assiégea celui de Windsor. Le prince avait reçu de son père une machine formidable, appelée Mauvoisin, à l'aide de laquelle il espérait faire d'horribles ravages sur les murailles et en finir au plus tôt. Mais Douvres était défendu par un vaillant homme, Hubert de Burgh, qui avait eu le temps de le munir de toutes les choses nécessaires à une longue défense. Sa conduite et sa valeur paralysèrent tous les efforts des Français, obligés de se tenir à une trop grande distance des remparts, et bientôt forcés de changer le siége en blocus. Hubert ne se laissa épouvanter ni par la menace de pendre à sa vue son frère aîné, fait prisonnier à Norwich, ni par celle de ne donner aucun quartier à sa garnison et de la passer au fil de l'épée. Louis perdit inutilement quatre mois sous les murs de Douvres, dont il avait juré de s'emparer. C'est là qu'Alexandre, roi d'Écosse, vint le visiter et lui rendre hommage pour toutes les terres qu'il tenait des suzerains normands.

Sur ces entrefaites, Jean Sans-Terre, auquel le désespoir avait inspiré quelque énergie, ayant rassemblé le

peu de chevaliers encore attachés à sa cause, les réunit aux aventuriers gascons et poitevins que commandait Savary de Mauléon, et parcourut avec ces derniers débris de sa puissance les provinces de Norfolk et de Suffolk. Il ravagea toutes les terres des partisans du prince français et obligea son principal lieutenant, le comte de Nevers, à lever le siége de Windsor. Il entra ensuite à Lynn, ville attachée à ses intérêts et dont les habitants le reçurent avec joie, se dirigea sur Wisbeach et résolut de se rendre à Fossdike, en traversant le Wash de Cross-Keys. Tandis que son armée passait cette petite rivière, un gouffre formé par le flux de la marée et le cours incertain de la Welland, engloutit tous les chariots et les bêtes de somme qui portaient le trésor royal, les vases précieux, ses joyaux et toutes les richesses qu'il aimait chèrement. Il éprouva une si profonde douleur de la perte de ces objets, qu'il en tomba malade et s'arrêta dans un couvent de religieux de Saint-Benoît, à Swineshead. Le soir il se gorgea outre mesure de pêches et de cidre nouveau. Cette pernicieuse gloutonnerie, la fatigue, le chagrin et les suites de la débauche, accrurent la violence de son mal. Il voulut néanmoins reprendre sa route; mais, obligé de quitter son cheval pour une litière, il fut conduit avec difficulté au château de Sleaford. Là il retrouva assez de forces pour écrire au pape et lui recommander ses enfants. Le lendemain on le transporta à Newark-Castle, et trois jours après il expira, chargé de la haine publique, en désignant son fils aîné Henri pour son successeur (19 octobre 1216).

Trois mois avant la mort de Jean Sans-Terre, le pape Innocent III, ce génie puissant et redoutable, ce zélé protecteur de la cause royale en Angleterre, était descendu

dans la tombe, et avait eu pour successeur Honorius ou Honoré III, pontife d'une volonté moins forte et d'un caractère moins persévérant. Cette double mort semblait devoir affermir la couronne sur la tête de Louis. Il n'en fut pas ainsi : déjà le mécontentement agitait les esprits ; les Anglais ne voyaient pas sans jalousie le nouveau roi distribuer imprudemment une partie de ses conquêtes à ses nobles compagnons d'armes. Il avait donné au sire de Nevers le comté de Winchester et à Gilbert de Gand celui de Lincoln, au préjudice des indigènes ; à d'autres il avait abandonné des châteaux, des villes ; enfin il favorisait exclusivement les Français. Cette conduite excitait de fréquentes querelles entre ces derniers et leurs alliés. Les Anglais disaient que le prince Louis, s'il lui arrivait de subjuguer leur pays, avait formé le projet, d'accord avec son père, d'exterminer ou de bannir tous les riches vassaux du royaume et de les remplacer par des étrangers. De là des méfiances et de nombreuses défections dans les rangs des chevaliers qui avaient déserté la cause de Jean pour s'attacher à lui.

Au milieu de ces circonstances, Louis s'imagina cependant qu'après la mort de son rival tout allait fléchir sous son autorité. Persuadé qu'il y avait nécessité pour lui de se rendre à Londres afin d'y recevoir les hommages du reste de la nation, il quitta Douvres, dont le brave gouverneur résistait toujours à ses menaces comme à ses promesses, et rentra dans la capitale. Il se trouva bien éloigné de ses espérances. Sa conduite, l'insolence et l'avidité des seigneurs lui avaient aliéné bon nombre de barons. D'ailleurs, la haine des Anglais s'était éteinte avec leur tyran. Le fils aîné de Jean, Henri Plantagenêt, enfant de dix ans, ne devait point hériter de l'horreur

qu'on portait à son père. La nation n'avait aucun grief à lui opposer; elle se ressouvenait des brillantes qualités et de la grandeur de ses ancêtres. Ainsi le comte de Pembroke, suivi des seigneurs restés fidèles au monarque défunt, conduisit à Glocester le jeune Henri et le fit sacrer et couronner dans la cathédrale de cette ville, en présence du légat Gualo, par l'évêque de Winchester (28 octobre). Le légat reçut du nouveau roi le serment de vassalité à l'Église de Rome au nom du pape, qui embrassait chaleureusement la cause de l'héritier des Plantagenêts. Dès le même jour, le comte de Pembroke prit le titre de curateur du royaume, et convoqua sous quinzaine un grand conseil à Bristol. Henri III y parut entouré d'un nombreux cortége d'évêques, d'abbés, de comtes, de barons et de chevaliers. Tous prêtèrent serment de fidélité à leur suzerain légitime. Dans cette assemblée il fut procédé à la révision de quelques articles de la grande charte imposée au roi Jean, et cet acte frappa de mort le parti français. Depuis ce moment l'Angleterre regarda Henri comme son roi et le prince Louis comme un étranger qu'elle avait appelé dans le but de la délivrer de la tyrannie, et dont le secours lui était désormais inutile.

Tandis que le cardinal-légat, dont le zèle était stimulé par Honorius, fulminait chaque semaine l'excommunication contre lui, et rappelait aux barons leur antique loyauté, Louis ne se laissa point décourager. Décidé à lutter avec énergie contre l'inconstance populaire et les commencements de sa mauvaise fortune, il leva le siége de Douvres et se mit en campagne pour continuer ses conquêtes. Il s'empara des châteaux de Hereford et de Berkhamstead; mais leur résistance le fit revenir des idées flatteuses qu'il avait conçues. Il résolut d'aller lui-

même en France chercher un renfort d'hommes et d'argent. Il accorda donc une trêve de quarante jours à Pembroke qui l'avait sollicitée, et se rendit à la cour de son père. Il n'en obtint pas tout l'appui qu'il espérait, car le roi, craignant de s'exposer aux anathèmes de l'Église, ne voulut point communiquer avec son fils excommunié. A son retour, il trouva presque tous les grands barons anglais revenus à l'hommage de Henri III, *leur droit sire*. Louis, ainsi abandonné, fut réduit à se soutenir avec ses propres forces et celles de la commune de Londres qui lui montrait un attachement obstiné. L'armistice expiré, les royalistes anglais investirent le château de Montsorel, défendu par dix chevaliers de race franque et leurs servants d'armes. Le prince envoya à leur secours la milice de Londres, six cents chevaliers français et vingt mille hommes, sous le commandement du comte de Perche. Quelques barons anglais suivaient aussi sa bannière. Les Français marchèrent vers l'ennemi, le forcèrent à lever le siége, et, au lieu de poursuivre les fugitifs, entrèrent dans Lincoln, au milieu des acclamations du peuple. Ils assiégèrent le château; leurs efforts échouèrent toutefois devant la résistance d'une garnison brave et dévouée aux intérêts du jeune Henri, et d'une héroïne célèbre, Nicolette de Camville.

Pembroke rassembla une armée avec une diligence incroyable et se dirigea aussitôt sur Lincoln. Sous les étendards du régent s'étaient réunis tous les plus illustres seigneurs d'Angleterre, et le cardinal-légat, revêtu de ses habits pontificaux, donnait à cette expédition un caractère religieux. En effet, il excommuniait les Français, accordait aux défenseurs de Henri les priviléges des croisés, et promettait la gloire et la palme du martyre à tous ceux

qui périraient dans la bataille. Effrayés du nombre de leurs adversaires, les Français ne jugèrent pas à propos d'aller à leur rencontre et les attendirent derrière les remparts de Lincoln. Après avoir jeté dans le château, par une fausse porte, les balistaires que guidait le routier Falcasius, Pembroke attaqua l'armée ennemie avec plus de confiance. La bataille fut longue et sanglante; mais les Anglais parvinrent à rompre la porte du Nord, que le comte de Perche avait confiée à la garde de gens de leur nation. Au même instant Nicolette de Camville, soutenue des mercenaires de Falcasius, fit une sortie vigoureuse et porta le désordre et la confusion dans les rangs des chevaliers du comte de Perche. Ce prince combattait avec courage, lorsqu'il reçut un coup de lance à travers la visière de son casque et tomba mort sur la place. Alors la déroute devint générale, et la victoire se déclara pour les Anglais (19 mai 1217). Cette bataille, que dans le langage du temps on appela « la belle de Lincoln, » détruisait toutes les espérances de Louis et affermissait la couronne sur la tête de Henri. Trois comtes, onze barons et quatre cents chevaliers tombèrent entre les mains des vainqueurs. La ville fut livrée au pillage et saccagée, en punition de son attachement à la cause des barons.

A la nouvelle du désastre de son armée, Louis se renferma dans Londres avec ce qui lui restait de troupes, et se hâta d'écrire à son père et à Blanche, sa femme, pour les informer de sa pénible situation et les prier de lui envoyer de prompts secours. Philippe, quoique très-affligé des revers de son fils, n'osait point l'aider ouvertement, dans la crainte d'exciter la colère du souverain pontife, protecteur des Plantagenêts. Blanche de Castille, indignée de voir le père de ses enfants ainsi abandonné sur une

terre ennemie, se présenta un jour devant le roi et lui dit avec larmes : « Comment, Sire, laisserez-vous donc votre fils mourir en terres étrangères ? Sire, pour Dieu, il doit être héritier après vous ! envoyez-lui au moins les revenus de son patrimoine. — Certes, Blanche, dit le roi, je n'en ferai rien. — Non, sire ? dit la dame. — Non, voir (Non, vrai). — Alors je sais que j'en ferai ! — Qu'en ferez-vous donc ? — Par la benoîte mère de Dieu ! j'ai de beaux enfants de monseigneur ; je les mettrai en gages, et bien trouverai qui me prêtera sur eux. » Elle quitta alors le roi comme hors d'elle-même. Quand Philippe la vit aller ainsi émue, il crut qu'elle allait exécuter ce qu'elle disait ; il la fit rappeler et lui dit : « Blanche, je vous donnerai de mon trésor autant que vous voudrez, et en ferez que bon vous semblera... Mais sachez de vrai que je ne lui enverrai rien. — Sire, dit madame Blanche, vous dites bien. » On lui délivra les grands trésors, et elle les envoya à son seigneur et maître (1).

Non contente d'avoir obtenu de son royal beau-père des secours en argent, la princesse rassembla en hâte des troupes nombreuses destinées à passer outre-mer : trois cents chevaliers et une foule de sergents d'armes, aux ordres de Robert de Courtenai, sur quatre-vingts gros vaisseaux et beaucoup de petits, escortés par des galères. Cette flotte partit de Calais sous le commandement d'un célèbre pirate, Eustache le Moine, Anglais de naissance et religieux défroqué. Les marins des cinq ports, sortis avec une escadre de quarante voiles de toutes grandeurs afin de joindre les vaisseaux français, les rencontrèrent dans la Manche et les attaquèrent avec courage. La victoire ne

(1) *Chronique de Reims.*

fut pas longtemps douteuse : malgré la supériorité du nombre, les Français, inhabiles aux manœuvres maritimes, ne purent résister avec succès à des marins éprouvés, et perdirent tous leurs vaisseaux en quelques heures, à l'exception de quinze (29 août 1217). Tous les chevaliers qui ne périrent pas dans les flots se rendirent à discrétion et furent conduits à Douvres, attachés par des cordes. Robert de Courtenai et Eustache le Moine tombèrent aussi entre les mains des vainqueurs. Celui-ci, qui s'était caché quand on s'empara de son vaisseau, offrait à Hubert de Burgh, le commandant des Anglais, une somme considérable pour sa rançon, lorsque survint Richard Fitzroy, né de Jean et de la fille du comte de Warenne. La vue d'Eustache, le seul Anglais de réputation resté fidèle au parti du prince étranger, lui causa tant d'indignation, qu'il tira son épée et le tua à l'instant même (1). Robert, plus heureux, quitta plus tard la prison pour le trône de Constantinople.

Toute espérance de secours était perdue, et Louis, resserré dans Londres par le comte de Pembroke, tenait ferme encore. Mais la résistance l'exposait à un danger inévitable; il résolut donc de traiter avec Henri, auquel tous les barons s'empressaient de faire leur soumission. Il envoya un de ses fidèles au légat et à Guillaume le grand maréchal d'Angleterre, offrant de sortir du royaume à des conditions qui ne fussent point indignes du nom français. Ils consentirent à une conférence qui s'ouvrit dans une île de la Tamise. Le jeune roi y parut assisté du légat, et un traité de paix fut conclu à des conditions honorables. Louis abandonna ses prétentions sur la cou-

(1) Matthieu Pâris.

ronne d'Angleterre, jura de ne jamais y revenir en ennemi, et d'engager de tout son pouvoir le roi son père à restituer à Henri les provinces conquises sur Jean Sans-Terre. Henri, de son côté, accorda une amnistie à tous ceux qui s'étaient attachés à la cause de Philippe-Auguste et à la cité de Londres tout entière, et jura de ratifier tous les priviléges et droits des barons et de la nation. On convint que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre sans rançon (11 septembre 1217). A la suite de cette charte de paix, le légat Gualo releva le prince Louis de son excommunication suivant la forme de l'Église, à condition toutefois qu'il paierait pendant deux ans le dixième de son revenu pour le secours de la Terre-Sainte.

Ainsi se termina l'expédition d'outre-mer, dont le début avait fait concevoir de si grandes espérances. Louis regagna tristement les côtes de France et arriva dans la noble cour de Paris. Le roi son père l'accueillit avec bonté et lui adressa quelques reproches, parce qu'il n'avait montré ni persévérance ni capacité, et avait perdu par ses propres fautes le beau royaume d'Angleterre. Les revers du prince ne purent cependant compromettre l'œuvre de Philippe, alors fortement consolidée. Les dernières années du monarque furent paisibles et respectées. L'Angleterre était tout occupée à guérir les blessures que lui avait faites la guerre civile; l'Empire obéissait au rival d'Othon, à Frédéric II, allié de Philippe; la papauté ne menaçait plus de ses anathèmes la maison de France, et les grands feudataires de la couronne, pleins de respect pour le vainqueur de Bouvines, semblaient s'habituer à la monarchie nouvelle. La paix entrait aussi dans les vœux du roi, qui devenait vieux et trouvait le repos agréable. Il consentit à prolonger pour quatre ans

la trève jadis conclue avec Jean Sans-Terre. La mort lui enlevait ses amis, ses anciens compagnons d'armes. L'année 1218 fut une année bien triste : le comte de Dreux, le comte d'Angoulême et la vieille Mathilde, comtesse douairière de Flandre, moururent à de courts intervalles. Le monarque fut surtout affligé de la perte du prince Philippe, l'aîné de ses petits-fils, âgé de neuf ans seulement, mais dont le savoir et l'intelligence étonnaient déjà les clercs, et auquel était fiancée Agnès de Donzi, riche héritière du comté de Nevers. Les droits au trône passèrent alors à Louis, le second dans la lignée, et dont l'enfance était alors entourée de puissants exemples de gloire et de vertu. La maison royale se composait ainsi de l'héritier immédiat de la couronne, Louis, comte d'Artois, de Philippe Hurepel (tête pelée), son frère, qui avait épousé Mahaud de Dammartin, fille de Renaud de Boulogne, et avait ce comté pour apanage, et de Marie de France, épouse du duc de Brabant. Le prince Louis avait trois fils de Blanche de Castille : Louis, Jean et Robert. Leur mère, que sa beauté, son esprit, sa vertu et la force de son caractère faisaient regarder comme le plus bel ornement de la cour de France, les élevait dans la crainte du Seigneur, sous les regards de Dieu.

Cependant le roi Philippe entrait dans sa cinquante-sixième année, et les fatigues d'un règne de quarante ans si largement occupé avaient plus affaibli son corps que l'âge. Aussi prévoyait-il bien qu'il approchait de la fin de sa carrière, et il se disposait à la fournir en roi très-chrétien. La reine Ingeburge était revenue auprès de lui, et ils habitaient ensemble la tour du Louvre, le palais de la Cité, ou le manoir de Pacy-sur-Eure. Cette dernière résidence lui avait été conseillée par Rigord, son médecin

et son historien, comme le lieu le plus propre à réparer ses forces. Il montrait une grande considération pour la reine, comme s'il se fût repenti des chagrins qu'il lui avait causés. Afin de se consoler de ne pouvoir plus guider ses braves chevaliers à la victoire, il consacrait le reste de ses jours à l'agrandissement et à l'embellissement de la capitale de son royaume, distribuait des sommes considérables aux pauvres et prenait garde de ne s'écarter en rien de l'équité, vertu que les rois pratiquent si difficilement. Il employait aussi une grande partie de son revenu à bâtir des églises, à réparer des monastères, et ses pieuses donations sont attestées par de nombreuses chartes de cette époque. Dans toutes les églises et tous les monastères on priait le Ciel pour la conservation du généreux monarque.

En effet, depuis l'été de 1222, Philippe-Auguste était miné par une fièvre lente qui diminuait chaque jour ses forces. Ses médecins, Gillon et le moine Rigord, ne le quittaient plus et s'efforçaient de combattre par leur science le danger de la maladie. Le roi, que cette fièvre saisissait, à divers intervalles, d'un frisson mortel, comprit toute la gravité de son mal, et se fit transporter au château de Saint-Germain-en-Laie, où il voulut faire son testament. Ce curieux monument historique nous fournit une preuve de la sage économie de ce prince et de l'accroissement de la richesse publique. Philippe léguait à ses exécuteurs testamentaires, Guérin, évêque de Senlis, Barthélemi de Roie, chambrier de France, et frère Aimar, trésorier du Temple, cinquante mille livres *parisis* (1,350,000 francs), destinés à réparer, selon leur discernement, les torts qu'il pouvait avoir causés. Il donnait à sa bien méritante épouse, Ingeburge, dix mille

livres, autant à son fils puîné Philippe, deux mille à ses serviteurs; cent mille livres à son successeur, Louis, huitième du nom, qu'il pouvait employer à la défense du royaume de France, ou bien dans un pèlerinage; la somme énorme de cent cinquante-sept mille cinq cents marcs d'argent (8,505,000 francs) à Jean II de Brienne, roi de Jérusalem, et aux deux ordres du Temple et de l'Hôpital, pour entretenir pendant trois ans trois cents chevaliers de plus au service du saint Sépulcre; vingt mille livres parisis à Amaury de Montfort, afin de payer la rançon de la comtesse sa femme et de ses enfants, et de l'aider à l'extirpation de l'hérésie. Il laissait encore aux pauvres, aux veuves, aux orphelins et aux lépreux de Paris vingt et un mille livres parisis, que devaient leur distribuer ses exécuteurs testamentaires; cinquante mille livres aux églises de France qui avaient besoin d'être réparées; toutes ses couronnes d'or avec leurs joyaux, croix d'or, pierreries, ornements de toute espèce, à l'abbaye de Saint-Denis, où il élisait sa sépulture, sous la condition que vingt religieux célèbreraient chaque jour la messe à perpétuité pour le repos de son âme; plus, à l'Hôtel-Dieu de Paris, vingt sous parisis (27 francs) par jour, destinés au service des pauvres, à percevoir sur la prévôté de Paris. Dans ces saintes dispositions il attendit la mort, dont sa faiblesse lui faisait connaître l'approche.

Philippe survécut à ses dernières volontés; il lutta plus de dix mois encore contre la fièvre qui le consumait. Il était retourné à son château de Pacy-sur-Eure, lorsque se réunit à Paris un concile présidé par le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat en France, et dans lequel devaient s'agiter les grandes questions de la religion et de la politique, les affaires de la Palestine et la croisade des albi-

geois. Le monarque parut désirer vivement d'assister à cette noble et solennelle assemblée. Quoique perclus de tous ses membres, le royal moribond, porté sur une litière, se mit en route pour la capitale; mais il n'eut pas la consolation de revoir la tour du Louvre. La violence de la maladie, augmentée par la chaleur de la saison, l'obligea de s'arrêter à Mantes. C'est dans cette ville que, malgré les prières adressées au Ciel par son peuple, malgré tous les secours de l'art et malgré les soins de la douce et pieuse Ingeburge, si longtemps délaissée, ceux de Blanche de Castille et de toute sa famille, le fils de Louis VII expira en chrétien le 14 juillet 1223, à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quarante-trois.

Le corps du roi fut porté à Paris au milieu des gémissements et des larmes de la cour et du peuple. Lorsqu'il eut été embaumé et déposé dans un riche cercueil, ses sujets chargèrent sur leurs épaules la dépouille mortelle de leur prince invincible, pour la conduire à l'abbaye de Saint-Denis, ainsi qu'il l'avait désiré. Le funèbre convoi s'avança lentement à travers les flots de la foule désolée. Lorsqu'il sortit par la porte appelée porte de Paris, et dès qu'il fut arrivé à la distance que parcourait une arbalète en lançant trois fois ses traits, ceux qui portaient le cercueil le déposèrent sur le sol avec la torche sacrée, et d'autres s'empressèrent avec ardeur de se charger à leur tour de ce fardeau. En même temps ils désignèrent ce lieu pour que la croix de Philippe y fût dressée, consacrée par son nom et entourée de colonnes en pierre. Sur le même emplacement dut s'élever une nouvelle église, afin d'honorer le lieu de repos du vainqueur de Bouvines (1). Le lugubre

(1) *La Philippide*, chant XII.

cortége se remit en route; on y voyait le prince Louis, dont les traits profondément altérés révélaient encore plus la douleur filiale que ses longs habits de deuil, et ses enfants, en âge de marcher, revêtus de violet. Près du comte de Boulogne, Philippe de Hurepel, on remarquait Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem. Venaient ensuite un grand nombre d'illustres barons, deux archevêques, Guillaume de Reims et Gauthier de Sens, tous deux les premiers à la cour, tous deux issus d'un sang illustre, et vingt et un autres prélats, parmi lesquels le légat Conrad, Pandolphe, évêque de Norwich en Angleterre, Guérin de Senlis, Henri d'Auxerre, Foulques de Toulouse. Le légat Conrad et Guillaume de Reims célébrèrent ensemble la messe des funérailles à deux autels différents, et les autres évêques, le clergé et les moines, dont la multitude était innombrable, leur répondaient en chœur comme à un seul officiant. Les restes de Philippe furent ensuite descendus dans les caveaux de Saint-Denis, et reposèrent à côté de ceux du grand Dagobert.

Philippe-Auguste, roi des Français, homme très-prudent et de grand sens, dit le poëte chroniqueur, homme renommé par sa vaillance, magnifique en actions, victorieux dans ses guerres, sut, par ses talents et ses conquêtes, imprimer à l'autorité royale un caractère de force et de grandeur inconnu des premiers rois capétiens. « Avant ce roi, la lutte de la royauté et de la féodalité présentait des chances incertaines; mais, après son règne, ces deux pouvoirs se trouvent dans une position bien différente. Les alliés de la féodalité, les princes anglais, sont dépouillés de leur plus importante conquête, et les barons, qui avaient longtemps tenu comme en tutelle les successeurs de Hugues Capet, sont forcés de reconnaître

leur infériorité et de rendre hommage à son arrière-petit-fils. Dès lors on peut prévoir que l'unité territoriale et monarchique se dégagera triomphante de tous les obstacles qui s'opposent encore à son entier développement. Philippe-Auguste est le premier roi de France qui ait conçu l'idée de cette unité et qui ait préparé sa victoire ; c'est la plus belle gloire de son règne. »

(1) Cayx, *Précis d'histoire de France*, p. 342.

FIN.

TABLE

CHAPITRE Ier.

NAISSANCE, ÉDUCATION ET MINORITÉ DE PHILIPPE-AUGUSTE.

CHAPITRE II.

GUERRES CONTRE LES GRANDS VASSAUX.

CHAPITRE III.

SOINS DIVERS DE PHILIPPE-AUGUSTE. — PRÉPARATIFS POUR LA GUERRE SAINTE.

CHAPITRE IV.

GUERRE AVEC HENRI II.

CHAPITRE V.

SÉJOUR DE PHILIPPE ET DE RICHARD EN SICILE. — ARRIVÉE DEVANT PTOLÉMAÏS.

CHAPITRE VI.

PHILIPPE ET RICHARD EN PALESTINE. — RETOUR EN EUROPE.

CHAPITRE VII.

GUERRE ENTRE RICHARD ET PHILIPPE. — MORT DE RICHARD COEUR-DE-LION.

CHAPITRE VIII.

DOUBLE MARIAGE ET EXCOMMUNICATION DE PHILIPPE-AUGUSTE. — QUATRIÈME CROISADE.

CHAPITRE IX.

MEURTRE D'ARTHUR DE BRETAGNE. — CONQUÊTE DE LA NORMANDIE, DE L'ANJOU ET DU POITOU PAR PHILIPPE-AUGUSTE.

CHAPITRE X.

JEAN SANS-TERRE EXCOMMUNIÉ. — EXPÉDITION DE PHILIPPE-AUGUSTE EN FLANDRE.

CHAPITRE XI.

BATAILLE DE BOUVINES.

CHAPITRE XII.

EXPÉDITION DU PRINCE LOUIS EN ANGLETERRE. — MORT DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Tours, imp. Mame.

2/8